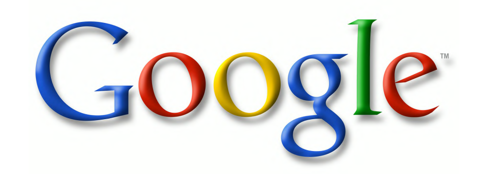
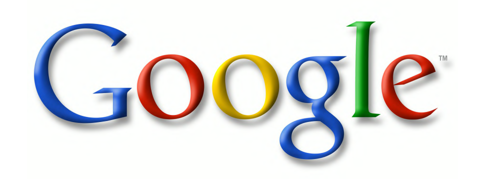
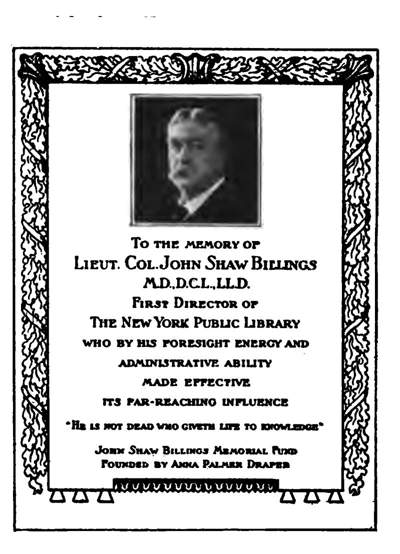





To the memory of
Lieut. Col. John Shaw Billings
M.D., D.C.L., LL.D.
First Director of
The New York Public Library
who by his foresight energy and
administrative ability
made effective
its far-reaching influence
"He is not dead who giveth life to knowledge"
John Shaw Billings Memorial Fund
Founded by Anna Palmer Draper

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME CINQUIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT, 8, RUE DE SEINE.



ROSALIE.

EST-CE QUE C'EST UN NEVEU, UN PARENT?

l'Intrigant Malencontreux, Sc. VIII.

PROVERBES

DRAMATIQUES

PAR M.

THÉODORE LECLERCQ.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,
D'APRÈS LES DESSINS DE MM. JOHANNOT ET AUTRES ARTISTES DISTINGUÉS.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1. RUE CHRISTINE.

LADRANGE,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
19. QUAI DES AUGUSTINS.

M DCCC XXXV.

L'INTRIGANT

MALENCONTREUX,

OU

QUI COMPTE SUR L'ÉCUELLE D'AUTRUI

COURT RISQUE DE DINER PAR CŒUR.

PERSONNAGES.

MONSIEUR MITIS.
MONSIEUR FAUSSET, secrétaire d'un ministre.
MONSIEUR DALINVILLE.
MONSIEUR FRANCASTEL.
LA COMTESSE DE VILMAR.
JULES, fils de la comtesse.
ROSALIE, danseuse de l'Opéra.
MADAME BONNET, sœur de M. Mitis.
UN CHIRURGIEN.
JEAN LEROUX, domestique sans place.
HÉBERT, domestique de M. Mitis.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un cabinet orné de tableaux.

L'INTRIGANT
MALENCONTREUX.

SCÈNE I.

HÉBERT, *seul.*

MONSIEUR n'est pas encore levé. Il est plus de sept heures. Je n'ose pas entrer chez lui, à cause de sa blessure; il veut peut-être rester couché plus tard qu'à l'ordinaire. Se renverser une cafetière d'eau bouillante sur la jambe, en voulant faire du thé pour une danseuse de l'Opéra, n'est-ce pas un guignon? Je sais bien qu'il y avait là un étranger de grande distinction, et que monsieur ne trouve rien au-dessous de lui quand il s'agit de plaire à un grand personnage. Depuis ce beau chef-d'œuvre pourtant, j'ai moitié plus de courses à faire, aussi je n'en puis plus. Patience. Il est impossible qu'avec le mal qu'il se donne et les belles connaissances qu'il a, il ne finisse pas par attraper quelque bonne place. Alors nous aurons des domestiques, des cochers, des palefreniers....... Ah! comme je ferai aller tout cela! (*Il regarde sur le bureau.*) Voici mes ordres pour ce matin. (*Il prend un papier qu'il lit.*) « Aussitôt qu'Hébert sera levé, il « donnera au portier les lettres qui sont sur mon bu-

« reau, en lui recommandant de les porter tout de « suite. Il n'y a de réponse à attendre que chez ma- « demoiselle Rosalie. » C'est la demoiselle à l'eau bouillante. A-t-on idée qu'il ait écrit tout cela hier au soir? Heureusement qu'un autre que moi sera chargé de les porter aujourd'hui. (Il lit la suscription des lettres.) « A monsieur Duphot, garçon de bureau à l'administration générale, etc. » Il a des amis partout. « A monsieur, monsieur le conseiller d'Etat..... » Ah! « A mademoiselle, mademoiselle Rosalie, rue Rameau. » Il est fou d'envoyer de si bonne heure, chez une danseuse, une lettre où il y a réponse, encore. « A Son Excellence.... » C'est pour la même affaire. (Il lit un papier.) « Liste des commissions. Passer rue aux Ours, mai- « son de monsieur Michel, marchand de perles, de- « mander Jean Leroux, que l'on m'a recommandé « comme étant au fait de la chambre et de l'écurie, « et lui dire de venir me parler ce matin. » Est-ce qu'il voudrait me renvoyer? Oh! non; c'est pour placer dans quelque maison où il n'est pas fâché de savoir ce qui se passe. Je connais cela.

SCÈNE II.

M. MITIS, HÉBERT.

M. MITIS. Il marche avec une béquille.

Qu'est-ce que vous faites là? Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé? Vous savez bien que je ne reste

jamais si tard au lit. Dorénavant vous ne fermerez plus mes volets. Avez-vous donné au portier mes lettres et la liste de mes commissions?

HÉBERT.

Non, monsieur, pas encore.

M. MITIS.

A quoi vous amusez-vous donc?

HÉBERT.

J'y vas, monsieur.

M. MITIS.

A propos de portier, qu'est-ce donc que vous faisiez hier dans sa loge?

HÉBERT.

Ce n'était pas moi, monsieur; c'était eux.

M. MITIS.

Qui, eux?

HÉBERT.

Les autres domestiques de la maison.

M. MITIS.

Mais j'ai reconnu votre voix.

HÉBERT.

Monsieur, c'est que je leur disais qu'ils mentaient.

M. MITIS.

Sur quoi mentaient-ils?

HÉBERT.

Ils prétendaient que je n'avais pas deux jours de

suite la même opinion ; et comme je pense toujours comme monsieur.....

M. MITIS.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Vraiment c'est admirable, des querelles d'opinion chez un portier ! Est-ce qu'il se mêlait de cela aussi, lui ?

HÉBERT.

Non, monsieur. Comme monsieur a promis une place à son fils, il est toujours de mon parti ; et puis sa sœur qui est brocheuse lui a dit que le livre de monsieur était si beau.....

M. MITIS.

Quel livre ?

HÉBERT.

Celui que monsieur a fait imprimer il y a quelques jours.

M. MITIS.

Je n'ai point fait imprimer de livre, entendez-vous ?

HÉBERT, souriant.

Ah ! monsieur.

M. MITIS.

Je vous répète que je n'ai rien fait imprimer, et quelles que soient vos idées à cet égard, je vous ordonne de détruire ce bruit ridicule.

HÉBERT.

Dès que monsieur le veut.....

M. MITIS.

Et je vous défends d'avoir des opinions.

HÉBERT.

Monsieur, je n'en aurai plus.

M. MITIS.

Allez porter mes lettres.

(Hébert sort.)

SCÈNE III.

M. MITIS, seul.

Est-ce que des brocheuses devraient savoir lire? Ce qu'il vient de m'apprendre m'alarme beaucoup. Ce maudit libraire n'aura pas pu garder le secret..... Un ouvrage où j'attaque tant de personnages! mais comment m'y refuser? Si on n'agissait que d'après sa conscience, où trouverait-on des protecteurs?

SCÈNE IV.

M. MITIS, HÉBERT, et un peu après M. FAUSSET.

HÉBERT, d'un air empressé.

Monsieur, monsieur, c'est le secrétaire du ministre.

M. MITIS va pour se lever, la douleur le force à se rasseoir.

Faites entrer. (A M. Fausset.) Je vous demande pardon pour la manière dont je vous reçois, monsieur Fausset.

(Hébert sort après avoir avancé un siége.)

M. FAUSSET.

Vous n'allez donc pas mieux, mon cher Mitis?

M. MITIS.

Non.

M. FAUSSET.

Diantre! Son Excellence comptait pourtant vous avoir à dîner aujourd'hui.

M. MITIS.

Le ministre!

M. FAUSSET.

Il voulait vous faire trouver avec je ne sais quel ambassadeur et d'autres gros bonnets.

M. MITIS.

Vous ne savez pas pourquoi?

M. FAUSSET.

Je m'en doute au moins.

M. MITIS.

Et de quoi vous doutez-vous?

M. FAUSSET.

On parle d'une mission importante.

M. MITIS.

Pour moi?

M. FAUSSET.

Mais oui.

M. MITIS.

Je vais envoyer chercher le chirurgien, afin qu'il voie à arranger ma jambe.

M. FAUSSET.

Croyez-vous qu'il y ait des moyens?

M. MITIS.

Il y en a, il y en a, j'en suis sûr. (Il sonne.) J'en serai quitte pour faire serrer un peu plus mes compresses, afin de ne pas être trop extraordinaire. (Hébert paraît.) Allez chez le chirurgien lui dire de venir tout de suite. S'il n'est pas chez lui, recommandez qu'on me l'envoie aussitôt qu'il sera rentré.

(Hébert sort.)

M. FAUSSET.

Le ministre est enchanté de votre brochure.

M. MITIS.

Il l'a lue?

M. FAUSSET.

Et relue. Vous êtes unique pour les portraits. Comment faites-vous pour vous monter si facilement la tête contre des gens qu'à peine vous connaissez?

M. MITIS.

Le désir de plaire à Son Excellence.

M. FAUSSET.

J'ai bien le désir de lui plaire aussi; mais j'aurais beau me mettre en quatre, je ne trouverais jamais ce déluge d'épigrammes qui coule de source chez vous. Il paraît que cela fait déjà un bruit d'enfer. Il y a deux ou trois personnes que vous avez tuées; il est impossible qu'elles s'en relèvent.

M. MITIS.

Les réputations sont si faibles dans ce temps-ci, qu'on n'a pas beaucoup de peine à les abattre.

M. FAUSSET.

Vos satires sont pleines de sel et de gaieté.

M. MITIS.

Si j'ai réussi auprès du ministre, c'est tout ce que je demande. Vous croyez donc qu'il me destine une mission?

M. FAUSSET.

Je pourrais même vous donner la certitude qu'il vous la fera avoir, si je n'avais cru remarquer en lui un peu de mécontentement contre vous, ce matin, au sujet de votre ouvrage, qu'il aime tant d'ailleurs.

M. MITIS.

Vous me confondez.

M. FAUSSET.

Vous n'avez pas dit un seul mot de Dalinville.

M. MITIS.

On ne me l'avait pas recommandé.

M. FAUSSET.

Allons donc.

M. MITIS.

Je vous en donne ma parole.

M. FAUSSET.

Mon cher, il ne faut pas me dire cela à moi qui

vous ai écrit de décocher contre lui vos traits les plus acérés; car je crois que ce sont là mes expressions.

M. MITIS.

Pourquoi ne l'aurais-je pas fait?

M. FAUSSET.

Je n'en sais rien; mais vous ne l'avez pas fait.

M. MITIS.

C'est bien innocemment, je vous jure.

M. FAUSSET.

Je ne crois pas cela. Que vous ayez des relations avec Dalinville; que vous ayez voulu le ménager, à la bonne heure; entre nous, je ne vous blâme pas; mais ne venez pas me dire qu'il n'a jamais été question de lui.

M. MITIS.

J'ai là toutes vos lettres.

M. FAUSSET.

Mon cher Mitis, ne jouez pas au fin avec moi.

M. MITIS.

Voulez-vous les voir?

M. FAUSSET.

Je n'en ai pas besoin.

M. MITIS.

Faites-moi le plaisir d'ouvrir ce tiroir, elles vous convaincront.

M. FAUSSET, *allant vers un secrétaire.*

Je verrai bien si vous m'en avez soustrait, rusé que vous êtes; elle sont numérotées. Où sont-elles donc?

M. MITIS.

Dans le double fond. Voyez-vous un petit bouton à gauche? Poussez-le.

M. FAUSSET.

J'y suis.

M. MITIS.

Vous sentez que je ne laisse pas traîner de semblables papiers.

M. FAUSSET, *comptant les lettres.*

Cinq! je ne vous en ai écrit que cinq? (*Il les parcourt des yeux.*)

M. MITIS.

Pas davantage. Le reste était si bien convenu.

M. FAUSSET.

Je n'y vois rien sur Dalinville. J'aurais pourtant juré.... N'importe; cela ne vous excuse pas. Vous savez que cet homme a un esprit et des opinions à lui; que c'est une espèce d'ours qu'on ne peut pas apprivoiser; cela devait vous suffire. Si j'ai oublié de vous en parler, c'est qu'il m'aura semblé que cela était inutile.

M. MITIS.

Il ne m'en aurait pas coûté davantage. (*Tendant la main.*) Vous ne me rendez pas ces lettres?

M. FAUSSET.

Non. Je veux les montrer au ministre, afin de vous justifier. Avez-vous reçu avis d'une augmentation de traitement?

M. MITIS.

Duquel?

M. FAUSSET.

Enfant! est-ce que ces choses-là se demandent?

M. MITIS.

Je n'ai rien reçu. Mais le ministre me comble.

M. FAUSSET.

Il n'oublie aucun service; c'est une justice que j'aime à lui rendre.

M. MITIS.

Il s'en rapportera à vous sur le silence que j'ai gardé à l'égard de Dalinville. Rendez-moi ces lettres; j'y tiens.

M. FAUSSET.

Non, non; j'aime mieux qu'il se convainque lui-même. Il est si méfiant! Ah çà, mon cher, à six heures précises. On veut traiter votre affaire avant le dîner. Adieu. Je dirai qu'on peut compter sur vous. Ne vous remuez pas.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. MITIS, ensuite HÉBERT.

M. MITIS.

Je suis pris pour dupe; c'est clair. Fausset voulait retirer ces lettres, et j'ai donné dans le panneau

comme un imbécile. Peut-être est-ce lui qui protége Dalinville en dessous main! Il a voulu m'ôter le moyen de me justifier; il est si adroit.

HÉBERT.

Voici des lettres pour monsieur. On enverra le chirurgien aussitôt qu'il sera rentré.

M. MITIS.

C'est bon, laissez-moi. Vous ne me ferez pas venir à dîner aujourd'hui.

HÉBERT.

Plaît-il, monsieur?

M. MITIS.

Je vous dis que je ne dînerai pas ici aujourd'hui.

HÉBERT.

Monsieur sortira dans l'état où il est?

M. MITIS.

Je dîne chez Son Excellence. Vous m'aurez une voiture pour cinq heures et demie.

HÉBERT.

Oui, monsieur. (A part en s'en allant.) Chez Son Excellence! C'est quelque place. (Il se retourne et salue son maître.)

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. MITIS, seul.

A qui en a-t-il donc? Voyons ces lettres. (Il ouvre une lettre.) Ah! ah! c'est le bureau de loterie que j'avais

demandé pour Doucin. On ne me dit pas dans quelle ville on le lui donne. Pourvu que je sois parvenu à m'en débarrasser, qu'il aille au diable, s'il le veut. (Il ouvre une autre lettre.) De ma sœur! Elle m'a écrit il n'y a pas long-temps, ce me semble. Voyons.

« Mon frère, je suis toute bouleversée. On vient de « m'écrire de l'administration qu'il courait le bruit « que j'allais être révoquée, et que mon bureau de lo- « terie était donné à un nommé Doucin. » Doucin! c'est le bureau de ma sœur qu'on a choisi pour Doucin! (Il continue.) « Un nommé Doucin, que notre in- « specteur connaît pour un mauvais sujet, qui a déjà « été renvoyé de deux bureaux, et qui a l'effronterie « d'en demander un troisième. » C'est bien le même Doucin. (Il continue.) « J'attends aujourd'hui une lettre « qui doit m'instruire positivement. Si mes craintes « sont réalisées, je prends la poste et je cours à Paris « pour instruire l'administration sur le compte de « l'homme qu'on veut me donner pour successeur, « qui n'est qu'un vil intrigant et qui ne peut avoir « pour protecteurs que des gens pareils à lui. Je vous « prie cependant de faire toutes les démarches né- « cessaires pour empêcher de commettre une pareille « atrocité, quand ce ne serait pas pour moi, au « moins pour le bien de la chose publique; car cette « place, quoique j'en partage les bénéfices avec vous, « m'aidait à vivre, et me mettait à même de conser- « ver, pour vous ou pour les vôtres, le peu de bien « que m'a laissé mon mari. Ne négligez pas cette af- « faire, et songez que si j'étais révoquée, il ne me

« resterait d'autre ressource que de placer tout mon « avoir à fonds perdu. »

Il ne sera plus temps. On m'annonce que la nomination de Doucin a été signée hier. En vérité, quand ce serait un fait exprès.... Ma sœur est veuve; elle ne porte pas mon nom; ils ne se seront pas douté de ce qu'ils faisaient. Je vais écrire cependant.

SCÈNE VII.

M. MITIS, JULES.

HÉBERT, annonçant.

Monsieur Jules de Vilmar.

(Il sort.)

M. MITIS, bas.

Quel ennui!

JULES.

Monsieur, ma chère maman m'a chargé de venir m'informer de vos nouvelles.

M. MITIS.

Madame votre mère est bien bonne, monsieur Jules. Je souffre extrêmement.

JULES.

J'ai aussi une prière à vous faire de sa part; mais je ne sais comment m'y prendre. Paris est vraiment une autre Babylone, et quelque soin que prenne un jeune homme qui veut se conserver pur, pour peu

qu'il aille dans le monde, il est fort embarrassé des conversations qui s'y tiennent. Nos Pères, quand j'ai quitté leur collége, m'ont tant recommandé de fuir les mauvaises conversations! Cependant ce sont les conversations qui achèvent l'éducation ; il ne s'agit que d'en trouver de bonnes.

M. MITIS.

Quel âge avez-vous à présent?

JULES.

Bientôt dix-neuf ans. Voilà pourquoi ma chère maman avait imaginé que si vous vouliez me permettre de venir passer quelques heures, le matin, chez vous où vous ne devez recevoir que des gens bien pensans, sans me mêler de rien que d'écouter ce qu'on dirait, je profiterais beaucoup.

M. MITIS.

La confiance de madame votre mère m'honore infiniment.

JULES.

Entre nous, je ne veux rien vous cacher; c'est une idée du père Raguin. Comme le plus souvent nous ne savons que dire le soir quand nous ne sommes qu'entre nous, ça nous fournirait des sujets de causerie. Mais monsieur Raguin m'a bien défendu de vous dire ce que je vous dis. Il veut en laisser tout l'honneur à ma chère maman.

M. MITIS.

C'est très-délicat.

JULES.

Vous consentez donc, monsieur?

M. MITIS.

Comment donc! ce serait avec le plus grand plaisir; mais c'est que, sans un accident comme celui qui m'est arrivé, on ne me trouve jamais chez moi le matin.

SCÈNE VIII.

M. MITIS, JULES, ROSALIE.

HÉBERT, annonçant.

Mademoiselle Rosalie.

(Il sort.)

M. MITIS, se levant avec peine.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

ROSALIE, éclatant de rire.

A qui en avez-vous donc? (Jules se promène dans le cabinet en regardant les tableaux.)

M. MITIS, à Rosalie.

Parlez bas.

ROSALIE, indiquant Jules.

Est-ce que c'est un neveu, un parent?

M. MITIS.

C'est un petit sot qui vient de l'autre monde.

ROSALIE, à part.

Il est gentil pour un étranger. (Haut à M. Mitis.) Ah! çà, mon cher, avez-vous enfin parlé au ministre?

M. MITIS.

Comment voulez-vous que je parle avec une jambe dans cet état-là?

ROSALIE.

Vous savez écrire. Et puis, n'avez-vous pas des gens qui se chargeraient de cette commission-là pour vous?

M. MITIS.

Plus bas donc!

ROSALIE, *à demi-voix.*

Je m'ennuie d'attendre.

M. MITIS.

Mais votre prince qui va partout!

ROSALIE.

Mon prince! Mon prince est un Allemand, et vous ne savez pas ce que c'est. Avant qu'une idée arrive à son intelligence, il faut qu'elle ait fait un chemin terrible dans son cerveau. Quand je lui aurai dit qu'on donne aux premiers sujets de la danse à l'Opéra, par chaque fois qu'ils paraissent, de l'argent qu'on appelle des feux, et que c'est cet argent-là qu'on me refuse, il va me regarder comme si je lui parlais chinois. Et, dans six semaines, deux mois peut-être, il viendra me dire un beau matin qu'il commence à comprendre. Je serai bien avancée.

M. MITIS.

Que n'allez-vous vous-même chez le ministre?

ROSALIE.

Si j'avais voulu aller chez le ministre, je ne me

serais pas adressée à vous. J'avais bien commencé une lettre ; mais c'est trop difficile.

M. MITIS.

L'avez-vous ?

ROSALIE.

Oui.

M. MITIS, souriant.

Donnez. Peut-être l'arrangerait-on. (Rosalie lui donne un papier qu'il parcourt de l'air le plus gai.) Qu'est-ce que vous avez voulu mettre là ? (Il lit haut.) « Monseigneur, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas des fèves comme les autres. »

ROSALIE.

Des feux. Je sais bien que je n'ai pas une très-bonne orthographe ; mais c'est une orthographe d'opéra. Tout le monde connaît ça.

M. MITIS, en riant.

Sans badiner, vous devriez l'achever vous-même ; cela ferait plus d'effet que tout ce qu'on pourrait faire.

ROSALIE.

Les ministres d'à présent sont si peu galans ! Ma tante dit qu'autrefois, sous l'ancien régime, une danseuse de l'Opéra,.... ah ! mon Dieu !

M. MITIS.

Il ne faudrait peut-être pas aller si haut. En faisant dire un mot à votre directeur.....

HÉBERT, entrant.

Monsieur, c'est le chirurgien.

M. MITIS, à Hébert.

Bien. Donnez-moi le bras pour aller jusqu'à ma chambre à coucher.

ROSALIE, élevant la voix.

Je ne veux pas que vous fassiez rien dire à mon directeur.

M. MITIS, appuyé sur Hébert.

Comme vous voudrez.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ROSALIE, JULES.

JULES.

Vous avez donc un directeur bien méchant, madame?

ROSALIE.

Ah! ne m'en parlez pas.

JULES.

Nous vivons dans un temps de si grande perdition.

ROSALIE.

Qu'est-ce que c'est qu'un temps de perdition?

JULES.

C'est le temps où nous vivons.

ROSALIE.

Imaginez-vous que je ne sors pas, que je m'exerce

depuis le matin jusqu'au soir, et que mon directeur trouve encore que ce n'est pas assez.

JULES.

C'est comme j'étais au collége. Il y a tant de gens qui ne font pas leur devoir, que nous devons nous dévouer pour racheter leurs fautes.

ROSALIE.

Vous êtes bien bon : chacun pour soi. D'ailleurs je ne sais pas ce que c'est que vos directeurs de collége ; mais je puis assurer que le nôtre ne fait pas très-bien son devoir lui-même.

JULES.

Quand cela serait, il ne faudrait pas le dire.

ROSALIE.

Mais, mon cher monsieur, on ne peut pas s'empêcher de voir ce qu'on voit. Il fait le saint avec les unes, il est d'une rigueur extrême pour elles ; et puis il y en a d'autres à qui il passe tout.

JULES.

Il n'a de comptes à rendre à personne.

ROSALIE.

Vous badinez.

JULES.

Non. Il ne dépend que de son for intérieur.

ROSALIE.

Comment dites-vous ?

JULES.

On doit croire qu'un directeur reçoit ses inspirations d'en haut.

ROSALIE.

Ah ! je sais bien. Pour faire rallonger nos jupes, pour faire monter nos corsets, cela ne vient pas de lui ; mais pour me priver de mes feux, par exemple ; pour me refuser un congé ; pour m'empêcher de faire un voyage en Angleterre : ce n'est que l'envie de me tourmenter.

JULES.

Vous voudriez faire un voyage en Angleterre ! Vous auriez tort, madame ; les Anglais ne sont pas orthodoxes.

ROSALIE.

Pardonnez-moi. Nous avons une de nos dames qui a été dans ce pays-là, et qui en est revenue très-contente. Ils sont fort généreux, d'abord.

JULES.

Relisez leur histoire, et vous verrez qu'après les Romains, il n'y a jamais eu de peuple qui ait montré moins de générosité envers ses ennemis.

ROSALIE.

Cette dame, dont je vous parle, n'y avait pas été comme ennemie.

JULES.

A la bonne heure ; mais pourquoi s'exposer à laisser ébranler sa foi ?

ROSALIE.

Sans ma tante, je ne sais pas ce que j'aurais fait ;

mais certainement je n'aurais pas pris le parti que j'ai pris. Je n'y avais aucune vocation.

JULES.

Eh! bien, remerciez madame votre tante, croyez-moi; elle vous a rendu le plus grand service qu'elle pût vous rendre.

ROSALIE.

Je ne trouve pas cela. C'est une galère; c'est un métier d'esclave. Vous me voyez ici parce que j'avais à parler à monsieur Mitis; mais en rentrant chez moi et jusqu'à sept heures du soir, vous ne vous faites pas idée de tout ce que j'aurai à faire.

JULES.

Si vous poussez les choses à l'extrême, vous avez tort. La nature humaine a ses bornes. Nos Pères savent très-bien cela. Quand j'ai quitté le collége, tout ce qu'ils m'ont recommandé, c'est de ne laisser rien voir de ce qu'on doit cacher; d'être austère en paroles, afin de faire honneur à leur maison; mais ils ne pouvaient pas m'empêcher d'être un jeune homme. « Vous êtes né dans une classe élevée, m'ont-ils dit, soyez assez adroit pour donner toujours le bon exemple; le reste ne nous regarde pas. » C'est à peu près la même recommandation qu'on a faite à une de mes cousines qui a été élevée dans un couvent. Au fait, on ne peut faire que ce qu'on peut.

ROSALIE.

Ma tante trouve qu'on n'en fait jamais assez.

JULES.

C'est comme ma mère. Mais à notre âge, à vous et à moi, madame, nous ne pouvons pas non plus penser absolument comme de vieilles gens.

ROSALIE.

Il y a une chose bien sûre, c'est que si j'avais été homme, jamais je n'aurais mis le pied à l'Opéra.

JULES.

Je ne dis pas cela, moi; car si on pouvait y aller sans être vu, c'est une chose dont je serais bien curieux.

ROSALIE.

Je puis vous rendre ce service-là.

JULES.

En vérité, madame, vous seriez assez bonne.....

ROSALIE.

Rien n'est plus facile.

JULES.

C'est ma mère qui va m'embarrasser.

ROSALIE.

Bast, bast! Une mère, une tante, ça n'embarrasse que ce qu'on veut.

JULES.

Ma mère prétend que quelqu'un d'honnête ne peut pas sortir le soir dans Paris.

ROSALIE.

On vous fait des contes d'enfant. (Elle s'approche d'une croisée.) Mais la voiture ne revient pas.

JULES.

Vous attendez votre voiture, madame?

ROSALIE.

Un monsieur de ma connaissance devait venir me reprendre, je crains qu'il ne m'ait oubliée.

JULES, *avec vivacité.*

J'ai mon cabriolet, madame; si j'osais espérer...

ROSALIE, *montrant son pied.*

Je suis chaussée si légèrement.

JULES.

Vous ne pouvez vraiment pas aller à pied, par le temps qu'il fait, avec d'aussi jolis petits souliers.

ROSALIE.

C'est que je ne voudrais pas vous déranger, monsieur.

JULES, *avec feu.*

Moi! madame.

ROSALIE.

Vous alliez sans doute quelque part en sortant d'ici?

JULES.

J'allais faire un tour au bois de Boulogne, comme c'est assez mon habitude.

ROSALIE.

Il doit être bien joli; je ne l'ai pas vu depuis l'année dernière.

JULES.

Acceptez-vous ma proposition, madame?

ROSALIE, avec gaieté.

Volontiers, monsieur, à condition que vous me reconduirez par le bois de Boulogne.

JULES.

Vous demeurez si loin que cela?

ROSALIE.

Je demeure à deux pas d'ici; mais est-ce une raison pour que je contrarie votre promenade?

JULES, hors de lui.

En vérité! madame, je puis dire que je n'ai jamais eu l'honneur de rencontrer une dame..... (Il laisse tomber un de ses gants.)

ROSALIE.

Prenez donc garde; vous laissez tomber un de vos gants.

JULES, ramassant son gant.

Je vous prie de croire que je suis à vos ordres, madame..... (Il lui présente la main et laisse tomber sa canne.)

ROSALIE, riant aux éclats.

Voilà votre canne par terre à présent.

JULES, ramassant sa canne.

Je ne sais pas d'où vient que je suis si maladroit aujourd'hui. C'est sans doute l'empressement bien naturel, et le plaisir d'ailleurs de.....

ROSALIE, riant toujours.

Je devine cela sans peine. Mais j'entends Mitis qui revient; allons-nous-en. Il ne faut pas qu'il croie que nous avons causé si long-temps ensemble.

(Elle lui prend le bras et elle l'entraîne.)

SCÈNE X.

M. MITIS, LE CHIRURGIEN.

LE CHIRURGIEN, donnant le bras à M. Mitis.

Vous serez peut-être fort mal à votre aise avec des compresses aussi serrées; mais vous l'avez voulu.

M. MITIS.

Oui, oui.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur Mitis, tâchez donc de placer mon fils dans un bureau; vous me rendrez un grand service: il n'est bon à rien du tout.

M. MITIS.

J'avais laissé ici deux personnes..... Apparemment qu'elles se seront ennuyées d'attendre.

LE CHIRURGIEN.

Les appointemens seront ce qu'ils seront; pourvu qu'il ait le pied dans l'étrier, c'est tout ce que je demande.

M. MITIS.

Pourquoi ne pas lui avoir donné votre état?

LE CHIRURGIEN.

Il a une tête de fer, je vous le répète. Et d'ailleurs, du train que vont les choses, qui sait ce que deviendra notre état? Il pleut de tous côtés des sœurs

qui s'ingèrent de tailler, de rogner, de saigner; et puis les charitains, et puis les miracles. On guérit avec des prières, on guérit avec des *agnus*, on guérit avec des reliques, on guérit avec tout, excepté avec de la science.

M. MITIS.

Dame! si l'on guérit réellement avec tout cela.

LE CHIRURGIEN.

Allons donc, monsieur Mitis.

M. MITIS.

Eh bien! si on ne guérit pas, on est obligé de revenir à vous.

LE CHIRURGIEN.

Quand il n'est plus temps, que le mal est aggravé... Je veux que par hasard les gens qui nous reviennent en réchappent, qu'arrive-t-il? que c'est la suite du miracle, et que très-souvent il ne veulent pas nous payer.

M. MITIS.

Je ne vous ai jamais demandé quelles étaient vos opinions; il me semble qu'elles ne sont pas trop bonnes. Pourquoi déclamer contre les miracles? Est-ce qu'il n'y a jamais eu de miracles?

LE CHIRURGIEN.

Dans l'ancien temps, on n'était pas là, c'est possible.

M. MITIS.

Eh bien! si c'était possible alors, pourquoi ne le

serait-ce plus à présent? Je déclare, moi, que je crois aux miracles.

LE CHIRURGIEN.

Du moins, croyez-vous aussi aux chirurgiens, puisque vous m'avez fait appeler pour votre jambe?

M. MITIS.

J'ai une lettre à écrire; je vous demande pardon.

LE CHIRURGIEN.

Que je ne vous gêne pas; je suis votre serviteur.

M. MITIS.

Vous reviendrez demain matin, sans faute, n'est-il pas vrai? Apportez aussi ce que vous nommez votre remède de bonne femme; nous en essaierons.

LE CHIRURGIEN.

Je veux bien.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. MITIS, seul.

Pour l'affaire de ma sœur, je ne puis m'adresser qu'à ce brutal de Fromont qui, j'en suis sûr, sera enchanté de l'embarras où je me trouve. Je ne serais même pas étonné qu'il y eût contribué. C'est le plus méchant drôle, l'homme le plus perfide.... C'est égal. (Il écrit.) « Monsieur, c'est avec une entière confiance « dans votre extrême bonté, que je m'adresse à vous « pour détruire l'effet d'un malentendu, qui vient

« de priver ma sœur d'un bureau... » (Il s'arrête, et se frotte la jambe.) Cette jambe me fait un mal affreux..... Mais je dîne chez le ministre : il n'y a pas à dire ; il faut que ce soit comme cela. (Il se remet à écrire.) Cette lettre ne servira de rien... J'y glisse pourtant que je dîne aujourd'hui chez un ministre. Il ne faut pas dissimuler que l'on est en faveur. Tout en excitant l'envie, c'est un moyen de paralyser la malveillance.

SCÈNE XII.

M. MITIS, LEROUX, et un peu après HÉBERT.

LEROUX, saluant profondément.

C'est à monsieur Mitis que j'ai l'honneur de parler?

M. MITIS.

Oui, monsieur. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Je vous demande la permission de fermer cette lettre, et je suis à vous. (Leroux s'assied.)

HÉBERT, entrant.

Monsieur aura une voiture pour cinq heures et demie.

M. MITIS, à Leroux, tout en cachetant sa lettre.

Dites-moi, monsieur, ce qui me procure l'avantage de vous voir?

LEROUX, d'un air d'importance.

Monsieur, je suis monsieur Leroux, à qui monsieur a pris la peine de m'envoyer chercher ce matin.

M. MITIS.

Ah! ah! Jean Leroux. Approchez, mon ami. (Leroux se lève). Hébert, rangez cette chaise.

HÉBERT, à part.

C'est un camarade. Je l'aurais pris pour un monsieur. (Il se met à ranger le cabinet.)

M. MITIS.

Vous m'êtes recommandé comme étant au fait du service de la chambre et de l'écurie.

LEROUX.

J'ai fait z'insérer cela dans les papiers à cause de la rigueur du moment z'actuel; car, pour dans le fond, l'écurie n'est guère mon genre. Est-ce pour ici que monsieur m'a fait demander?

M. MITIS.

Non.

LEROUX.

C'est à coup sûr pour une maison plus conséquente.

M. MITIS, à Hébert.

Envoyez tout de suite cette lettre par un commissionnaire. Vous rangerez ici après. (Hébert sort.) (A Leroux.) Vous avez donc de hautes prétentions?

LEROUX.

J'avoue z'à monsieur qu'ayant toujours été dans les hôtels les plus importantes de Paris, je tiendrais autant qu'il serait en mon pouvoir à ne pas descendre le plus que je pourrais.

M. MITIS.

Le service d'un bourgeois vous paraîtrait au-dessous de vous?

LEROUX.

Monsieur, je ne méprise personne. Quand on n'a pas les faveurs de la fortune, on mange le pain qu'on trouve. Mais comme je tiens peu z'aux gages, j'aimerais autant être chez un grand ous que je serais chargé de la dépense de la chambre.

(Hébert entre.)

M. MITIS.

C'est chez un étranger que je veux vous placer.

HÉBERT, à part.

Un étranger!

LEROUX.

Un étranger de marque?

M. MITIS.

C'est une personne que vous pourrez servir sans vous compromettre. On assure que vous êtes intelligent, et je veux avoir dans cette maison un homme sur lequel je puisse compter. Comprenez-vous?

LEROUX.

Quant à ce qui est du service, je ne crains pas qu'on fasse des reproches de moi à monsieur. Sans vanité, je puis dire qu'il n'y a pas à Paris un valet de chambre plus au fait que moi. J'ai aussi une chose que l'on recherche assez aujourd'hui, je vais à l'église de moi-même.

M. MITIS.

C'est inutile pour la maison où j'ai l'intention de vous placer.

LEROUX.

Dans ce cas-là, on se conformera z'aux circonstances; mais monsieur peut voir que je sais ce qu'il en est. J'ai servi z'un an chez madame la vicomtesse des Rossins, que monsieur peut connaître, et qui tient à tout ça plus que personne; elle ne m'a jamais rien dit que pour me donner ma démission.

M. MITIS.

Pourquoi vous a-t-elle donné votre démission?

LEROUX.

Monsieur, j'ai z'eu tort dans un sens, parce qu'il y a des choses que les maîtres et surtout les maîtresses n'aiment pas qu'on ait l'air de voir, et que je l'ai dit au chasseur, qui l'a dit à la femme de charge.

M. MITIS.

Eh bien! voilà positivement ce que je veux. Au lieu de le dire au chasseur, vous me le direz, à moi.

LEROUX.

Monsieur, c'est différent, on dit plus vulgairement z'à un camarade ce qu'on ne dirait pas aussi volontiers à un maître.

M. MITIS.

Si c'est ma condition.

LEROUX.

Monsieur sait mieux que moi que l'honneur et la probité....

M. MITIS.

Je vous paierai.

LEROUX.

C'est comme valet de chambre que j'entrerais?

M. MITIS.

Vous serez seul avec votre maître pendant six semaines; mais il fait venir sa maison, et alors vous ne serez plus que valet de chambre.

LEROUX.

Quand faudra-t-il que je me présente?

M. MITIS.

Vous viendrez demain chercher une lettre pour ce monsieur.... Mais vous tiendrez mes conventions?

LEROUX.

Combien monsieur me donnera-t-il pour ce qui ne sera qu'entre nous?

M. MITIS.

Nous arrangerons cela.

LEROUX.

Si monsieur veut voir mes certificats, j'en ai plein mon portefeuille.

M. MITIS.

Je n'en doute pas. Mais on m'avait parlé de vous de manière à ce que je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

LEROUX.

Monsieur me donnera-t-il bien cinq cents francs?

C'est ce que l'on donne le plus communément pour les choses secrètes, et qui ne sont pas du service.

M. MITIS.

Nous verrons.

LEROUX.

Tout est si cher qu'on ne vit pas de ses gages.

M. MITIS.

Revenez demain à dix heures chercher votre lettre, et je vous donnerai le conseil de faire un peu moins l'important.

LEROUX.

Monsieur, je ne fais pas l'important. Quand on passe un marché avec un quelque z'un, on tâche de le faire le plus avantageux possible. C'est dans la nature des choses.

M. MITIS.

Ce n'est pas pour votre marché, c'est pour votre ton en général.

LEROUX.

Cela tient z'à ce que j'ai reçu z'une éducation peut-être z'au-dessus de la profession que j'exerce. Mon père était huissier.

M. MITIS.

Quel genre d'huissier?

LEROUX, se rengorgeant.

Huissier pour faire taire dans un tribunal.

M. MITIS.

C'est différent. (Il se retourne et aperçoit Hébert.) Vous étiez donc là, vous?

HÉBERT, balbutiant.

Monsieur.... comme j'ai vu que....

M. MITIS.

Reconduisez-le.

(Hébert et Leroux sortent ensemble.)

SCÈNE XIII.

M. MITIS, et un peu après HÉBERT.

M. MITIS.

Ces gens-là ont la tête tournée. Il y a dans toutes les cervelles un besoin d'importance qui est tout-à-fait comique. (A Hébert qui rentre.) Vous devenez bien curieux, monsieur Hébert.

HÉBERT.

Ce n'est pas à cause de cela, monsieur.

M. MITIS.

Vous n'avez pas dit au moins à cet homme que c'était chez lord Commir que je voulais le placer ?

HÉBERT.

Chez ce milord si riche que monsieur a logé à l'hôtel de l'Europe ? Je ne le savais pas. Quelle bonne place !

M. MITIS.

Il n'est pas sûr que je la lui donne.

HÉBERT, à part.

Il n'est pas sûr que je la lui laisse.

M. MITIS.

Je dois voir demain à sept heures un sujet qui me conviendra mieux, je crois.

HÉBERT, à part.

C'est pour la vie une condition comme celle-là; il ne faut pas perdre de temps. (On sonne.)

M. MITIS.

Que faites-vous là? N'a-t-on pas sonné?

HÉBERT.

Je n'ai pas entendu, monsieur; mais je vais aller voir. (A part, en s'en allant.) Valet de chambre d'un milord! Comme ça m'irait!

M. MITIS.

Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui; il me paraît encore plus bête qu'à l'ordinaire.

HÉBERT, rentrant.

Monsieur, c'était le portier qui montait cette lettre-là.

M. MITIS, prenant la lettre.

C'est bon. Laissez-moi.

(Hébert sort.)

SCÈNE XIV.

M. MITIS.

C'est de madame de Vilmar. (Il lit.)
« Monsieur, mon fils, en sortant ce matin, m'avait

« dit qu'il allait chez vous. J'ignore si c'était un pré-
« texte qu'il prenait; mais deux personnes de ma « connaissance viennent de m'assurer l'avoir vu avec « une dame dans son cabriolet, sur la route du bois « de Boulogne. Quelle est cette dame? On n'en sait « rien. S'il n'a pas encore été chez vous, sans doute « il ira avant de rentrer à l'hôtel; sachez ce que c'est « que cette dame. Vous jugez quelles peuvent être « les craintes d'une mère. Mon fils avec une dame « que je ne connais pas, après l'éducation que je lui « ai fait donner! Ah! monsieur, que je suis malheu-
« reuse!

« Je rouvre ma lettre. Mon frère a aussi rencontré « son neveu avec la dame. C'est une danseuse de « l'Opéra. Oui, monsieur, une danseuse de l'Opéra. « S'il va chez vous, ne lui parlez de rien, et envoyez-
« le-moi tout de suite.

« Comtesse de Vilmar.

« Excusez le désordre de cette lettre. »

C'est Rosalie, il n'en faut pas douter. Quel contretemps! Quand madame de Vilmar va savoir que c'est chez moi..... Comment s'imaginer qu'un petit drôle tout frais sorti..... (Il rit.) Comme c'est solide ces éducations-là! Ma foi, je n'y peux rien faire. C'est pourtant bien contrariant.... Il faut que cela tombe tout justement au milieu d'une famille qui m'avait, pour ainsi dire, béatifié, et d'une famille assez remuante, qui me sera très-contraire du moment qu'elle ne me sera plus favorable. Au diable les petits saints et les danseuses de l'Opéra!

SCÈNE XV.

M. MITIS, HÉBERT, un peu après M. FRANCASTEL.

HÉBERT, annonçant.

Monsieur Francastel.

M. MITIS.

Monsieur Francastel! Faites entrer. (Hébert sort.) Un des plus riches propriétaires de mon département! Il ne faut pas négliger ces gens-là.

M. FRANCASTEL.

Eh! bonjour. Qu'est-ce que m'a donc dit votre portier? Vous vous êtes laissé brûler la jambe! Il faut prendre garde à cela; les maux de jambe ne valent rien. Si madame Francastel était ici, elle vous donnerait un remède excellent.

M. MITIS.

Comment se porte-t-elle?

M. FRANCASTEL.

Vous lui faites honneur; elle est souffrante; les fluxions ne la quittent presque plus; mais vous, malgré votre jambe, vous avez bon visage.

M. MITIS, d'un ton de componction.

Le ciel n'a pas voulu m'accabler, Dieu merci! ma santé s'est soutenue assez bonne.

M. FRANCASTEL.

Qu'est-ce que c'est donc? je vous trouve un ton tout drôle.

M. MITIS.

Un ton tout drôle?

M. FRANCASTEL.

Oui : vous avez l'air de jouer un rôle de comédie. Pourquoi donc traînez-vous la voix comme cela, vous que j'ai vu si luron?

M. MITIS.

Je crois bien être comme j'ai toujours été.

M. FRANCASTEL.

Allons, tant mieux. Je serais fâché de vous voir faire les grimaces que l'on fait aujourd'hui. Tenez, c'est un homme à grimaces qui est cause que je suis à Paris.

M. MITIS.

M. Francastel, ne vous servez pas de cette expression-là. Les feuilles libérales en ont tant abusé, voyez-vous, que les honnêtes gens doivent la proscrire. Madame Francastel, mesdames vos sœurs sont si pieuses! vous avez un parent grand-vicaire, un autre qui est chanoine; je sais qu'ils ont la bonté de s'intéresser à moi.... Je mets tant de prix au suffrage des personnes édifiantes; car, en définitive, il n'y a que cela.

M. FRANCASTEL.

C'est possible. Mais vous allez me dire alors quel nom je dois donner au monsieur dont je suis dupe.

Voici l'affaire. A la dernière élection que nous avons eue chez nous, on nous a envoyé de Paris un homme pour nous diriger; vous savez bien ce que je veux dire. Cet homme faisait beaucoup d'embarras; il parlait d'or; à l'entendre, tous les ministres étaient ses amis intimes. Un jour qu'il était chez moi, il fit tomber la conversation sur ce grand bâtiment qui m'appartient auprès de la porte de Paris, et que j'ai loué si long-temps à Pierre Duchamp qui y tenait une auberge de rouliers.

M. MITIS.

Je le vois comme si j'y étais.

M. FRANCASTEL.

C'est grand, c'est vaste, et c'était précisément un emplacement comme celui-là que cherchait ce monsieur pour y établir une communauté de sœurs. Vous savez comme madame Francastel donne là-dedans. Bref, nous convînmes qu'il le louerait d'abord pour un an, afin de donner aux sœurs le temps de voir si elles feraient leurs affaires dans le pays; ensuite de quoi, s'il se décidait à l'acheter, le prix du loyer de la première année serait compté dans le prix fixé pour l'acquisition. Vous comprenez.

M. MITIS.

On fait souvent de ces arrangemens-là.

M. FRANCASTEL.

Que croyez-vous qu'il en soit advenu?

M. MITIS.

Je ne sais pas.

M. FRANCASTEL.

C'est que, depuis deux ans, on ne me paie pas de loyer, parce qu'on dit toujours qu'il est possible qu'on achète la maison, et on n'achète pas la maison pour ne pas me payer de loyer.

M. MITIS.

Vous êtes patient.

M. FRANCASTEL.

Que voulez-vous? Elles sont à présent là-dedans vingt femmes qui me disent que ce n'est pas avec moi qu'elles ont traité. Elles ont donné un pot-de-vin; elles ont fait des dépenses, des réparations, des embellissemens. J'ai écrit à ce monsieur plus de trente lettres; pas de réponse. Je viens enfin moi-même pour voir si je pourrai le faire expliquer.

M. MITIS.

Avez-vous fait un écrit?

M. FRANCASTEL.

Fort heureusement. J'ai tenu à cela, quoique ce digne homme trouvât que c'était inutile entre honnêtes gens. Ce n'était d'ailleurs que pour obliger monseigneur celui-ci, Son Excellence celui-là; il n'était qu'un intermédiaire, le prête-nom des personnes les plus respectables. Comment donc! je crois qu'il a été jusqu'à m'assurer que cela me porterait bonheur. Et il fallait voir ses yeux, son maintien, ses épaules qu'il courbait en signe d'humilité; entendre cette voix chevrotante qui ne laissait arriver un mot qu'un quart d'heure après l'autre. Le misérable!

M. MITIS.

Ah! c'est trop fort. Comment le nommez-vous?

M. FRANCASTEL.

Doucin.

M. MITIS.

Doucin!

M. FRANCASTEL.

Oui. Un homme déjà âgé.

M. MITIS.

Qui a beaucoup de cheveux blancs.

M. FRANCASTEL.

C'est bien là mon fripon.

M. MITIS, d'une voix doucereuse.

Je ne sais, mais je n'aime pas à entendre appeler fripon un homme qui a des cheveux blancs.

M. FRANCASTEL.

Parbleu! en voilà bien d'un autre. Je n'ai jamais respecté aucune couleur de cheveux; et, quand un coquin a des cheveux blancs, je dis que c'est un vieux coquin.

M. MITIS.

C'est selon.

M. FRANCASTEL.

Plaisantez-vous?

M. MITIS.

Vous n'avez jamais quitté la province, monsieur Francastel; vous ne savez pas, pour s'établir à Paris,

combien on a besoin souvent de s'appuyer du crédit d'une foule de gens, très-méprisables d'ailleurs, mais qui cependant peuvent vous rendre d'éminens services.

M. FRANCASTEL.

Monsieur Mitis, de mon temps on ne s'appuyait que sur les honnêtes gens, ou on ne s'appuyait pas. Ainsi vous ne me serez d'aucun secours contre ce monsieur-là, je le vois. Je ne vous cache pourtant pas que j'avais compté sur vous.

M. MITIS.

C'est un homme si infernal.

M. FRANCASTEL, d'un ton d'humeur.

Alors il est clair que vous devez me sacrifier à lui.

M. MITIS.

Vous vous fâchez mal à propos.

M. FRANCASTEL.

Moi, me fâcher! Mais soyez donc persuadé que je me suis toujours attendu à manger à Paris deux fois plus d'argent que je n'en viens réclamer; et, grâce aux tribunaux, je saurai bien rentrer dans ma propriété. Ce qui m'a déterminé à ce voyage, c'est mon devoir, l'obligation où se trouve tout homme d'honneur de faire punir de pareils drôles. Ah! si jamais on nous renvoie des gens de Paris pour les élections....

SCÈNE XVI.

M. MITIS, M. FRANCASTEL, M. DALINVILLE.

M. MITIS.

C'est monsieur Dalinville.

M. DALINVILLE.

Je n'ai trouvé personne pour me dire que vous étiez en affaires. Je vais me retirer.

M. MITIS.

Vous pouvez rester. Monsieur est monsieur Francastel, votre compatriote et le mien.

M. DALINVILLE, à M. Francastel.

Monsieur, je n'avais pas eu l'honneur de vous remettre d'abord. Je vous demande pardon.

M. FRANCASTEL.

Moi, monsieur Dalinville, je vous ai reconnu tout de suite; vous ne changez pas; vos écrits en font foi.

M. DALINVILLE.

C'est pour affaires que vous êtes à Paris?

M. FRANCASTEL.

Sans cela, est-ce que je me serais dérangé? Je me proposais bien d'avoir le plaisir de me présenter chez vous.

M. DALINVILLE.

Je serais très-flatté de vous recevoir; et si je suis

assez heureux pour pouvoir vous être bon à quelque chose, ne m'épargnez pas, je vous prie.

M. FRANCASTEL.

Je suis reconnaissant de cette offre. Un homme de votre mérite doit être un excellent appui, même contre des fripons.

M. DALINVILLE.

Comment! même contre des fripons!

M. FRANCASTEL.

C'est qu'il paraît que celui à qui j'ai affaire est un homme fort considérable, quoique du reste un homme à pendre; mais il a des cheveux blancs. Demandez à monsieur Mitis. Messieurs, je ne veux pas vous déranger plus long-temps; je me retire. Monsieur Dalinville, je suis bien votre serviteur. Vous demeurez toujours au même endroit?

M. DALINVILLE.

Oui, monsieur.

M. FRANCASTEL.

Cela suffit.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

M. MITIS, M. DALINVILLE.

M. MITIS.

Je crois que nous sommes brouillés, nous deux ce brave homme-là. Les gens de province sont tous de

même; ils s'imaginent qu'on n'a rien de plus pressé que de s'occuper de leurs affaires. Je vous ai écrit. Est-ce que vous venez m'apporter votre réponse vous-même? Je ne m'attendais pas à tant de bonheur, car vous ne me gâtez pas sous ce rapport.

M. DALINVILLE.

Vous m'annoncèz des choses si étranges; qu'on veut m'employer à toutes forces. D'où vient donc cette fantaisie? Je ne demande rien.

M. MITIS.

Écoutez. Vous savez que, par ma position, je connais assez le dessous des cartes. Il y a dans ce moment-ci deux partis très-distincts dans le gouvernement, le parti religieux qui mène, et le parti politique qui se lasse d'être mené; je suis de tous les deux. Ne riez pas. C'est comme cela.

M. DALINVILLE.

Après.

M. MITIS.

Quoique vous vous éloigniez un peu de moi, je vous ai toujours aimé. Il est impossible qu'avant peu il n'y ait pas une scission entre ces deux partis dont je vous parle. Comme compatriote, comme ancien camarade d'études, je vous donne à choisir de vous mettre dans celui que vous voudrez; vous serez accepté d'un côté comme de l'autre; j'en ai la certitude. Moi, je resterai dans celui que vous ne voudrez pas.

M. DALINVILLE, gaiement.

De cette façon, nous pourrons toujours compter sur un protecteur dans le parti triomphant.

M. MITIS.

C'est cela même. Il ne s'agit que d'être dévot ou politique. Je commence par vous dire qu'il m'est égal de rester dévot; je vous mets bien à votre aise. Vous, vous êtes sérieux, cela ne vous irait pas. Comme politique, au contraire, vous êtes dans votre élément; seulement vous fondrez un peu vos nuances dans les couleurs qui dominent.

M. DALINVILLE, toujours gaiement.

Certainement, monsieur Mitis, quoique je ne puisse m'empêcher de sourire, je suis très-touché de cette preuve de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi; mais...

M. MITIS, vivement.

Mais quoi? Ce que je vous propose est-il si extravagant? Sont-ce des rêves de malade, *ægri somnia?* Que diable! nous ne sommes plus des enfans. Je veux que vous sortiez de votre apathie. Vous avez trop d'esprit pour ne prétendre à rien.

M. DALINVILLE.

Je ne ferai pas étalage de désintéressement; mais, comme calcul, je crois que c'en serait encore un très-bon aujourd'hui que de ne pas changer d'opinions.

M. MITIS.

Des opinions! Qui est-ce qui a des opinions? Per-

sonne. On clabaude sans savoir pourquoi, parce que les Français ont toujours aimé à clabauder; mais pour des opinions, on en est bien revenu. Depuis trente ans qu'on en a eu de toute espèce, à quoi cela a-t-il mené? Séparez-vous de tous ces cerveaux brûlés qui ne rêvent que l'ordre légal. Vraiment, c'est une belle chose que leur ordre légal; on irait loin avec cela. Si cette diablerie d'ordre légal finissait par s'établir, il n'y aurait plus rien à faire; il ne nous resterait plus qu'à aller planter nos choux, comme disait le maréchal de Biron. J'aime les gouvernemens qui improvisent, qui tirent tantôt à gauche, tantôt à droite, qui ont des hauts et des bas. Quand on n'est pas manchot, on finit toujours par s'arranger avec eux.

M. DALINVILLE.

Mais ceux qui sont manchots? Il y en a beaucoup.

M. MITIS.

On les envoie promener.

M. DALINVILLE.

Ah! c'est qu'ils peuvent crier tout en se promenant.

M. MITIS.

On les laisse faire. Cela m'effraie moins qu'un calme plat, où l'on ne peut ni avancer ni reculer. Embarquez-vous avec nous, croyez-moi; faites de la politique au jour le jour; suivez les fantaisies des grandes marionnettes. Qu'est-ce que cela vous fait?

M. DALINVILLE.

En vérité, je ne le pourrais pas.

M. MITIS.

Est-ce que vous avez des engagemens d'un autre côté?

M. DALINVILLE.

Non, vraiment.

M. MITIS.

Eh bien! alors, c'est donc parce que vous vous êtes fourré des idées dans la tête; que vous croyez que la France a les yeux fixés sur vous? Quel enfantillage! Où est-elle donc cette France? car je la cherche. Je l'ai toujours vue à genoux.

M. DALINVILLE.

Vous avez raison; celle qui se met à genoux n'est guère imposante; mais vous oubliez qu'il y en a une autre qui ne se met pas à genoux, parce qu'elle aime à voir de loin.

M. MITIS.

Vous lui faites bien de l'honneur. Au surplus, irai-je, moi chétif, quand un ministre veut bien m'accorder quelque confiance, me retrancher derrière des principes ridicules, et jouer une importance qui n'est pas dans mon caractère? Je n'ai pas de réputation à conserver; je n'ai jamais épousé aucun esprit de parti; je suis vierge de ce côté-là, et je puis me prêter à quelques complaisances sans qu'on puisse m'accuser d'abandonner mes opinions; je n'en ai pas.

M. DALINVILLE.

Comment pouvez-vous écrire sans avoir une opinion quelconque?

M. MITIS.

C'est pourtant ce qui m'arrive. C'est un mécanisme. Je n'en veux pas à ceux que j'attaque; je n'ai pas non plus d'estime pour ceux que je défends; je me regarde comme un soldat qui se bat pour la puissance qui le paie. Eh! mon cher monsieur Dalinville, si vous descendiez un instant des hautes régions où vous vous êtes placé, pour examiner de plus près ce qui se passe autour de vous, au lieu de courir après une gloire imaginaire et que personne ne peut plus comprendre, vous suivriez le torrent, et vous penseriez qu'avant de vivre dans la postérité, il faut tâcher de vivre de son vivant.

M. DALINVILLE.

Je crois ne manquer de rien.

M. MITIS.

On dit que vous avez à peine deux mille écus de rentes. Qu'est-ce que deux mille écus pour un homme comme vous?

M. DALINVILLE.

C'est mon indépendance; c'est la liberté de blâmer ce que je trouve blâmable, de me moquer des sots, de mépriser les intrigans. Avec deux mille écus de rentes, je ne crains ni de voir mes protecteurs disgraciés, ni d'être disgracié par mes protecteurs.

M. MITIS.

C'est bon à dire; mais vous avez dû penser plusieurs fois que vous jouiez un rôle de dupe.

M. DALINVILLE.

Je me trouverais beaucoup plus dupe si, pour plaire un instant à des ambitieux qui m'abandonneraient, je renonçais à l'estime de moi-même.

M. MITIS.

L'estime de soi-même! On est toujours maître d'en faire ce qu'on veut. D'ailleurs ne croyez donc pas que ce soient des personnes comme vous, comme moi, que l'on disgracie à plaisir. Bon pour ces petits misérables qui n'ont aucune consistance, et que l'on rejette au loin quand on en a tiré ce qu'ils avaient de meilleur. Je dîne aujourd'hui chez le grand ministre, chez l'Excellence des Excellences; laissez-moi me charger de cette négociation; je serais glorieux de m'annoncer à lui par une aussi belle conquête. Vous ne le connaissez qu'à travers vos préventions; mais moi, je puis vous dire que c'est un homme charmant. S'il vous a fait attaquer dans quelques petits pamphlets, il sera le premier à en rire avec vous. Il n'a pas de rancune. Il vous cédera, en conversation, tout ce que vous voudrez. On est avec lui sur le pied d'une égalité parfaite. Ce n'est pas comme son prédécesseur.

M. DALINVILLE.

Je crois que vous aimerez encore mieux celui qui lui succédera.

M. MITIS.

Ah! celui-là tiendra long-temps. En vérité, si je sais d'où peut lui venir l'espèce de prédilection qu'il a pour moi.

SCÈNE XVIII.

M. MITIS, M. DALINVILLE, HÉBERT.

HÉBERT, remettant une lettre à son maître.

Monsieur, une lettre du ministre.

M. MITIS, à part.

C'est la gratification. (Haut à Hébert.) Retirez-vous.

(Hébert sort.)

SCÈNE XIX.

M. MITIS, M. DALINVILLE.

M. MITIS, tournant la lettre entre ses doigts d'un air de satisfaction.

Croyez-vous qu'il soit indifférent de recevoir chez soi, au coin de son feu, sans sortir de ses habitudes, et seulement pour griffonner de temps en temps quelques pages insignifiantes, une lettre comme celle-ci, par exemple? (Il tire la lettre de l'enveloppe et la lit à haute voix.)

« Monsieur,

« Le ministre, informé que vous passez générale-
« ment pour l'auteur d'un libelle qui se répand depuis

« quelques jours... » Qu'est-ce que cela veut dire? (Il continue.) « d'un libelle qui se répand depuis quelques « jours, et qui attaque des personnes recommanda- « bles pour lesquelles Son Excellence fait profession « de la plus haute estime, désire que vous ne vous « présentiez pas devant lui avant d'être parvenu à « détruire cette imputation. Je ne doute pas que cela « ne vous soit facile; c'est dans cette espérance que « j'ai l'honneur d'être,

« Votre tout dévoué,

« FAUSSET. »

Quelle indignité! (M. Dalinville va pour se lever, M. Mitis le fait rasseoir.) Le véritable auteur de ce libelle, eh! parbleu, c'est le ministre lui-même. A quoi sert-il d'occuper des places aussi éminentes pour descendre à des moyens si bas? Et ce Fausset qui, ce matin encore, m'accablait de caresses, et déroulait devant moi l'avenir le plus brillant, quel plat valet! Tout ce qui approche du pouvoir se corrompt. Il n'y a pour ces gens-là ni probité, ni honneur, ni simples procédés.

M. DALINVILLE.

Je suis désolé de m'être trouvé avec vous dans un pareil moment.

M. MITIS, avec une légèreté affectée.

Pourquoi donc? ce sont les vicissitudes de la vie; cela apprend à connaître les hommes. Des ministres comme ceux-là aussi, quelle pitié! Ah! que vous avez bien raison de vouloir rester dans votre coquille!... Mais vous avez de la fortune.

M. DALINVILLE.

Elle est bien médiocre.

M. MITIS.

Je voudrais en avoir la moitié, on n'entendrait plus parler de moi, je vous assure.

M. DALINVILLE.

Je vous répète, monsieur Mitis, que je suis au désespoir de m'être trouvé chez vous en ce moment. N'affectons rien : on n'aime pas les témoins dans les contrariétés qu'on éprouve; mais vous pouvez compter sur ma discrétion.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

M. MITIS.

Me voilà dans une position affreuse; en butte à mille animosités pour plaire à ce ministre qui m'abandonne. Je ne sais vraiment pas ce que je vas devenir. Faire de l'opposition; il faut encore de la conscience pour cela. Quand ce n'est que par esprit de vengeance, c'est bien court, et le public ne s'y trompe guère... Il faudrait pouvoir embrasser des causes générales... Je ne les ai jamais étudiées; cela ne me regardait pas... Plus de doute que les complices ne se soient rapprochés. Je suis la victime qu'on offre en holocauste.

SCÈNE XXI.

M. MITIS, HÉBERT, MADAME DE VILMAR.

HÉBERT, annonçant.

Madame la comtesse de Vilmar. (Il sort.)

M. MITIS, à part.

C'est pour m'achever.

MADAME DE VILMAR.

Je viens savoir, monsieur, quelle a été votre intention en faisant faire à mon fils la connaissance d'une danseuse de l'Opéra.

M. MITIS.

D'abord, madame la comtesse, je n'ai pas fait faire à monsieur votre fils...

MADAME DE VILMAR.

Je sais tout, monsieur. Il vient de renvoyer son cabriolet, en me faisant dire qu'il ne dînerait pas avec moi aujourd'hui, et le domestique qui l'avait suivi m'a avoué que c'était de chez vous qu'il avait emmené cette demoiselle.

M. MITIS.

Cette demoiselle et lui se sont trouvés seuls ensemble le temps qu'il a fallu au chirurgien pour panser ma jambe, ce qui n'a pas été fort long. Je suis encore à deviner....

MADAME DE VILMAR.

Ce n'était pas la première fois qu'ils se voyaient au moins?

M. MITIS.

C'était la première fois.

MADAME DE VILMAR.

Je ne croirai jamais cela, monsieur. Mon fils qui est l'innocence même, mon fils qui sort d'une maison où il a sucé le lait des plus vertueuses doctrines, mon fils élevé à l'ombre du sanctuaire, mon fils ne peut pas avoir ainsi sauté à pieds joints par-dessus toutes les convenances. C'est impossible. Quelle est cette danseuse de l'Opéra?

M. MITIS.

C'est une danseuse de l'Opéra.

MADAME DE VILMAR.

Pure et simple? Pourquoi riez-vous, monsieur?

M. MITIS.

Mon Dieu! madame, je n'en ai guère envie. Mais une danseuse de l'Opéra, pure et simple!...

MADAME DE VILMAR.

On prétend que depuis peu on en a fait d'assez vertueuses; je ne sais pas ce qu'on m'a dit. Il en est peut-être de cela comme de certains personnages qu'on m'avait aussi beaucoup vantés, et qui ne méritent guère la réputation qu'on leur avait faite. Combien de temps croyez-vous, monsieur, que mon fils restera hors de chez moi?

M. MITIS, avec un peu d'humeur.

En vérité, madame, je n'en sais rien.

MADAME DE VILMAR.

Je remuerai ciel et terre, je vous en avertis; j'irai jusqu'aux ministres. Mon fils est mineur; il ne jouit pas encore de ses droits; sous aucun prétexte, on ne peut ni on ne doit chercher à le séduire. J'ai vu de si funestes exemples dans ma famille! Mon père, celui de mon mari ont mangé chacun ainsi le fonds de plus de cinquante mille livres de rentes. Je sais que la mode l'autorisait alors; c'est une justice que je rends à leur mémoire; mais ce n'est même plus une affaire de mode aujourd'hui; ce n'est que du désordre, du libertinage. Comment! monsieur, vous voulez que je sois restée veuve, que j'aie soigné ma fortune, celle de mon fils, que je me sois restreinte de toutes les manières, et seulement au bénéfice de l'Opéra!

M. MITIS.

Je trouve au contraire que vous auriez très-grand tort, madame.

MADAME DE VILMAR.

Ah! monsieur, ne le prenez pas sur ce ton-là, je vous prie. Je ne puis plus me laisser tromper aux paroles d'un homme qui reçoit des danseuses de l'Opéra chez lui. Dans quel siècle vivons-nous, grand Dieu! On ne voit qu'astuce et hypocrisie de toutes parts.

M. MITIS.

Madame, je vous ferai observer que rien ne peut

vous donner le droit de me parler comme vous le faites.

MADAME DE VILMAR.

Il s'agit bien de droit pour une mère désolée! Quels reproches ne vais-je pas essuyer de la part des dignes et vénérables Pères qui avaient dirigé l'enfance de mon fils, et qui devaient le protéger pour son avancement! Et mon oncle! mon oncle qui est évêque depuis la tête jusqu'aux pieds! Il va le maudire. C'est une succession immense que nous perdons. Et vous prétendez que je dois mesurer mes paroles! Je n'ai rien à dissimuler, moi, monsieur. Je n'affecte pas des dehors religieux, pour faire des dupes et m'ouvrir des maisons respectables. J'ai de la religion, parce que les hautes classes ont été trop long-temps philosophes, et qu'il faut en finir. Avec ces principes-là, on doit rejeter loin de soi les intrigans qui pourraient compromettre une aussi belle cause, et les signaler comme des fléaux.

(Elle sort.)

SCÈNE XXII.

M. MITIS, ensuite HÉBERT.

M. MITIS.

Toutes les furies sont déchaînées aujourd'hui contre moi. J'ai eu comme un mouvement d'humeur avec cette folle de comtesse; j'en ai été surpris moi-même. Il y a des instans, à ce qu'il paraît, où le sang monte

vraiment à la tête. (A Hébert qui entre.) Que venez-vous encore m'apporter?

HÉBERT.

Rien, monsieur. C'est que j'attendais que monsieur fût seul pour lui dire...

M. MITIS.

Eh bien?

HÉBERT.

Pour lui dire que j'ai été à l'hôtel de l'Europe chez ce milord à qui monsieur avait promis un domestique.

M. MITIS.

Qu'alliez-vous faire chez lui?

HÉBERT.

Monsieur, j'ai été me présenter.

M. MITIS.

Vous présenter! Est-ce que je vous ai renvoyé?

HÉBERT.

Non, monsieur; mais c'est une si bonne place, que j'ai pensé que monsieur aimerait mieux me la faire avoir que non pas à un étranger.

M. MITIS.

Et vous a-t-on arrêté?

HÉBERT.

Oui, monsieur.

M. MITIS.

Sans m'écrire, sans me demander d'informations?

HÉBERT.

Oh! monsieur, on en demandera à monsieur.

M. MITIS.

Vous vous êtes sans doute imaginé que j'en donnerais de satisfaisantes.

HÉBERT.

Monsieur n'a rien à dire contre moi.

M. MITIS.

Vous pouvez toujours chercher une autre place; car, certainement, vous n'aurez pas celle-là.

HÉBERT.

Pourquoi donc cela, monsieur?

M. MITIS.

Cet imbécile qui me demande pourquoi.

HÉBERT, *d'un air de niaiserie moqueuse.*

Monsieur, si c'est que monsieur croit que le milord aimerait mieux un domestique avec les conditions que monsieur sait bien, je suis sûr, moi, que, quand je les lui aurai dites, il ne s'en souciera pas.

M. MITIS.

Voyez donc qui entre ici.

HÉBERT, *se retournant.*

C'est madame votre sœur.

SCÈNE XXIII.

M. MITIS, MADAME BONNET, HÉBERT.

MADAME BONNET.

Bonjour, mon frère. Est-ce que vous avez la goutte ?

M. MITIS.

Non ; je suis un peu blessé. (A Hébert.) Allez chez le loueur de voitures, et dites-lui que je n'ai pas besoin de celle que j'avais demandée.

HÉBERT.

Monsieur ne sortira pas ?

M. MITIS.

Non.

MADAME BONNET.

J'espère, mon frère, que ce n'est pas à cause de moi.

M. MITIS.

Je craindrais de trop souffrir.

HÉBERT.

Monsieur m'enverra-t-il porter une lettre chez monseigneur ?

M. MITIS.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

HÉBERT.

C'est que j'irais dire en même temps au milord que j'entrerai demain chez lui.

M. MITIS.

Vous êtes un impertinent.

HÉBERT.

Monsieur ne sera pas sans domestique pour cela. J'ai trouvé quelqu'un pour monsieur, qui pourrait lui servir à deux fins, si monsieur avait un jour une voiture, parce qu'il sait mener en cocher.

M. MITIS.

Je ne veux ni de vous ni de personne qui me vienne de votre part.

(Hébert sort.)

SCÈNE XXIV.

M. MITIS, MADAME BONNET.

MADAME BONNET.

Vous renvoyez votre domestique ?

M. MITIS.

C'est lui qui me quitte. Ces coquins-là sont d'une cupidité aujourd'hui !

MADAME BONNET.

En avez-vous un autre ?

M. MITIS.

C'est de ce matin qu'il m'a prévenu, et c'est demain qu'il s'en va.

MADAME BONNET.

Vous ne pouvez pas vous passer de quelqu'un dans

l'état où vous êtes. Je ne m'en irai pas de Paris avant que vous ne l'ayez remplacé. Je vais arrêter un logement dans un hôtel près d'ici, et envoyer chercher mes effets à celui où j'étais descendue.

M. MITIS.

Quoi! ma sœur, vous ne comptiez pas loger chez moi pendant votre séjour à Paris?

MADAME BONNET.

Non, mon ami; il faut être libre. Vous avez des affaires que vous ne seriez peut-être pas content que je connusse; moi-même j'aurai à recevoir quelques personnes qui vous dérangeraient; il vaut mieux ne nous voir qu'à des heures convenues. Je suis pour si peu de temps ici, que cela ne vaut pas la peine de vous causer le moindre embarras.

M. MITIS.

J'ai écrit pour votre affaire.

MADAME BONNET.

Tenez, mon frère, ne parlons pas de cela.

M. MITIS.

Comment!

MADAME BONNET.

Oui. Puisque c'est fini, à quoi bon les explications? Vous m'avez fait ôter mon bureau, je ne sais pas pourquoi; mais sans doute vous aviez vos raisons; moi, j'ai pris des arrangemens pour placer mon bien à fonds perdu; tout est dit.

M. MITIS.

Eh quoi! votre remplacement était déjà effectué lorsque j'agissais encore ce matin pour vous faire conserver?

MADAME BONNET.

Ne me dites pas cela, je vous en conjure. Je ne vous fais pas de reproches; pourquoi me cacher la vérité? Que vous cherchiez à tromper vos grands, que vous leur fassiez des contes pour les endormir et vous faire bien venir auprès d'eux, ils en valent la peine; je le conçois. Mais une pauvre femme comme moi, à quoi sert-il de lui déguiser la vérité?

M. MITIS.

Quelle vérité?

MADAME BONNET.

Le seul reproche que j'aurais pu vous faire, c'est de ne m'avoir pas prévenue que vous vouliez donner mon bureau; je n'en aurais pas parlé.

M. MITIS.

D'honneur, vous me feriez devenir fou. Où avez-vous vu que je voulusse donner votre bureau? Le fait est que, pour me débarrasser de Doucin, qui est un assez mauvais sujet....

MADAME BONNET.

Ah! vous convenez au moins que c'est un mauvais sujet; voilà tout ce que je veux.

M. MITIS.

Laissez-moi achever. Pour me débarrasser de ce

Doucin qui m'obsédait sans cesse, j'ai demandé pour lui un bureau de loterie en province. Le hasard, un hasard inconcevable, a fait tomber le choix sur le vôtre.

MADAME BONNET.

Il faut vous croire, mon frère. Que vous importe, après tout, que j'aie placé mon bien à fonds perdu? J'ai fait mes calculs de toutes les façons avant d'en venir là, et je me suis convaincue que je n'avais pas d'autre moyen pour pouvoir vivre décemment. Vu la position où vous êtes, il y a mille états que je ne puis pas faire; je ne veux pas que vous ayez à rougir de moi. D'ailleurs, ma fortune est si peu de chose, et vous êtes en passe d'en faire une si belle! Cela me donne de la vanité. Ah! si j'avais voulu accorder ma protection à tous ceux qui me la demandaient, de combien de lettres ne vous aurais-je pas étourdi; mais je savais que vous aviez assez d'affaires.

M. MITIS.

Vous me faites bien du mal, ma sœur.

MADAME BONNET.

Moi, mon ami?

M. MITIS.

Toutes mes espérances sont détruites.

MADAME BONNET.

Que me dites-vous là?

M. MITIS.

Je viens de recevoir une lettre qui renverse tous les projets que je pouvais faire pour l'avenir.

MADAME BONNET.

On vous ôte votre place?

M. MITIS.

Je n'avais pas de place.

MADAME BONNET.

Je veux dire votre emploi.

M. MITIS.

Je n'avais pas d'emploi.

MADAME BONNET.

Que faisiez-vous donc?

M. MITIS.

J'avais une existence d'homme de lettres.

MADAME BONNET.

Je ne sais pas ce que cela veut dire.

M. MITIS.

J'écrivais dans de certaines circonstances importantes. J'aurais peine à vous faire comprendre cela. Ce sont de ces choses que l'on ne connaît bien qu'à Paris. Je dirigeais les esprits pour les ministres; j'accréditais certains systèmes.... Enfin, on me faisait la leçon et je la faisais aux autres.

MADAME BONNET.

Et cela vous donnait du crédit?

M. MITIS.

Je devais dîner aujourd'hui chez un ministre.

MADAME BONNET.

Vous rappelez-vous, mon ami, ce que nous disait souvent notre pauvre père? « Je n'aime pas les métiers qu'on ne peut expliquer. » Nous ne sommes pas sortis de la côte d'Adam; mais, autant que je puis comprendre, les occupations que vous aviez n'étaient pas assez honorables pour vous. Il faut laisser cela aux gens qui ne tiennent à rien. Travaillez au grand jour; ne dépendez que de vous; ne mettez votre sort entre les mains de personne; car le proverbe est bien commun, mais il est bien vrai :

QUI COMPTE SUR L'ÉCUELLE D'AUTRUI, COURT RISQUE DE DÎNER PAR CŒUR.

LA LETTRE,

OU

LE MIEUX EST SOUVENT L'ENNEMI DU BIEN.

PERSONNAGES.

M. DE MONVILLE.
MADAME DE MONVILLE.
MADAME DE PIERMONT, sœur de M. de Monville.
LAURE, sœur de madame de Monville.
MADAME DE LEUTRY, amie de madame de Monville.

La scène se passe à la campagne, chez M. de Monville.

Le théâtre représente un salon.



Mr DE MONVILLE.

ENCORE UNE LIGNE POUR MA PUNITION.

LA LETTRE.

SCÈNE I.

MADAME DE MONVILLE, LAURE.

MADAME DE MONVILLE.

FAIS-MOI tes confidences, ma chère Laure. Qu'est-ce que tu as? Que veux-tu? Je suis ta sœur; je suis mariée; j'ai un an de plus que toi; tu n'as pas de raisons pour me cacher quelque chose.

LAURE.

Je ne vous cache rien non plus, ma sœur.

MADAME DE MONVILLE.

En échappant, par mon mariage, à la tutelle de notre grand'mère, je l'ai engagée à venir passer ici la belle saison pour te soustraire, au moins pendant ce temps-là, à l'ennui qui nous accablait chez elle. Tu partages tous nos plaisirs; tu es de toutes nos fêtes; et cependant, depuis quelques jours surtout, tu me parais plus triste qu'à l'ordinaire. Vois mon mari, monsieur de Monville, qui a cinquante ans, il est plus gai que toi qui n'en as que dix-sept. Il rit, il chante toute la journée.

LAURE.

C'est qu'apparemment il est heureux.

MADAME DE MONVILLE.

Est-ce que tu n'es pas heureuse, toi? Si tu redoutes le moment où tu dois retourner à Paris, dis-le-moi; j'ai assez d'influence sur l'esprit de notre grand'mère, depuis que je suis mariée, pour la faire rester avec nous tout l'hiver. Mais il faut t'expliquer. Tu ne sais pas combien ton air soucieux désole monsieur de Monville.

LAURE.

Il est bien bon.

MADAME DE MONVILLE.

Oh ! certainement, il est bien bon. C'est un mari comme lui que je voudrais trouver pour toi.

LAURE.

Rien ne presse, ma sœur.

MADAME DE MONVILLE.

Cela vaut bien mieux qu'un jeune homme; n'es-tu pas de mon avis?

LAURE.

Je ne sais pas.

MADAME DE MONVILLE.

Voilà six mois de mariage qui ne m'ont paru qu'un jour. Un jeune homme aurait peut-être été triste et langoureux; sous prétexte de m'adorer, il m'aurait asservie à toutes ses volontés. Monsieur de Monville, pourvu que je m'amuse, ne demande pas autre chose.

LAURE, en soupirant.

C'est charmant.

MADAME DE MONVILLE.

Tu as un grand air de persuasion. Pour moi, je trouve que c'est la vie. Si l'on voulait me forcer à songer creux comme toi, on me ferait mourir. Monsieur de Monville, qui a tous les genres d'esprit, cherche quelquefois à me donner des idées sentimentales; tu l'aimerais bien dans ces momens-là. Il me parle de sympathie, des beautés de la nature; il veut me faire admirer un coucher de soleil ou le lever de la lune; il me demande l'effet que cela produit sur moi, et quand je lui dis que cela me produit l'effet de la nuit, il m'appelle un enfant. Cela te fait rire, j'en suis contente. En vérité, il n'y a que toi qui me chagrines. Si je savais ce que je puis faire.....

LAURE.

Ne vous occupez pas de moi, ma sœur.

MADAME DE MONVILLE.

Tu es folle. Comment puis-je ne pas m'occuper de toi, quand je te vois un air si singulier? J'étais fière, en qualité de femme mariée, de pouvoir devenir ta protectrice, de te faire entrer dans le monde, de t'y servir de mère; c'est si joli quand on n'a qu'un an de plus que sa fille! Au contraire, c'est toi qui es la sérieuse, et moi qui suis la frivole. Ce n'est pas dans l'ordre.

LAURE.

C'est dans nos caractères.

MADAME DE MONVILLE.

Il n'est pas naturel, à ton âge, de devenir plus

sauvage de jour en jour. Tu t'intéressais au théâtre que nous faisons élever dans l'orangerie; tu t'en occupais; tu nous donnais des conseils; à présent, tu n'y mets plus le pied.

LAURE.

Il est achevé.

MADAME DE MONVILLE.

A la bonne heure. Puisqu'il faut croire que tu n'as pas de sujet particulier de chagrin, je dirai comme toi : c'est ton caractère. Mais je suis bien fâchée qu'il ait pris cette direction-là.

LAURE, *s'efforçant de rire.*

Il en changera peut-être, ma sœur.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME DE MONVILLE, *seule.*

On dit ordinairement des jeunes filles qui sont rêveuses, que c'est parce qu'elles désireraient se marier; mais Laure est chez moi comme chez elle, et ce ne peut pas être cela.

SCÈNE III.

MADAME DE MONVILLE, MADAME DE LEUTRY.

MADAME DE LEUTRY, d'un ton de plaisanterie.

J'ai l'honneur d'être la très-humble servante de madame la marquise de Monville.

MADAME DE MONVILLE, allant au-devant de madame de Leutry.

Que j'aime l'exactitude! Une petite dame de Paris, qui a onze lieues à faire pour venir ici, qui arrive deux heures plus tôt que je ne l'attendais. Il faut que je vous embrasse pour cette merveille. (Elles s'embrassent.)

MADAME DE LEUTRY.

Je suis peut-être la seule femme de France qui ne se fasse jamais attendre. Je trouve cela si ridicule quand on n'a rien à faire. Ce n'est donc plus dans votre salon que nous jouerons la comédie?

MADAME DE MONVILLE.

Vraiment non. C'est dans cette orangerie que nous demandions depuis si long-temps. Vous ne la reconnaîtrez plus. Nous aurons un véritable théâtre élevé de trois pieds, un orchestre, un parterre et quatre grandes loges.

MADAME DE LEUTRY.

Un théâtre! un vrai théâtre! On ne pourra plus être médiocre. Vous serez contente de moi; je sais

mon rôle en perfection ; et la preuve, c'est que monsieur de Leutry, qui ne me gâte pas, comme vous savez, n'a pas pu s'empêcher, en me l'entendant répéter, de faire deux ou trois fois sa grimace de contentement.

MADAME DE MONVILLE.

Ne parlez donc pas comme cela de votre mari.

MADAME DE LEUTRY.

Vous avez raison, car je suis dans l'espérance qu'il se fait une révolution en lui ; il devient presque du monde. Je ne sais pas quel désappointement il a essuyé dans ses projets d'ambition ; mais il se permet quelquefois de rire, d'écouter des conversations gaies ; enfin, il me fait répéter une comédie : c'est un terrible pas vers la perdition. Je suis encore à chercher ce qui a pu engager un jeune homme à se dénaturer ainsi. Monsieur de Leutry ermite ! A vingt-quatre ans ! Vous avez pris le bon parti en épousant un mari de cinquante, gai comme monsieur de Monville. Cependant je voudrais que vous eussiez quelque mauvais rôle de reste, je n'aurais pas désespéré, dans ce moment-ci, de le faire accepter à monsieur de Leutry. C'eût été un triomphe.

MADAME DE MONVILLE.

Il y a encore trois jours j'aurais pu vous satisfaire ; car j'étais fort embarrassée pour trouver un remplaçant à monsieur Van Bruck.

MADAME DE LEUTRY.

Est-ce qu'il ne jouera pas ?

MADAME DE MONVILLE.

Non. Il est parti.

MADAME DE LEUTRY.

C'était donc pour affaires bien pressantes ?

MADAME DE MONVILLE.

Imaginez-vous qu'il m'a écrit une lettre d'amour ; je la lui ai rendue en lui disant que cela me fâchait parce qu'il ne pourrait pas jouer la comédie avec nous. Il m'a regardée alors dans les yeux, comme un vrai Hollandais qui est accoutumé à voir toujours faire honneur à sa signature ; puis, sans proférer un seul mot, il a fait demander des chevaux de poste, et il nous a quittés.

MADAME DE LEUTRY.

Pauvre Hollandais ! j'aurais bien voulu voir sa lettre d'amour.

MADAME DE MONVILLE.

Ah ! dame, c'était du respect, c'était du délire, tout ce qu'il avait lu dans sa vie, avec de grandes parenthèses pour me prier d'excuser sa témérité. Il devait croire avoir fait un chef-d'œuvre. Ne parlez pas de cela au moins, je ne l'ai dit qu'à vous seule.

MADAME DE LEUTRY.

Eh bien ! qui mettez-vous à sa place ?

MADAME DE MONVILLE.

Vous allez jeter les hauts cris ; monsieur Lambert.

MADAME DE LEUTRY.

Le précepteur du petit d'Herbicourt ? Il est affreux.

MADAME DE MONVILLE.

Qu'est-ce que cela fait au théâtre? J'ai même craint un moment de ne pas l'avoir, à cause de madame d'Herbicourt, la grand'mère. Il a fallu lui lire la pièce en entier. Heureusement c'était mon mari qui s'en était chargé; il en a fait un chef-d'œuvre de morale. Dans le rôle de père, surtout, il a trouvé le moyen d'introduire une tirade tellement longue, tellement assommante, que la bonne dame n'a pas pu y tenir; elle s'est endormie comme à un sermon; ce qui nous a donné gain de cause.

MADAME DE LEUTRY.

Monsieur de Monville est un trésor.

MADAME DE MONVILLE.

Il est plus jeune que nous.

MADAME DE LEUTRY.

Ah! ma chère, pas aujourd'hui cependant; il faut être juste. Il m'a donné la main pour descendre de voiture, et, dans le premier moment, je ne le reconnaissais pas.

MADAME DE MONVILLE.

Parce qu'il ne fait sa toilette que pour dîner. Il ne quitte pas ses ouvriers; il est toujours là, tant il met à cœur que rien ne manque à notre théâtre. Il dessine tout, il surveille tout; vous ne vous faites pas idée du mal qu'il se donne. Mais il ne faut pas le plaindre; c'est un plaisir extrême pour lui.

SCÈNE IV.

MADAME DE MONVILLE, MADAME DE LEUTRY, MADAME DE PIERMONT.

MADAME DE PIERMONT, à madame de Monville.

Bonjour, ma chère amie. (Elle l'embrasse et fait ensuite une révérence à madame de Leutry.)

MADAME DE MONVILLE.

Que je suis contente de vous voir cet empressement! Vous n'êtes pas fatiguée? Êtes-vous venue avec vos chevaux?

MADAME DE PIERMONT.

Ah! les pauvres bêtes! ce serait donc pour les tuer. J'ai pris la poste, comme toutes les fois que je viens ici; c'est bien plus simple et cela ne vous embarrasse pas tant.

MADAME DE MONVILLE.

Il faut que je fasse avertir votre frère.

MADAME DE PIERMONT.

Ne le dérangez pas. Je l'ai vu entouré de tant de monde que je n'ai pas voulu lui parler. C'est vraisemblablement pour votre salle de spectacle qu'il est si occupé?

MADAME DE MONVILLE.

Vous devez nous trouver bien enfans.

MADAME DE PIERMONT.

Pas du tout.

MADAME DE MONVILLE.

Vous avez reconnu madame de Leutry?

MADAME DE PIERMONT.

J'ai eu l'honneur de saluer madame.

MADAME DE LEUTRY.

Vous ne vous douteriez pas, madame, que vous êtes une des spectatrices que je redoute le plus. Vous avez un goût si sûr qu'on désespère de vous faire illusion.

MADAME DE PIERMONT.

Je suis charmée, madame, que ce soit vous qui déclariez que j'ai le goût sûr, car j'avoue que, de toutes les personnes qui jouent ici (tendant la main avec amitié à madame de Monville), sans en excepter ma petite belle-sœur, vous êtes la seule pour laquelle je n'éprouve jamais d'inquiétude.

MADAME DE LEUTRY.

Vous me trouvez peut-être trop d'assurance?

MADAME DE PIERMONT.

Non; mais il est clair que vous avez grand plaisir à faire ce que vous faites; votre maintien est toujours bon; vous écoutez bien vos interlocuteurs, et vous ne pensez jamais à faire d'effet hors de votre rôle.

MADAME DE MONVILLE.

Voilà mon écueil à moi. Je regarde trop dans la salle; et, pour peu que je croie apercevoir de la fatigue ou de l'ennui sur certains visages, je cherche

à réveiller la gaieté en donnant plus de vivacité à mon jeu, et c'est presque toujours à contre-sens.

MADAME DE LEUTRY.

Elle est gentille! Comme elle s'exécute!

MADAME DE MONVILLE.

J'ai déjà demandé à monsieur de Monville ce qu'il en pensait; mais il m'assure que tout ce que je fais est de très-bon goût.

MADAME DE PIERMONT.

C'est un flatteur; il ne faut pas l'écouter.

MADAME DE MONVILLE.

Je trouverai bien moyen de me perfectionner, parce qu'à présent que nous allons avoir un théâtre véritable, je veux que nous jouïons très-souvent.

MADAME DE PIERMONT.

Est-ce que ce n'est pas un grand dérangement?

MADAME DE MONVILLE.

Demandez à votre frère. Il n'est jamais plus content que quand son château est encombré.

MADAME DE LEUTRY.

Monsieur de Monville est adorable. Moi, qui ai un mari de mon âge, il s'en faut bien que je sois aussi heureuse qu'elle.

MADAME DE MONVILLE.

Monsieur de Leutry n'est pas gai, parce qu'il a une ambition timide qui le tourmente; monsieur

de Monville, au contraire, ne désire rien que de s'amuser.

MADAME DE LEUTRY.

Et réellement vous vous amusez ici ?

MADAME DE MONVILLE.

Beaucoup. Depuis six mois que je suis mariée, je ne crois pas m'être ennuyée une minute.

MADAME DE LEUTRY.

Vous n'avez encore été ici que dans la belle saison. Gare l'hiver.

MADAME DE MONVILLE.

Tout cela est prévu ; et, quoique une grande partie de nos voisins retourne à Paris, cela ne nous empêchera pas d'avoir des bals.

MADAME DE LEUTRY.

De qui les composerez-vous ?

MADAME DE MONVILLE.

De paysans. Nous en avons déjà donné plusieurs comme cela ; ce sont ceux qui me divertissent le plus.

MADAME DE LEUTRY.

Ma chère Lucie, c'est la preuve d'un bon caractère ; mais je crois que vous faites de nécessité vertu. Quoique élevée au couvent, vous avez assez connu le monde, depuis votre mariage, pour que des bals de paysans.....

MADAME DE MONVILLE.

Le monde se retrouve partout, dans un bal de pay-

sans comme dans un bal à la ville. C'est une remarque de monsieur de Monville, qui est fort juste. Dans l'un comme dans l'autre, les sots forment toujours le plus grand nombre, avec leurs différentes nuances de sottise. Nous avons nos importans qui, au lieu de faire le gros dos, poussent leur ventre en avant, et rejettent leurs coudes en arrière; d'autres, fiers de leur naissance, vous répètent à chaque mot qu'ils ont l'honneur d'être fermiers, de père en fils, depuis trois générations. Ensuite viennent les aimables, les avantageux, ceux qui sont en possession de faire rire; les hommes forts qui épellent le Code civil; les politiques qui, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, se font lire en entier un journal auquel ils ne comprennent rien. Et, pour les flatteurs, les complaisans, les gens tout prêts à dénoncer les ouvriers qui travaillent d'habitude pour le château, dans l'espoir de les remplacer, c'est comme chez un ministre.

MADAME DE LEUTRY.

C'est-à-dire que vous vous donnez toutes ces raisons-là pour ne pas avoir de regrets.

MADAME DE MONVILLE.

De regrets de quoi? Pour les bals, je puis vous répondre que je n'en ai aucun. D'abord, je suis toujours la plus belle, sans contestation; je danse tant que je veux et avec qui je veux.

MADAME DE LEUTRY.

Mais vos femmes?

MADAME DE MONVILLE.

Nos femmes! Ah! nos femmes sont tout comme nous, croyez-moi. Elles sont toutes coquettes; coquettes sévères, coquettes agaçantes, coquettes bêtes; il y en a beaucoup comme cela: coquettes à sentiment, à suffocations. Dame! ce n'est pas la perfection; mais à la campagne.....

MADAME DE PIERMONT.

Hélas! oui. Notre vanité ne veut pas en convenir; mais, sauf l'habit et quelque différence dans le langage, un beau monsieur, une belle dame, un paysan, une paysanne se ressemblent beaucoup plus qu'on ne croit.

SCÈNE V.

MADAME DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT, MADAME DE LEUTRY et LAURE.

LAURE.

Ma sœur, voici le général et sa femme qui entrent dans la cour.

MADAME DE MONVILLE.

Ce sont de grands amis de monsieur de Monville; il faut que j'aille les recevoir avec cérémonie. (A madame de Piermont.) Voulez-vous venir m'aider, madame?

MADAME DE PIERMONT.

Très-volontiers.

(Madame de Piermont et madame de Monville sortent.)

SCÈNE VI.

MADAME DE LEUTRY, LAURE.

LAURE.

Il y a aura bien du monde ici après-demain, et j'ai grand'peur que la comédie n'aille tout de travers?

MADAME DE LEUTRY.

Qu'est-ce qui vous donne cette idée-là?

LAURE.

Je viens d'entendre répéter monsieur Lambert; on ne peut pas dire d'une manière plus ridicule.

MADAME DE LEUTRY.

Heureusement, son rôle est peu de chose.

LAURE.

Si vous l'eussiez vu jouer à monsieur Van Bruck...

MADAME DE LEUTRY, cherchant à deviner Laure.

En effet, c'est le même.

LAURE.

Ne dites pas que c'est le même, madame; car, joué par l'un ou par l'autre, c'est le jour et la nuit. Il faut un jeune homme pour un rôle d'amoureux.

MADAME DE LEUTRY.

Monsieur Van Bruck n'ayant pas pu rester... (Laure soupire.) Il a bien fallu s'en tirer comme on a pu.

LAURE, baissant les yeux.

Certainement.

MADAME DE LEUTRY.

Dans notre comédie, d'ailleurs, Blainval n'est pas positivement un amoureux; c'est un homme qui désire épouser une jeune personne; mais on ne parle pas de son âge. Il pourrait avoir cinquante ans.

LAURE.

Comme monsieur de Monville.

MADAME DE LEUTRY.

Comme un homme qui a cinquante ans.

LAURE.

Vous, madame, qui jouez l'amoureuse, vous avez un moment où vous balancez entre lui et un jeune homme qui vous aime. Avec monsieur Van Bruck, cela pouvait se concevoir; mais quand c'est monsieur Lambert.....

MADAME DE LEUTRY, les yeux toujours fixés sur Laure.

Je ne balance pas sur l'âge. Mais le jeune homme qui m'aime est un séducteur. J'apprends que tandis qu'il recherche ma main, il écrit une lettre d'amour à une autre femme.

LAURE.

J'ai lu la pièce, et je ne me rappelle pas cela.

MADAME DE LEUTRY.

Est-ce que vous pardonneriez une pareille trahison?

LAURE.

Je ne sais pas ce que je ferais; mais, dans aucune circonstance, je ne donnerais la préférence à monsieur Lambert. Une jeune personne ne peut jamais se décider de bonne foi pour un homme âgé.

MADAME DE LEUTRY.

Voyez pourtant votre sœur.

LAURE.

Monsieur de Monville est une exception; et encore, quoique je l'aime beaucoup comme beau-frère, je ne l'aurais pas aimé pour mari. Il est trop gai. Les jeunes gens ne sont pas si gais. Je trouve qu'ils ont raison.

MADAME DE LEUTRY.

Monsieur Van Bruck n'est pas triste.

LAURE.

Non, mais il est sérieux; il a beaucoup réfléchi; sa conversation est attachante. S'il a un défaut, c'est d'être trop timide; il craint toujours de déplaire; cela l'empêche souvent de dire tout ce qu'il pense. Ce n'est pas qu'on ne le devine bien; mais il y a des choses qu'on aimerait mieux entendre que d'être obligé de les deviner.

MADAME DE LEUTRY.

Qui vous assure, ma chère Laure, que cette prétendue réserve ne soit pas de l'adresse?

LAURE, souriant.

Ah! monsieur Van Bruck adroit.

MADAME DE LEUTRY.

Je ne suis pas bien vieille, mais j'ai déjà vu des gens qui avaient l'air de la candeur même, et dont le cœur cependant était plein de perfidie.

LAURE.

Ces gens-là n'étaient pas Hollandais, madame.

MADAME DE LEUTRY.

C'est que justement j'ai connu un Hollandais comme cela.

LAURE.

Vous m'étonnez.

MADAME DE LEUTRY.

Il faisait en même temps la cour à deux sœurs, dont l'une était mariée.

LAURE.

Quel monstre ! Je ne voudrais pour rien au monde parler de cela à monsieur Van Bruck ; il en mourrait de chagrin. J'entends ma sœur, et je vous laisse, madame. Mais ne lui dites pas que je trouve monsieur de Monville trop gai.

MADAME DE LEUTRY.

Non, non. Je ne lui dirai rien de cela.

(Laure s'en va.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LEUTRY, MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE LEUTRY, à part.

Pauvre enfant ! Comment la désabuser ?

MADAME DE MONVILLE.

Devinez pourquoi le vieux général et sa femme, qui ne devaient venir que demain, sont arrivés aujourd'hui.

MADAME DE LEUTRY.

C'est que le général est amoureux de vous, et que sa femme raffolle de votre mari.

MADAME DE MONVILLE.

Ce n'est pas répondre.

MADAME DE LEUTRY.

C'est toujours comme cela que je fais, quand on me donne quelque chose à deviner.

MADAME DE MONVILLE.

Eh bien, c'était pour nous demander plus tôt la main de Laure..... Cherchez au moins pour qui.

MADAME DE LEUTRY.

Pour l'empereur de la Chine.

MADAME DE MONVILLE.

Pour monsieur Van Bruck.

MADAME DE LEUTRY.

Pour monsieur Van Bruck !

MADAME DE MONVILLE.

Pour monsieur Van Bruck lui-même. J'avoue que les bras m'en sont tombés.

MADAME DE LEUTRY, *éclatant de rire.*

Mais c'est donc un Lovelace ?

MADAME DE MONVILLE.

Que voulez-vous que je vous dise ? Il y a six mois tout juste que cet amour fait le tourment de sa vie ; il a pris naissance le jour de mon mariage avec monsieur de Monville. Le général, et surtout sa femme, prétendent que rien n'est plus touchant. Vous jugez la figure que je faisais. Mais il y avait danger à continuer, tant ces braves gens avaient pris la chose à cœur. Il semblait qu'ils avaient quarante ans de moins chacun, à la manière dont ils plaidaient la cause de leur protégé. Monsieur de Monville, pour se mettre à l'abri, assurait que cela ne le regardait pas ; moi, je me rejetais sur ma grand'mère qui devait décider le mariage de Laure comme elle avait décidé le mien ; mais on prétendait que c'était une mauvaise excuse, et que l'on savait bien que ma grand'mère ne se prononcerait qu'après moi. C'est vrai. Que faut-il faire ?

MADAME DE LEUTRY.

Il y a encore une difficulté de plus ; c'est que Laure aime monsieur Van Bruck.

MADAME DE MONVILLE.

Vous en êtes bien sûre? Elle vous l'a dit?

MADAME DE LEUTRY.

De cent manières.

MADAME DE MONVILLE.

Bien, bien. Quand on ne sait une chose que de cent manières, c'est qu'on ne la sait pas positivement. Vous aurez cru voir cela. D'ailleurs ce n'est pas ce qui m'embarrasserait beaucoup ; je sais bien comment on aime; dans deux jours elle n'y pensera plus. Sans mon mari, j'aurais parlé ouvertement au général. Mais si monsieur de Monville se mettait à penser qu'on peut m'écrire des lettres d'amour, que je puis les lire, quoique je n'aie traité celle-ci qu'avec dédain, il se forgerait peut-être l'idée qu'une autre me paraîtrait plus intéressante; c'est ce que je veux éviter. Jamais un billet doux ne sera à mes yeux autre chose qu'une insulte; mais il n'y a que moi qui puisse être sûre de cela.

SCÈNE VIII.

MADAME DE LEUTRY, MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

M. DE MONVILLE, à sa femme.

Ma chère Lucie, allez, je vous en conjure, me relayer dans le salon, car ma sœur ni moi nous ne pouvons plus y tenir.

MADAME DE MONVILLE, en riant.

Ni moi non plus. (Elle pousse légèrement monsieur de Monville par le bras pour le forcer à regarder madame de Leutry en face.) Ma chère amie, reconnaissez-vous monsieur de Monville, à présent ?

MADAME DE LEUTRY, avec gaieté.

Plus charmant que jamais.

M. DE MONVILLE, à madame de Leutry.

Est-ce que vous auriez eu un moment d'hésitation, madame ?

MADAME DE MONVILLE.

J'avoue moi-même que, dans vos habits de chef d'atelier, vous vous négligez quelquefois un peu trop ; et cette petite dame en a été frappée en arrivant.

M. DE MONVILLE.

J'y prendrai garde à l'avenir. (Avec affectation de fatuité.) Je comptais sur la nature.

MADAME DE MONVILLE.

Quelque parfaite que soit la nature, l'art ne lui nuit jamais.

M. DE MONVILLE, même jeu.

Je me croyais au-dessus de la règle commune.

MADAME DE MONVILLE, regardant madame de Leutry en riant.

Les étrangers sont perfides pour nous ôter toute illusion.

M. DE MONVILLE.

Dites-moi donc, ma bonne amie, ce que nous allons

faire de ces autres étrangers qui sont dans le salon; ils me paraissent encore plus désespérans que madame de Leutry.

MADAME DE MONVILLE.

Si vous ne voulez pas me seconder.

M. DE MONVILLE.

Je ne demanderais pas mieux; mais, entre nous, leur proposition me paraît très-convenable. Van Bruck a toutes les qualités que nous pouvons désirer dans un beau-frère. (A madame de Leutry.) Vous connaissez Van Bruck, madame?

MADAME DE LEUTRY.

Oui, oui, je le connais; et c'est pour cela que je suis du parti de madame de Monville.

M. DE MONVILLE.

A merveille.

SCÈNE IX.

MADAME DE LEUTRY, M. DE MONVILLE, MADAME DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT.

MADAME DE PIERMONT.

Ma petite belle-sœur, je vous annonce qu'il se prépare une révolte contre vous. Le général et sa femme, qui sont unis depuis quarante ans d'une inclination qui dure encore, ne peuvent rien concevoir à ce qu'ils appellent votre tyrannie envers

Arthur Van Bruck; ils veulent à toutes forces avoir votre consentement; et moi, qui ne cherchais qu'une occasion pour pouvoir respirer, je leur ai demandé la permission de les quitter un instant sous prétexte de faire une dernière tentative.

MADAME DE MONVILLE, avec gaieté.

Allons, madame, faites votre tentative.

MADAME DE PIERMONT.

D'abord, il paraîtrait assez évident, d'après ce qu'ils disent, que votre sœur aimerait le jeune homme.

MADAME DE MONVILLE.

Heureusement l'amour n'est pas une chose bien effrayante.

M. DE MONVILLE.

Que dites-vous donc, ma chère amie?

MADAME DE MONVILLE.

Est-ce que vous y croyez, vous?

M. DE MONVILLE.

Comment! si j'y crois!

MADAME DE MONVILLE.

A présent? Dans ce temps-ci?

M. DE MONVILLE.

Il y a toujours eu et il y aura toujours de l'amour.

MADAME DE MONVILLE.

Dans les romans peut-être; mais je n'en lis pas.

M. DE MONVILLE.

Lucie, parlez donc une fois raison.

MADAME DE MONVILLE.

Attendez, attendez. (Elle déclame.) « Je veux arracher de mon cœur le trait qui l'a blessé. J'en mourrai peut-être; mais la mort est préférable aux tourmens que j'endure. » C'est bien raisonnable cela, puisque c'est dans le rôle de madame de Leutry.

M. DE MONVILLE, avec un ton d'humeur concentré.

Lucie, cet accès de gaieté n'est guère en place, quand il s'agit de l'établissement de votre sœur.

MADAME DE MONVILLE.

Mon Dieu! je ne vous ai jamais vu si sérieux, monsieur de Monville. Vous n'êtes pas malade? Madame de Leutry, descendez donc avec moi au salon pour essayer si nos efforts réunis parviendront à apaiser cette épidémie de sentiment que nous ont apportée ces modernes Philémon et Baucis.

(Elle sort riant avec madame de Leutry.)

SCÈNE X.

M. DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT.

M. DE MONVILLE.

Oui, ma sœur, c'est comme cela.

MADAME DE PIERMONT.

Je ne vous dis rien.

M. DE MONVILLE.

Lucie ne me laisse pas la moindre illusion. Il est clair qu'elle n'a rien dans le cœur.

MADAME DE PIERMONT.

C'est fort heureux pour vous.

M. DE MONVILLE, *avec un rire forcé.*

Vous trouvez cela heureux?

MADAME DE PIERMONT.

Mais si elle eût été romanesque, il faut être juste, elle ne vous aurait pas épousé.

M. DE MONVILLE, *même jeu.*

Très-bien, ma sœur; ce que vous me dites là me fait grand plaisir.

MADAME DE PIERMONT.

Elle vous aime comme vous l'aimez.

M. DE MONVILLE, *avec passion.*

Comme je l'aime!.... Asseyez-vous donc un peu. (*Madame de Piermont s'assied en regardant son frère avec inquiétude.*) Ah! si elle m'aimait comme je l'aime!.... Je suis de bonne foi, je ne l'ai jamais espéré. Mais devais-je m'attendre à une insensibilité aussi complète? Vous ne savez pas quelle existence est la mienne, ma sœur. J'adore Lucie.

MADAME DE PIERMONT.

Mon pauvre frère!

M. DE MONVILLE.

Malgré mon âge, j'ai retrouvé pour elle un cœur

de vingt ans. Je m'en suis caché comme d'un crime; c'est si ridicule. Je ne vous ai parlé de ce mariage à vous-même que d'une façon assez légère. « Je voulais une femme; on m'avait indiqué Lucie ; je l'épousais, quoique trop jeune pour moi, mais parce que je lui avais trouvé une raison au-dessus de son âge. » Voilà ce que je vous disais. Je mentais, ma sœur. Je ne savais pas encore si elle avait de la raison; c'étaient sa grâce, sa figure, sa jeunesse seules qui m'avaient séduit. J'en étais éperdument amoureux. Pour l'empêcher de réfléchir sur cette disproportion désolante que l'âge avait mise entre nous, je l'assurais que mon esprit était resté aussi jeune que le sien; que le plus grand avantage que je trouvais à m'unir à elle, c'était, sous une apparence de complaisance pour une jeune femme, de pouvoir continuer à me livrer à mon goût pour les divertissemens de la jeunesse. Je lui parlais de fêtes, de bals; elle souriait; mais si je m'avisais de glisser quelques mots de tendresse, il m'était aisé de voir que je ne tenais plus rien. J'aurais dû me retirer alors. Si vous croyez que cela m'était possible, ma sœur, c'est que vous n'avez jamais aimé. Je me contraignis donc à cacher mon amour; et c'est à cette condition que Lucie devint ma femme.

MADAME DE PIERMONT.

Mais depuis que vous êtes mariés.....

M. DE MONVILLE.

Je ne suis plus que ce qu'elle veut que je sois, un enfant, un camarade, un jouet dont elle abuse sans se douter que cela me coûte le moins du monde.

MADAME DE PIERMONT.

Vous faites de si bonne grâce tout ce que vous faites, que jusqu'ici j'avais été trompée comme elle.

M. DE MONVILLE.

Vous deviez pourtant bien penser qu'un homme de mon âge a nécessairement quelquefois d'autres idées que celles de divertissemens continuels.

MADAME DE PIERMONT.

Je vous trouvais heureux d'être ainsi, voilà tout. Mais enfin, sans cet excès d'amour que vous avez pour elle, et qu'elle ne peut pas comprendre, je ne connais pas un défaut à Lucie.

M. DE MONVILLE.

Vous m'avouerez du moins que c'est le pire de tous.

MADAME DE PIERMONT.

Non pas, mon frère. J'aime mieux vous voir uni à une femme insensible, si vous voulez, qu'à une de ces coquettes charmantes qui n'accablent jamais un mari de plus de caresses qu'au moment où elles viennent de le trahir. Vous êtes bien sûr qu'elle n'aura jamais de secret pour vous.

M. DE MONVILLE.

Je crois lire dans son cœur comme dans le mien; son abord est toujours celui de la joie et de la confiance; j'ai été trompé cent fois à l'espèce d'amour-propre qu'elle met à me faire valoir. Excepté pour moi, elle doit passer pour la plus tendre des épouses;

ses soins, quoique toujours selon son caractère, n'en sont pas moins des soins touchans. Vous l'avez vu tout à l'heure ; parce que je lui ai parlé d'une manière un peu plus sérieuse qu'à l'ordinaire, elle m'a demandé si j'étais malade. Ce n'était point une plaisanterie. Selon elle, on n'est sérieux que parce que l'on souffre. Aussi Dieu sait tout ce qu'elle invente pour m'empêcher même de réfléchir.

MADAME DE PIERMONT.

Elle est si jeune.

M. DE MONVILLE.

Si charmante !.... Car j'ai beau me plaindre, je ne sais pas si je voudrais qu'elle fût autrement qu'elle est. C'est un singulier tourment que celui que j'éprouve ! Mon amour est venu à tel point qu'il va jusqu'à me tromper sur mon âge, et à trouver injuste qu'elle puisse s'en apercevoir.

MADAME DE PIERMONT.

Que vous importe ? puisque, plus jeune, elle ne vous aimerait pas autrement.

M. DE MONVILLE.

Vous le croyez bien ? moi aussi. Du moins j'ai besoin de le croire. Mais..... vous avouerai-je toute ma folie ?

MADAME DE PIERMONT.

Parlez, mon frère.

M. DE MONVILLE.

Je commencerai par vous dire que c'est un soupçon ridicule, sans fondement.

MADAME DE PIERMONT.

Après.

M. DE MONVILLE.

Ce Van Bruck, pourquoi l'a-t-elle congédié d'une façon aussi extraordinaire? Pourquoi ne veut-elle pas en entendre parler pour sa sœur? Est-ce jalousie? Craint-elle que Laure n'ait un mari plus aimable que le sien?.... Car pour lui supposer un autre sentiment... jamais.

MADAME DE PIERMONT.

Il est heureux que vous ne lui fassiez pas l'injure de croire qu'elle a de l'amour pour monsieur Arthur.

M. DE MONVILLE.

Elle devrait s'expliquer. Voilà la première fois qu'elle me cache quelque chose.

MADAME DE PIERMONT.

Elle s'expliquera plus tard. Ce qui doit vous tranquilliser, c'est que, très-certainement, madame de Leutry est dans sa confidence.

M. DE MONVILLE.

De jeunes femmes, entre elles, peuvent se confier bien des choses qu'un mari n'apprendrait pas avec plaisir.

MADAME DE PIERMONT.

Vous parlez d'aimer, mon frère; mais ce n'est pas aimer que d'être en méfiance comme vous l'êtes. Vous avez une femme jeune, sage, belle; toute prévenue en votre faveur, fort raisonnable sous une

apparence de légèreté; vous vous êtes fait auprès d'elle le caractère qui pouvait la séduire; et vous voudriez qu'elle devinât que vous l'avez trompée, sans même prendre la peine de lui en faire l'aveu!

M. DE MONVILLE.

Y pensez-vous, ma sœur? Moi, convenir avec elle que ses plaisirs me fatiguent; lui montrer un autre homme à la place de celui auquel elle s'est accoutumée! Ce serait me faire juger sous un jour épouvantable. Si elle concevait l'amour, peut-être mon extravagance trouverait-elle grâce à ses yeux; mais, faite comme elle est, je perdrais toute son estime.

MADAME DE PIERMONT.

Vous ne pouvez pourtant pas vous tuer dans la crainte de vous dédire. Il est sûr que je vous trouve changé. Avec l'esprit qui distingue Lucie, peu de mots de votre part suffiraient pour vous faire comprendre.

M. DE MONVILLE, après un moment de réflexion.

Non, non. Toutes réflexions faites, il faut la laisser comme elle est, ma sœur. L'hiver approche; je trouverai quelques moyens pour ralentir la vie dissipée que nous menons, et lui faire changer tout doucement d'habitudes. Cela vaut mieux. Mais la voici. Quel charme et quelle grâce!

SCÈNE XI.

MADAME DE PIERMONT, MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE PIERMONT.

Eh bien! ma chère Lucie, avez-vous enfin remporté la victoire?

MADAME DE MONVILLE.

Impossible. Les terribles adversaires! Et comme si ce n'était pas assez de les avoir sur les bras, ma grand'mère et Laure sont encore venues à leur secours.

M. DE MONVILLE.

Quoi! votre grand'mère aussi?

MADAME DE MONVILLE.

Mon Dieu! oui.

MADAME DE PIERMONT.

Elle protége monsieur Van Bruck?

MADAME DE MONVILLE.

Elle protége le général. Comme c'est lui qui a fait mon mariage, elle prétend qu'il a la main heureuse, et qu'on doit s'en rapporter à lui.

M. DE MONVILLE.

Et Laure?

MADAME DE MONVILLE, avec chagrin.

Ne m'en parlez pas. Elle pleure, la pauvre enfant! C'est tout ce qu'on peut se permettre dans sa posi-

tion. Mais je l'ai laissée avec madame de Leutry qui, je l'espère, lui fera entendre raison.

M. DE MONVILLE.

Raison sur quoi?

MADAME DE MONVILLE, *avec gaieté.*

Sur ce qui est raisonnable. Mais voyez un peu ce que c'est que l'à-propos. Au milieu du déluge de traits lancés contre mon opiniâtreté, ma dureté, mon insensibilité, ne voilà-t-il pas qu'il me vient à l'idée de demander à brûle-pourpoint au général une devise pour la toile de notre théâtre.

M. DE MONVILLE.

Ah! ma chère Lucie, c'est par trop extravagant.

MADAME DE MONVILLE.

Pas du tout, car j'ai la devise qu'il m'a octroyée avec une grâce parfaite, en baisant tendrement la main de sa femme.

MADAME DE PIERMONT.

Et cette devise est?....

MADAME DE MONVILLE.

Le bonheur est dans l'union. Dans l'union de quoi? Je n'en sais rien; mais tant mieux, parce que ce sera une espèce d'énigme que les spectateurs chercheront à deviner, et qui les rendra moins impatiens de voir lever la toile.

M. DE MONVILLE.

Ce n'est pas une énigme. On a dit : l'union fait la

force; on peut dire aussi : le bonheur est dans l'union, dans le bon accord, dans une confiance réciproque; et, pour nos vieux amis, ce doit être la première des vérités.

MADAME DE MONVILLE.

Pour cela, c'est bien sûr; car leur petite pantomime était si touchante que je n'ai pas pu m'empêcher de les embrasser tous les deux.

MADAME DE PIERMONT.

Je vous en sais bon gré, ma petite sœur.

MADAME DE MONVILLE.

Oh! mais, tout ce qui est vrai, tout ce qui est naturel me fait un effet que je ne puis pas rendre. (Monsieur de Monville la regarde avec attendrissement.) Monsieur de Monville, à quoi pensez-vous donc?

MADAME DE PIERMONT.

Il pense qu'on devrait vous embrasser depuis le matin jusqu'au soir, parce que vous êtes toujours vraie et naturelle.

MADAME DE MONVILLE.

Si je le croyais, je me corrigerais tout de suite. Embrassée depuis le matin jusqu'au soir! (M. de Monville lui prend la main qu'il baise.) Voyez donc, madame, monsieur de Monville qui fait comme le général. Allez, mon ami; ne perdez pas de temps, et donnez ordre de peindre sur notre toile, en caractères bien apparens: *Le bonheur est dans l'union.* Au fait, c'est possible.

M. DE MONVILLE, bas à sa sœur.

J'en suis fou. (Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE PIERMONT, MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE MONVILLE.

Il m'est venu une idée. Jeudi, après le spectacle, je veux qu'on danse. Comme le salon ne servira plus pour la comédie, il restera libre pour le bal, et cela prolongera la fête. Qu'en dites-vous?

MADAME DE PIERMONT.

C'est beaucoup de plaisirs pour un jour.

MADAME DE MONVILLE.

Vous n'êtes pas la sœur de votre frère, car il trouve qu'il n'y en a jamais assez.

MADAME DE PIERMONT.

Ne veut-il pas vous faire la cour en disant cela?

MADAME DE MONVILLE.

Non, non; il est de très-bonne foi.

MADAME DE PIERMONT.

C'est qu'il a tant joué la comédie! Il a tant vu de bals!

MADAME DE MONVILLE.

On ne se lasse jamais de cela.

MADAME DE PIERMONT.

Pouvez-vous le savoir, à votre âge?

MADAME DE MONVILLE.

En me le rappelant bien, je crois que c'est la seconde fois d'aujourd'hui que vous me tenez à peu près le même langage. Ce matin, vous m'avez déjà demandé si ce n'était pas un grand dérangement que de faire jouer la comédie chez soi. (D'un ton caressant.) Vous en souvenez-vous, madame?

MADAME DE PIERMONT.

Oui, mon cœur.

MADAME DE MONVILLE, avec hésitation.

Et.... quand vous me parliez ainsi, parliez-vous d'après vous seule?

MADAME DE PIERMONT.

C'est assez mon habitude.

MADAME DE MONVILLE.

Pardon. Je craignais que, par hasard, monsieur de Monville peut-être....

MADAME DE PIERMONT.

Mon frère et moi, nous avons toujours eu des goûts très-différens. Dans notre jeunesse, il mettait à rechercher les plaisirs bruyans le même empressement qu'on me voyait à les éviter.

MADAME DE MONVILLE.

Et depuis?

MADAME DE PIERMONT.

Je n'ai pas changé.

MADAME DE MONVILLE.

Mais monsieur de Monville?

MADAME DE PIERMONT.

Je crois bien qu'il est toujours le même. Cependant il se pourrait....

MADAME DE MONVILLE.

Il se pourrait....

MADAME DE PIERMONT.

Que ses forces....

MADAME DE MONVILLE.

Ses forces! Je suis une femme, et jamais les fêtes ne m'ont fatiguée.

MADAME DE PIERMONT.

Vous êtes une femme de dix-huit ans.

MADAME DE MONVILLE.

J'y suis maintenant; vous me mettez sur la voie. J'ai dix-huit ans, et mon mari n'a plus dix-huit ans. Ma grand'mère m'avait déjà dit quelque chose comme cela; elle a même été, ce me semble, jusqu'à me reprocher ma cruauté envers M. de Monville. Moi, cruelle! Savez-vous, madame, comment je suis devenue votre belle-sœur? Il y a six mois que j'étais encore une fille à marier, ce qui attirait chez ma grand'mère une foule d'adorateurs, qui tous me paraissaient fort insignifians; votre frère comme les autres. Nous causâmes ensemble; je lui trouvai de l'esprit; mais ce n'était que de l'esprit, et il faut autre chose dans un mari. Il m'avoua qu'il était frivole. Figurez-vous une jeune personne qui n'a quitté le couvent que pour venir habiter une maison encore

plus ennuyeuse, et à qui l'on offre tout à coup de devenir la femme d'un homme frivole. Il n'y avait pas à balancer; aussi mon parti fut-il pris tout de suite.

MADAME DE PIERMONT, *riant.*

Je le conçois facilement.

MADAME DE MONVILLE.

Si monsieur de Monville m'a abusée, s'il s'est donné, je ne sais à propos de quoi, une qualité qu'il n'avait pas, à qui la faute? Il n'avait qu'à me parler franchement; je l'aurais refusé, ou, si j'avais consenti à l'épouser, ce n'aurait été qu'après avoir pris la résolution d'être sérieuse aussi.

MADAME DE PIERMONT.

Vous avez l'imagination vive. Comment! sur un mot de votre grand'mère et un autre mot de moi, ce qui ne fait que deux mots en définitive, vous n'hésitez pas à croire....

MADAME DE MONVILLE.

Vous ne me ferez pas prendre le change. Il est clair que votre frère m'a trompée; il s'était donné pour un homme léger, et ce n'est qu'un homme raisonnable.

MADAME DE PIERMONT.

Pas du tout.

MADAME DE MONVILLE, *avec un sérieux comique.*

Que la bonne sœur sainte Assise faisait preuve d'expérience, en me répétant chaque jour qu'il fallait se méfier de tous les fils d'Adam!

MADAME DE PIERMONT.

Croyez toujours que mon frère est jeune ; seulement ne le laissez pas être plus jeune que vous ; n'acceptez de fêtes que celles qui vous font plaisir, et ne permettez pas qu'il vous en accable, comme il a fait jusqu'ici.

MADAME DE MONVILLE.

Je ne puis pas convenir qu'il m'en ait accablée ; ce serait un mensonge dont je suis incapable.

MADAME DE PIERMONT.

Vous n'avez pas désiré quelquefois un peu plus de tranquillité ?

MADAME DE MONVILLE.

Jamais. Le mariage pour moi était absolument ce que je croyais avoir trouvé, une maison agréable, du mouvement, de la gaieté avec un mari aimable tout naturellement, c'est-à-dire sans effort et sans complaisance. A présent que je suis avertie, je n'oserais seulement pas faire venir les marionnettes ou la lanterne magique, de peur de troubler le repos de monsieur de Monville.

MADAME DE PIERMONT.

Lucie, je vous en conjure, n'allez pas faire de plaisanteries pareilles devant mon frère, il serait désolé.

MADAME DE MONVILLE, *d'un ton affectueux.*

Non, non, madame, rassurez-vous. Votre frère n'aura jamais à se plaindre de moi. (*En riant.*) De toutes mes frivolités passées, je ne veux me rappeler qu'une

chose, l'inscription de notre toile de théâtre : *Le bonheur est dans l'union.*

MADAME DE PIERMONT.

Vous êtes un ange.

SCÈNE XIII.

MADAME DE PIERMONT, MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

M. DE MONVILLE, bas à sa sœur.

Ma sœur, je voudrais parler à ma femme.

MADAME DE PIERMONT, bas à son frère.

Vous êtes bien agité, mon frère.

M. DE MONVILLE, de même.

En effet, je le suis. Ce renvoi de Van Bruck n'est pas naturel.

MADAME DE MONVILLE.

Monsieur, il est nécessaire que j'aie une explication avec vous.

M. DE MONVILLE.

Une explication! (Bas à sa sœur.) Vous voyez bien qu'il faut que nous soyons seuls.

MADAME DE PIERMONT, à part.

Ne nous éloignons pas, pour voir ce que ceci deviendra.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE MONVILLE.

Ma grand'mère prétend que j'abuse de votre bonté, mon ami; j'ai cherché à savoir ce que votre sœur en pensait, je n'ai rien pu obtenir d'elle; c'est donc à vous que je m'adresse. Êtes-vous meilleur avec moi que vous ne devriez l'être?

M. DE MONVILLE.

Je ne vous comprends pas. Si vous abusez de ma bonté, vous seule pouvez le savoir.

MADAME DE MONVILLE, le regardant avec inquiétude.

Grands dieux! que je dois être coupable, si je mérite la figure que vous faites en ce moment.

M. DE MONVILLE.

Vous vous trompez, je vous assure.

MADAME DE MONVILLE.

Mais non, monsieur; vos traits sont tout bouleversés.

M. DE MONVILLE.

C'est une erreur.

MADAME DE MONVILLE.

Ma grand'mère aurait-elle eu raison? Parlez, monsieur de Monville, et je renonce à tout, même à la fête d'après-demain.

M. DE MONVILLE.

Pourquoi renoncer à cette fête? En quoi ne vous plairait-elle plus?

MADAME DE MONVILLE, avec douceur.

Vous souffrez trop; vous n'y résisteriez pas.

M. DE MONVILLE.

Cet intérêt ironique est bien cruel.

MADAME DE MONVILLE.

Cruel! voilà ce que dit ma grand'mère.

M. DE MONVILLE, sévèrement.

Il me semble qu'à défaut d'autres sentimens de votre part, je devais au moins compter sur votre pitié.

MADAME DE MONVILLE.

Monsieur, je ne connais que de ce matin l'inconséquence de ma conduite envers vous.

M. DE MONVILLE.

Vous l'avouez donc?

MADAME DE MONVILLE.

Il le faut bien.

M. DE MONVILLE.

Quel était votre motif pour congédier Van Bruck?

MADAME DE MONVILLE.

Nous ne parlons pas de monsieur Van Bruck.

M. DE MONVILLE.

De quoi parlons-nous donc?

MADAME DE MONVILLE.

Mais de ces fêtes auxquelles je vous condamne, et qui de nous deux, à ce qu'il paraît, n'amusent que moi.

M. DE MONVILLE.

C'est là ce que vous entendez par l'inconséquence de votre conduite?

MADAME DE MONVILLE.

N'est-ce pas assez?

M. DE MONVILLE.

Vous ne vous reprochez pas autre chose?

MADAME DE MONVILLE.

Que voulez-vous dire?

M. DE MONVILLE.

Ce congé donné à Van Bruck.

MADAME DE MONVILLE, le regardant fixement.

Toujours monsieur Van Bruck! C'est singulier.

M. DE MONVILLE.

Mettez-vous à ma place, ma chère Lucie; tout le monde m'accable de questions, et je ne sais que répondre.

MADAME DE MONVILLE.

Faites comme moi; ne répondez pas.

M. DE MONVILLE.

Mais, quelques raisons que vous ayez pour vous taire, elles ne devraient pas m'être cachées, à moi. Vous rougissez.... Lucie!

MADAME DE MONVILLE.

Monsieur, je vous en prie, en grâce, ne me questionnez plus.

M. DE MONVILLE, élevant la voix.

Pensez-vous à ce que vous dites?

MADAME DE MONVILLE, effrayée.

Monsieur, monsieur, je vais parler. Calmez-vous. Au nom du ciel, calmez-vous. C'est la première fois, monsieur de Monville, que vous prenez avec moi un ton si extraordinaire.

M. DE MONVILLE, très-ému.

N'importe! parlez.

MADAME DE MONVILLE, s'asseyant.

Ce secret n'est pas le mien, monsieur.... Il devrait vous être indifférent, ce me semble. D'où vient donc l'importance que vous mettez à le connaître?

M. DE MONVILLE.

C'est trop de détours. Parlez, vous dis-je

MADAME DE MONVILLE.

Monsieur, c'est qu'il m'en coûte beaucoup pour vous avouer que monsieur Van Bruck....

M. DE MONVILLE.

Que monsieur Van Bruck....

MADAME DE MONVILLE.

M'a écrit.

M. DE MONVILLE.

Je le sais.

MADAME DE MONVILLE, *dans le plus grand étonnement.*

Vous le savez !

M. DE MONVILLE.

Sans doute.

MADAME DE MONVILLE.

Eh bien ! monsieur ?

M. DE MONVILLE.

Eh bien, madame, cela ne m'apprend pas pourquoi vous l'avez congédié sans lui répondre.

MADAME DE MONVILLE.

Monsieur, c'est peut-être le trouble où je suis; mais il me semble que vous me faites une question bien déplacée.

M. DE MONVILLE, *d'un ton affectueux.*

Ma chère Lucie, reprenez vos sens. Vous êtes avec votre mari, avec un ami. Je me reproche moi-même l'opiniâtreté que je mets à vous questionner ; mais si vous êtes troublée, croyez que je le suis cent fois plus que vous. (*Il lui prend la main.*) De la confiance, une entière confiance..... Eh ! ne sais-je pas ce que c'est que la jeunesse? Vous ne pouvez pas avoir un juge plus indulgent que moi. Allons, prenez votre temps ; mais dites-moi du moins ce qui vous a empêchée de répondre un seul mot à ce pauvre Van Bruck.

MADAME DE MONVILLE.

Répondre ! répondre ! dites-vous? Est-ce que je rêve? C'est vous, monsieur, qui me demandez pourquoi je n'ai pas répondu à monsieur Van Bruck.

Il me semblait que quand on ne répondait pas oui à une lettre pareille, il n'y avait rien à répondre.

M. DE MONVILLE.

Il fallait répondre oui.

MADAME DE MONVILLE se lève et retombe aussitôt sur son siége.

Répondre oui ! Monsieur de Monville, ce n'est pas vous qui me parlez, ou j'entends donc bien mal. Répondre oui ! Si c'est un jeu de votre part, cela n'aurait pas de nom.

M. DE MONVILLE.

Je ne sais comment m'y prendre avec vous, ma bonne amie ; tout vous frappe de terreur.

MADAME DE MONVILLE.

Répondre oui à une lettre d'amour.

M. DE MONVILLE.

Ce n'était pas une lettre d'amour.

MADAME DE MONVILLE.

Vous ne l'avez pas vue.

M. DE MONVILLE.

Je l'ai sur moi. (Il tire de sa poche une lettre qu'il donne à sa femme.) Tenez, la voici ; la reconnaissez-vous ?

MADAME DE MONVILLE, prenant la lettre.

C'est la même.

M. DE MONVILLE.

Lisez-la donc.

MADAME DE MONVILLE, lisant.

« Madame,

« C'est en tremblant que je risque auprès de vous « une démarche d'où dépend le bonheur de ma vie. « (Elle s'arrête et regarde son mari qui lui fait signe de continuer.) Un mot de « votre bouche peut fixer mon sort. (Même jeu.) Mais ce « mot, voudrez-vous le prononcer ? »

Eh bien ! monsieur ?

M. DE MONVILLE, souriant.

Continuez, ma chère Lucie.

MADAME DE MONVILLE lit en appuyant sur chaque mot.

« L'amour le plus vif, le plus tendre, le plus res- « pectueux trouvera-t-il moyen de vous fléchir en « ma faveur ? » (Elle remet la lettre à monsieur de Monville.)

Il me semble que c'est bien assez; la première fois, je n'en ai pas lu davantage.

M. DE MONVILLE, avec un transport de joie.

Voilà ce dont je me doutais depuis quelques instans. (Se mettant à genoux devant elle.) Encore une ligne pour ma punition.

MADAME DE MONVILLE reprend la lettre des mains de son mari.

« Depuis six mois, votre charmante sœur est « l'objet de tous mes vœux. » (Elle se frotte les yeux.) Votre charmante sœur ! Quoi ! c'était ma charmante sœur ; ce n'était pas moi..... Que je suis écervelée !

SCÈNE XV.

MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT.

MADAME DE PIERMONT, embrassant madame de Monville à plusieurs reprises.

Vous êtes la perfection, le modèle de tout ce qui est bien. (A monsieur de Monville qui est toujours à genoux.) Restez comme vous êtes, barbare.

M. DE MONVILLE, se relevant.

Ma sœur, ma chère sœur, vous nous avez donc entendus? Dites, à présent, ai-je tort de l'adorer?

MADAME DE PIERMONT.

Taisez-vous. Je ne sais pas comment vous osez parler.

M. DE MONVILLE, à sa femme.

Me pardonnez-vous?

MADAME DE MONVILLE.

Je ne conçois pas plus votre joie que je n'ai conçu votre colère. C'est donc un bien grand crime que de ne pas lire une lettre jusqu'à la fin, une lettre qu'on croit une lettre d'amour surtout? Elles se ressemblent toutes; et j'ai si peu de patience, qu'aussitôt que je devine ce que c'est, je les jette au feu.

MADAME DE PIERMONT, bas à son frère.

Il faut être juste, on était plus curieuse de mon temps.

M. DE MONVILLE, à sa femme.

Vous en aviez donc déjà reçu?

MADAME DE MONVILLE.

Qui est-ce qui n'en a pas reçu? Ecrire du sentiment est apparemment un besoin de première nécessité pour les hommes aujourd'hui. Mais j'admire ce pouvoir de l'exemple qui fait que monsieur Van Bruck, pour me demander la main de ma sœur, se croit obligé de débuter par des phrases brûlantes et tellement banales cependant, que je pouvais les prendre pour moi sans être trop présomptueuse.

MADAME DE PIERMONT.

C'est un étranger.

MADAME DE MONVILLE, avec gaieté.

Il n'en est pas moins vrai que tous les fils d'Adam sont de drôles de corps.

M. DE MONVILLE.

Moi, par exemple, j'ai dû vous paraître bien bizarre. Ne me le cachez pas.

MADAME DE MONVILLE.

S'il n'y avait pas de ma faute là-dedans, je ne vous le pardonnerais jamais. Aussi ne vous demanderai-je plus de construire des théâtres, ni rien qui ressemble à cela. Je m'imagine que c'est le mal que vous vous êtes donné qui vous aura échauffé la tête. Vous m'avez fait peur. Il faut quitter cette vie de château mille fois trop bruyante, et passer l'hiver à Paris.

M. DE MONVILLE, *regardant sa femme avec ravissement.*

Oui, mon enfant; oui, ma chère amie.

MADAME DE MONVILLE.

Vous dites: oui, ma chère amie, sans savoir de quoi je vous parle. A Paris, on n'est pas obligé de faire ses plaisirs soi-même, on en a toujours de tout prêts. Ce sera bien plus commode pour vous et pour moi.

M. DE MONVILLE, *même jeu.*

Beaucoup plus commode.

MADAME DE MONVILLE.

Quand vous voudrez que j'aille au bal ou au spectacle, et que vous désirerez rester chez vous, je prierai madame de Piermont de m'accompagner, ou bien Laure et son mari, ou toute autre personne qui vous conviendra; du moins, je ne vous contrarierai plus.

M. DE MONVILLE.

Vous croyez donc que je ne serai pas contrarié d'être éloigné de vous?

MADAME DE MONVILLE.

Pendant la durée d'un bal ou d'un spectacle? Pas d'exagération, monsieur de Monville.

M. DE MONVILLE.

Quand on aime bien véritablement.

MADAME DE MONVILLE.

Mais je vous aime bien véritablement.

M. DE MONVILLE.

Ah ! Lucie.

MADAME DE MONVILLE, à madame de Piermont.

En doutez-vous, madame ? (A son mari.) Je vous aime comme j'aime ma sœur, comme j'aime la vôtre, comme j'aime madame de Leutry, parce que j'ai été élevée avec elle, et ma grand'mère, parce que c'est ma grand'mère. Excepté cela, toutes les autres personnes me sont à peu près indifférentes.

M. DE MONVILLE, bas à sa sœur.

Elle me tue.

MADAME DE PIERMONT, bas à son frère.

Voulez-vous qu'elle mente ?

MADAME DE MONVILLE.

Nous irons à Paris ; c'est ce qu'il y a de plus simple. (A madame de Piermont.) Madame, n'êtes-vous pas de mon avis ?

M. DE MONVILLE.

On dit déjà assez que je ne fais que ce que vous voulez.

MADAME DE PIERMONT.

Assurez que la première idée est venue de vous.

MADAME DE MONVILLE.

Vous le pouvez en toute sûreté, car c'est bien à cause de vous que j'ai pensé à cela. (Avec douceur.) Ici, mon ami, j'aurais beau vous le défendre, vous voudrez toujours me faire des surprises, et vous vous tuerez.

LE PASSAGE

ET L'ENTERREMENT,

OU

L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR ROLLER, bourgmestre.
MADAME ROLLER, sa femme.
GABRIEL, leur fils.
VICTOIRE, leur fille.
MONSIEUR HERMANN.
LE COMMANDANT.
LE COMTE D'OBERNAW.
UN CHAMBELLAN.
UN MAÎTRE DE DANSE.
UN PAYSAN.
UNE FEMME DU PEUPLE.
UN PAGE.
HENRY, domestique du bourgmestre.

SOPHIE, THÉRÈSE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, LOUISE, BATHILDE, GRRTRUDE, } jeunes filles de la ville.

FRITZ, BIRTOF, HARTOG, MAKER, TORNMANN, HELFEN, } conseillers de ville.

La scène se passe chez le bourgmestre.

Le théâtre représente un salon.



LE BOURGMESTRE.

VOICI A PEU PRÈS CE QUE JE VOUDRAIS.

Le Passage et l'Enterrement Sc. XVII

LE PASSAGE

ET L'ENTERREMENT.

SCÈNE I.

LE BOURGMESTRE.

(Il entre, courbé en deux, comme un homme qui souffre beaucoup.)

Les cérémonies, en général, sont d'assez sottes choses; mais que c'est encore plus bête quand on a la colique! (Il s'assied en se frottant le ventre.) Aie! aie! aie!

SCÈNE II.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN.

M. HERMANN.

Bonjour, monsieur le bourgmestre. Et la santé?

LE BOURGMESTRE.

Ah! ne m'en parlez pas, monsieur Hermann.

M. HERMANN.

Cela ne va pas mieux qu'hier? Tant pis, tant pis. Avec les deux cérémonies que vous avez sur les bras.....

LE BOURGMESTRE.

Avouez que ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

M. HERMANN.

Dame! aussi, quelle idée de vous faire maître des cérémonies de la ville; il fallait laisser cet embarras à un de vos adjoints.

LE BOURGMESTRE.

Ah! mon Dieu, vous voilà comme les autres. Quelle idée! Vous connaissez ici beaucoup de gens capables de faire marcher de front un convoi pour le doyen de la cathédrale, et une entrée triomphale pour notre prince souverain; n'est-il pas vrai? Le malheur, c'est qu'il faut que ces deux choses-là se fassent aujourd'hui et seulement à quelques heures de distance l'une de l'autre. Sans cela, malgré ma colique..... (Il fait la grimace.) Aie! aie! aie!

M. HERMANN.

Ce doyen n'a jamais su rien faire à propos. Il aurait dû ne mourir qu'après le passage du prince.

LE BOURGMESTRE.

Ça aurait été trop joli... Enfin, enfin, il faut espérer que je m'en tirerai à mon honneur. Avez-vous vu mon arc de triomphe depuis qu'il est peint? On dit qu'il est du plus bel effet.

M. HERMANN.

C'est ce que je voulais vous demander. Le doyen, qu'on amène de sa maison de campagne pour être enterré dans la cathédrale, sera donc obligé de pas-

ser sous un arc de triomphe tout décoré d'armes et de trophées militaires? Ça pourra bien prêter à rire; prenez-y garde. Un doyen mort d'indigestion encore!

LE BOURGMESTRE.

Parbleu! il faut que vous me croyiez bien étourdi. On est occupé maintenant à cacher tout cela sous des tentures noires, qu'on aura le temps de retirer pour le prince qui ne doit arriver que quelques heures après.

SCÈNE III.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN, HENRY.

HENRY.

Monsieur le bourgmestre, vous reste-t-il encore des larmes?

LE BOURGMESTRE.

Non. J'ai donné tout ce que j'en avais au décorateur.

HENRY.

Diable! diable! il va nous en manquer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN.

LE BOURGMESTRE.

Connaissez-vous ces larmes-là, monsieur Hermann? C'est une nouvelle invention. Elles sont pos-

tiches et peuvent s'adapter où l'on veut. J'en ai fait une provision. C'est bien plus commode que celles que l'on brodait : on les arrange du moins à sa fantaisie.

M. HERMANN.

Vraiment, monsieur le bourgmestre, si vous n'étiez pas malade, je vous gronderais. Avec le goût que vous avez pour les cérémonies, vous finirez par ruiner notre ville.

LE BOURGMESTRE.

Dites-moi donc un peu comment vous vous y prendriez, vous, pour faire, sans dépense, de la joie ou de la douleur publique?

M. HERMANN.

A la rigueur, je vous passerais encore vos larmes; c'est un fonds, c'est une dépense une fois faite. Mais cet arc de triomphe pour un prince qui est sorti avant-hier de sa capitale, et qui doit y rentrer ce soir!

LE BOURGMESTRE, faisant des contorsions.

Je vais vous répondre. Attendez un instant. Aie! aie! aie! (Lentement et d'une voix piteuse.) Partout où il s'est arrêté pour déjeûner, pour dîner, pour collationner, pour souper et pour coucher, il a trouvé de ces arcs de triomphe. A Rhisberg, où il a dû déjeûner ce matin, encore un arc de triomphe. Il va venir dîner ici; mais dame! un arc de triomphe, c'est de force majeure.

M. HERMANN.

Ne croyez pas au moins que ce soit pas avarice ce que je vous en dis. S'il était possible de faire faire un

tableau qui représentât la joie publique, et qu'on exposerait chaque fois que les circonstances y forceraient, à quelque prix qu'il s'élevât, j'y souscrirais pour ce qu'on me demanderait. On mettrait cela dans un coin, avec vos larmes; il arriverait ensuite ce qu'il voudrait; on saurait qu'on a de quoi répondre à tout; ce ne serait plus une affaire. Mais des frais comme ceux que vous faites aujourd'hui, et dont il ne restera plus rien demain que des mémoires à payer.

LE BOURGMESTRE, *se tordant toujours.*

Oui, oui, des mémoires! Quand on est si pressé, les ouvriers vous font la loi. Ils n'ont pas d'enthousiasme..... Aie! aie! aie! Le peintre m'a-t-il tenu parole au moins? Il devait faire un bas-relief représentant l'Industrie ramenant l'Abondance.

M. HERMANN.

J'ai vu dans la frise deux grandes vilaines figures.

LE BOURGMESTRE.

Vilaines! Ah! ce Schwarz est un fripon. Je ne l'avais pas chicané pour l'Abondance, parce qu'on manque toujours cela; mais il pouvait bien me faire une jolie Industrie. Ces marauds-là! quand on ne peut pas les surveiller..... Aie! aie! aie!

M. HERMANN.

Vous devriez vous coucher.

LE BOURGMESTRE.

Oh! bien oui, ma femme me dévisagerait.

M. HERMANN.

Qu'est-ce que vous avez au juste?

LE BOURGMESTRE.

C'est la gastrite. Savez-vous ce que c'est?

M. HERMANN.

Non.

LE BOURGMESTRE.

Ni moi non plus. Mais ils disent que cela peut devenir inflammatoire. C'est la rage aujourd'hui; tout le monde est enflammé ou prêt à l'être. Ils ont fait marier ma sœur à quarante ans, parce qu'ils prétendaient qu'elle était enflammée d'être restée fille. Elle ne se porte pas mieux depuis ce temps-là; mais, pour ne pas en avoir le démenti, ils disent à cette heure qu'elle est enflammée, parce qu'elle est trop jalouse de son mari. Il n'y a pas moyen de trouver un médecin en contradiction.

SCÈNE V.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER sa femme, M. HERMANN.

MADAME ROLLER.

Monsieur Hermann, j'espère que vous n'entretenez pas monsieur Roller dans sa colique.

M. HERMANN.

Nous n'en parlons seulement pas.

MADAME ROLLER.

Il devient donc raisonnable à la fin? Vous autres hommes, vous ne savez pas souffrir. (A son mari.) As-tu fait attacher des guirlandes aux arbres de l'avenue?

LE BOURGMESTRE.

Quand le doyen sera passé, ma femme.

MADAME ROLLER.

Le doyen! le doyen! Qu'est-ce que lui feront ces guirlandes au doyen? Toujours le doyen, c'est ennuyeux. Je ne m'occupe que du prince, moi; parce que le prince est notre prince, notre souverain; que nous avons un fils dont nous ne savons que faire, et que c'est une occasion. Le doyen n'est pas une occasion; il est mort. Monsieur Hermann, est-ce que vous trouvez que c'était bien nécessaire de faire tant d'embarras pour un doyen?

M. HERMANN.

C'est l'usage. Le doyen d'ailleurs tient toujours aux premières familles de la ville.

MADAME ROLLER.

Bast! bast! Un gourmand, un ivrogne.

M. HERMANN.

Il ne faut pas dire cela, madame Roller. Pour un doyen, au contraire, il était assez régulier. Malheureusement il avait la manie de faire maigre avec du poisson trop gras, assaisonné de truffes et d'épices fortes; de sorte qu'avec les crêmes, les confitures et les pâtisseries qu'il aimait passionnément, il finissait

par se faire mal. Il disait que non, parce que, comme il buvait beaucoup de vin du Rhin, il avait dans l'idée que cela aidait à passer. Ça n'aidait rien du tout. Il doit bien le voir à présent.

LE BOURGMESTRE.

J'ai fait un autre calcul, moi. Le doyen avait une voix du diable; il était passé en proverbe que quand il chantait au chœur de la cathédrale, personne ne pouvait rester dans la ville; cela lui avait donné une espèce de popularité, et je ne doute pas qu'il ne nous attire beaucoup de monde. C'est une bonne préparation pour le voyage du prince. Tous ces gens, une fois sortis, ne rentreront pas chez eux, surtout sachant qu'il y aura encore autre chose. On aurait peut-être eu beaucoup de peine à les déranger autrement. De cette façon, nous aurons tout naturellement pour Son Altesse la foule que l'on doit désirer en pareille occasion.

M. HERMANN.

C'est assez bien trouvé.

LE BOURGMESTRE.

On a beau avoir la colique.....

MADAME ROLLER.

Ah! je t'en prie, monsieur Roller, ne nous parle plus de ta colique. On n'a jamais eu la colique que quand on n'avait pas autre chose à faire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HENRY.

HENRY, accourant.

Monsieur, monsieur, nous sommes sûrs de voir bientôt le prince; car sa bouche est déjà arrivée.

M. HERMANN.

Sa bouche!

MADAME ROLLER.

Ne voyez-vous pas que Henry se sert des grands mots. Ce qu'on appelle la bouche du prince, c'est sa cuisine. (A Henri.) Les a-t-on installés dans le rez-de-chaussée?

HENRY.

Oui, madame. Mais ils demandent à présent toute votre batterie ainsi que votre vaisselle que madame avait serrées avec tant de soin.

MADAME ROLLER.

Est-ce qu'ils n'en ont pas apporté?

HENRY.

Si fait, madame; mais ils ne veulent pas les déballer; ils disent que ce n'est pas la peine.

MADAME ROLLER.

Monsieur Roller, allez donc leur parler. Si on les laisse faire, ils vont mettre la maison sens dessus dessous.

LE BOURGMESTRE.

Tu voudrais recevoir un prince et que cela ne causât aucun dérangement.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

SOPHIE.

Madame Roller, il y a en bas un monsieur qui se dit le maître-d'hôtel de Son Altesse, et qui demande une chambre pour se reposer. Comme il m'a crue de la maison, il s'est adressé à moi.

MADAME ROLLER.

Henry, indiquez-lui la vôtre.

SOPHIE.

Oh! mais, madame, il a l'air d'un grand seigneur. Il est tout bariolé de cordons.

MADAME ROLLER, *avec étonnement.*

Un maître-d'hôtel !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Maman, avez-vous fait préparer un appartement pour la dame qui accompagne le prince?

MADAME ROLLER.

Quelle dame? Est-ce que ce serait la princesse, par hasard?

VICTOIRE.

Ah! bien oui, maman; c'est bien mieux que cela. C'est une dame..... Attendez donc; je ne crois pas qu'une demoiselle doive savoir ce que c'est.

SOPHIE, *d'un air capable.*

Non, Victoire, une demoiselle ne doit pas savoir ce que c'est.

LE BOURGMESTRE.

Que veulent-elles dire?

VICTOIRE.

C'est une dame très-comme il faut, malgré cela.

LE BOURGMESTRE.

Ma fille, taisez-vous.

SOPHIE.

On dit que c'est une comtesse, monsieur le bourgmestre.

LE BOUGMESTRE.

A l'autre, à présent.

VICTOIRE.

Elle a son mari qui est ambassadeur, papa.

LE BOURGMESTRE.

Vous avez donc bien fait des questions sur son compte?

VICTOIRE.

Comme on nous a recommandé d'être polies avec

elle, nous avons demandé pourquoi. O Dieu! être la bonne amie d'une Altesse qui vous mène dans sa voiture, que ça doit être agréable! Mais il paraît qu'il faut être bien jolie et surtout d'une grande noblesse pour que ces choses-là vous arrivent.

MADAME ROLLER.

Victoire, pensez-vous à ce que vous dites?

VICTOIRE.

Quoi donc, maman?

SOPHIE.

D'un autre côté, je ne sais pas si c'est vrai; mais on assure qu'elle donne souvent de très-bons conseils au prince.

VICTOIRE.

Aussi le prince lui donne-t-il de beaux diamans.

SOPHIE.

Plus beaux que ceux de la princesse.

VICTOIRE.

Que je suis curieuse de la voir!

LE BOURGMESTRE.

En voilà assez, mesdemoiselles.

VICTOIRE.

Dame! papa, il faut bien que maman sache que, si elle veut plaire à Son Altesse, elle doit être aux petits soins pour cette dame-là.

MADAME ROLLER.

Monsieur Roller?

LE BOURGMESTRE.

Madame Roller?

MADAME ROLLER.

Est-ce qu'en conscience, une femme comme moi... (Après un moment de réflexion.) Oui, oui. Un prince étant la source des honneurs, tout ce qui l'approche est honorable, est respectable..... Ma fille, je vais vous envoyer chez votre tante, et vous n'en sortirez pas de la journée.

VICTOIRE, pleurant.

Comment donc, maman?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, un CHAMBELLAN en costume.

LE CHAMBELLAN.

Quel est le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE.

C'est votre serviteur, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN.

Vous avez la prétention de recevoir Son Altesse dans votre maison?

LE BOURGMESTRE.

Mais oui.

LE CHAMBELLAN.

Et vous n'avez pas d'autre salon que celui que je viens de voir?

LE BOURGMESTRE.

Un grand salon boisé.

LE CHAMBELLAN.

Ce n'est pas possible.

MADAME ROLLER.

Pourquoi donc n'est-ce pas possible, monsieur le chambellan? Nous avons orné ce salon de tout ce que nous avons trouvé de plus beau dans la ville, en tapis, en lustres, en candélabres.....

LE CHAMBELLAN.

Et où mettrez-vous les tables pour le service? Est-ce que le prince vient tout seul? Vous n'avez pensé qu'au prince. N'y a-t-il pas le maître-d'hôtel, les chambellans, les aides de camp, les pages, les valets de chambre, les lecteurs, toute la suite, et puis les gens de la comtesse, qui ne peuvent pas manger avec nous?

LE BOURGMESTRE.

La maison est assez grande; on fera ce qu'il faudra faire.

LE CHAMBELLAN.

Si cela peut s'arranger, je ne demande pas mieux. N'avez-vous pas ici une dame qui se nomme madame la baronne de Wolfag?

MADAME ROLLER.

Oui, monsieur.

LE CHAMBELLAN.

Faites-moi donner quelqu'un pour m'y conduire.

MADAME ROLLER.

C'est bien loin. Elle demeure à l'extrémité des remparts.

LE CHAMBELLAN.

N'importe; je veux la voir.

MADAME ROLLER.

Henry, va avec monsieur.

(Le chambellan et Henry sortent.)

SCÈNE X.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, M. HERMANN, VICTOIRE, SOPHIE.

MADAME ROLLER, se frappant la tête.

O ciel! il n'en faut pas douter, c'est un complot.

M. HERMANN.

Un complot!

MADAME ROLLER.

Je le vois, je le devine; c'est clair comme le jour. Madame de Wolfag vient de faire remettre sa maison à neuf, elle a renouvelé aussi tout son mobilier; c'est là qu'ils veulent conduire le prince.

LE BOURGMESTRE.

Ce que tu dis n'a pas le sens commun, ma femme.

M. HERMANN.

Sans doute. Si Son Altesse veut voir les principaux bourgeois de la ville.

MADAME ROLLER.

Les bourgeois! Que vous êtes innocent avec vos bourgeois, monsieur Hermann! Ils se soucient bien que le prince voie des bourgeois! Il faut qu'un prince, même quand il voyage, ne se trouve jamais qu'au milieu d'une cour, qu'il ne voie que des valets.

LE BOURGMESTRE.

Ma femme! ma femme!

MADAME ROLLER.

De qui vont-ils l'entourer chez madame de Wolfag? D'un tas de mendians de qualité qui lui diront: « Mon grand-père a fait ceci, mon grand-oncle a fait cela. Il faut que les services qu'ils ont rendus nous soient payés à nous autres en pensions ou en places. » C'est ainsi que cela se passe. La valeur militaire des ancêtres s'est réduite en valeur pécuniaire pour leurs descendans.

LE BOURGMESTRE.

Qu'est-ce que tu peux y faire?

MADAME ROLLER.

Et au lieu d'une bague ou d'une boîte enrichie d'un chiffre qu'il lui en aurait coûté avec nous, il va dépenser cent fois davantage. Pauvre prince!

M. HERMANN.

En attendant, madame Roller, il ne faut pas oublier qu'on vous a demandé votre vaisselle et votre batterie de cuisine.

SOPHIE.

Et que le maître-d'hôtel désire une chambre pour se reposer.

VICTOIRE.

Et surtout, maman, l'appartement pour la belle dame.

MADAME ROLLER.

Le prince n'a qu'à ne pas s'arrêter ici.

LE BOURGMESTRE.

Ne t'embarrasse pas de cela.

MADAME ROLLER.

Pourquoi aussi t'es-tu mis dans la tête de le recevoir dans notre maison ?

LE BOURGMESTRE.

Ah ! ma femme, ne me dis pas que je me suis mis dans la tête ; c'est toi qui l'as voulu à toutes forces.

MADAME ROLLER.

Bien. Vous verrez que c'est moi qui ai voulu à toutes forces que l'on mît ma maison au pillage. C'est si agréable de faire le métier d'une maîtresse d'auberge, et d'être obligée de livrer tout ce qu'on vous demande, sous prétexte que c'est pour le service d'un prince qui ira peut-être loger autre part.

LE BOURGMESTRE.

Tu crains qu'il ne descende ici ; tu as peur qu'il n'y descende pas.....

MADAME ROLLER.

Quand on a eu du dévouement, il est tout simple

de vouloir que cela serve à quelque chose. Tu crois bien que madame de Wolfag va montrer à tout le monde la bague qu'elle aura reçue. C'est fort humiliant pour nous.

LE BOURGMESTRE.

Eh! mon Dieu, elle ne l'a pas encore. Tu as trop d'imagination. Qui donc a dit que Son Altesse irait loger autre part? un chambellan qui voulait faire son embarras. Qu'est-ce que ferait un chambellan, s'il ne faisait pas d'embarras? Descends; vois un peu à donner des ordres; et si tu trouves qu'il faille mettre tout de suite les guirlandes aux arbres de l'avenue, fais-les mettre.

MADAME ROLLER, contrefaisant son mari.

Descends, va, tourmente-toi bien; moi, je resterai tranquille pendant ce temps-là..... Comme c'est commode d'avoir la colique!.... Venez avec moi, Victoire.

(Elle sort avec sa fille.)

SCÈNE XI.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN, SOPHIE.

LE BOURGMESTRE, se pliant en deux.

Effectivement, c'est bien commode d'avoir la colique. Ah! ce qui est commode, c'est d'être une femme. Quand elle a désiré quelque chose bien vivement, et que cela ne tourne pas à son gré,

elle ne manque jamais d'en rejeter la faute sur son mari.

SOPHIE.

Monsieur le bourgmestre, commencerons-nous par pleurer, ou par danser?

LE BOURGMESTRE.

Êtes-vous toutes les huit ici?

SOPHIE.

Je le crois bien.

LE BOURGMESTRE.

Et le maître de danse?

SOPHIE.

Il est en bas depuis une heure.

LE BOURGMESTRE.

En ce cas, mademoiselle Sophie, si vous êtes au complet, faites-moi le plaisir de monter toutes dans cette chambre avec lui.

(Sophie sort.)

SCÈNE XII.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN.

M. HERMANN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE BOURGMESTRE.

Ce sont huit jeunes filles de la ville à qui j'apprends à pleurer pour aller au-devant du doyen, et que le

maître de danse façonne à présenter avec grâce des fleurs à Son Altesse.

M. HERMANN.

Vous êtes inépuisable en inventions.

LE BOURGMESTRE.

Dans ce genre-là, c'est à force de niaiseries qu'on finit par faire quelque chose de solennel... Aie!... aie!... aie!... On est bien borné aujourd'hui pour faire du solennel. Tout est si usé!... J'avais pourtant un beau discours pour le prince; c'est mon fils qui le prononcera.

M. HERMANN.

Ce ne sera pas vous?

LE BOURGMESTRE.

Impossible, monsieur Hermann. Quand on souffre, il ne faut pas paraître devant les princes, voyez-vous.

M. HERMANN.

C'est que votre fils....

LE BOURGMESTRE.

Est un peu simple; il n'y a pas de mal. Dans les cours, ils aiment assez à se figurer que tous les bourgeois sont comme ça.

M. HERMANN.

Comme ils se croient d'un autre sang....

LE BOURGMESTRE.

Ils ne se croient plus d'un autre sang, monsieur

Hermann, la raison a fait trop de progrès pour qu'ils en soient encore là; ils se croient seulement d'une autre espèce.

SCÈNE XIII.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN, GABRIEL.

GABRIEL.

Mon père, il y a en bas un paysan et une femme qui voudraient vous parler.

LE BOURGMESTRE.

Par ma foi! mon garçon, reçois-les toi-même. Je vais profiter de ce que ta mère n'est pas là, pour passer dans ma chambre et souffrir un peu à mon aise.

M. HERMANN.

Je vous laisse, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

Au revoir, monsieur Hermann. En vous en allant, voulez-vous dire à ce paysan et à cette femme de monter?

M. HERMANN.

Oui, oui.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL.

LE BOURGMESTRE.

Sais-tu enfin ton discours?

GABRIEL.

Plus des trois quarts.

LE BOURGMESTRE.

Ce n'est pas assez, mon garçon. Tu nous attireras quelque avanie; prends-y garde. Tiens, voilà tes gens; je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

GABRIEL, UN PAYSAN, UNE FEMME DU PEUPLE.

LE PAYSAN, à Gabriel.

Ce n'est pas vous le bourgmestre?

LA FEMME.

Eh! non; c'est son fils, monsieur Gabriel. Votre servante, monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Vous me connaissez donc, la mère?

LA FEMME.

Je suis de la ville, moi.

LE PAYSAN.

Moi, je suis de Saint-Leufroy, le village qu'on voit à gauche en sortant par le faubourg neuf. Notre bourgmestre, qui n'est pourtant qu'un petit bourgmestre de rien, ne s'est-il pas avisé de faire aussi son capon? Dès dix heures du matin, il nous a amenés sur la route; et il a si peur que nous n'ayons pas l'air gai quand le prince passera, qu'il ne veut pas que nous parlions de nos affaires en attendant. Il nous asticote comme un démon. « Quoi que vous dites? » vient-il nous demander quand il en voit un qui cause avec un autre. « Je ne veux pas qu'on cause; je veux qu'on rie. » — « Quand le prince passera, on sait ce qu'on a à faire, monsieur le bourgmestre; mais d'ici là, on peut ben deviser ensemble. » — « Je ne veux pas qu'on devise, je veux qu'on batifole. C'est l'ordre comme ça. »

LA FEMME.

Je vous demande ben pardon, mon brave homme; mais il m'a tout l'air d'un imbécile, votre bourgmestre. Avant le prince, est-ce qu'il n'y a pas le doyen?

LE PAYSAN.

Ah! ce n'est pas une raison. Le doyen n'était pas le doyen de notre village.

GABRIEL.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que mon père fasse à cela?

LE PAYSAN.

C'est à lui à voir. Quand on veut de la gaieté, il y a

du chnic.... S'il a à sa disposition quelques petits barils....

LA FEMME.

Fi donc! ce ne serait pas une gaieté de bon aloi. Nous autres femmes de mon quartier, nous ne voulons savoir qu'une chose, c'est comment le prince fera son entrée.

GABRIEL.

Par l'arc de triomphe que mon père a fait élever.

LA FEMME.

J'entends ben. Mais c'est qu'il y en a qui disent qu'il sera peut-être en voiture. Est-ce qu'il en a le droit?

GABRIEL.

Comment! s'il en a le droit!

LA FEMME.

Mais dame, oui. Il ne vient que pour se faire voir; il faut qu'on le voie. Ah! d'abord, s'il n'est pas à cheval, si on ne peut pas le toiser depuis la tête jusqu'aux pieds, nous ne ferons pas plus de bruit que des taupes, il peut bien s'y attendre. C'est vrai, depuis trois semaines, on ne nous étourdit que du prince; on tambourine le prince tous les jours; il n'est question que du passage du prince, que nous verrons le prince.... et nous ne verrions qu'une voiture!

LE PAYSAN.

Vous me disiez: Fi donc, tout à l'heure; je vous dirai: Fi donc, à mon tour. Qu'est-ce que ça vous

fait de ne voir qu'une voiture, si c'te voiture ça veut dire le prince? J'ai vu passer le père de celui-ci, dans le temps; eh bien! quand je veux me le rappeler, il ne me vient à la tête qu'un grand carrosse doré avec quatre gros chevaux qui auraient fait de fameux chevaux de labour, tout de même.

GABRIEL.

Taisez-vous. Voici monsieur le commandant.

SCÈNE XVI.

GABRIEL, LE PAYSAN, LA FEMME, LE COMMANDANT, LE COMTE D'OBERNAW.

LE COMMANDANT.

Bonjour, Gabriel. Que faites-vous de ces gens-là?

GABRIEL.

Monsieur le commandant, c'est un paysan de Saint-Leufroy et une femme de la ville qui ne demandent pas mieux que de célébrer l'entrée de Son Altesse, mais qui y mettent des conditions.

LE COMMANDANT.

Des conditions! Qu'est-ce que c'est que des conditions? Et vous avez la patience de les écouter? Allez-vous-en, vous autres; et si vous ne vous comportez pas comme il faut, vous aurez affaire à moi.

LA FEMME, *à part, en s'en allant.*

Tiens! c'est une nouvelle manière de mettre les gens en gaieté.

LE PAYSAN, *aussi à part, en s'en allant.*

Ma fine, puisque j'ai su m'échapper, je ne retourne pas sur la route.

LE COMMANDANT.

Où est votre père, mon cher Gabriel?

GABRIEL.

Je vais aller le chercher, mon général.

SCÈNE XVII.

LE COMMANDANT, LE COMTE D'OBERNAW.

LE COMMANDANT.

Ainsi on ne connaît pas encore bien ce prince.

LE COMTE.

Il a, comme ils ont tous, la ferveur d'un commencement de règne. Cela durera-t-il? je ne crois pas. Mais encore est-il bon de prendre des précautions, et d'empêcher qu'il n'entre dans des détails au-dessous de lui. Voilà l'objet de ma mission.

LE COMMANDANT.

C'est très-paternel de la part des ministres; car enfin un commandant comme moi, qui l'est depuis dix ans, et qui n'a pas eu le temps de mettre ses comptes à jour...

LE COMTE.

Mais, mon cher général, vous n'avez pas d'inquiétude à avoir.

LE COMMANDANT.

Il n'a qu'à faire des questions.

LE COMTE.

Elles sont connues ses questions; les réponses sont faites d'avance. Jusqu'ici tout s'est passé le mieux du monde. Il est enchanté. Votre bourgmestre doit être un brave homme comme tous les bourgmestres.

LE COMMANDANT.

Excellent homme; mais c'est de la vieille Allemagne. Il serait possible qu'il s'imaginât qu'on doit la vérité aux princes.

LE COMTE.

Ah! bast, on ne lui donnerait pas le temps de la dire.

LE COMMANDANT.

Vous l'observiez vous-même tout à l'heure : avec un nouveau souverain, il y a toujours une première ferveur à redouter.

LE COMTE.

Songez donc que celui-ci a déjà une maîtresse en titre.

LE COMMANDANT.

C'est un grand bonheur!

LE COMTE.

Et une maîtresse tout-à-fait dévouée aux grandes familles, une véritable femme de cour.

LE COMMANDANT.

De sorte qu'elle a reçu mon présent....

LE COMTE.

Avec une grâce parfaite. Elle est charmante.

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDANT, LE COMTE, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE COMMANDANT.

Monsieur Roller, voulez-vous me permettre de vous présenter mon cousin, monsieur le comte d'Obernaw?

LE COMTE.

Qui est très-empressé, monsieur le bourgmestre, de venir savoir des nouvelles de votre santé. Comment va la goutte?

LE BOURGMESTRE.

Vous voulez dire la colique.

LE COMTE.

Oui, oui; c'est moi qui me trompe. Vous avez une ville qui me paraît bien entretenue.

LE BOURGMESTRE.

Pas trop. Nous manquons de bien des choses.

LE COMTE.

Comme toutes les villes. Mais il ne faut pas penser à cela un jour comme aujourd'hui.

LE COMMANDANT.

Parbleu! je voudrais bien que le prince me mît à

même de lui dire tout le bien que je pense de monsieur Roller.

LE BOURGMESTRE.

Vous êtes trop bon.

LE COMMANDANT.

Je lui parlerais avec ma franchise ordinaire, moi, et je lui affirmerais que vous êtes le plus honnête homme de ses États.

LE BOURGMESTRE.

Assurément, s'il me faisait l'honneur de m'interroger sur votre compte....

LE COMMANDANT.

Non, non; je ne vous vaux pas.

LE COMTE, *avec légèreté.*

Je suis bien sûr d'une chose, c'est que monsieur le bourgmestre a plus d'ordre que vous.

LE COMMANDANT.

Un militaire! Vous savez bien ce que c'est qu'un militaire. Quand il a de la franchise et de la bravoure, il croit avoir tout ce qui lui est nécessaire.

LE BOURGMESTRE.

C'est déjà beaucoup.

LE COMTE.

Monsieur le bourgmestre, je vois que nous nous entendrons à merveille. Les princes, entre nous, sont parfois bizarres. Ils demanderont, par exemple, à un

commandant ce qu'il pense de l'administration de la ville, et s'il ne s'élève pas de plaintes contre le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

Pour cela, je ne crains rien.

LE COMTE, avec un grand air de gaieté.

Oui; mais écoutez donc, écoutez donc. Ce n'est pas tout. Ils s'amuseront ensuite à interroger le bourgmestre sur l'état de la garnison.

LE BOURGMESTRE.

Monsieur le commandant, il s'en faut bien que la vôtre soit au complet.

LE COMMANDANT.

Je ne sais pas mentir : non, elle n'y est pas.

LE BOURGMESTRE.

O mon bon Dieu! Un jour comme celui-ci!

LE COMTE.

Voyez-vous? c'est là-dessus qu'il est bon de s'expliquer. Un prince qui visite ses États, c'est un père qui vient voir ses enfans; il faut donc éloigner de son esprit tout ce qui pourrait troubler cette fête de famille. J'ai déjà essayé de faire comprendre cela à mon cousin; mais lui, c'est la loyauté même. Il aime mieux courir le risque d'être disgracié et dire la vérité.

LE BOURGMESTRE, au commandant.

Combien donc vous manque-t-il d'hommes?

LE COMMANDANT.

Beaucoup.

LE BOURGMESTRE.

Un quart?

LE COMMANDANT.

Près de moitié.

LE BOURGMESTRE.

Juste ciel! comment allez-vous faire?

LE COMTE.

Pas d'exclamations. Il ne s'agit pas qu'il manque plus ou moins d'hommes; il s'agit que le prince n'en sache rien. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE.

Oh! certainement, si c'est possible.

LE COMTE.

Cela doit tranquilliser votre conscience, j'espère, mon cher cousin. J'ai beau être un homme de cour, je n'aime pas plus que vous tout ce qui est louche. Mais monsieur le bourgmestre pense, comme moi, qu'il y a de pieuses fraudes, et que, quand le mal est fait, il ne faut pas en attrister le cœur paternel de son souverain.

LE BOURGMESTRE.

Il est donc bien sensible?

LE COMTE.

Au-delà de ce qu'on peut croire. Aussi vous recommanderai-je en grâce de ne laisser parvenir auprès de lui aucune pétition, aucune plainte, aucun placet. Il

faut qu'il soit heureux de tout ce qu'il verra, de tout ce qu'il entendra; qu'il conserve de ce voyage une idée douce et satisfaisante. C'est le moyen de l'engager à en faire de temps en temps de pareils; ce qui, vous le croyez bien, ne peut être que très-avantageux pour le pays. Comment allons-nous nous y prendre à présent pour déguiser le déficit de la garnison?

LE BOURGMESTRE.

Je ne sais pas.

LE COMTE.

Et vous, commandant?

LE COMMANDANT.

J'avais pensé, parce que c'est comme une ruse de guerre, qu'en mettant un fort détachement auprès de l'arc de triomphe pour frapper d'abord les yeux du prince au moment où il passera, je pourrais, aussitôt qu'il serait passé, dédoubler ce détachement, le faire filer par le chemin de ronde, et le faire trouver rangé en bataille pour recevoir Son Altesse à la descente de sa voiture. Je ne sais pas si ce plan vous conviendra.

LE COMTE.

Qu'en pense monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE, *d'un air capable.*

Puisque vous me faites l'honneur de me consulter, messieurs, quoique je n'aie jamais trop appliqué mon esprit à ces sortes de choses, voici ce que je ferais. Je placerais auprès de l'arc de triomphe cent hommes, supposons, un peu écartés les uns des au-

tres, pour couvrir un plus grand espace de terrain.

LE COMTE.

C'est parfait.

LE BOURGMESTRE, *s'échauffant par degré.*

Puis, aussitôt que Son Altesse se serait éloignée, j'en ferais partir une soixantaine, ou même quatre-vingts, qui viendraient à toutes brides, si ce sont des cavaliers, ou à toutes jambes, si ce sont des fantassins, se placer devant la porte de ma maison où le prince doit descendre.

LE COMTE.

Eh bien, commandant, monsieur le bourgmestre s'y entend-il?

LE COMMANDANT.

C'est-à-dire que le reste n'est plus rien. Car, Son Altesse une fois installée, il ne s'agit plus que de rassembler les troupes, et, pour donner une plus grande apparence de mouvement, de les faire sortir et rentrer, toujours à la vue de Son Altesse, par les différentes rues qui aboutissent sur la place.

LE BOURGMESTRE.

C'est ce que je voulais vous dire. Il faut, pendant le dîner du prince, occuper vos troupes à des marches et des contre-marches continuelles, pour faire illusion sur leur nombre, et laisser croire que la garnison est au complet. N'oubliez pas cela; c'est très-essentiel.

LE COMTE, *riant.*

Vous êtes vraiment un homme unique.

faut qu'il soit heureux de tout ce qu'il verra, de tout ce qu'il entendra; qu'il conserve de ce voyage une idée douce et satisfaisante. C'est le moyen de l'engager à en faire de temps en temps de pareils; ce qui, vous le croyez bien, ne peut être que très-avantageux pour le pays. Comment allons-nous nous y prendre à présent pour déguiser le déficit de la garnison?

LE BOURGMESTRE.

Je ne sais pas.

LE COMTE.

Et vous, commandant?

LE COMMANDANT.

J'avais pensé, parce que c'est comme une ruse de guerre, qu'en mettant un fort détachement auprès de l'arc de triomphe pour frapper d'abord les yeux du prince au moment où il passera, je pourrais, aussitôt qu'il serait passé, dédoubler ce détachement, le faire filer par le chemin de ronde, et le faire trouver rangé en bataille pour recevoir Son Altesse à la descente de sa voiture. Je ne sais pas si ce plan vous conviendra.

LE COMTE.

Qu'en pense monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE, *d'un air capable.*

Puisque vous me faites l'honneur de me consulter, messieurs, quoique je n'aie jamais trop appliqué mon esprit à ces sortes de choses, voici ce que je ferais. Je placerais auprès de l'arc de triomphe cent hommes, supposons, un peu écartés les uns des au-

tres, pour couvrir un plus grand espace de terrain.

LE COMTE.

C'est parfait.

LE BOURGMESTRE, *s'échauffant par degré.*

Puis, aussitôt que Son Altesse se serait éloignée, j'en ferais partir une soixantaine, ou même quatre-vingts, qui viendraient à toutes brides, si ce sont des cavaliers, ou à toutes jambes, si ce sont des fantassins, se placer devant la porte de ma maison où le prince doit descendre.

LE COMTE.

Eh bien, commandant, monsieur le bourgmestre s'y entend-il?

LE COMMANDANT.

C'est-à-dire que le reste n'est plus rien. Car, Son Altesse une fois installée, il ne s'agit plus que de rassembler les troupes, et, pour donner une plus grande apparence de mouvement, de les faire sortir et rentrer, toujours à la vue de Son Altesse, par les différentes rues qui aboutissent sur la place.

LE BOURGMESTRE.

C'est ce que je voulais vous dire. Il faut, pendant le dîner du prince, occuper vos troupes à des marches et des contre-marches continuelles, pour faire illusion sur leur nombre, et laisser croire que la garnison est au complet. N'oubliez pas cela; c'est très-essentiel.

LE COMTE, *riant.*

Vous êtes vraiment un homme unique.

faut qu'il soit heureux de tout ce qu'il verra, de tout ce qu'il entendra; qu'il conserve de ce voyage une idée douce et satisfaisante. C'est le moyen de l'engager à en faire de temps en temps de pareils; ce qui, vous le croyez bien, ne peut être que très-avantageux pour le pays. Comment allons-nous nous y prendre à présent pour déguiser le déficit de la garnison?

LE BOURGMESTRE.

Je ne sais pas.

LE COMTE.

Et vous, commandant?

LE COMMANDANT.

J'avais pensé, parce que c'est comme une ruse de guerre, qu'en mettant un fort détachement auprès de l'arc de triomphe pour frapper d'abord les yeux du prince au moment où il passera, je pourrais, aussitôt qu'il serait passé, dédoubler ce détachement, le faire filer par le chemin de ronde, et le faire trouver rangé en bataille pour recevoir Son Altesse à la descente de sa voiture. Je ne sais pas si ce plan vous conviendra.

LE COMTE.

Qu'en pense monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE, d'un air capable.

Puisque vous me faites l'honneur de me consulter, messieurs, quoique je n'aie jamais trop appliqué mon esprit à ces sortes de choses, voici ce que je ferais. Je placerais auprès de l'arc de triomphe cent hommes, supposons, un peu écartés les uns des au-

tres, pour couvrir un plus grand espace de terrain.

LE COMTE.

C'est parfait.

LE BOURGMESTRE, *s'échauffant par degré.*

Puis, aussitôt que Son Altesse se serait éloignée, j'en ferais partir une soixantaine, ou même quatre-vingts, qui viendraient à toutes brides, si ce sont des cavaliers, ou à toutes jambes, si ce sont des fantassins, se placer devant la porte de ma maison où le prince doit descendre.

LE COMTE.

Eh bien, commandant, monsieur le bourgmestre s'y entend-il?

LE COMMANDANT.

C'est-à-dire que le rêste n'est plus rien. Car, Son Altesse une fois installée, il ne s'agit plus que de rassembler les troupes, et, pour donner une plus grande apparence de mouvement, de les faire sortir et rentrer, toujours à la vue de Son Altesse, par les différentes rues qui aboutissent sur la place.

LE BOURGMESTRE.

C'est ce que je voulais vous dire. Il faut, pendant le dîner du prince, occuper vos troupes à des marches et des contre-marches continuelles, pour faire illusion sur leur nombre, et laisser croire que la garnison est au complet. N'oubliez pas cela; c'est très-essentiel.

LE COMTE, *riant.*

Vous êtes vraiment un homme unique.

faut qu'il soit heureux de tout ce qu'il verra, de tout ce qu'il entendra; qu'il conserve de ce voyage une idée douce et satisfaisante. C'est le moyen de l'engager à en faire de temps en temps de pareils; ce qui, vous le croyez bien, ne peut être que très-avantageux pour le pays. Comment allons-nous nous y prendre à présent pour déguiser le déficit de la garnison?

LE BOURGMESTRE.

Je ne sais pas.

LE COMTE.

Et vous, commandant?

LE COMMANDANT.

J'avais pensé, parce que c'est comme une ruse de guerre, qu'en mettant un fort détachement auprès de l'arc de triomphe pour frapper d'abord les yeux du prince au moment où il passera, je pourrais, aussitôt qu'il serait passé, dédoubler ce détachement, le faire filer par le chemin de ronde, et le faire trouver rangé en bataille pour recevoir Son Altesse à la descente de sa voiture. Je ne sais pas si ce plan vous conviendra.

LE COMTE.

Qu'en pense monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE, *d'un air capable.*

Puisque vous me faites l'honneur de me consulter, messieurs, quoique je n'aie jamais trop appliqué mon esprit à ces sortes de choses, voici ce que je ferais. Je placerais auprès de l'arc de triomphe cent hommes, supposons, un peu écartés les uns des au-

tres, pour couvrir un plus grand espace de terrain.

LE COMTE.

C'est parfait.

LE BOURGMESTRE, *s'échauffant par degré.*

Puis, aussitôt que Son Altesse se serait éloignée, j'en ferais partir une soixantaine, ou même quatre-vingts, qui viendraient à toutes brides, si ce sont des cavaliers, ou à toutes jambes, si ce sont des fantassins, se placer devant la porte de ma maison où le prince doit descendre.

LE COMTE.

Eh bien, commandant, monsieur le bourgmestre s'y entend-il?

LE COMMANDANT.

C'est-à-dire que le reste n'est plus rien. Car, Son Altesse une fois installée, il ne s'agit plus que de rassembler les troupes, et, pour donner une plus grande apparence de mouvement, de les faire sortir et rentrer, toujours à la vue de Son Altesse, par les différentes rues qui aboutissent sur la place.

LE BOURGMESTRE.

C'est ce que je voulais vous dire. Il faut, pendant le dîner du prince, occuper vos troupes à des marches et des contre-marches continuelles, pour faire illusion sur leur nombre, et laisser croire que la garnison est au complet. N'oubliez pas cela; c'est très-essentiel.

LE COMTE, *riant.*

Vous êtes vraiment un homme unique.

LE COMMANDANT.

Moi, qui ne sais dire que la vérité, il y a long-temps que je soutiens que si les militaires sont bons pour l'action, pour le conseil il n'y a que les hommes civils.

LE BOURGMESTRE.

Si elle est bien conduite, je suis sûr que personne de la suite de Son Altesse ne s'apercevra de ma ruse.

LE COMTE.

Songez que vous voilà intéressé à la soutenir; c'est votre ouvrage.

LE BOURGMESTRE.

Mais les fortifications qui sont en si mauvais état?

LE COMMANDANT.

Depuis que vous êtes malade, tout a été réparé.

LE BOURGMESTRE.

Tout!

LE COMMANDANT.

Tout ce qui se trouve sur le passage du prince. Avec du plâtre, quelques lattes, un badigeon assorti au reste, on a remplacé les pierres qui manquaient, si bien que le plus petit oiseau ne trouverait pas de quoi faire un nid.

LE BOURGMESTRE.

C'était là l'important.

LE COMTE.

Bon prince! Quel heureux voyage pour lui!

LE BOURGMESTRE, à part.

Je ne croyais pas que les gens de cour aimassent autant leur maître. (Haut.) Monsieur le commandant, il faut à présent que vous me fassiez un plaisir.

LE COMMANDANT.

Parlez.

LE BOURGMESTRE.

Je désirerais que vous envoyassiez quelques uns de vos hommes au convoi de notre pauvre doyen.

LE COMMANDANT.

Si vous y tenez....

LE BOURGMESTRE.

Il ne me manque que cela. Vous savez? l'arme renversée, les officiers avec le crêpe au bras, les tambours voilés...

LE COMMANDANT.

Bien, bien. Ce que nous appelons les signes sensibles. (Il rit.) Je vais donner des ordres en conséquence.

SCÈNE XIX.

LE BOURGMESTRE, LE COMTE, LE COMMANDANT, GABRIEL.

GABRIEL.

Mon père, et les demoiselles qui attendent!

LE BOURGMESTRE.

Encore un instant, mon garçon.

LE COMMANDANT.

Faites ce que vous avez à faire, monsieur le bourgmestre. Nous ne voulons pas abuser de votre temps, il est trop précieux. (A Gabriel.) Pourquoi ne venez-vous plus au manége depuis quelque temps, Gabriel?

LE BOURGMESTRE.

Je lui ai donné une autre occupation.

LE COMMANDANT.

Je n'ai plus rien à dire.

LE COMTE.

Votre serviteur, monsieur le bourgmestre. En vérité, vous êtes la providence de cette ville.

(Il sort avec le commandant.)

SCÈNE XX.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, ensuite SOPHIE, LOUISE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, THÉRÈSE, BATHILDE et GERTRUDE. (Elles sont couronnées de roses blanches, tiennent un bouquet à la main, et portent sur le bras un voile de crêpe noir.)

GABRIEL.

Mon père, je sais mon discours jusqu'à: « votre « passage est un bienfait; votre présence est un tré« sor. » Mais que c'est ennuyeux! Quand je pense qu'il faudra encore mettre des gestes là-dessus!

LE BOURGMESTRE.

Du courage! mon enfant. Dans la vie, on ne fait

pas que ce qui amuse. (Aux jeunes filles qui entrent.) Voici des demoiselles à qui il n'y a rien à dire. Des bouquets pour le prince; des voiles noirs pour le doyen; c'est bien cela.

SOPHIE.

Monsieur le bourgmestre, il faudrait nous faire pleurer tout de suite, afin de ne pas perdre de temps, pendant que le maître de danse se recommande en bas à quelqu'un de la cour de Son Altesse, pour un ballet qu'il veut faire représenter cet hiver.

LE BOURGMESTRE.

Il me semble, mesdemoiselles, que vous avez reçu assez de leçons pour pouvoir pleurer à présent entre vous. Une conversation assez difficile que je viens d'avoir avec le commandant, n'a pas laissé que de m'échauffer la poitrine, et je ne serais pas fâché d'aller prendre une tasse d'eau de poulet. (A son fils.) Toi, Gabriel, ton discours, ton discours, mon garçon. (Aux jeunes filles.) Et vous, pleurez. Je reviens.

(Il sort d'un côté du théâtre; Gabriel sort de l'autre.)

SCÈNE XXI.

SOPHIE, LOUISE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, THÉRÈSE, BATHILDE, et GERTRUDE.

SOPHIE.

Le bourgmestre deviendra fou.

LOUISE.

Concevez-vous quelque chose à sa femme? Après

avoir démeublé toute la ville pour rendre sa maison digne de recevoir Son Altesse, aujourd'hui elle est d'une humeur épouvantable.

URSULE.

C'est qu'on fait une fière brèche à ses provisions. Quel feu il y a en bas!

MARIE.

Je la plains bien. Elle s'est fait construire un toit à porc par le charpentier qui a élevé l'arc de triomphe; les ouvriers décorateurs lui ont reblanchi toute la façade de sa maison; il ne lui en a coûté qu'un remercîment; quand il lui en coûterait quelque chose de plus.

ULRIQUE.

Si maman savait que Victoire n'est pas des nôtres, elle se repentirait bien de m'avoir laissée venir.

THÉRÈSE.

Moi, je n'en suis pas fâchée, parce qu'elle aurait été la plus belle.

BATHILDE.

Victoire, la plus belle!

THÉRÈSE.

J'en suis bien sûre. Elle est fille du bourgmestre. Presque toujours c'est la fille du bourgmestre qui est la plus belle.

SOPHIE.

Puisque c'est le prince qui choisit.

GERTRUDE.

Le prince choisit! Le prince choisit comme les

princes choisissent. Ils savent que partout où ils passent, il faut une plus belle; que ce soit l'une ou l'autre, ça leur est bien égal.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, LE BOURGMESTRE, ensuite LE MAITRE DE DANSE.

LE BOURGMESTRE.

Êtes-vous contentes, mesdemoiselles? Avez-vous pleuré comme il faut? (Au maître de danse qui entre.) Bonjour, monsieur le maître de danse. Nous voilà donc tous réunis. Ah! çà, comment allons-nous faire? Le temps presse. Si je prenais quatre de ces demoiselles avec moi pour voir un peu les progrès qu'elles ont faits, ne pourriez-vous pas faire répéter les quatre autres dans le fond de la chambre?

LE MAITRE DE DANSE.

Tout comme il vous plaira.

LE BOURGMESTRE.

Nous changerons ensuite. Celles qui auront dansé, pleureront; celles qui auront pleuré, danseront.

LE MAITRE DE DANSE.

Voilà qui est dit.

LE BOURGMESTRE.

Mesdemoiselles Sophie, Louise, Ursule et Marie vont pleurer d'abord. (Aux jeunes filles.) Cela vous est égal?

SOPHIE, LOUISE, URSULE et MARIE.

Très-égal.

(Le bourgmestre reste sur le devant de la scène avec les quatre jeunes filles qu'il vient d'indiquer; les quatre autres suivent le maître de danse et occupent le fond du théâtre.)

LE BOURGMESTRE, à ses jeunes filles.

Quittez vos bouquets et mettez vos voiles.

LE MAITRE DE DANSE, aux siennes.

Et vous, quittez vos voiles et prenez vos bouquets.

(Il prend son violon, en tire quelques sons de temps en temps; les jeunes filles forment des pas.)

LE BOURGMESTRE.

Vous savez, mesdemoiselles, que je vous ai dit qu'il ne fallait pas vous exténuer à pousser continuellement des sanglots. Il suffit de tenir votre mouchoir devant vos yeux, de faire gonfler votre poitrine, et de donner de temps en temps une légère oscillation à votre tête. Comme cela, regardez-moi. (Les jeunes filles imitent l'exemple qu'il vient de leur donner.) A présent, faites : Aha! aha! aha!

LES JEUNES FILLES.

Ah! aha! aha!

LE BOURGMESTRE.

C'est faux! c'est faux! Tâchez donc de vous mettre au diapason. (Il se retourne du côté du maître de danse.) Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc que vous faites faire aux vôtres, monsieur le maître de danse? C'est un pas de ballet que cela.

LE MAITRE DE DANSE.

C'est un pas gracieux.

LE BOURGMESTRE.

Gracieux! gracieux! C'est bien du gracieux qu'il nous faut! C'est du respectueux. Elles ont l'air d'être à la noce. C'est trop gai. Ce qui est respectueux ne peut pas être gai. Si je n'avais pas la colique... Aie! aie! aie! C'est égal. (Il prend un bouquet.) J'ai très-bien dansé autrefois, mesdemoiselles. (Au maître de danse.) Voici à peu près ce je voudrais. (Il forme des pas; les jeunes filles rient.) Songez que j'ai une colique affreuse. (Il parle en dansant.) Mais monsieur le maître de danse conviendra que ceci a quelque chose de plus auguste que ce qu'il vous faisait faire.

LE MAITRE DE DANSE.

Des pas augustes! On n'a jamais entendu parler de cela.

LE BOURGMESTRE.

Mais regardez. (Il chante en dansant.) Tra la la la, tra la la, tra la déri dera. (Il cesse brusquement et revient sur le devant de la scène.) Vous ne pleurez donc pas, vous autres?

LES JEUNES FILLES, riant en faisant semblant de pleurer.

Aha! aha! aha!

LE BOURGMESTRE.

Que c'est désolant! Vous êtes musiciennes, et vous ne pouvez pas vous mettre d'accord. (Il s'assied.) Je n'en puis plus.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, GABRIEL.

GABRIEL.

Mon père! mon père! voilà qu'on va au-devant du doyen. Tout le monde est en marche, la garnison, le clergé. Entendez-vous le tintement lugubre des cloches! Vite, vite, mesdemoiselles, les voiles noirs! les voiles noirs!

LE BOURGMESTRE.

Elles ne peuvent pas aller comme cela. Essayez donc encore une fois, mesdemoiselles, et, pour Dieu! mettez-y quelque attention.

LES JEUNES FILLES, *tout en se couvrant de leur voile.*

Aha! aha! aha!

LE BOURGMETTRE.

C'est encore plus détestable. Elles le font exprès. J'aime mieux que vous restiez ici; ce serait trop ridicule. Il y a de l'entêtement. Des femmes qui ne peuvent pas pleurer quand elles le veulent!

SOPHIE, *pleurant véritablement.*

Vous nous tourmentez trop aussi.

LOUISE, *de même.*

On n'a pas idée de chose pareille.

LES SIX AUTRES.

C'est vrai. (*Elles pleurent toutes.*)

LE BOURGMESTRE, dans le ravissement, les pousse dehors.

C'est bien; c'est parfait; c'est divin; allez comme cela; allez comme cela. Bon, bon; ne vous ralentissez pas. Allez, allez, allez.

(Elles sortent avec le maître de danse.)

SCÈNE XXIV.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL.

LE BOURGMESTRE, essoufflé.

Je me meurs. (Il se donne de l'air avec son mouchoir.) Quelle corvée! (A Gabriel.) As-tu vu le cortége?

GABRIEL.

Je n'en ai vu qu'une partie; mais c'est d'un triste...

LE BOURGMESTRE, avec joie.

Vraiment?

GABRIEL.

Je n'ai pas de raisons pour regretter le doyen; malgré cela, je ne pouvais pas m'empêcher d'être tout je ne sais comment.

LE BOUGMESTRE, se frottant les mains.

Tant mieux, tant mieux; c'est ce qu'il faut.... A nous deux à présent, mon garçon. Ton discours. Voilà déjà une partie de ma besogne en bon chemin; tâchons de ne pas manquer l'autre.

GABRIEL.

Ce n'est pas la plus facile.

LE BOURGMESTRE.

Parce que tu as ton discours à réciter? Qu'est-ce qu'un discours? ce n'est rien.

GABRIEL.

Mon père, ôtez-moi cette phrase: « Les récits de « cette journée mémorable charmeront long-temps « les loisirs de nos veillées. » Je ne sais pas comment on peut dire cela.

LE BOURGMESTRE.

Comme on peut dire le reste. Si tu vas chipoter sur chaque mot, tu n'en laisseras pas un. Ce ne sont pas des paroles d'Évangile non plus. Il faut qu'un discours ait une certaine étendue. Je m'étais informé pour savoir si l'on pouvait parler au prince de la mort de son père; ç'aurait été une circonstance favorable à faire valoir; on m'a dit de bien m'en donner de garde; je ne pouvais plus que me battre les flancs. Ainsi fais-moi grâce de tes scrupules, je t'en prie, et finissons-en. Y es-tu?

GABRIEL.

Qu'est-ce que je ferai de mes mains?

LE BOURGMESTRE.

N'y pense pas.

GABRIEL, lentement et de mauvaise grâce.

« L'imagination a peine à se figurer un bonheur « pareil à celui dont nous jouissons dans ce moment, « où il nous est permis de contempler les traits au- « gustes de notre souverain adoré.

LE BOURGMESTRE.

Pas trop mal. Continue.

GABRIEL, très-vite.

« Prince ô prince chéri.... »

LE BOURGMESTRE.

Plus doucement donc. Tu as l'air de dire « prinço. » Écoute-moi : « Prince », et puis compte en dedans, une, deux, trois, et repars : « ô prince chéri », et cætera.

GABRIEL.

« Prince.... » (Un silence.)

LE BOURGMESTRE.

Eh bien?

GABRIEL.

Mon père, je compte encore.

LE BOURGMESTRE.

As-tu fait?

GABRIEL, toujours très-vite.

« O prince chéri nos cœurs.... »

LE BOURGMESTRE.

Tu retombes dans la même faute. « O prince chéri « nos cœurs. » Tu ne connais donc pas la valeur des virgules? « O prince chéri », encore en dedans une, deux, trois, et puis: « nos cœurs pleins d'un reli« gieux amour.... »

SCÈNE XXV.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, MADAME ROLLER.

MADAME ROLLER.

Monsieur Roller, qu'est-ce donc que tu veux faire de tous ces carêmes-prenans qui viennent d'entrer dans la maison ?

LE BOURGMESTRE.

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MADAME ROLLER.

Tiens ; regarde plutôt.

LE BOURGMESTRE.

Eh ! ce sont messieurs les conseillers de la ville.

MADAME ROLLER.

Ils sont joliment fagotés.

(Elle sort.)

SCÈNE XXVI.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, FRITZ, BIRTOFF, HARTOG, MAKER, TORNMANN et HELFEN, ridiculement vêtus avec des habits habillés français.

LE BOURGMESTRE.

Bonjour, messieurs. Je vous ai reconnus tout de suite.

FRITZ.

Ce n'est pas maladroit, monsieur le bourgmestre,

car tout à l'heure c'est tout ce que nous pouvions faire que de nous reconnaître nous-mêmes.

LE BOURGMESTRE.

Je vais vous nommer tous les uns après les autres, si vous voulez. Vous, vous êtes monsieur Fritz; voilà monsieur Birtoff; ensuite monsieur Hartog; celui-ci... Ah! ah!... Qu'est-ce que celui-ci?... Ne me dites rien. (Il tourne autour de lui.) C'est bien un conseiller; vous ne me trompez pas?

MAKER, riant.

Comment! mon cousin, vous ne me reconnaissez pas? Je suis Maker.

GABRIEL.

J'avais envie de le dire.

LE BOURGMESTRE, à Maker.

Vous avez donc une perruque?

MAKER, avec bonhomie.

Oui. Comme les autres n'en ont pas, ça change davantage.

LE BOURGMESTRE.

Ça fait de la variété; c'est assez bien. Mais dites-moi donc ce qui vous a pris; vous ne pensiez pas à cela hier?

BIRTOFF.

Que si fait. Nous voulions vous surprendre.

LE BOURGMESTRE.

Vous ne pouviez pas le faire d'une manière plus agréable.

HARTOG.

On nous a dit que c'était l'étiquette.

TORNMANN.

Va pour l'étiquette, avons-nous répondu. Puisqu'il faut se déguiser pour paraître devant les princes, déguisons-nous.

HELFEN.

Le directeur du théâtre ne nous a pas trop écorchés. Devinez ce qu'il nous a loué ces habits.

LE BOURGMESTRE.

Ils ont l'air de seigneurs.

MAKER.

La main sur la conscience, vous ne nous trouvez pas trop mal?

LE BOURGMESTRE.

Bien loin de là. Il faut sauver le premier coup d'œil, par exemple; mais ensuite on s'y accoutume on ne peut mieux. Marchez un peu pour voir. (Ils marchent tous les six à la suite l'un de l'autre.) C'est étonnant. Regarde donc, regarde donc, Gabriel. Je suis bien sûr que nulle part Son Altesse n'aura rien vu d'aussi complet. Marchez, marchez toujours.

HARTOG, marchant et sans détourner la tête.

Ce qu'il y a de gênant, ce sont les épées.

TORNMANN, de même.

Puisqu'il en faut.

HARTOG, toujours marchant.

Je le sais bien; mais ça n'empêche pas de dire que c'est gênant.

FRITZ.

Oui, parce que ça tape dans les jambes.

LE BOURGMESTRE.

Allez, allez; ne vous arrêtez pas..... Sur mon honneur, il est impossible de deviner qui vous êtes. (Avec enthousiasme.) Arrêtez-vous. (Les six conseillers s'arrêtent.) Ma crise est passée; je n'ai plus de colique; je n'ai plus de gastrite; je n'ai plus d'entrailles; je n'ai plus rien. Vous avez tout calmé, tout apaisé, tout guéri... Formez un demi-cercle derrière moi. (Ils forment un demi-cercle au milieu duquel se place le bourgmestre.) Non, non, je ne renoncerai pas à l'honneur de paraître entouré d'un pareil cortége. Je reprends mes fonctions, je reprends mon discours. Réjouis-toi, mon Gabriel, ce qui faisait ton tourment va devenir pour ton père la source du triomphe le plus éclatant. (Il avance quelques pas et déclame avec feu le commencement de son discours.)

« L'imagination a peine à se figurer un bonheur
« pareil à celui dont nous jouissons dans ce moment
« où il nous est permis de contempler les traits
« augustes de notre souverain..... »

UNE VOIX DU DEHORS.

C'est le prince!

LE BOURGMESTRE, se retournant sur les conseillers.

Sans doute, c'est le prince.

FRITZ.

Nous n'avons pas parlé.

LA VOIX DU DEHORS.

C'est le prince! c'est le prince!

LE BOURGMESTRE.

Le prince! Quoi! c'est déjà le prince! Il vient trop tôt. (Il appelle.) Ma femme! madame Roller! Le prince! (A son fils.) Gabriel, vite, qu'on m'apporte mon habit, une cravate. (Gabriel sort.) Ce n'est pas ainsi que cela devait se passer. (Aux conseillers qui se disposent à s'en aller.) Messieurs, messieurs, un instant.

MAKER.

Si c'est le prince!

FRITZ.

Nous ne voulons pas perdre nos frais.

LES QUATRE AUTRES.

Dame! c'est tout simple.

LE BOURGMESTRE.

Attendez-moi, au moins. (Il appelle.) Madame Roller!

SCÈNE XXVII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME ROLLER, vêtue en riche bourgeoise allemande.

MADAME ROLLER.

Madame Roller! madame Roller! Si madame Roller est ici, qui est-ce qui recevra le prince, puisque les autres ont la colique?

LE BOURGMESTRE.

Avant de recevoir le prince, il faut qu'il soit entré dans la ville.

MADAME ROLLER.

Il y est entré. Ce qu'on avait pris pour le doyen, c'était lui.

LE BOURGMESTRE, *pétrifié*.

C'était lui !

MADAME ROLLER.

Un fourgon qui suivait sa voiture a fait croire que c'était le char du doyen ; de là le quiproquo. Je descends, car il doit être à la porte.

LE BOURGMESTRE.

Attends donc une minute. Eh bien ! on n'avait pas ôté les draps noirs de l'arc de triomphe? Les jeunes filles ont donc pleuré devant lui? Les troupes l'ont donc reçu avec l'arme renversée, le crêpe au bras et les tambours voilés? Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! (Il se cache la figure avec ses mains.)

MADAME ROLLER.

Pourquoi aussi faire tant de bêtises pour un doyen? Il fallait tout réserver pour le prince.

SCÈNE XXVIII.

LES PRÉCÉDENS, GABRIEL.

GABRIEL.

Le prince va descendre chez madame de Wolfag.

MADAME ROLLER.

Chez madame de Wolfag ! Voyez un peu. Chez madame de Wolfag ! quelle intrigante !

FRITZ, aux autres conseillers.

Messieurs, courons chez madame de Wolfag.

TOUS.

Oui, oui.

(Ils sortent avec précipitation.)

SCÈNE XXIX.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, GABRIEL.

MADAME ROLLER, regardant sortir les conseillers.

Les lâches ! Ils n'ont donc pas lu l'histoire romaine? Ils sauraient que des magistrats doivent mourir sur leur chaire curule. Au surplus, il ne nous arrive que ce que nous avons mérité. C'était à l'Hôtel-de-Ville que le prince devait être reçu.

LE BOURGMESTRE, d'une voix languissante.

Que tu es drôle quand tu t'y mets. Tu m'as fait observer toi-même que l'Hôtel-de-Ville était encombré de ménages qui s'y étaient installés petit à petit, et qu'il n'y avait de disponible que la salle du conseil qui tombe en ruines.

MADAME ROLLER.

Comment aurais-je pu vous faire observer cela? Voilà la première fois que j'en entends parler.

LE BOURGMESTRE.

Tu ne savais pas non plus que les cuisines n'étaient pas en état de servir, à cause du salpêtre que les Français y avaient fait pendant si long-temps?

MADAME ROLLER.

Vous rêvez, monsieur Roller. Du salpêtre ! Est-ce que les femmes se mêlent de ces choses-là ?

LE BOURGMESTRE.

Te rappelleras-tu au moins que tu m'as dit : « Si « le prince descendait à l'Hôtel-de-Ville, il en serait « quitte pour donner son buste ou promettre son « portrait, et ça ne ferait d'honneur à personne ?

MADAME ROLLER.

Que je reconnais bien là madame Wolfag, toujours dissimulée, toujours perfide ! Elle aura une bague ou quelque colifichet ; mais elle verra ce qu'il lui en coûtera.

SCÈNE XXX.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, GABRIEL, M. HERMANN.

M. HERMANN.

J'espère, monsieur et madame Roller, que vous avez bien pris votre parti.

MADAME ROLLER.

Ah ! si nous l'avons pris ; nous sommes enchantés. C'est un grand débarras.

M. HERMANN.

Savez-vous que le prince devait visiter la citadelle et passer la garnison en revue ? Ce n'était pas bien

effrayant; cependant ils ont encore trouvé moyen de l'en empêcher. La comtesse qui l'accompagne ne veut pas qu'il s'éloigne d'elle sous aucun prétexte, tant elle à l'esprit troublé de l'entrée funèbre qu'ils ont faite dans la ville. Monsieur le commandant ne doit pas être trop fâché de l'aventure.

MADAME ROLLER.

Je parierais qu'il s'entend avec elle.

LE BOURGMESTRE.

Ah! ma femme, une dame comme cela!

MADAME ROLLER.

Une dame comme cela, c'est grand'chose. Si le prince eût voyagé avec la princesse, il serait descendu chez nous, j'en suis sûre. C'était convenable; c'était décent. Mais madame de Wolfag, qui aime tout ce qui brille, est beaucoup meilleure que moi pour recevoir une pareille hôtesse.

SCÈNE XXXI.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, M. HERMANN, GABRIEL, UN PAGE.

LE PAGE.

Monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE.

C'est moi.

LE PAGE, lui remettant une boîte et une lettre.

Par ordre du prince, de la part de madame la comtesse d'Altenkirch.

(Il sort.)

MADAME ROLLER.

Voyons la boîte. (Elle l'ouvre et en tire une lorgnette.)

LE BOURGMESTRE.

Voyons la lettre. (Il lit.)

« Monsieur le bourgmestre,

« Le prince, dont vous connaissez la bonté, dé- « sire que vous sachiez qu'il ne vous en veut pas de « la confusion qui s'est établie dans votre double cé- « rémonie. Il trouve même que cette confusion pré- « sente une idée morale. Pour moi, elle m'avait « inspiré des idées bien tristes. Afin de les dissiper, « Son Altesse permet que je vous envoie une lor- « gnette que je porte dans tous mes voyages, et qui « est excellente. En en faisant usage, vous pourrez, « je l'espère, distinguer d'un peu loin un prince « vivant, d'un doyen mort.

« Comtesse D'ALTENKIRCH. »

La plaisanterie est amère.

MADAME ROLLER.

Non, puisque la lorgnette est garnie de brillans qui doivent être de vrais brillans; cela n'est pas douteux; c'est une plaisanterie de grande dame. Dans un poste élevé comme celui qu'elle occupe, il lui est bien permis d'avoir un peu de malice. (Elle regarde son

mari à travers la lorgnette.) De ce côté-ci, monsieur Roller, tu me parais presque un grand homme.

LE BOURGMESTRE.

Si j'étais le maître, assurément je renverrais ce joujou. Quel droit cette comtesse a-t-elle de nous faire des présens?

MADAME ROLLER.

Mais en parlant de cela, je pense qu'ils ont préparé leur dîner dans ma batterie de cuisine. Je ne veux pas qu'elle soit emportée chez madame de Wolfag. Venez voir avec moi, monsieur Hermann. Ce serait trop fort.

(Elle prend le bras de M. Hermann, et sort avec lui.)

SCÈNE XXXII.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, ensuite SOPHIE, LOUISE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, THÉRÈSE, BATHILDE et GERTRUDE.

LE BOURGMESTRE.

Il est impossible qu'un homme puisse éprouver plus de contrariétés que je n'en ai eues aujourd'hui. Il faut croire que je suis à la fin.

GABRIEL.

Qu'est-ce que veulent donc encore ces demoiselles?

SOPHIE.

Nous venons chercher nos bouquets. Nous avons

si mal pleuré devant le prince, qu'on nous a conseillé, pour prendre notre revanche, de danser devant le doyen.

LE BOURGMESTRE.

Vous allez vous couvrir de ridicule; c'est une mystification. On se moque de vous.

LOUISE.

Pourquoi cela donc? Nous savons mieux danser que nous ne savons pleurer.

URSULE.

La garnison, le clergé, le chapitre même ont laissé là le doyen pour aller faire la cour à Son Altesse; il faut bien que nous fassions quelque chose pour le doyen.

LE BOURGMESTRE.

Mais danser! Songez-y donc, mesdemoiselles. Danser! A quoi cela ressemble-t-il?

MARIE.

Ce qui ne ressemblerait à rien, ce serait d'aller pleurer à présent. Toute la ville est en réjouissance.

ULRIQUE.

On ne voit que des fleurs et des drapeaux à chaque fenêtre.

THÉRÈSE.

Le doyen n'avait qu'à ne pas laisser passer son tour.

SOPHIE.

Nous ne serons pas plus ridicules que messieurs du conseil de ville avec leurs habits de carnaval.

LE BOURGMESTRE.

Y en a-t-il au moins parmi vous une qui soit plus raisonnable que les autres?

BATHILDE.

Nous sommes toutes raisonnables, et nous voulons danser.

LE BOURGMESTRE, à Gertrude.

Mais vous, mademoiselle Gertrude?

GERTRUDE.

Je veux danser.

LE BOURGMESTRE, à Marie.

Et vous, mademoiselle Marie?

MARIE.

Je veux danser.

LE BOURGMESTRE, se promenant avec une grande agitation.

C'est une fantaisie de femme, le diable n'y pourrait rien. Ah! pauvre Roller, cela t'apprendra une autre fois à te mêler de ce qui te regarde.

LOUISE.

Il faut laisser ici nos voiles noirs, mesdemoiselles.

URSULE.

Elle a raison.

BATHILDE.

Suis-je décoiffée?

THÉRÈSE.

Et moi?

(Elles s'arrangent toutes devant une glace.)

SOPHIE,

Au doyen, mesdemoiselles, au doyen!

TOUTES.

Partons.

(Elles sortent en courant.)

SCÈNE XXXIII.

LE BOURGMESTRE et GABRIEL.

LE BOURGMESTRE.

Si l'on avait véritablement la vivacité de sentimens qu'on cherche à faire paraître en certaines circonstances, on mourrait de chagrin en se voyant désappointé comme je le suis.

GABRIEL, prenant les mains de son père, et le regardant d'un air du plus grand intérêt.

Heureusement vous êtes raisonnable, n'est-ce pas, mon père? Vous savez bien que, de toutes ces choses-là, on en laisse plus qu'on n'en prend. Vous êtes déjà assez malade; n'allez pas le devenir davantage. O mon Dieu! il ne manquerait plus que cela.

LE BOURGMESTRE, embrassant son fils.

Cher enfant! ce que tu me dis est plus touchant que tous les discours que l'on pourra jamais inventer. Cela part du cœur, au moins.

GABRIEL.

Vous avez fait tout ce que vous avez pu faire.

LE BOURGMESTRE.

L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

LE MARIAGE
D'INCLINATION,
OU
QUI REFUSE, MUSE.

PERSONNAGES.

MADAME D'HERVIN.
EUPHÉMIE, belle-fille de madame d'Hervin.
MADEMOISELLE DOROTHÉE, cousine d'Euphémie.
MONSIEUR DE SIRVAUX, oncle d'Euphémie.
MONSIEUR DE VILMONT.
UN CAPITAINE.
BABET, servante.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente un salon. Une fenêtre ouverte est sur le côté, et près de cette fenêtre, une table sur laquelle on voit des papiers, des crayons, une boîte de couleurs et une corbeille contenant des ouvrages de femme. Au lever du rideau, une lettre, jetée par la croisée, tombe sur la table.



M.R DE VILMONT.

SUIS-JE ASSEZ MALHEUREUX, MA PAUVRE ENFANT.

Le Mariage d'Inclination, Sc. XVII.

LE MARIAGE
D'INCLINATION.

SCÈNE I.

EUPHÉMIE *entre lentement et de l'air d'une personne qui réfléchit. Elle s'approche de la table, aperçoit la lettre, la regarde de tous côtés sans l'ouvrir, et la cachant sous des papiers, elle appelle :*

Babet !

SCÈNE II.

EUPHÉMIE, BABET.

BABET.

Mamzelle.

EUPHÉMIE.

Pourquoi cette fenêtre est-elle ouverte?

BABET.

C'est vrai, mamzelle.

EUPHÉMIE.

Je vous ai pourtant recommandé bien des fois de la tenir fermée, quand il n'y avait personne ici. Cette salle est au niveau de la rue, et quelqu'un qui aurait de mauvaises intentions n'aurait pas besoin de se donner beaucoup de peines pour la démeubler entièrement.

BABET.

Oh! mamzelle, il passe si peu de monde dans cette rue.

EUPHÉMIE.

Ce serait une sécurité de plus pour des voleurs.

BABET.

On y prendra garde à l'avenir, mamzelle.

EUPHÉMIE.

A-t-on apporté quelque lettre ce matin?

BABET.

Pour qui, mamzelle?

EUPHÉMIE.

Pour mon père, pour ma belle-mère ou pour moi?

BABET.

Tout ce que je sais, c'est que je n'ai rien vu.

EUPHÉMIE.

C'est bon.

(Babet sort.)

SCÈNE III.

EUPHÉMIE retire la lettre de dessous les papiers.

Cette lettre aura été jetée par la fenêtre, et je parierais qu'elle est de monsieur Chauvin. Quel homme ennuyeux! Que veut-il? Il semble qu'il ait formé le projet de m'épouser de guerre lasse. Ma belle-mère

lui a donné son congé, il devrait se le tenir pour dit. (Elle ouvre négligemment la lettre.)

« Mademoiselle,

« Sans manquer au respect que je dois à la déci- « cision de votre famille... (Elle regarde la signature.) Je ne me suis pas trompée, c'est de lui. (Elle continue.) « ... je crois « cependant pouvoir me permettre de vous adresser « quelques plaintes sur l'espèce d'affectation que « vous mettez à m'éviter partout où j'ai le bonheur « de vous rencontrer. » (D'un ton d'ironie.) C'est bien touchant. (Elle chiffonne la lettre et la met dans son panier.) Ne faudrait-il pas qu'après l'avoir congédié, je le recherchasse avec empressement, que je lui fisse des mines? C'est comme monsieur de Libours, qui veut absolument que je lui dise si sa demande m'agrée avant de s'adresser à mon père. Comme sa demande ne m'agrée pas, je n'ai rien à lui répondre, et il recommence toujours..... Mon Dieu! que c'est difficile de trouver un mari qui convienne à une jeune personne et qui convienne à ses parens...... car, sans les parens! (Elle soupire.) Je viens pourtant d'entrer dans ma vingt et unième année!.... Vingt et un ans! Quand je me réveille, c'est la première idée qui me vient à la tête, et je crois rêver encore. Vingt et un ans! Fille majeure!..... Le temps va trop vite; il vous pousse, il vous presse avant qu'on ait pu se reconnaître. On ne peut pourtant pas épouser le premier venu.

(Elle va près de la table, tire d'un tiroir une petite glace dans laquelle elle se regarde pendant quelque temps; puis elle la pose contre la croisée de manière à ce qu'elle seule puisse l'apercevoir. Elle s'assied ensuite, prend de l'ouvrage, et après avoir passé sa main sur ses cheveux, elle commence à travailler.)

Je ne pourrai plus compter tous les maris que j'ai refusés. Quand je pense qu'il y a eu un temps où je mettais à cela de l'amour-propre..... Si j'avais épousé ce pauvre monsieur d'Herbilly, je serais veuve à présent ; ou si je m'étais décidée pour monsieur de Merlet, je serais la femme d'un homme en place ; j'aurais un train de maison, un équipage! Tous ceux qui se présentent aujourd'hui ne sont pas plus aimables, et ils n'ont rien... que de l'amour, soi-disant. Si je n'avais pas de dot, je pourrais les croire..... ou du moins s'ils me plaisaient, je pourrais me faire illusion.......
(Elle soupire.)

J'entends, ce me semble, les pas du capitaine. (Avec un air de satisfaction.) Oh! c'est bien lui; je reconnais le bruit de ses éperons. (Elle baisse la tête et paraît travailler avec plus d'application.)

SCÈNE IV.

EUPHÉMIE, LE CAPITAINE, dans la rue.

LE CAPITAINE.

Déjà à l'ouvrage, mademoiselle Euphémie.

EUPHÉMIE, avec une légère surprise.

Ah! c'est vous, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

Vous avez quitté le bal de bien bonne heure hier au soir.

EUPHÉMIE.

Quand mon père a sa goutte, il ne veut pas que nous rentrions tard.

LE CAPITAINE.

Je me suis retiré presque aussitôt que vous.

EUPHÉMIE.

Est-ce que vous vous ennuyiez ?

LE CAPITAINE.

Dès qu'on est seul..... (Euphémie feint de ne pas le comprendre et d'être tout occupée de son ouvrage.) Mais vous vous abîmez les yeux, mademoiselle Euphémie. Quelque jolie que me paraisse cette broderie, elle ne vaudra jamais ce qu'elle vous coûte.

EUPHÉMIE.

Il faut bien faire quelque chose (Regardant furtivement sa glace.) D'ailleurs, je me soucie bien de mes yeux.

LE CAPITAINE.

La robe que vous aviez hier venait de Paris ?

EUPHÉMIE.

Non, vraiment.

LE CAPITAINE.

Ce que vous portez me paraît toujours d'un goût si parfait !..... C'est ce que me disait notre colonel : « Mademoiselle Euphémie et madame sa belle-mère « sont toujours mieux mises que personne. »

EUPHÉMIE, avec malice.

Même que madame de Saint-Sérat ?

LE CAPITAINE.

Vous êtes méchante.

EUPHÉMIE.

Quelle méchanceté y a-t-il à cela ?

LE CAPITAINE.

Je vous assure que c'est un conte que l'on a fait sur le colonel. Il fait le galant avec toutes les dames, mais c'est plutôt par habitude.....

EUPHÉMIE.

Pourquoi donc le défendre ? Je ne l'accuse pas.

LE CAPITAINE.

Le colonel a quarante ans d'ailleurs ; il serait presque mon père.

EUPHÉMIE.

Je trouve que l'âge ne fait rien quand on est aimable.

LE CAPITAINE.

Cependant un jeune homme de vingt-quatre ans...

EUPHÉMIE.

J'entends quelqu'un qui descend ; on pourrait entrer dans cette salle..... Adieu, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

Au revoir, mademoiselle Euphémie.

SCÈNE V.

EUPHÉMIE, seule.

Je ne puis plus souffrir entendre parler d'âge, à présent que je sais combien cela vient vite!..... Ce pauvre capitaine! Il n'a que la cape et l'épée.... C'est dommage.

SCÈNE VI.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Bonjour, ma jolie petite cousine. Je viens de voir mon oncle; il est toujours bien souffrant.

EUPHÉMIE.

Cette goutte est une chose horrible, parce qu'on n'y connaît de remède que la patience.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

C'est le remède à tous les maux. Et toi, depuis trois mois que je ne suis venue en ville, où en es-tu? Dans mon château, comme l'appellent les paysans, j'ai bien entendu parler de quelque chose; mais il me paraît que rien ne tient. Veux-tu sérieusement te marier?

EUPHÉMIE.

Pouvez-vous me demander cela?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Moi, plus qu'une autre, puisqu'à trente-six ans je suis encore fille.

EUPHÉMIE.

Mais vous, ma cousine Dorothée, vous êtes une personne à part. Vous avez de l'esprit, je n'en ai pas. Vivre seule à la campagne ne vous paraît rien; moi j'y mourrais. Vous avez perdu vos parens de bonne heure, vous vous êtes accoutumée à être votre maîtresse.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

On s'accoutume si vite à cela. Ainsi tu veux te marier?

EUPHÉMIE.

Oui.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Eh bien! il n'y a qu'une chose à faire, c'est de te marier.

EUPHÉMIE, avec un peu d'humeur.

En effet, c'est bien facile.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

La preuve, c'est qu'il se fait des mariages tous les jours.

EUPHÉMIE.

Des mariages, oui; mais de bons mariages.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Le jour qu'ils se font, tous les mariages sont bons. C'est donc l'avenir? Qui est-ce qui connaît l'avenir?

EUPHÉMIE.

En vérité, je ne serais pas très-exigeante.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Enfin, tu es comme toutes les jeunes filles; tu ne voudrais pas d'un mari âgé ou maladif?

EUPHÉMIE.

Certainement non.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Ou qui serait sot, sans usage?

EUPHÉMIE.

Ni vous non plus.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Je n'en veux d'aucune manière. Un homme mal fait, ou d'un visage désagréable, ne te paraîtrait pas, j'en suis sûre, une acquisition bien précieuse.

EUPHÉMIE.

Vous mettez tout au pis.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Il faudrait qu'il eût une fortune égale à la tienne, à peu près; une famille, une position, et que tu pusses croire aussi qu'il a quelque goût pour toi.

EUPHÉMIE.

Sans cela, comment se déciderait-on ?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Eh bien! tu es absolument comme toutes les

jeunes personnes qui ne sont pas difficiles. Tu ne demandes qu'un mari jeune, bien portant, spirituel, ayant de bonnes manières, d'une figure agréable, d'une taille avantageuse; mais qui ait de la fortune, une famille considérée pour pouvoir l'aider dans son avancement, quand il t'aura épousée d'amour.

EUPHÉMIE.

Où avez-vous vu tout cela?

MADEMOISELLE DOROTHÉE, lui prenant les mains d'un air affectueux.

Dans ce que tu viens de me dire, ma chère petite.

EUPHÉMIE.

Ma cousine, vous êtes vraiment trop gaie pour moi.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Parce que tu as peut-être dansé beaucoup hier, et que tu es un peu fatiguée ce matin. Avec qui serait-on gai, si on ne l'était pas avec un enfant de ton âge? Quoique j'en aie presque le double, je me le rappelle comme si j'y étais encore. Avec quel soin je relevais mes cheveux, je les bouclais, je les arrangeais! quelle attention j'apportais au choix d'une collerette ou d'un pauvre petit fichu! Aucune couturière ne pouvait parvenir à me faire un corsage de robe qui me satisfît complètement; la finesse de ma taille ne m'y paraissait jamais assez en évidence; et cependant j'assurais que je n'étais pas coquette, que le hasard seul présidait à ma toilette. J'avais bonne grâce, parce que la nature l'avait voulu ainsi. Quant

à moi, je n'y prenais pas garde. Mais si j'étais à une fenêtre basse, comme tu es à la tienne dans ce moment-ci, un petit miroir, caché bien adroitement comme qui dirait celui-ci..... (Elle indique le miroir qu'Euphémie a placé devant elle.)

EUPHÉMIE.

Ma cousine!

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Eh! ma chère enfant, un cheveu se dérange si vite; il faut si peu de temps à une collerette pour prendre un mauvais pli, que, quelque désintéressée que l'on soit sur ces sortes de misères, encore est-il de la prudence d'avoir quelque chose qui vous en avertisse. On croit que les hommes ne prennent pas garde à cela; les hommes voient tout; et il n'est pas agréable qu'un capitaine, par exemple, aille dire à son camarade : « Mademoiselle Euphémie n'était « pas coiffée aujourd'hui aussi bien qu'elle l'était « hier. »

EUPHÉMIE.

Comment savez-vous ?...

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Parce que j'étais avec ta belle-mère à la fenêtre au-dessus de la tienne.

EUPHÉMIE.

Ma belle-mère a vu aussi le capitaine?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Non, rassure-toi. Madame d'Hervin était, par bonheur, dans un de ces momens si fréquens pour elle,

où elle ne voit qu'elle; et, quoique votre conversation me soit parvenue presque tout entière, ma belle-tante n'en a pas entendu un mot.

EUPHÉMIE.

Que vous disait-elle donc?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Ce qu'elle répète toujours, le désagrément, à son âge, d'être la femme d'un homme souffrant, les privations que cela lui impose; et puis cependant les compensations qu'elle trouve dans l'affection extraordinaire qu'elle a pour toi, malgré les soins que demande la surveillance d'une jeune personne, soins qui me paraissaient très-plaisans, comme bien tu dois penser.

EUPHÉMIE.

En effet, elle est assez bonne pour moi depuis quelque temps.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Depuis qu'on vous a prises pour les deux sœurs.

EUPHÉMIE.

Comparativement à mon père, elle est fort jeune.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Elle a quatre ans de plus que moi; si je suis une vieille fille, elle doit être au moins une femme fort raisonnable, et ne pas se donner sans cesse comme une victime, parce qu'elle a épousé un homme qui a fait sa fortune; car elle n'avait rien.

EUPHÉMIE.

Vous ne l'avez jamais aimée.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Je ne hais personne; mais, en général, rien ne m'ennuie comme ces éternités de jeunesse que je vois à tant de femmes. Il semble que l'âge ne doit pas signifier pour elles ce qu'il signifie pour les autres. A quarante ans, il me semble qu'il est bien temps de s'accoutumer à ne plus être une pastourelle. C'est même un très-bon calcul. Au lieu de passer pour un être amphibie, pourquoi ne pas accepter tout de suite d'être une femme aimable de quarante ans? N'y a-t-il donc plus de qualités pour cet âge-là? Madame Dumieu, madame Joinville ne sont-elles pas charmantes? Je suis persuadée qu'elles plaisent beaucoup plus que ces figures dont les muscles sont toujours en travail.

EUPHÉMIE.

Parlez plus bas; car je crois entendre ma belle-mère.

SCÈNE VII.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE, MADAME D'HERVIN.

MADAME D'HERVIN, *donnant à Euphémie une lettre décachetée.*

Tenez, Euphémie. (*Euphémie prend la lettre et la lit bas.*) Vous voyez que j'ai aussi bien réussi avec celui-là qu'avec monsieur Chauvin. Vous n'en entendrez plus parler.

EUPHÉMIE.

De succès en succès pareils, je pourrai bien rester fille.

MADAME D'HERVIN.

Est-ce que vous le regrettez?

EUPHÉMIE.

Aujourd'hui il serait dangereux de me faire des questions.

MADAME D'HERVIN.

Vraiment, mon cœur, vous me mettez au supplice. Il ne faut pas abuser des sentimens que j'ai pour vous au point de me rendre aussi malheureuse. (A mademoiselle Dorothée.) Vous regardez mon châle. Ce n'est pas du cachemire; mais c'est joli, n'est-il pas vrai?

MADEMOISELLE DOROTHÉE, froidement.

Très-joli.

MADAME D'HERVIN.

Parlez-lui donc, mademoiselle Dorothée. C'est monsieur de Cheffy qu'elle a l'air de regretter; monsieur de Cheffy qui est positivement de la création du monde. (A Euphémie.) Ah! mon enfant, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari âgé pour une jeune femme.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, d'un air d'impatience.

Où prenez-vous vos gants?

MADAME D'HERVIN.

Toujours à Paris. C'est comme les souliers, on ne les fait bien que là. (Avec un visage composé.) J'ai moins souf-

fert qu'une autre, parce que, grâce au ciel, je n'ai jamais envisagé la vie que comme une carrière de résignation; mais être sans cesse avec une personne qui n'a ni vos goûts, ni vos sentimens, ni même votre langage...... (Levant les yeux au ciel.) Ma chère Euphémie, croyez-moi, c'est assez d'une victime dans une famille.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, toujours impatientée.

Qui est-ce qui m'a dit que mademoiselle Levasseur ne travaillait plus pour vous?

MADAME D'HERVIN.

C'est une exagération; je lui donne toujours mes petites robes et une grande partie de mon blanc, parce qu'elle coud fort bien; mais pour les parures de bal, pour tout ce qui est garnitures, il m'a fallu y renoncer.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Tant pis: c'est une fille que j'aime de tout mon cœur; elle est si douce, si complaisante, si recommandable, si vertueuse.

MADAME D'HERVIN.

Oh! mais, j'ai fait une réflexion là-dessus. Il y a long-temps que j'ai vérifié qu'en fait de chiffonnage, les personnes vertueuses n'avaient pas autant de goût que les autres. (D'un autre ton.) Monsieur d'Hervin est goutteux, il a des manies; tout le dérange; il dit qu'il a besoin de sommeil; et quand par hasard nous le traînons à quelque fête avec nous, c'est pour le voir s'asseoir dans un coin d'où il ne bouge plus, et

près duquel, vous entendez bien, j'évite de passer, parce qu'en général rien n'est désagréable pour une femme comme de s'entendre demander à chaque fois par un mari : « En avez-vous assez ? »

MADEMOISELLE DOROTHÉE, *avec une légère teinte d'ironie.*

Comment donc ? c'est plus que désagréable, c'est humiliant.

MADAME D'HERVIN.

N'est-ce pas ? Il ne faut pas que cet enfant recommence cette existence-là. Elle et moi nous sommes encore d'âge à aimer les distractions. Du moins si elle a un mari qui ressemble à quelque chose, il nous conduira partout, et nous ne serons plus obligées de quitter une assemblée tout juste au moment où on s'y plairait le plus. Il me semble que je parle dans son intérêt.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

On ne peut pas s'y méprendre.

MADAME D'HERVIN,

Je suis contente que vous lui disiez cela, parce que je m'aperçois souvent que j'ai besoin de caution auprès d'elle. Mon caractère pourtant devrait lui être connu. N'ayant pas eu d'enfant, il est tout naturel qu'elle et son frère soient devenus les miens. Grondez-la, vous qui êtes la raison même ; je vous la livre, parce que croyant faire un chef-d'œuvre en lui apportant cette lettre tout de suite, j'avais quitté une ouvrière à laquelle j'étais en train d'expliquer un petit bonnet assez difficile à faire comprendre. (Bas à

mademoiselle Dorothée.) Les jeunes filles sont des têtes sans cervelle; voilà le mot.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

EUPHÉMIE.

Je croirais que madame d'Hervin triomphe chaque fois qu'elle est parvenue à rompre un mariage pour moi.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Pourquoi l'en charges-tu? Est-ce que vraiment tu aurais pensé à monsieur de Cheffy?

EUPHÉMIE.

Enfin c'en est un de moins. Parmi toutes les réflexions que je fais, il aurait pu avoir son tour.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Dans ce moment-ci, qu'est-ce qu'il te reste encore de soupirans?

EUPHÉMIE.

Mais, en soupirans avoués, je ne vois plus guère que le substitut.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Épouse-le.

EUPHÉMIE.

Ah! c'est qu'il est si mauvaise langue.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Et, dans son état, cela ne fera que croître et embellir; il faut s'y attendre.

EUPHÉMIE, avec dépit.

J'ai déjà vingt et un ans!... Ma cousine, si je prenais le parti que vous avez pris?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

De rester fille! ah! chère petite, penses-y bien avant. Jusqu'à vingt-cinq ans, c'est terrible. Quoique je n'eusse pas de belle-mère, que je fusse à peu près libre, je ne pourrais pas te dire ce que j'ai souffert. Être seule, isolée; n'avoir personne qui vous aime, pas d'avenir, de famille.... Toutes les chimères que l'on se fait! comme si avec un mari et des enfans on était sûre de n'être jamais délaissée. Mais tout cela forme dans la tête un chaos qui vous assomme. Les femmes les moins heureuses dans leur ménage, au lieu de vous faire réfléchir, vous paraissent des objets d'envie; enfin elles sont femmes; elles sont madame. Tu ne te doutes pas de toutes les puérilités qu'on se forge.

EUPHÉMIE.

Vieillir sans considération!

MADEMOISELLE DOROTHÉE, très-gaiement.

Quant à cela, tu te trompes. Une vieille fille peut avoir de la considération tout comme une autre. Outre qu'elle a la ressource de se faire faire chanoinesse, je viens encore de refuser d'être une des personnes les plus considérées de mon village. Sans in-

trigue, sans me donner le moindre mouvement, de l'assentiment général, je pouvais être, si je l'avais voulu, nommée doyenne des vierges.

EUPHÉMIE.

Doyenne des vierges !

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Tu ne sais pas ce que c'est, parce que, dans les villes, cette dignité a généralement moins d'importance que dans un village; mais c'est un poste très-envié. La doyenne des vierges est, comme tu t'imagines bien, la plus vieille fille de l'endroit; passé cela, tout le reste n'est qu'agrément. Les jours de procession surtout, c'est une souveraine; elle fait manœuvrer son petit bataillon de vierges comme elle l'entend; elle les pousse, elle les tape, elle les bouscule à sa fantaisie. Aussi la redoute-t-on comme la foudre, quand par malheur on a une robe ou un voile qui ne sont pas selon l'ordonnance.

EUPHÉMIE.

Je vous envie votre gaieté.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Il faut pourtant bien que je te fasse comprendre qu'un vieille fille n'est pas toujours un objet de réprobation. Je n'avais qu'à accepter cette tracasserie, sauf les appointemens, j'avais un véritable ministère avec son importance, ses rigueurs, ses récompenses; mais je me suis rendu justice, il me manquait une qualité.

EUPHÉMIE.

Laquelle donc?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Je ne suis pas bossue, et c'est comme une condition de cet emploi-là. Du moins est-ce l'excuse que j'ai donnée au bedeau, qui en a paru frappé.

EUPHÉMIE.

Avec votre imagination, je crois bien que vous pouvez vous passer de mari. Vous ne devez jamais vous ennuyer.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Jamais. Les autres m'ennuient bien quelquefois; mais moi je ne suis pas assez maladroite pour m'ennuyer moi-même.

EUPHÉMIE.

Voilà ce qui me manque. J'ai des jours où l'existence me pèse, où je rêve tout éveillée, comme si j'avais le cauchemar; il me semble que ma vie soit finie.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Allons donc, allons donc; tu vas tomber dans les vapeurs. La vie recommence tous les jours. Qu'il te vienne un petit museau tourné à ta fantaisie, et tu verras si l'existence te pèse. Tu n'aimes donc personne?

EUPHÉMIE, lui prenant la main avec affection.

Vous.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, l'embrassant.

Tu fais bien, Euphémie. Mais enfin le capitaine de ce matin?

EUPHÉMIE.

Ah! si j'aimais monsieur le capitaine, j'en aimerais bien d'autres, car je parle de même avec tous les jeunes gens.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Ainsi ton cœur est libre.

EUPHÉMIE.

Non, parce qu'il désire je ne sais quoi.

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, EUPHÉMIE, BABET.

BABET.

Mamzelle, v'là monsieur vot' oncle, le frère de madame vot' mère défunte. Il m'avait envoyée voir si madame vot' belle-mère était ici, parce qu'ils ne sont pas cousins ensemble, comme vous savez..

EUPHÉMIE.

Allez donc, Babet. Vous le laissez là.

BABET.

Il veut vous parler seul, à ce qu'il paraît....

EUPHÉMIE.

Finissez, Babet.

BABET, à part, en s'en allant.

Quand est-ce sera-t-elle mariée pour changer de caractère?

(Elle sort.)

SCÈNE X.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE, ensuite M. DE SIRVAUX.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Je vais m'en aller.

EUPHÉMIE.

Non, ma cousine. Quelque chose qu'il ait à me dire, je suis bien sûre que vous ne le gênerez pas; il vous aime beaucoup.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, à M. de Sirvaux.

Monsieur, si vous me trouvez de trop, vous n'avez qu'à dire.

M. DE SIRVAUX.

Comment donc, mademoiselle! je suis au contraire enchanté de vous voir. Vous êtes toujours au milieu de vos bois comme une Dryade, et c'est une rareté bien précieuse que de vous rencontrer en ville. Et toi, mon Euphémie, que deviens-tu? J'arrive de Paris, je ne sais rien. Combien de douzaines d'amoureux as-tu encore refusés? (Mademoiselle Dorothée lui fait des signes.) Il ne faut donc pas lui parler de cela?

EUPHÉMIE.

Pardonnez-moi, mon oncle; j'en ai trop refusé.

M. DE SIRVAUX.

Tu n'en as refusé qu'un de trop, puisque tu ne peux

en épouser qu'un. Ton père aura encore cherché à faire des économies. S'il ne veut rien ajouter au bien qui te vient de ta mère, cela te donne moins de choix. Les maris deviennent très-rares; les jeunes gens réfléchissent; le luxe augmente tant!

EUPHÉMIE.

Je n'ai pas le goût du luxe.

M. DE SIRVAUX.

Tu crois cela. Tu es peut-être, sans t'en douter, comme une dame que j'ai rencontrée à Paris, qui assurait qu'elle se priverait de tout plutôt que de se passer d'un bel hôtel, d'une voiture et d'une loge au spectacle. Et elle croyait être très-modeste.

EUPHÉMIE, à part, en soupirant.

Quand je pense que j'aurais eu tout cela avec monsieur de Merlet!

M. DE SIRVAUX.

Il faut en finir, Euphémie. Tu es jolie, tu as une dot; il y a encore de bons garçons en province; il faut en finir.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Avez-vous quelqu'un à nous proposer?

M. DE SIRVAUX.

Moi? non. Est-ce qu'il n'y a plus personne sur le tapis? Elle n'a qu'à dire, je ne serai pas long-temps sans lui en amener un; mais ce sera à condition qu'elle en finira; car pour recommencer à faire ce que j'ai fait avec le petit Saint-Firmin, que j'aimais déjà de

tout mon cœur, que j'ai traité en neveu pendant près de deux mois pour le voir congédier ensuite, je ne veux plus de cela. (A Euphémie.) Réponds.

EUPHÉMIE.

Mais, mon oncle, je ne peux pas dire que je sois toute prête à épouser un homme dont vous ne savez seulement pas encore le nom.

M. DE SIRVAUX.

Il en aura un, c'est une chose certaine. Après cela, je me doute bien à peu près de ce que vous aimez, vous autres jeunes filles; il aura tout cela; mais ne va pas me demander un phénix. Ce sera un mari, et ce sera fini.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Vous avez raison. On se donne quelquefois bien de la peine pour choisir plus mal que le hasard.

M. DE SIRVAUX.

Ma fille, sa cousine Zoé, me dit un jour qu'elle s'était bien consultée, et qu'elle sentait qu'elle ne pourrait jamais être heureuse avec un autre qu'avec monsieur Désormes. — Épouse monsieur Désormes, et finis-en. — Oui, mais c'est que monsieur Désormes qui m'adore désirerait que ma dot fût un peu augmentée, parce que, sans cela, il craindrait de ne pas pouvoir me rendre aussi heureuse qu'il le voudrait. — Puisqu'il y a tant de bonheur sur jeu, dis-lui que je donnerai cinquante mille francs de plus pour en finir. — Ils se sont mariés. — Pas du tout; voilà qu'au bout de trois mois, madame Désormes vient me con-

fier qu'elle s'était trompée, que monsieur Désormes n'était pas ce qu'elle avait cru. — Que veux-tu que j'y fasse, mon enfant? c'est fini. — Mais, papa, il est ennuyeux à périr. — Il faut te promener. — Je me promène aussi, et cela n'y fait rien. — Alors c'est que tu es malade, il faut te purger. — Je ne sais pas si elle a suivi mon conseil; seulement j'ai appris que, depuis ce temps-là, le mari et la femme ne se parlaient plus; mais apparemment que cela leur convient à tous les deux, car je n'entends pas dire qu'ils fassent mauvais ménage. C'est fini.

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DORTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE, BABET.

BABET, d'un air joyeux.

Mamzelle, mamzelle, monsieur votre père vous demande, et je crois que c'est pour une bonne nouvelle.

M. DE SIRVAUX, à Babet.

Vous ne lui avez pas dit que j'étais ici?

BABET.

Non, monsieur.

M. DE SIRVAUX.

Euphémie, tu ne lui en parleras pas non plus.

EUPHÉMIE.

Soyez sans inquiétude, mon oncle. Mais ne vous en allez pas; je tâcherai de revenir tout de suite.

(Elle sort avec Babet.)

SCÈNE XII.

M. DE SIRVAUX, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

M. DE SIRVAUX.

Ah! çà, mademoiselle, je me fais plus luron que je ne suis; je n'ai pas besoin de vous en avertir. Mais, avec tous ces enfans-là, il faut éviter de tomber dans la langueur. Le fait de sa cousine est vrai, sauf ce que j'ai cru devoir y ajouter pour la faire réfléchir sur ces mariages de cœur qui sont leur chimère à toutes.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Je sais qu'à sa place j'épouserais le premier magot venu, plutôt que de rester davantage avec ma belle-mère.

M. DE SIRVAUX.

Parlons-en. Quand je pense que votre oncle n'a trouvé rien de mieux pour remplacer ma pauvre sœur, je suis tenté de croire que c'était pour savoir au juste la différence qu'il y a du jour à la nuit.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Dans son état de santé....

M. DE SIRVAUX.

Il n'avait qu'à rester comme il était. Moi qui me porte parfaitement, j'ai bien su me conserver veuf.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Parce que vous vous portez parfaitement.

M. DE SIRVAUX.

De quelle ressource peut donc lui être une femme plus dissipée que sa fille, plus frivole? Est-ce une société? J'avoue que j'en veux à cette madame d'Hervin, dans l'idée que c'est elle qui a empêché votre oncle de faire ce que je lui demandais pour ouvrir une carrière à son fils. Je sais bien que c'était de l'argent qu'il fallait, et qu'il y tient beaucoup. Mais pourquoi ne pas en convenir tout franchement, plutôt que de se rejeter sur ce qu'il avait une fille à marier, quand on sait qu'il refuserait de même le moindre surcroît de dot, s'il était nécessaire à l'établissement d'Euphémie?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

La vérité est qu'il a deux enfans.

M. DE SIRVAUX.

Je le crois bien. Un père avare doit toujours avoir deux enfans, pour que l'intérêt de l'un lui serve alternativement à refuser de rien faire pour l'autre.

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, d'un air de grande insouciance.

C'est encore pour un mariage, mon oncle, que mon père m'avait demandée. (Remettant une lettre à M. de Sirvaux.) Ma belle-mère et lui voient dans cette lettre

de monsieur de Vilmont un désir très-formel de m'épouser. Jugez-en.

M. DE SIRVAUX.

Diable! monsieur de Vilmont! Je ne te plaindrais pas beaucoup si tu devenais madame de Vilmont. Il est donc de retour de son voyage d'Italie?

EUPHÉMIE.

Lisez.

M. DE SIRVAUX, *lisant.*

« C'est demain à midi, mon cher d'Hervin, que je « compte arriver dans notre ville natale, après une « absence de trois ans. Vous croyez bien que mon « premier soin sera de vous aller embrasser ainsi que « madame d'Hervin, et votre charmante Euphémie « qui, m'a-t-on dit, n'est pas encore mariée.

« Comme je désire que ce peu de mots vous arrive « avant moi, je me hâte de l'envoyer à la poste, « vous assurant, etc. »

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Est-ce là tout?

EUPHÉMIE.

Oui, ma cousine; et là-dessus ma belle-mère et même mon père bâtissent ce qu'ils appellent des espérances à perte de vue.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Et comment ta belle-mère arrange-t-elle ces espérances avec tout ce qu'elle nous a débité tantôt sur les mariages disproportionnés?

EUPHÉMIE.

Il n'est plus question de cela. Elle ne parle au contraire que du bonheur d'être la femme d'un homme que l'expérience a mûri.

M. DE SIRVAUX.

Dans le fait, Vilmont doit avoir à peu près mon expérience; nous ne nous suivons pas de très-loin. Mais je pense comme Euphémie, je ne vois rien dans cette lettre qui soit si positif.

EUPHÉMIE.

Tant mieux.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Tant mieux! Pourquoi dis-tu tant mieux? Il n'y a pas encore une heure que tu te serais décidée pour monsieur de Cheffy.

EUPHÉMIE.

Décidée!

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Monsieur de Vilmont vaut un million de fois mieux. Il est beaucoup plus jeune d'abord.

M. DE SIRVAUX.

Vilmont est bon, grand, généreux.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Un peu bavard peut-être; mais comme il fait presque toujours les demandes et les réponses, elle ne sera pas obligée de l'écouter.

EUPHÉMIE.

C'est toujours cela.

M. DE SIRVAUX.

Quant à sa fortune, elle est belle et sûre.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Pour quelqu'un qui a le cœur libre.....

M. DE SIRVAUX.

Et une belle-mère comme j'en connais.....

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE, MADAME D'HERVIN.

MADAME D'HERVIN.

Comment! monsieur de Sirvaux est ici, et je n'en savais rien! Eh bien! que pensez-vous de cette lettre? N'est-ce pas que c'est un coup du ciel?

M. DE SIRVAUX.

C'est un coup du ciel assez insignifiant.

MADAME D'HERVIN.

Ne dites donc pas cela. Vous l'aurez mal lue. Donnez-la-moi donc, Euphémie. (Lisant.) « Et votre charmante Euphémie qui, m'a-t-on assuré, n'est pas pas encore mariée. » Mademoiselle Dorothée, vous ne trouvez pas cela clair?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Ce serait un peu plus clair s'il y avait : « Que j'es-

père ou que je désire ne pas trouver mariée », ou l'équivalent.

MADAME D'HERVIN.

Il faut connaître monsieur de Vilmont, et se rappeler combien il est circonspect.

M. DE SIRVAUX.

Ce serait pousser loin la circonspection, surtout dans une demande de mariage.

MADAME D'HERVIN.

Il aurait dit *que j'espère*, que cela ne me paraîtrait pas plus fort, parce que son intention n'a qu'un but, celui de faire remarquer l'intérêt qu'il mettait à savoir si Euphémie était encore fille.

M. DE SIRVAUX.

Ce n'est peut-être qu'une formule pour terminer son billet, arrondir sa phrase......

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

On est souvent si embarrassé.

MADAME D'HERVIN.

Vous trouvez donc que ce serait un mauvais parti?

M. DE SIRVAUX.

Vous changez la question.

MADAME D'HERVIN.

Quand je vois pointiller comme cela, je ne puis pas m'imaginer qu'on n'ait pas une arrière-pensée. C'est un homme si parfait, si essentiel, un ami si

sûr, si dévoué. Ce sera pour elle comme un second père. Il faudrait la laisser libre dans son choix et lui conseiller d'être raisonnable.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

C'est un conseil qui est toujours très-bon à donner.

MADAME D'HERVIN.

On se figure que d'épouser un homme plus âgé que soi, c'est un très-grand malheur ; on s'y accoutume bien vite. Quand ce ne serait que l'avantage de n'être jamais une vieille femme pour son mari, d'avoir droit par conséquent à une protection plus douce, plus soutenue; de ne recevoir, au lieu d'ordres quelquefois si bizarres, que des conseils dictés par une tendre amitié, et qui vous conduisent sans écueil au milieu des illusions trop séduisantes de la vie..... (A M. de Sirvaux, d'un air de confiance.) Cette petite est assez sérieuse. Monsieur de Vilmont sentira la nécessité de la distraire; il lui donnera vraisemblablement une voiture, et nous pourrons du moins étendre nos relations au-delà des murs de la ville. Car, d'aller faire des visites à la campagne en carrosse de louage, je ne connais pas de plus grand supplice. Mauvais chevaux, voiture sale. Pour peu qu'on soit mise..... Ah! (A Euphémie.) J'espère que voilà des réflexions qui sont bien dans ton goût. (Elle lui baise le front.) Pauvre petit chat! (Se tournant du côté de M. de Sirvaux et de mademoiselle Dorothée.) J'étais née pour être mère..... Mais ne le suis-je pas?... (Elle tend la main à Euphémie.) Euphémie, sois tranquille, nous ne nous quitterons jamais, mon enfant.

M. DE SIRVAUX.

Je pense que la lettre de Vilmont est datée d'hier. Quand il parle de demain, c'est aujourd'hui.

MADAME D'HERVIN.

Oui, vraiment, c'est aujourd'hui. Aussi l'attendons-nous de moment en moment. Euphémie, tu vas monter avec moi ; il faut qu'il nous trouve tous rassemblés. Qu'en dites-vous, monsieur de Sirvaux ?

M. DE SIRVAUX.

Je ne suis pas un auteur dramatique; je n'entends rien à l'arrangement des scènes.

MADAME D'HERVIN.

Pouvez-vous comparer cela à une comédie? Venez toujours, Euphémie; votre père en décidera.

(Elle sort avec Euphémie.)

SCÈNE XV.

M. DE SIRVAUX, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

M. DE SIRVAUX.

Je ne vois encore rien là-dedans qui ressemble à un mariage ; mais si pourtant il se faisait, savez-vous que je craindrais que ce ne fût pour Euphémie qu'un mariage d'aversion.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Comme il est très-sûr qu'elle n'a de préférence

marquée pour personne, ce sera tout au plus un mariage de résignation. C'est le plus grand nombre. Je m'y connais : son moment est arrivé; elle doit vouloir être mariée à quelque prix que ce soit. Quand on en est là, c'est une idée fixe. Il semble que le mot *mariage* soit écrit dans tout ce que vous entendez, dans tout ce que vous regardez. Le choix même du mari n'est plus qu'un accessoire, pourvu qu'on soit mariée.

M. DE SIRVAUX.

Nous ne connaissons pas cette maladie-là, nous autres hommes.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Je n'en sais rien.

M. DE SIRVAUX.

Non. A moins qu'on ne soit très-amoureux, ce qui devient bien rare, nous ne nous marions guère que pour des raisons de fortune ou par ennui.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

A ce compte-là, monsieur de Vilmont ne penserait donc pas à épouser Euphémie? car il n'a pas besoin de fortune, et ce n'est pas un homme ennuyé.

M. DE SIRVAUX.

Écoutez donc, il est peut-être amoureux.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Il y a trois ans qu'il voyage pour son plaisir, cela ne prouve pas un amour bien vif.

M. DE SIRVAUX.

Malgré tout, je suis sûr que si Euphémie voulait y mettre un peu du sien.....

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Elle en mettra, soyez sans inquiétude. Mais il ne faut pas lui en parler; il faut la laisser s'arranger toute seule. Je la regardais bien, et je lui ai surpris un sourire qui m'a prouvé que monsieur de Vilmont ne lui paraît pas un parti à rejeter. Elle ne l'aime pas; elle ne peut pas l'aimer; mais je suis sûre qu'elle l'attend avec impatience. C'est un mystère à éclaircir. Sa lettre signifiait-elle quelque chose? Ne voulait-elle rien dire? L'entrevue qui va avoir lieu expliquera tout cela. Il me semble que j'y suis encore, et en vérité je suis bien contente que ce soit passé.

SCÈNE XVI.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Je ne dois pas rester là-haut; mon père ne trouve pas cela convenable; j'aurais l'air d'attendre M. de Vilmont. S'il demande à me voir, on l'enverra ici; s'il veut s'expliquer, il sera moins gêné. Voilà le résultat de la délibération.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Tu dois bien souffrir, ma petite.

EUPHÉMIE.

Ne m'en parlez pas. Mon père, ma belle-mère me tourmentent à un point.....

M. DE SIRVAUX.

Finis-en, mon enfant, tu ne seras plus tourmentée.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Tu promèneras madame d'Hervin en voiture.

EUPHÉMIE, vivement.

Ah! pour ça, par exemple... (M. de Sirvaux et mademoiselle Dorothée se regardent d'un air d'intelligence ; Euphémie s'en aperçuit.) Vous croyez que je n'oserai pas me soustraire à sa tutelle? Certainement je ne demanderais pas une voiture à monsieur de Vilmont; mais si je l'avais.....

MADEMOISELLE DOROTHÉE, bas à M. de Sirvaux.

Vous voyez que monsieur de Vilmont ne fait plus si peur.

EUPHÉMIE.

Je recevrai toujours chez moi madame d'Hervin avec grand plaisir..... Mais ce mariage ne se fera pas. Non, non, il ne se fera pas, et je puis ajourner mes plans de conduite, Dieu merci!

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Il ne faut pas dire Dieu merci!

EUPHÉMIE.

Puisque je ne m'en soucie pas, et que ce n'est que par obsession que j'y consentirais.

M. DE SIRVAUX.

Il faut laisser aller les choses.

EUPHÉMIE.

Je n'ai pas d'obstacle à y mettre.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

L'issue est si indifférente pour toi.

EUPHÉMIE.

Très-indifférente, je vous assure.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

D'ailleurs, j'ai peine à croire que monsieur de Vilmont, qui a été si long-temps assidu auprès de madame Héberti, aujourd'hui qu'elle est veuve.....

EUPHÉMIE.

Ah! si c'était vrai, et qu'il pût ne pas s'apercevoir combien elle est changée depuis deux ans, je serais bien contente.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, prêtant l'oreille.

Est-ce que ce serait déjà lui qui viendrait? (Elle va à la porte qu'elle entr'ouvre.) Oui vraiment. (Elle fait signe à M. de Sirvaux.) Venez donc le voir. (M. de Sirvaux va aussi à la porte.)

EUPHÉMIE, à part.

Madame d'Hervin va le retenir là-haut pendant un siècle.

M. DE SIRVAUX, revenant.

Il a, ma foi, très-bonne mine.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Il est mis comme un jeune homme.

M. DE SIRVAUX.

Les voyages l'ont formé.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Allons, ma petite Euphémie, ce sera un mari beaucoup moins ridicule que je ne pensais.

EUPHEMIE.

Vous aussi, ma cousine, vous me conseillez donc...

M. DE SIRVAUX.

Mais tous les gens raisonnables te le conseilleront.

EUPHÉMIE.

Je vous vois ici quatre personnes, chacune d'un caractère différent, qui êtes toutes du même avis, je ne peux plus compter le mien pour rien.

M. DE SIRVAUX.

Ce sera fini, et bien fini.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, en riant.

Tu ne pourras plus être doyenne des vierges.

EUPHÉMIE, leur prenant la main à tous les deux.

Si cela dépend de moi, vous serez contens.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, l'embrassant.

Adieu, je reviendrai ce soir.

M. DE SIRVAUX.

Et moi aussi. (Il l'embrasse.)

(Tous les deux sortent.)

SCÈNE XVII.

EUPHÉMIE.

Je n'ai pas osé aller le regarder..... Ah! c'est bien égal. C'est toujours un homme de quarante-cinq ans. Ce sera une grande surprise pour le capitaine..... Il ne m'a jamais parlé de rien..... C'est comme monsieur Frédéric. D'ailleurs, je crois bien qu'ils n'ont de fortune ni l'un ni l'autre, et mon père aurait refusé son consentement. Moi qui ai tant fait la difficile. Monsieur de Vilmont! Epouser monsieur de Vilmont! Un homme comme mon oncle! un ami de mon père! A peine si je me souviens de sa figure. Ah! juste ciel, je crois que le voici. (Elle court précipitamment à sa table, ferme la croisée et se met à son ouvrage en laissant voir une grande agitation.)

SCÈNE XVIII.

EUPHÉMIE, M. DE VILMONT.

M. DE VILMONT.

Mademoiselle Euphémie!

EUPHÉMIE, feignant la surprise et se débarrassant de son ouvrage.

Ah! monsieur de Vilmont.

M. DE VILMONT.

Vous me reconnaissez donc, mademoiselle Euphémie?

EUPHÉMIE, *d'un air agréable.*

Certainement, monsieur.

M. DE VILMONT.

Vous ne vous faites pas idée du plaisir que j'éprouve en trouvant à mon retour toutes mes connaissances comme je les avais laissées, mon ami d'Hervin avec sa goutte, madame votre belle-mère toujours charmante, et vous encore demoiselle. Il me semble que je n'ai fait qu'un voyage de quelques jours. On m'a donné la permission de vous embrasser; vous opposez-vous à ce que j'en profite, mademoiselle? (*Euphémie s'approche avec timidité, M. de Vilmont l'embrasse.*) Quel âge avez-vous maintenant?

EUPHÉMIE.

Je ne sais pas trop.

M. DE VILMONT.

C'est très-gentil. Ah! ça, pourquoi n'êtes-vous pas encore mariée? Vous ne voulez pas imiter votre cousine, mademoiselle Dorothée, qui est toujours fille, je suppose.

EUPHÉMIE.

Toujours.

M. DE VILMONT.

S'amuse-t-on un peu ici? Les fêtes, les réunions sont-elles nombreuses? On dit qu'il y a des étrangers qui donnent assez de mouvement. Je n'ai cependant encore vu personne et je sais déjà cela. Il faut avouer que nous avons une charmante ville, même pour

un homme qui revient de voyager en Italie. Vous n'avez pas été voir les embellissemens que j'ai fait faire à ma maison pendant mon absence? Non; c'est assurément aujourd'hui la plus jolie et la plus soignée qui existe ici. J'aurai une galerie de tableaux qui sera fort curieuse.... Vous me paraissez triste.

EUPHÉMIE.

Moi ! Pourquoi serais-je triste ?

M. DE VILMONT.

Madame votre belle-mère m'a parlé de différentes choses ; il paraît que vous avez refusé beaucoup de partis. Elle ne devine pas d'où cela peut venir. Il est vrai qu'entre nous, je ne la crois pas une personne très-propre à deviner..... Heim..... Et pour les confidences, si l'on en avait à faire, ce ne serait pas une belle-mère que l'on irait chercher. (Euphémie prend un air de réserve.) Il ne faut pas vous étonner de ce que je vous parle ainsi, mademoiselle Euphémie. Songez donc que je vous ai vue venir au monde. Je suis votre plus vieille connaissance; je vous parlais comme cela il y a trois ans. C'est qu'une jolie personne qui ne veut pas se marier, ce n'est pas naturel, ce me semble. Vous savez l'amitié qui existe entre votre père et moi. Si vous avez besoin auprès de lui d'un interprète pour quelqu'un de ces aveux..... Ah! mon Dieu, vous avez oublié combien je vous aime; sans cela, vous ne me regarderiez pas comme vous faites. Tranquillisez-moi du moins. Mademoiselle Dorothée sait-elle vos petits secrets ?

EUPHÉMIE.

Mais, monsieur, quels petits secrets voulez-vous que j'aie?

M. DE VILMONT.

Vous avez raison, mademoiselle Euphémie. Parce que mon cœur n'a pas changé pour vous, pour votre famille, je ne puis pas espérer que trois ans, qui ne sont que bien peu de chose pour un homme de mon âge, ne vous paraissent pas à vous une distance qui me rejette dans la classe des étrangers.

EUPHÉMIE, avec douceur.

Je suis loin de vous regarder comme un étranger.

M. DE VILMONT.

Est-ce bien sûr? J'ai cru voir mon pauvre ami d'Hervin tourmenté de ce que rien ne se décidait pour vous. Je n'ai pas osé lui demander s'il croyait que quelque attachement.....

EUPHÉMIE.

Vous avez fort bien fait, monsieur, car vous auriez pu lui donner des idées qui n'auraient eu aucun fondement.

M. DE VILMONT.

Tant pis. J'aimerais mieux voir, aux refus constans que vous opposez à tous les mariages dont on vous parle, une cause particulière plutôt qu'un éloignement sans but, sans motif. Il faut qu'une jeune personne se marie. Je dirai plus : il faut que tout le monde se marie, même les vieux garçons. Vous ne voulez pas me faire de confidences; eh bien! moi, je

vais vous en faire une; c'est que d'ici à très-peu de temps il y aura une madame de Vilmont. Vous baissez les yeux. Je vous parais ridicule.

EUPHÉMIE, *d'un air de modestie un peu affectée.*

Non, monsieur.

M. DE VILMONT.

J'ai une belle maison, de la fortune; il faut pourtant bien jouir de tout cela. Je donnerai des fêtes, on viendra à mes fêtes; mais le reste du temps je ne verrai personne. On ne vient pas dans une maison où il n'y a pas de femme. Je n'aime pas à faire des visites; je préférerais recevoir chez moi, avoir tous les soirs un courant de monde, quelques tables de jeu; pas tout-à-fait une maison ouverte, mais une maison agréable. Même pour me promener en voiture, je serai donc obligé de recruter tous les jours quelqu'un de nouveau pour ne pas être seul. J'ai l'habitude de faire chaque année un voyage à Paris; jusqu'ici je m'en étais assez bien tiré; mais je sens qu'à présent rentrer seul dans un hôtel garni, cela me paraîtrait bien triste. Une fois marié, je prendrai un appartement, je le ferai meubler, j'y transporterai tout mon monde; de cette façon-là, je serai toujours chez moi.

EUPHÉMIE, *avec un sentiment de confiance.*

Il est certain que quand on veut conduire une femme à Paris, et que c'est pour quelques mois.....

M. DE VILMONT.

Oui, oui, les hôtels garnis ne sont pas décens.

Si mademoiselle Dorothée n'était pas si sauvage....... (Euphémie paraît stupéfaite.) Ah! mais, n'ayez pas d'inquiétude; je n'oserais pas seulement lui en parler. Non pas que j'aurais peur qu'elle se moquât de moi; ce mariage en soi n'aurait rien d'extravagant; mais elle raconterait cela d'une manière si drôle. Je n'y pense pas. Est-ce que vous souffrez?

EUPHÉMIE.

Non, monsieur, pas du tout.

M. DE VILMONT.

Vous êtes peut-être trop serrée dans votre corset? Une taille fine est sans doute un très-grand avantage; mais il ne faut pas s'étouffer. Vous paraissez mieux. Vos traits sont si délicats que la moindre chose suffit pour les altérer. Tenez, vous voilà à présent jolie comme un ange... Madame Héberti est veuve. (Euphémie qui avait avancé sa chaise sans affectation, se recule aussitôt.) Ce n'est pas que j'y pense au moins. Elle est ravissante en société, adorable dans le monde; mais je craindrais que ce ne fût un peu comme madame votre belle-mère. Vous comprenez? Pour épouser une femme jeune, autant épouser une jeune femme. Vous riez.. Je n'en ferai pas la folie. Je ne voulais que vous faire sentir ma pensée. A quarante-cinq ans, il faut épouser une femme de trente-six à quarante, ayant bien pris son parti, bonne, simple, gaie, et surtout raisonnable. Je ne puis pas trop appuyer là-dessus. Une femme adorable me serait antipathique. Une fois sa raison reconnue, je la laisserai faire tout ce qu'elle voudra. Je dois vous ennuyer. Si je ne vous parle

que de moi, c'est votre faute; vous ne voulez pas que je vous parle de vous.

EUPHÉMIE.

Que pourriez-vous me dire de moi? Vous ne me connaissez pas.

M. DE VILMONT.

Je ne vous connais pas! pouvez-vous me dire cela, mon enfant? Vous dites que je ne vous connais pas parce qu'il est certain que je ne suis pas dans votre petit cœur, que je n'en connais pas toutes les pensées; et encore, sauf le nom du jeune homme.....

EUPHÉMIE, pleurant.

Monsieur, je vous prie de croire qu'il n'y a pas de jeune homme..... C'est le mariage, le mariage seul que j'ai en aversion, parce que les hommes sont tous de même, et qu'ils ne veulent jamais croire ce qu'on leur dit.

M. DE VILMONT, lui prenant les mains.

Suis-je assez malheureux, ma pauvre enfant, de vous causer du chagrin à la première entrevue que nous avons depuis trois ans. Madame d'Hervin, d'après ce que j'avais pu comprendre...

EUPHÉMIE, avec une grande vivacité.

Madame d'Hervin, ni personne ne peut savoir ce qui se passe dans ma tête. Je ne le sais pas moi-même. Si j'avais un secret, je vous le confierais peut-être plus volontiers qu'à madame d'Hervin. Oh! mon Dieu oui, c'est bien sûr. Vous dites que les femmes

adorables vous sont antipathiques, et vous écoutez madame d'Hervin. Pourquoi avez-vous été si longtemps absent? (Elle paraît surprise de ce qui vient de lui échapper, et portant ses deux mains devant sa figure, elle fait un mouvement pour s'en aller; monsieur de Vilmont l'arrête.)

M. DE VILMONT, dans le plus grand étonnement.

Euphémie!

EUPHÉMIE.

Laissez-moi vous quitter, monsieur de Vilmont.

M. DE VILMONT.

Je me trompe assurément... Mais encore cela vaut-il une explication. Mademoiselle Euphémie, je vous prie de me dire que je suis un fou.

EUPHÉMIE.

Je n'en sais rien, monsieur de Vilmont; en vérité, je n'en sais rien. Je ne me suis jamais trop comprise moi-même; mais, dans ce moment-ci surtout, j'ai les oreilles tellement rebattues des leçons qu'on m'a faites, de toutes sortes de raisons qu'on m'a données, que si je voulais m'expliquer, tout avec l'intention d'être de bonne foi avec vous, je dirais peut-être tout le contraire de ce que je pense.

M. DE VILMONT.

Voyons, voyons; calmons-nous, ma chère Euphémie. Vous n'aimez personne? Je dis d'amour. Encore de la réserve. Pourquoi m'avez-vous parlé de mon absence de trois ans? Je voudrais que vous fussiez à ma place pour pouvoir juger le plaisir qu'un pareil reproche est capable de me faire....... surtout

quand vous m'avez assuré si positivement qu'aucun jeune homme.....

EUPHÉMIE.

De grâce, monsieur, ne parlons plus de jeune homme.

M. DE VILMONT.

Eh! vraiment, je ne demande pas mieux. Je suis franc : je ne pensais pas du tout à vous, parce que pour pouvoir y penser à mon aise, il aurait fallu commencer par me retenir un logement aux Petites-Maisons. Cependant, si vous m'assuriez que cela n'est pas indispensable.... Oui, ma chère amie, vous avez notre secret; un homme de quarante-cinq ans n'est pas plus raisonnable que cela. Il ne faut qu'un mot, un malentendu quelquefois, pour le faire paraître dans toute son extravagance.

EUPHÉMIE.

Et s'il n'y a pas de malentendu?

M. DE VILMONT, avec l'accent le plus vrai.

Ne jouez pas, ma chère Euphémie; ne jouez pas. Mon Dieu! que vous me feriez de mal à présent. Quoi! c'est sérieusement, bien sérieusement que vous m'accepteriez pour mari? C'est un songe. Je rêve. Il n'est pas possible que la jeune, la belle, l'adorable Euphémie.....

EUPHÉMIE, en riant.

Monsieur, je ne veux pas être adorable.

M. DE VILMONT.

Vous n'aviez refusé tant de partis que pour m'at-

tendre? Vous aviez donc un peu d'inclination pour moi?

EUPHÉMIE.

Je ne veux plus répondre à vos questions.

M. DE VILMONT.

Il faut au moins que je vous embrasse; (Il l'embrasse.) que je vous remercie. (La regardant avec tendresse.) Je suis bien reconnaissant, Euphémie. Si vous n'êtes pas heureuse, ce ne sera pas ma faute. M'autorisez-vous à porter cette étonnante nouvelle à votre père?

EUPHÉMIE, soupirant.

Oui, monsieur!

M. DE VILMONT.

Il se moquera de moi; mais vous m'avez donné du courage. J'en perdrai la tête.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

EUPHÉMIE.

C'est une inclination un peu improvisée de ma part..... et de la sienne. Mais pourquoi réfléchir? Mes réflexions m'ont toujours tourné à mal. Il faut me dire, me répéter sans cesse que c'est un mariage d'inclination, m'étourdir là-dessus, en étourdir les autres. Oui, oui, monsieur de Vilmont est aimable, très-aimable; c'est lui que j'attendais pour me décider; je ne veux plus sortir de là. C'est fait. Il a ma

parole, je ne m'en dédirai pas. Recommencer toutes les incertitudes que j'ai déjà eues, à quoi cela me mènerait-il? Après tous les partis que j'ai éloignés, je suis encore trop heureuse de m'en tirer aussi bien.

QUI REFUSE, MUSE.

LA ROSIÈRE,

OU

QUE SERT-IL DE COURIR

QUAND ON N'EST PAS DANS LE DROIT CHEMIN?

PERSONNAGES.

LE CAPITAINE EDMOND.
MADAME MARTIN, aubergiste.
CALIXTE, sa fille.
MADAME DOUCET,
MADEMOISELLE COLUBRY,
MADAME BRONCHANT,
MADAME MAYER,
MADEMOISELLE PÉCHIN,
MADAME GRINCHEUX,
7me, 8me, 9me et 10me — dames de la congrégation du Scrupule.
LOUIS, domestique du capitaine.
UN ADJOINT de maire.
DEUX CUISINIERS ET DEUX SERVANTES, personnages muets.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une place; d'un côté on voit l'auberge du Croissant, de l'autre la façade de la mairie.



LE CAPITAINE.

MONSIEUR LE MAIRE VOUS DIRA LE RESTE.

la Rosière, sc. VII.

LA ROSIÈRE.

SCÈNE I.

LE CAPITAINE, LOUIS.

LE CAPITAINE.

Eh bien, Louis, la voiture?

LOUIS.

Monsieur, je sors de chez le maréchal. Si nous l'avons pour six heures du soir, nous serons fort heureux.

LE CAPITAINE.

Près de vingt-quatre heures pour raccommoder une misérable voiture!

LOUIS.

Monsieur, il faut songer que nous sommes à quatre-vingts lieues de Paris, dans un village. Dame! les ouvriers ne doivent pas être bien habiles.

LE CAPITAINE.

Casser aux deux tiers du chemin! nous n'avions plus que quarante lieues pour être arrivés.

LOUIS.

Heureusement le mariage de monsieur votre frère ne doit se faire que dans huit jours, et les présens

de noce, que vous portez, arriveront encore à temps.

LE CAPITAINE.

Si du moins nous étions dans une ville, on pourrait avoir de la distraction.

LOUIS.

Ah! monsieur, s'il ne tient qu'à cela, vous pouvez en avoir ici. Comme vous aviez de l'humeur, je n'ai pas osé vous parler; mais vous faites un bruit terrible dans le village.

LE CAPITAINE.

Moi?

LOUIS.

Oui, monsieur. Grâce à votre costume, il n'y a personne qui ne vous prenne pour un Turc. Il paraît qu'il y avait, sur l'impériale d'une diligence qui est passée ces jours derniers, deux Égyptiens qui allaient à Paris pour apprendre la civilisation; depuis ce temps-là, on ne rêve ici que turquerie.

LE CAPITAINE.

En vérité! D'où sais-tu cela?

LOUIS.

Des dames de la congrégation du Scrupule.

LE CAPITAINE.

De la congrégation!

LOUIS.

Monsieur devine bien ce que je veux dire. Notre

portière à Paris en est. Ça coûte deux sous par semaine.

LE CAPITAINE.

Ce qui m'étonne, c'est que cela soit déjà venu jusque dans ce pays.

LOUIS.

Ces choses-là, monsieur, c'est comme une tache d'huile, ça s'étend, ça s'étend..... Parbleu! les commères qui font ce métier-là ici, savent bien leur affaire. Elles m'ont déjà cerné par rapport à vous.

LE CAPITAINE.

Que veulent-elles de moi?

LOUIS.

Il y a une rosière à nommer. Jusqu'ici le maire, le curé et une certaine dame qui habite le château, avaient toujours choisi cette rosière; à présent la congrégation veut que ce soit elle seule qui fasse ce choix. Vous voyez tout de suite le mouvement que l'on se donne de tous les côtés. Comme personnage marquant, on veut s'emparer de vous. On m'a déjà assuré que la congrégation était pour les Turcs, en me demandant si je croyais que les Turcs fussent pour la congrégation; ma foi! j'ai répondu que oui.

LE CAPITAINE.

Tu as bien fait.

LOUIS.

Il peut sortir de tout cela quelque chose de drôle, ce me semble, et qui vous divertira, en attendant qu'on amène la voiture.

LE CAPITAINE.

Tâche au moins que tes dames se dépêchent de me mettre en œuvre.

LOUIS.

Tenez, monsieur, voilà madame Martin, la maîtresse de notre auberge; amusez-vous à lui parler de la congrégation. Si elle en est, elle ne vous dira pas ce que c'est; mais si elle n'en est pas, elle vous le dira tout de suite. Moi, je vais voir à mettre les fers au feu.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE CAPITAINE, MADAME MARTIN.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que vient donc de me dire mon domestique, madame Martin? Est-il vrai que vous ayez ici une confrérie du Scrupule?

MADAME MARTIN.

Ah! monsieur, ne m'en parlez pas; c'est notre désolation à tous.

LE CAPITAINE.

Une confrérie a cependant toujours passé pour une bonne chose.

MADAME MARTIN.

Ce que je puis affirmer, c'est que nous voudrions voir la nôtre à tous les diables. C'est un tas de pies qui avaient passé leur vie, chacune de son côté, à

déchirer tout le monde, et qui étaient au moment de se tenir tranquilles faute de pouvoir faire plus de mal qu'elles n'en avaient fait, quand la mission, qui est passée par ici, leur a donné l'idée de se rassembler en congrégation. Depuis ce moment-là, mon cher monsieur, nous sommes dans l'enfer. Notre maire, qui est un brave homme; notre curé, qui est un saint; madame de Janville, la vertu en personne; je ne parle pas de moi; mais en vérité il n'y a pas de tours qu'elles ne cherchent à faire à tout ce qui est recommandable dans le pays.

LE CAPITAINE.

Ce ne peut être que de pauvres tours en définitive, car elles n'ont pas d'autorité.

MADAME MARTIN.

Elles connaissent le diable, monsieur. Si vous voyiez toutes les paperasses, toutes les lettres, tous les paquets qu'elles reçoivent de Paris, c'est continuel. Elles ont déjà fait destituer deux gardes-champêtres pour mettre à leur place des vagabonds que personne ne connaît. Enfin cette année-ci, elles ont décidé qu'elles nommeraient la rosière.

LE CAPITAINE.

Elles sont plus habiles que je ne croyais.

MADAME MARTIN.

Vraiment, monsieur, on est toujours assez bon pour être méchant. Si vous vouliez, pourtant, vous pourriez me rendre un grand service. Vous devez savoir qu'elles vous prennent pour un Turc.

LE CAPITAINE.

Est-ce que vous ne le croyez pas, vous?

MADAME MARTIN.

Allons donc, monsieur; a-t-on jamais vu des Turcs aussi aimables que vous? Il faut qu'elles soient folles. D'ailleurs, un commis voyageur que j'ai logé cette nuit m'a expliqué que votre costume était celui que les jeunes gens riches de Paris portaient d'habitude dans leur appartement. Une robe de chambre bariolée, un pantalon à la mameluck, des bottes avec des dessins de fleurs, et sur la tête un turban ou une toque. C'est bien cela.

LE CAPITAINE, *avec un emportement comique.*

Traître de commis voyageur!

MADAME MARTIN.

Ah! monsieur, n'ayez pas d'inquiétude. Il est parti à cinq heures du matin; et, quant à moi, j'ai trop d'intérêt à ce que vous restiez Turc; surtout si vous voulez prendre le parti de ma fille.

LE CAPITAINE.

On dit qu'elle est charmante. Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue?

MADAME MARTIN.

Mon bon monsieur, parce qu'elle pleure depuis le matin jusqu'au soir de l'injustice qu'on veut lui faire.

LE CAPITAINE.

Pauvre petite! Quelle injustice veut-on lui faire?

MADAME MARTIN, appelant.

Calixte!... Elle vous expliquera cela mieux que moi, monsieur. (Elle appelle.) Calixte!... Chère enfant! Il y a trois ans qu'elle travaille à être rosière, et c'est très-difficile, parce qu'il faut prendre tant de précautions. Eh bien! monsieur, d'après l'air du bureau de la congrégation, il est possible qu'elle se soit bien gênée pour rien. (Elle appelle plus fort.) Calixte!

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, MADAME MARTIN, CALIXTE.

CALIXTE.

Me voici, ma mère.

MADAME MARTIN.

Tiens, Calixte, parle un peu à monsieur.

LE CAPITAINE, à madame Martin.

On ne m'avait pas trompé; elle est pleine de grâces.

CALIXTE.

Vous êtes bien bon, monsieur; mais ça n'empêche pas les dames de la congrégation de dire que j'ai une épaule qui a l'air de vouloir tourner.

LE CAPITAINE.

C'est une indignité.

CALIXTE.

Parce que la mère de Rosalie Bronchant est des leurs, et que ma mère n'en est pas.

MADAME MARTIN.

Oui, monsieur, c'est cette Rosalie Bronchant qu'elles veulent nommer, et si vous la voyiez auprès de Calixte.... Ah! ciel!

CALIXTE.

Je ne dis rien contre Rosalie; mais enfin, moi, je n'ai pas d'amans.

LE CAPITAINE.

C'est difficile à croire.

MADAME MARTIN.

Ma fille a un amoureux comme tout le monde; mais c'est pour le mariage.

CALIXTE.

Ça fait une grande différence.

MADAME MARTIN.

Il faut dire aussi que les Bronchant ne sont pas près regardans. Des gens qui ont montré des figures de cire dans les foires!

CALIXTE.

S'il n'y avait que cela.

MADAME MARTIN.

Je ne dis que ce qui est prouvé, parce que ce vol d'argenterie que le mari a fait, ça a toujours été la bouteille à l'encre.

CALIXTE.

C'est dans le même temps que madame Bronchant a dit qu'elle avait hérité. Hérité de qui?

MADAME MARTIN.

Dame! moi, ce que j'ai gagné, c'est au vu et au su de tout le monde.

CALIXTE, pleurant.

Allez, ma mère, j'aime bien mieux ne pas être rosière, et qu'il n'y ait rien à vous reprocher.

MADAME MARTIN, embrassant sa fille.

Est-ce que ce n'est pas un petit ange, monsieur? Elle a beau avoir sujet de se plaindre, vous ne pourriez pas lui arracher un mot contre personne. Au surplus, elle tient cela de moi. Je laisse les gens pour ce qu'ils sont.

CALIXTE.

C'est plus tôt fait, parce qu'on aurait trop à dire.

LE CAPITAINE.

Calmez-vous, ma belle enfant; votre réserve et votre générosité doivent avoir leur récompense.

CALIXTE.

Vous croyez, monsieur?

LE CAPITAINE.

Si cela ne dépendait que de moi, assurément vous seriez couronnée. Mais quel est ce tapage?

MADAME MARTIN, allant au fond du théâtre.

Monsieur, monsieur, c'est l'assemblée du Scrupule qui se transporte ici. Venez donc voir. Comme monsieur le maire leur a refusé la salle de la mairie qui est là, elles viennent s'établir devant la porte, afin de le narguer.

LE CAPITAINE.

Elles ne redoutent pas le grand jour, à ce qu'il paraît.

MADAME MARTIN.

A présent; car auparavant elles se cachaient comme des chouettes. La présidente, c'est celle qui a une chaise à la main; elle est veuve d'un huissier qui a mieux aimé se laisser mourir que de vivre plus longtemps avec elle; les autres n'ont que des tabourets. Voilà aussi la table qui leur sert de bureau..... Mais si vous voulez rentrer chez vous, de la fenêtre de votre chambre qui donne sur cette place, vous pourrez les voir tout à votre aise, en écartant un peu le rideau.

LE CAPITAINE.

Rentrons.

(Ils rentrent tous les trois dans l'auberge.)

SCÈNE IV.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY, MADAME BRONCHANT, MADAME MAYER, MADEMOISELLE PÉCHIN, et quatre dames.

(Deux hommes apportent une table qu'ils placent au milieu du théâtre, après quoi ils s'en vont.)

MADAME DOUCET.

Du calme et de la dignité, mes sœurs.

MADAME BRONCHANT.

Vous ne m'empêcherez pas de dire, madame la

présidente, que ce maire est un homme abominable.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Exposer des femmes à l'injure du temps!

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Mais a-t-il le droit de nous refuser la clef de la mairie seulement?

MADAME MAYER.

On tisait que la concrécation poufait tout ce qu'il foulait; il ne peut pas seulement se faire oufrir un porte.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Mon Dieu! madame Mayer, vous êtes étrangère, et vous ne pouvez pas comprendre la valeur des mots. Il n'est malheureusement que trop vrai que notre congrégation n'a eu jusqu'ici qu'un pouvoir moral; et un pareil pouvoir ne saurait ouvrir une porte; mais si ce pouvoir....

PLUSIEURS DAMES.

L'ordre du jour!

MADAME MAYER.

Che temante à réepontre sur un fait personnel.

LES MÊMES.

L'ordre du jour!

MADAME MAYER.

On m'a reproché t'être étranchère, et ce reproche m'a été fait par matemoisselle Colubry, la maîtresse d'école, qui croit touchours parler à tes enfans. Che lui temanderai en quoi che suis étranchère. Che ne

suis pas étranchère à la concrécation, puisque ch'en suis; che ne suis pas non plus étranchère tans le pays, puisque ch'y suis fenue de cheunesse, que ch'y ai été mariée, et que ch'y suis tefenue feuve. En quoi tonc che suis étranchère?

MADAME DOUCET.

Mes chères sœurs, de pareilles récriminations pourraient nous mener loin. Il est impossible de supposer à une de nos honorables sœurs l'intention de blesser aucune de nos honorables sœurs; c'est pourquoi je vous prierai de vous mettre à vos places, et de commencer la séance. (On se range de chaque côté de la table; la présidente se place au milieu, en face des spectateurs.) L'ordre du jour est la nomination d'une rosière.

TOUTES LES DAMES, se levant.

Je demande la parole.

MADAME DOUCET.

Il serait convenable, ce me semble, que chacune parlât à son tour.

MADAME BRONCHANT.

C'est de la partialité.

MADAME DOUCET.

J'entends dire que c'est de la partialité. La présidente est toujours impartiale. Mais si elle permettait à tout le monde de parler à la fois, comme personne alors ne pourrait écouter, ce serait comme si personne ne parlait.

UNE DAME.

Très-bien.

MADAME DOUCET.

Je prie donc notre honorable sœur Colubry de vouloir bien faire l'office de secrétaire, et d'inscrire, par ordre, le nom de celles de nos honorables sœurs qui voudront prendre part à la discussion.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

J'aime à parler quand l'envie m'en prend.

MADAME BRONCHANT, bas à mademoiselle Péchin.

Croyez-moi, faisons-nous inscrire. Nous trouverons toujours quelque chose à dire, quand notre tour viendra. (Elles vont auprès de mademoiselle Colubry, ainsi que les autres.)

MADAME DOUCET, se levant.

Des dames de la congrégation ne doivent pas être indulgentes; nous sommes ici pour être justes, à la rigueur. Deux rosières se disputent notre suffrage. L'une, fille de notre bonne et honorable sœur Bronchant, est un abrégé de toutes les perfections.

MADAME MAYER.

La fille de matame Martin est pien chentille aussi.

MADAME DOUCET.

Madame Martin dénigre partout notre institution. Loin d'être frappée du miracle que le ciel a fait en permettant qu'il se trouvât rassemblées, dans un village aussi borné que celui-ci, tant de si bonnes et si dignes sœurs, toutes si distinguées par leurs vertus et par leurs lumières.....

MADEMOISELLE PÉCHIN, se levant.

La France est un pays épouvantable.

PLUSIEURS DAMES.

A la bonne heure; c'est cela.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Exécrable.

PLUSIEURS DAMES.

Bien, bien.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Féroce.

PLUSIEURS DAMES.

Voilà parler.

MADAME DOUCET.

Eh! mes chères sœurs, qui dit le contraire? Le peuple français est le dernier des peuples. L'impiété, l'immoralité sont les seuls élémens dans lesquels il se plaise. Qui en doute? Ces vérités sont si triviales, que je croyais inutile de les répéter.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Ce n'est jamais inutile.

MADAME BRONCHANT.

C'est toujours salutaire.

MADAME DOUCET.

Qu'à cela ne tienne. Je ne demande pas mieux que de proclamer mon opinion sur cette nation maudite. J'appelle de tous mes vœux les vengeances du ciel...

MADAME MAYER.

Tout toucement, matame Toucet. Si ch'étais tans

mon pays, che fous laisserais faire contre le fôtre tous les foeux qu'il fous plairait de faire; mais tant que che serai tans la France, ch'aime assez que le ciel ne le punisse pas trop.

PLUSIEURS DAMES.

A l'ordre !

MADAME BRONCHANT.

Que vous êtes bonne, madame Mayer! Cela ne regarderait pas les personnes de la congrégation.

MADAME MAYER.

Écoutez tonc, le ciel n'aurait qu'à se tromper.

PLUSIEURS DAMES.

La question préalable!

MADAME MAYER.

Qu'est-ce que c'est que cela, la question préalaple?

MADEMOISELLE COLUBRY.

Comment, sœur Mayer, pouvez-vous demander ce que c'est que la question préalable? La question préalable, ce n'est pas ce qu'on dit, c'est ce que l'on devrait dire. Vous entendez lire les journaux tous les jours, vous devriez savoir cela.

MADAME MAYER.

Tans ce moment-ci, quelle est la question préalaple?

MADEMOISELLE COLUBRY.

C'est la rosière.

MADAME MAYER.

Eh pien, puisque c'est la rossière qui est la question préalaple, pour sortir d'emparras et ne faire de chacrin à personne, croyez-moi, mes ponnes sœurs, nommons teux questions préalaples, la petite Martin et la petite Pronchant.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Qu'est-ce que vous dites donc? Nommer deux questions préalables!

MADAME MAYER.

Fous m'emprouillez afec fos termes de chournaux. Eh! oui, nommons teux rossières.

TOUTES LES DAMES.

A l'ordre! à l'ordre!

MADAME MAYER.

Plaît-il?

TOUTES LES DAMES.

Deux rosières! à l'ordre! à l'ordre!

MADAME MAYER.

Mon Tieu! que fous êtes safantes, fous autres. A l'ordre! l'ordre! moi qui n'ai pas fotre science, che fas fous tonner tes raisons.

MADAME DOUCET.

Comprenez donc, mon excellente sœur, qu'il n'y a pas de raisons qui pourraient nous faire consentir à nommer rosière la fille de l'aubergiste Martin.

TOUTES LES DAMES.

Jamais.

MADAME DOUCET.

Le ciel réprouverait une telle condescendance.

MADEMOISELLE COLUBRY, *tirant un discours écrit.*

« Ce n'est qu'en tremblant, honorables sœurs, que « j'ose élever ma faible voix à la suite de la discus- « sion lumineuse qui vient de jeter un si grand jour « sur l'objet qui nous occupe. » (Je suppose qu'il y a eu une discussion.) « La nomination d'une rosière, « comme tout ce qui émane de nous, doit porter « notre empreinte; et je dis hautement que le choix « de la fille de notre respectable sœur Bronchant est « le seul qui aurait cette empreinte. Par une pré- « voyance qui marque la justesse de son esprit, elle « a dédaigné la science pernicieuse de la lecture et « de l'écriture; mais en revanche, sa mémoire est « éminemment ornée de tous les faits miraculeux qui, « depuis quelque temps surtout, viennent frapper « les yeux de ceux qui veulent voir. Elle les raconte, « elle les propage sans fin, sans cesse; et son zèle, « lorsqu'on paraît douter de la vérité de ses récits, « ne connaîtrait même aucune borne, si, au lieu d'être « une simple vierge, elle avait à sa disposition cette « épée flamboyante qui chassa du séjour céleste les « démons présomptueux, et les força de se précipiter « dans le Ténare. »

MADAME DOUCET.

Je crois bien que le Ténare est païen.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

C'est égal; ce discours est sublime.

MADAME BRONCHANT.

Si sublime, pour ma fille surtout, que je me croirais une ingrate si je ne m'empressais d'en remercier tout de suite notre précieuse sœur Colubry. Je ne suis pas un orateur; je ne pourrais pas écrire un discours d'avance; je n'ai pas, comme on dit, la parole en main; mais c'est égal; j'ai de bons sentimens, car je hais tout ce qui n'est pas des nôtres. Voilà pourquoi je trouve que nous devons nous soutenir entre nous, parce qu'il est certain que nous n'avons que nous pour nous soutenir, et que tout ce qui n'est pas nous est contre nous. Les propos que l'on entend dans le village font dresser les cheveux à la tête. On se demande de quoi nous nous mêlons; on nous appelle des Madames J'ordonne; on prétend que nous n'avons pas le droit de convertir.... Je ne sais pas si on vous regarde quand vous passez comme on me regarde quand je passe; mais.... Ah! les vilaines gens!

MADEMOISELLE PÉCHIN.

A quoi pense donc l'Europe? Elle reste les bras croisés. Qu'attend-elle? Si l'Europe n'était pas devenue égoïste, si elle avait conservé ses bons sentimens, ne serait-ce pas le moment de nous envahir encore pour remettre à la raison tous ces suppôts de Satan qui nous tourmentent?

MADAME BRONCHANT.

Ça l'amuse apparemment. Elle veut voir comment nous nous en tirerons. Qu'on ne me parle plus de l'Europe; je l'ai en horreur depuis que je vois combien elle est dégénérée.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Il est bien affligeant pour nous qu'il n'y ait pas d'autorités salariées dans ce village; ce serait une protection.

MADAME DOUCET.

Une protection! quel langage! N'avons-nous pas nos vertus pour nous protéger?

MADAME BRONCHANT.

Bast! nos vertus! Les paysans sont indignes; ils me reprochent à moi l'héritage de mon oncle.

MADAME MAYER.

Ch'ai cru que c'était t'une tante que fous afiez hérité.

MADAME BRONCHANT, *un peu déconcertée.*

Vous avez raison. Ils reprochent à madame Doucet.....

MADAME DOUCET, *vivement.*

Je ne veux pas savoir ce qu'on me reproche.

TOUTES LES DAMES.

Ni moi, ni moi.

MADAME BRONCHANT.

Vous voyez donc que nos vertus sont un article qu'il faut mettre de côté. Il n'y aurait qu'un moyen, ce serait de leur faire peur.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Sans doute; mais ils ne veulent pas s'y prêter. J'ai beau leur dire que nos bons Pères ont à Rome un

général qui a des foudres toutes prêtes à foudroyer, ils répondent à cela : Eh bien! qu'on nous foudroie, mais qu'on nous laisse tranquilles.

MADAME BRONCHANT.

C'est un endurcissement dont on n'a pas d'idée.

MADAME DOUCET.

J'ai reçu de Paris une lettre qui ferait croire qu'on s'y occupe à préparer une espèce de terreur.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Ils s'y prendront mal. Je connais bien Paris ; j'y ai été assez long-temps couturière, et couturière de toutes dames extrêmement bien pensantes. Ma sœur leur faisait des modes. Eh bien! ni ma sœur ni moi nous ne nous sommes jamais aperçues que ces dames-là eussent envie de faire peur. Les bons Pères eux-mêmes ont leurs affaires particulières. Ça a beau parler d'être martyr, ça ne voudrait pas pousser les choses trop loin, de peur que l'argent ne se resserrât ; dame! c'est que si l'argent devenait rare, je ne sais pas trop ce qu'il resterait de saints.

PLUSIEURS DAMES.

A l'ordre! à l'ordre!

MADEMOISELLE PÉCHIN, avec emportement.

Je ne devine pas pourquoi on prétend me rappeler à l'ordre ; je parle de choses que je sais mieux que vous. A Paris, on n'est pas aussi simple que nous le sommes. On ne se laisse toucher de la grâce que pour toucher des appointemens. C'est si cher d'être une

dame un peu marquante de la congrégation ! Songez donc qu'il faut une toilette différente pour chaque bonne œuvre. Toilette d'assemblées de charité, toilette de sermons d'église, toilette de sermons de salon ; puis les toilettes de quête, suivant les heures, suivant la paroisse ; les toilettes de processions encore, c'est sans fin. Ne faut-il pas aussi avoir une voiture avec son chiffre ou ses armes, pour faire attendre à la porte de tous les bons lieux où l'on va, afin que les passans sachent jusqu'à quel point vous êtes méritante ?

MADAME BRONCHANT.

Dans cette Babylone maudite, il faut que les riches se fourrent partout, pour tout gâter. Faites donc de la terreur avec des voitures armoriées et des toilettes resplendissantes !

MADAME DOUCET.

De la patience, chère sœur. Les riches se lasseront plus tôt que nous ; ils ont tant de moyens pour se distraire. Ne crions pas ; attendons-les ; petit à petit ils se retireront ; ça ne peut pas les amuser long-temps. Comme dit la sœur Péchin, beaucoup ne voient que de l'argent là-dedans ; on ne les paiera peut-être pas toujours ; nous, qui ne voulons que l'autorité, nous resterons fermes à notre poste, et nous verrons.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, MADAME GRINCHEUX.

MADAME MAYER.

Ah! foilà matame Crincheux, la concierge du château.

MADAME GRINCHEUX.

Dites madame Grincheux, ci-devant concierge. J'ai donné ma démission; je puis être à présent ouvertement des vôtres. Madame de Janville ne pourra plus me reprocher de faire partie d'une société de fanatiques.

MADAME BRONCHANT.

De fanatiques! Nous sommes des fanatiques parce que nous reconnaissons quelque chose au-dessus des vanités mondaines.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Elle ne nous trouverait pas fanatiques, si nous voulions être en adoration devant sa noblesse, devant ses ancêtres.

MADAME BRONCHANT.

Ses ancêtres sont bien venus, surtout vis-à-vis d'une personne comme moi qui a montré pendant six ans des figures de cire, et des figures de cire dont, sans me vanter, les ancêtres étaient autre chose que les siens; des Rousseau, des Franklin, tous gens de cette force-là, qui sont plus connus par leur petit

doigt que tous les Janville passés, présens et futurs ne le seront jamais par tout leur corps. Quand on a montré des figures de cire, voyez-vous, qu'on a eu dans sa possession le grand couvert de Marc-Antoine et de la reine Cléopâtre, qu'on époussetait tout cela plusieurs fois dans la journée, on est furieusement familiarisé avec les grandeurs. Ah! mon Dieu, ça fait rire seulement.

MADAME DOUCET.

Il n'y a de grandeur que dans le vrai mérite.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Et le vrai mérite, c'est nous qui en décidons; voilà pourquoi, respectables sœurs, si vous voulez vous en rapporter à moi, nous nommerons aujourd'hui pour rosière.....

MADAME GRINCHEUX.

Que parlez-vous de rosière? Ils l'ont nommée.

MADAME DOUCET.

Ils! Qui?

MADAME GRINCHEUX.

Eh! pardine, monsieur le curé, monsieur le maire et madame de Janville.

MADEMOISELLE COLUBRY.

C'est donc une guerre déclarée?

MADAME GRINCHEUX.

Ils ne pensent pas du tout à vous. Ils ont fait comme ils avaient l'habitude de faire tous les ans.

MADAME BRONCHANT.

Et qui ont-ils nommé, s'il vous plaît?

MADAME GRINCHEUX, montrant l'auberge.

La fille de l'aubergiste. (Toutes les dames se lèvent en faisant différentes exclamations.)

MADAME DOUCET.

Asseyez-vous, mes sœurs, et, au nom du ciel, tâchons d'être imposantes.

MADEMOISELLE PÉCHIN, avec violence.

Imposantes! Imposantes quand on voit l'abomination de la désolation..... (Madame Doucet agite sa sonnette.) Je suis inspirée.

MADAME DOUCET.

Alors parlez, puisque je n'y puis rien faire.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Nous avons ici un Turc..

MADAME BRONCHANT.

Il est pour nous.

MADAME DOUCET.

Cela doit être.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Nommons notre rosière au plus vite, et faisons-le prier.....

MADAME MAYER.

Mais, mestames, si je ne me trompe pas, un Turc est un mécréant.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Qu'est-ce que c'est qu'un mécréant?

MADAME MAYER.

Tans mon pays, c'est un homme qui croit mal.

MADAME BRONCHANT.

Bast, bast! on peut croire mal et penser très-bien. Les Turcs sont des nôtres; ils se battent pour nous contre les Grecs, ainsi ils pensent bien.

MADAME GRINCHEUX.

L'idée de s'emparer de ce Turc me paraît excellente, parce qu'au château, pour leur cérémonie, ils n'auront rien qui ressemble à cela.

MADAME BRONCHANT.

D'ailleurs, on dit que ce Turc a des habits superbes; et la première chose, dans une cérémonie, c'est que l'œil soit satisfait.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Je suis pour les habits; il n'y a que cela d'imposant. On a beau dire que l'habit ne fait pas le moine.....

MADAME BRONCHANT.

C'est une bêtise. Il n'y a, au contraire, que l'habit qui fasse le moine. J'avais dans mon cabinet de figures de cire un sapeur qui était trop sale pour le laisser comme cela; je lui ai mis une robe de capucin, ça a fait un capucin.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Nommons Rosalie Bronchant.

MADAME MAYER.

Fous êtes maîtresse d'école, et fous proposez de

nommer une fille exemplaire, si fous foulez, mais que fous afez téclaré fous-même qui ne safait ni lire ni écrire!

MADEMOISELLE COLUBRY.

Madame Mayer est désespérante. Comment! madame Mayer, vous n'entrerez donc jamais dans l'esprit de la congrégation? Savez-vous seulement à quelles conditions je suis maîtresse d'école? Savez-vous pourquoi, quand il pleut partout des sœurs et des frères ignorantins, vous n'en avez pas dans ce village? C'est parce que je me suis chargée d'en tenir lieu, et qu'on a eu confiance en moi. Certes, quand je verrai dans des élèves plus d'aptitude à croire qu'à apprendre, je me garderai bien d'aller contre un si heureux instinct. La science se propage toujours assez; la foi diminue tous les jours.

PLUSIEURS DAMES.

Bien, bien, très-bien.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Rosalie Bronchant croit tout ce qu'on veut; par cette seule faculté elle mérite nos suffrages, et je lui donne ma voix.

TOUTES LES DAMES, l'une après l'autre.

Et moi aussi.

MADAME MAYER.

Afant de foter.....

TOUTES LES DAMES.

La clôture!

MADAME MAYER.

Permettez au moins.....

TOUTES LES DAMES.

La clôture, la clôture!

MADAME MAYER, avec humeur.

Fous foulez, soi-tisant, recruter des âmes pour le paradis, et fous faites tamner tout le monte.

MADAME DOUCET.

La délibération est fermée, ma sœur. La majorité s'est prononcée pour Rosalie Bronchant.

MADAME MAYER.

Fous n'afez pas foulu qu'on parlât t'une autre.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Occupons-nous du Turc. Qui est-ce qui ira lui faire la proposition de couronner la rosière?

MADAME GRINCHEUX.

Notre présidente et mademoiselle Colubry.

TOUTES LES DAMES.

Approuvé.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Vous croyez qu'une demoiselle.....

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Allons donc, une demoiselle.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Mais certainement.

MADAME BRONCHANT.

Mesdames, sauf meilleur avis, puisque la cérémonie va avoir lieu tout de suite, je crois qu'il ne serait pas mal d'aller faire un peu de toilette.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Adopté.

MADAME GRINCHEUX.

Quelle mine vont-ils faire au château quand ils vont apprendre cela?

MADEMOISELLE PÉCHIN, à madame Doucet.

N'oubliez pas, je vous prie, de dire à ce Turc que notre pays est un pays épouvantable.

MADAME DOUCET, avec une légère teinte d'ironie.

Atroce, féroce.

MADEMOISELLE PÉCHIN, d'un ton très-sec.

Vous plaisantez, madame Doucet; mais cela ne sied point à une présidente de congrégation; je suis forcée de vous le dire. Ayez toujours bien soin de faire savoir à ce Turc qu'en couronnant notre rosière il s'associe à de bonnes sœurs qui rougissent très-sérieusement d'être Françaises.

MADAME DOUCET.

Ne vous inquiétez pas, sœur Péchin.

MADEMOISELLE PÉCHIN, bas à madame Bronchant.

Notre présidente Doucet fait bien la charmante.

MADAME BRONCHANT, bas.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

MADEMOISELLE PÉCHIN, bas.

Ne pourrait-on pas en dire un mot aux bons Pères?

MADAME BRONCHANT, bas.

Soyez sans inquiétude; c'est déjà fait. (Haut.) Sortons, mesdames, ne perdons par de temps. Il faut que nous soyons revenues dans une heure.

MADAME GRINCHEUX.

Oui, oui, le plus tôt sera le mieux, car je ne doute pas que la dame aux ancêtres ne fasse aussi ses diligences.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Gagnons-la de vitesse.

(Elles sortent toutes, à l'exception de madame Doucet et de mademoiselle Colubry.)

SCÈNE VI.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY.

MADAME DOUCET.

Mademoiselle Colubry, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il me semble que nous aurions besoin de nous épurer.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Elles crient trop vite contre les classes élevées.

MADAME DOUCET.

Ça ne devine rien. Ah! si la congrégation n'était composée que de femmes comme nous deux, nous

finirions par attirer tout le monde à nous. Cette France atroce, cette France féroce, à quoi cela ressemble-t-il ? Je ne dis pas que dans une grande assemblée, devant beaucoup de monde, on ne puisse faire de l'effet avec ces mots-là ; mais nous, dans un village, ce qu'il nous faut, c'est de nous rendre populaires aux classes d'en haut comme aux classes d'en bas, et de ne devenir sévères qu'à mesure que nous gagnerons du terrain. C'est-il donc si difficile de faire pendant quelque temps les saintes femmes, les femmes austères, les femmes patientes, les femmes résignées, de répandre des larmes sur la corruption du siècle, mais avec mesure, sans amertume, sans aigreur ?

MADEMOISELLE COLUBRY.

Quelques miracles avec cela.....

MADAME DOUCET.

Il faut être sobre de miracles.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Vous croyez? On me contait pourtant l'autre jour que, dans une petite ville pas plus grande que la main, ils en avaient déjà presque sept, et qu'ils s'en trouvaient fort bien.

MADAME DOUCET.

C'est suivant les localités. Ici, les paysans sont trop goguenards. Les villages sur les grandes routes ne valent rien pour cela ; rapportez-vous-en à moi. C'est de l'affabilité et des vertus que nous devons avoir. Le père Capron est tout-à-fait de mon avis à

cet égard. Il m'a montré une carte géographique du diocièse, qu'il a dressée tout exprès pour indiquer les endroits où l'on pouvait se permettre du surnaturel, et ceux plus difficiles où l'on ne devait employer que le bon exemple; nous sommes de ces derniers.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Que croyez-vous alors qu'il penserait de ce Turc que nous voulons employer?

MADAME DOUCET.

Un Turc est dans la nature; c'est une chose toute simple. Nous n'avons encore aucun matériel pour donner de l'éclat à nos cérémonies; l'argent que nous percevons nous est enlevé tout de suite pour une destination que nous ne connaissons même pas; nous sommes bien obligées de faire ressource de ce que nous trouvons sous la main.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Taisons-nous. Voici le valet de ce Turc, il faut le charger de nous faire parler à son maître.

SCÈNE VII.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY, LOUIS.

MADAME DOUCET.

Jeune homme, pourrait-on se flatter que votre maître fût assez obligeant pour accorder audience à deux dames de la congrégation qui ont une grâce à lui demander?

LOUIS.

Deux dames de la congrégation! Ah! mesdames, entrez tout de suite. Je n'ai pas besoin de le prévenir.

MADEMOISELLE COLUBRY, d'un ton précieux.

Si fait, si fait, prévenez-le. Un homme chez lui, souvent..... Je suis demoiselle. Notre congrégation d'ailleurs est celle du Scrupule.

LOUIS.

J'obéis. (Il entre dans l'auberge.)

MADAME DOUCET.

Je n'aurais pas fait cette difficulté-là. Dès que ce garçon nous offrait d'entrer, je serais entrée. Quand nous quêtons pour notre œuvre, y faisons-nous tant de façons? Nous sommes souvent sur le dos des gens sans qu'ils s'en doutent.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Mais songez donc, madame, que ce jeune homme est un Turc.

MADAME DOUCET.

Les Turcs, les Turcs, c'est une idée qu'on se fait.

LOUIS, revenant.

Son Excellence attend ces dames.

(Elles entrent dans l'auberge.)

SCÈNE VIII.

LOUIS, ensuite MADAME BRONCHANT.

LOUIS.

Il paraît que monsieur sait d'avance ce qu'elles ont à lui demander : il n'a pas quitté sa fenêtre pendant tout leur sabbat.

MADAME BRONCHANT, tout essoufflée.

Monsieur, vous n'auriez pas vu ma fille?

LOUIS.

Qu'est-ce que c'est que votre fille ?

MADAME BRONCHANT.

Rosalie Bronchant, celle que l'on venait de nommer rosière.

LOUIS.

Ce n'est pas la petite Martin ?

MADAME BRONCHANT.

Eh ! non, c'est Rosalie Bronchant.

SCÈNE IX.

LOUIS, MADAME BRONCHANT, MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY.

MADAME DOUCET.

Ce Turc est parfait.

MADEMOISELLE COLUBRY.

D'une réserve, d'une décence....

MADAME BRONCHANT.

Madame Doucet, j'ai perdu ma fille.

MADAME DOUCET.

Eh! quoi, est-elle morte?

MADAME BRONCHANT.

Je n'en sais rien; je ne la retrouve plus.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Il faut demander, vous informer.

MADAME BRONCHANT.

J'ai demandé, je me suis informée.

MADAME DOUCET.

Ah! ciel!

MADEMOISELLE COLUBRY.

Nous qui l'avions nommée rosière; nous qui comptions sur elle pour faire un coup d'État!

(Elles sortent toutes les trois.)

SCÈNE X.

LOUIS, ensuite LE CAPITAINE.

LOUIS.

C'est un coup du ciel. Les voilà bien attrapées. La petite Martin, à présent, n'aura plus de concurrente.

LE CAPITAINE.

Sont-elles parties?

LOUIS.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Viens vite m'aider à ouvrir la caisse qui contient les présens de noce de ma belle-sœur future, afin que je puisse me costumer en Turc d'importance. C'est moi qui couronne la rosière.

LOUIS.

Mais, monsieur, la rosière est perdue.

SCÈNE XI.

LE CAPITAINE, LOUIS, MADAME MARTIN, un peu après CALIXTE.

MADAME MARTIN.

Monsieur, savez-vous que Rosalie Bronchant ne se retrouve pas?

LE CAPITAINE.

Expliquez-moi donc....

CALIXTE, entrant.

Ma mère, avez-vous dit à monsieur que Rosalie Bronchant avait été enlevée?

MADAME MARTIN.

Enlevée! Par qui?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME MAYER.

MADAME MAYER.

Eh pien, matame Martin, foilà tonc Rosalie qui s'est enfuie afec l'arracheur te tents?

MADAME MARTIN.

Quoi! ce grand homme brun qui venait ici à toutes les foires. Je croyais que c'était à la mère qu'il en voulait.

MADAME MAYER.

Il s'est peut-être trompé; mais il a emmené la fille.

LOUIS.

Pourvu qu'il ne la ramène pas.

MADAME MARTIN.

Il la ramènerait que ça ne ferait plus rien à présent. Une fille ramenée ne peut plus être rosière, n'est-ce pas donc, monsieur?

LE CAPITAINE.

Je ne connais pas les usages de ce pays-ci.

CALIXTE.

Si elle n'avait été absente qu'une demi-heure, une heure même pour mettre les choses au pis, ça peut arriver à tout le monde; mais il paraît que c'est dès

le matin qu'on l'a vue sur la route de Paris avec ce monsieur, dans une carriole.

LE CAPITAINE.

Sa mère aurait dû s'en apercevoir plus tôt.

MADAME MARTIN.

Sa mère ! sa mère la prêchait bien, mais elle ne s'en occupait pas.

MADAME MAYER.

Elles l'ont élefée à tout croire, elle a cru un arracheur te tents.

MADAME MARTIN.

Monsieur, rien ne peut plus s'opposer à présent à ce que vous parliez pour ma fille.

CALIXTE.

Aux dames de la congrégation? Pourquoi donc leur parler, ma mère? Je suis nommée par les vraies autorités que cela regarde, par monsieur le maire, par monsieur le curé; je ne veux pas gâter leur ouvrage.

MADAME MARTIN.

Tu as tort de dire ce que tu dis, d'abord parce que cela n'est pas honnête pour madame Mayer, qui est de la congrégation.

MADAME MAYER.

Ah! ma chère tame, che n'en feux pas à la petite. Che suis te la concrécation, parce que ch'y suis; mais à pressent que che sais ce que c'est, à coup sûr che ne m'y mettrais pas.

MADAME MARTIN, à sa fille.

Ce matin tu ne faisais pas tant la fière.

CALIXTE.

Ce matin je ne savais pas ce que je sais à présent, qu'on jeterait les yeux sur moi d'un autre côté.

LE CAPITAINE, à madame Martin.

Je n'aurais qu'à lui faire tort auprès de ses vrais protecteurs.

MADAME MARTIN.

Pas du tout, monsieur. Ni monsieur le maire ni madame de Janville ne trouveront cela mauvais, j'en ai la certitude. Ce sont des gens sages, qui vous sauront gré au contraire de tout ce qui jettera du ridicule sur les folles qui tourmentent ce village. J'ai leur mot là-dessus.

LE CAPITAINE.

Eh bien, suis-moi, Louis.

(Il sort avec Louis.)

SCÈNE XIII.

MADAME MARTIN, CALIXTE, MADAME MAYER.

MADAME MARTIN.

Qu'est-ce que tu risques? Elles ne peuvent pas te refuser. Qui nommeraient-elles? Tu es la seule fille dans le village qui ait les qualités et la toilette nécessaires pour faire une rosière comme il faut.

MADAME MAYER.

Ne croyez pas cela. N'afons-nous pas la matemoiselle Colupry et la matemoiselle Péchin qui se mettent sur les rangs à cette heure?

CALIXTE.

Vous badinez.

MADAME MAYER.

Non fraiment. Les foilà qui fiennent; tenez-vous un peu terrière fotre porte, fous allez les ententre.

(Madame Martin et Calixte rentrent.)

SCÈNE XIV.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY, MADEMOISELLE PÉCHIN, MADAME GRINCHEUX, MADAME MAYER, les quatre autres dames.

MADEMOISELLE COLUBRY.

S'il ne fallait que figurer une rosière, je suis demoiselle.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Mais je crois bien l'être aussi.

MADEMOISELLE COLUBRY.

A la bonne heure, mademoiselle Péchin; mais vous avez demeuré si long-temps dans la capitale.

MADEMOISELLE PÉCHIN, élevant la voix.

Certainement j'ai demeuré dans la capitale; ma famille y est assez avantageusement connue pour que je puisse m'en vanter. Ma sœur, quoique marchande

de modes, n'a jamais fait un chiffon qui ait encouru la censure; et mon frère, le confiseur, est le premier qui ait inventé les chapelets de chocolat, les bénitiers en sucre candi, et les bonnes vierges en pâte de guimauve. Montrez donc des titres pareils.

MADAME DOUCET.

Mes chères sœurs, nous oublions à chaque instant que nous ne devons pas avoir de vanité. Nous voilà déjà aux titres de famille.

MADAME MAYER.

Ce que che serais curieuse de foir, ce serait une rosière de quarante ans.

MADAME DOUCET.

Sœur Mayer, vous êtes à côté de la question dans ce moment-ci, comme vous y êtes toujours. Est-ce donc à nous à proscrire l'âge, nous qui sommes comme le sanctuaire de tout ce que le temps a consacré? N'est-ce pas à la congrégation qu'est confiée la garde du vieil honneur, des vieilles idées, des vieux usages, des vieilles traditions? Plus notre choix s'éloignera des conditions que réclame un monde frivole, plus il sera conforme au but de notre institution.

MADAME MAYER.

Nous ne poufons pas non plus prétentre à tout. Nous sommes déchà des vases d'amour, comme dit le fénérable père Capron, des colonnes inébranlaples, des sentinelles avancées, des citatelles.... Il me semble que, quand on a tous ces afantaches-là, on peut pien se passer t'être rossière.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

De quoi vous mêlez-vous, madame Mayer? Ce n'est pas vous qu'on pense à nommer rosière.

MADAME MAYER.

Et pourquoi tonc n'y penserais-che pas, moi? T'une temoiselle comme fous à une feufe comme moi, il n'y a pas tant te tifférence.

MADAME GRINCHEUX.

En effet, et je me présente aussi, moi.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTES, LE CAPITAINE, magnifiquement habillé à la turque.

MADAME DOUCET.

Seigneur turc, venez à notre secours, car nous ne pouvons plus nous entendre. Prenez mon siége. Présidez-nous.

LE CAPITAINE, après avoir fait trois salutations à la manière des Turcs, va s'asseoir à la place de madame Doucet.

Allah! Allah! mes chères sœurs. Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

TOUTES LES DAMES.

Mahomet!

LE CAPITAINE, sans se déconcerter.

La congrégation doit dominer la terre. (Les dames s'asséient tout doucement.) Les trônes s'humilieront devant elle.

MADEMOISELLE PÉCHIN, bas à madame Grincheux.

Pourquoi a-t-il parlé de la tragédie de *Mahomet?*

MADAME GRINCHEUX, bas à mademoiselle Péchin.

Il faut bien lui passer quelque chose.

MADAME DOUCET.

Seigneur turc, nous pouvons nous confier à vous comme à un frère. La rosière que nous avions nommée est disparue.

LE CAPITAINE, levant les yeux au ciel.

Allah! Allah!

MADAME DOUCET.

Pour nous sortir d'embarras, ces deux demoiselles offrent de prendre sa place; et comme si le choix entre elles deux n'était déjà pas assez embarrassant, voilà des veuves qui se mettent aussi sur les rangs.

LE CAPITAINE.

Sont-ce des vertus ou des agrémens que vous voulez couronner? Si ce sont des agrémens, toutes ces dames m'en paraissent également pourvues; si ce sont des vertus, je donnerais la préférence aux veuves, car la vertu d'une femme qui a fait le bonheur d'un époux, est incontestablement la vertu la plus rare....

MADAME DOUCET.

Seigneur turc, la congrégation n'est pas assez véritablement triomphante pour se permettre de déclarer rosières des personnes qui..... Enfin, à tort ou à raison, on aime à croire qu'une rosière a conservé.....

LE CAPITAINE.

Il ne faut pas venir nous parler de cela à nous autres Turcs, qui croyons que notre prophète a fait passer la lune dans sa manche.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Tirons au doigt mouillé.

MADAME GRINCHEUX.

Ou bien à la courte paille.

MADAME DOUCET.

Mes bonnes sœurs, la congrégation et la courte paille, quelle incohérence!

LE CAPITAINE, *très-gravement.*

La courte paille est un fragment du fatalisme; le fatalisme fait partie du dogme musulman; les musulmans sont alliés à la congrégation; vous voyez bien que de la courte paille à la congrégation il n'y pas une si grande distance qu'on pourrait le croire.

MADAME DOUCET.

Je voudrais au moins avoir le temps de consulter quelques uns de nos bons pères.

LE CAPITAINE.

Quels conseils pourriez-vous en obtenir que je ne puisse vous donner? Eh quoi! vous avez un Turc au milieu de vous, et vous parlez de recourir à vos bons Pères! N'avons-nous pas la même haine qu'ils ont contre la civilisation et les lumières? Ne sont-ils pas autant que nous des ennemis acharnés contre les

défenseurs de la croix dans l'Orient? Si nous différons sur quelques détails, c'est bien peu de chose, je vous assure. Nous sommes prêts à nous faire bons Pères demain, comme ils sont prêts à se faire Turcs, si les uns ou les autres nous trouvons quelque intérêt à un changement de nom.

MADAME MAYER.

Pour cela, c'est pien sûr.

MADAME DOUCET.

Honorable sœur, taisez-vous donc.

MADAME GRINCHEUX.

Si nous parlons toujours, nous ne pourrons pas réfléchir.

LE CAPITAINE.

A quoi bon réfléchir? La congrégation n'est-elle plus infaillible?

PLUSIEURS DAMES.

Si fait, si fait.

LE CAPITAINE.

Eh bien, nommez une rosière à l'aventure. Votre choix sera toujours bon. Quand on est infaillible, tout ce qu'on fait est bien fait. Ça n'a été inventé que pour cela.

MADAME DOUCET.

J'aurais mieux aimé qu'on eût inventé une manière de contenter tout le monde.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Quels sont les usages de votre pays, seigneur turc?

LE CAPITAINE.

Nos usages sur ces sortes de matières sont encore un peu barbares, à ne vous rien cacher.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Qu'importe! si nous voulons bien nous y soumettre.

LE CAPITAINE.

D'abord, ce n'est pas une rose, c'est un mouchoir que nous donnons.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

J'aimerais mieux cela.

LE CAPITAINE.

Et pour comble de ridicule, c'est presque toujours la jeunesse et la beauté qui déterminent notre choix. Tenez, voulez-vous savoir comment nous nous y prenons; tournez-vous toutes avec moi du côté de l'Orient. (Toutes les dames se lèvent et se tournent comme le capitaine.) Appuyez le revers de votre main sur chacune de vos tempes, comme vous voyez que je fais; inclinez un peu votre tête, et répétez trois fois avec moi : Allah! Allah! Allah!

TOUTES LES DAMES.

Allah! Allah! Allah!

(On voit sortir de l'auberge deux cuisiniers en veste et en tablier, ayant leur couteau appuyé sur l'épaule; ils sont suivis par deux servantes dont l'une porte un tabouret de pied, et l'autre une couronne de roses blanches sur un plat d'argent. Ensuite paraît l'adjoint du maire. La marche est fermée par Calixte et madame Martin. Toutes les deux en habits de fêtes.)

SCÈNE XVI.

LE CAPITAINE, MADAME DOUCET, MADAME MAYER, MADEMOISELLE PÉCHIN, MADAME GRINCHEUX, MADEMOISELLE COLUBRY, LES QUATRE AUTRES DAMES DE LA CONGRÉGATION, MADAME MARTIN, CALIXTE, L'ADJOINT DU MAIRE, LES DEUX CUISINIERS ET LES DEUX SERVANTES.

MADAME DOUCET.

Pour le coup, seigneur turc, ceci est trop fort.

LE CAPITAINE.

En quoi donc trop fort? En Turquie, cela nous paraîtrait tout simple. C'était une rosière que vous vouliez, la voilà.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Vous vous entendiez avec elle.

LE CAPITAINE.

Vous vous vantez de ne plus être Françaises, mes aimables dames, et, permettez-moi de vous le dire, vous l'êtes encore jusqu'au bout des ongles. Parce que le procédé que je viens d'employer n'est pas absolument dans vos usages, vous voulez que ce soit une jonglerie. Si vous m'eussiez demandé de la pluie ou du soleil, je vous l'aurais fait obtenir de même; il y a cent manières d'obtenir toutes ces choses-là.

MADAME GRINCHEUX.

Savez-vous au moins que cette rosière est la rosière de nos ennemis?

LE CAPITAINE.

Nommez-la, elle sera la vôtre. (A Calixte.) Avez-vous déjà été couronnée, ma belle enfant?

CALIXTE.

Jamais, seigneur turc.

LE CAPITAINE.

Vous voyez bien qu'elle est encore en disponibilité. (Aux deux cuisiniers qui se sont mis en faction au fond du théâtre.) Laissez approcher tous ceux qui désirent être témoins de la cérémonie.

MADEMOISELLE COLUBRY.

Il faut d'abord rédiger une espèce de procès-verbal.

L'ADJOINT.

Il est rédigé, mademoiselle.

MADAME GRINCHEUX.

Comment! d'avance!

LE CAPITAINE.

Tout cela va de suite. Dès qu'il vous venait une rosière, il devait vous venir un procès-verbal. Commençons par faire le tour de cette place, en marchant deux à deux avec le recueillemeut obligé en pareille circonstance. En marche.

MADEMOISELLE PECHIN.

En marche! On est drôle en Turquie. En marche! Nous ne marcherons certainemant pas avant d'avoir entendu la lecture du procès-verbal.

LE CAPITAINE, à l'adjoint.

Monsieur l'adjoint de maire, voulez-vous avoir la bonté de contenter le désir de ces dames?

L'ADJOINT.

Très-volontiers. (Il lit.) « Cejourd'hui, etc., par « le choix de monsieur le maire et de monsieur le « curé..... »

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Et la congrégation?

L'ADJOINT, continuant.

« Et de l'approbation de toutes les personnes émi- « nentes de cette commune..... »

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Mais la congrégation?

L'ADJOINT.

Les personnes éminentes, ce sera la congrégation, si vous voulez.

MADAME DOUCET.

Nous protestons contre cette nomination, si nous ne sommes pas autrement désignées.

L'ADJOINT.

Qu'à cela ne tienne, on fera mention de vous par un renvoi (Reprenant sa lecture.) « Calixte Martin est nommée « rosière. »

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS.

LOUIS.

Seigneur, la voiture de Votre Excellence est prête.

LE CAPITAINE.

Vous le voyez, respectables dames, je n'ai que peu d'instans à vous consacrer. Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas que je couronne votre rosière? (Toutes les dames se taisent.)

MADAME MAYER.

Qui ne tit mot, consent. Couronnez, seigneur turc, couronnez la petite Martin.

LE CAPITAINE, à Calixte.

Approchez, ma belle enfant. (Calixte se met à genoux devant lui sur le petit tabouret apporté par une des servantes.)

CALIXTE, bas au capitaine.

Avons-nous bien fait ce que vous nous aviez recommandé?

LE CAPITAINE, bas.

Parfaitement.

CALIXTE, bas.

Elles enragent.

LE CAPITAINE.

Taisez-vous.

CALIXTE.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE, prenant la couronne qu'une servante lui présente sur un plat d'argent.

Jeune fille, je pourrais vous faire beaucoup de phrases à propos de couronne ; je pourrais vous répéter ce qu'on a dit des milliers de fois, que ce n'est rien que de l'obtenir, si l'on ne se rend digne de la conserver ; mais cela ne vous ferait assurément pas plus d'effet qu'à toutes les têtes qui ont été couronnées avant la vôtre, et je ne veux pas perdre mon temps en paroles inutiles. Monsieur le maire vous dira le reste.

MADAME DOUCET.

Sortons, mes sœurs.

MADEMOISELLE PÉCHIN.

Oui, oui, allons-nous-en ; c'est un tour qu'on nous a joué. Tenez, regardez venir nos ennemis suivis de tout le village, et riant de la confiance que nous avons accordée à un inconnu. A coup sûr, cet homme n'est pas un Turc.

LE CAPITAINE.

Ce n'est qu'un capitaine français, trop galant pour s'être refusé aux sollicitations des aimables dames que la congrégation lui avait députées. Eh bien ! vous me fuyez ?

TOUTES, à l'exception de madame Mayer.

C'est une abomination.

(Elles s'en vont.)

SCÈNE XVIII.

LE CAPITAINE, MADAME MARTIN, CALIXTE, MADAME MAYER, L'ADJOINT et LOUIS.

L'ADJOINT.

Je puis ouvrir les portes de la mairie maintenant. Entrons.

LE CAPITAINE, à Calixte.

Adieu, ma belle enfant. Recevez la couronne que vous méritez des mains de ceux qui ont droit de vous la donner, et acceptez de moi cette bague comme un souvenir de l'intérêt que vos vertus m'ont inspiré.

CALIXTE.

Le puis-je, ma mère?

MADAME MARTIN.

Sans doute, puisque c'est à cause de tes vertus.

MADAME MAYER.

Tans mon pays t'Allemagne, chamais une fille ne refuse rien te ce qu'on lui tonne pour sa fertu.

MADAME MARTIN.

Vous allez partir tout de suite, monsieur?

LE CAPITAINE.

Ma voiture est prête, et vous avez pu juger de mon impatience. D'ailleurs, je craindrais de prolonger,

avec des gens graves, une folie qui n'était tolérable qu'avec de véritables folles.

LOUIS, à l'adjoint.

Regardez donc, monsieur, comme elles courent.

L'ADJOINT.

On pourrait dire d'elles comme de tant d'autres :

QUE SERT-IL DE COURIR, QUAND ON N'EST PAS DANS LE DROIT CHEMIN?

L'ADJUDICATION,

OU

UN FOU AVISE BIEN UN SAGE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR LE COMTE DE LA POTERNE.
MADAME LA COMTESSE DE LA POTERNE, sa femme.
MONSIEUR VIRLY, cousin de la comtesse.
MADAME DE VALZAN.
MONSIEUR TRICARD, avocat.
MONSIEUR TURPIN, attaché au préfet.
LE PÈRE STÉPHANO.
MONSIEUR MOTET, avoué.
UN DOMESTIQUE

La scène se passe dans une ville de provinee.

Le théâtre représente un salon.



LE PÈRE STÉPHANO.

C'EST UN VIEUX CONTE QUE L'ON A RÉCHAUFFÉ.

l'Adjudication. 4e. 11e

L'ADJUDICATION.

SCÈNE I.

M. VIRLY, M. MOTET.

M. MOTET.

Ainsi, monsieur, vous persistez toujours à porter votre enchère jusqu'à cinquante mille francs?

M. VIRLY.

Tout le monde me répète que cette maison les vaut.

M. MOTET.

Il est sûr que c'est une des plus belles de la ville.

M. VIRLY.

Vous qui êtes avoué dans ce pays, vous devez connaître la valeur des biens; ne trouvez-vous pas que je paie un peu la convenance?

M. MOTET.

Monsieur, c'est selon. Vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez las de Paris; que vous aimiez notre province; que, lors des différens séjours que vous aviez faits dans cette ville pour voir madame la comtesse de La Poterne, votre cousine, vous vous étiez toujours plu parmi nous. Cette mai-

son est vaste; elle est entre cour et jardin; elle a une belle entrée principale sur la rue des Pêcheurs, et une petite porte de derrière donnant sur la campagne : tout cela a son prix; et, pour quelqu'un de riche comme vous, il est certain que vous ne pouviez pas trouver mieux.

M. VIRLY.

Je suis toujours fâché, avant l'adjudication, de ne pas avoir vu monsieur Tricard, que l'on m'avait tant recommandé à Paris. Il paraît que c'est un de vos avocats les plus entendus, et ses avis m'auraient bien tranquillisé.

M. MOTET.

Je ne dénie pas le mérite de monsieur Tricard; mais qu'aurait-il pu vous dire de plus que toutes les personnes que vous avez déjà consultées, et surtout que madame la comtesse de la Poterne, qui est une dame si respectable?

M. VIRLY.

Vous savez comme moi que madame de La Poterne est assez vive dans ses désirs. Elle a eu l'obligeance de m'assurer que ce serait un grand bonheur pour elle de me voir fixé ici. J'en suis très-reconnaissant; mais je ne voudrais pourtant pas.....

M. MOTET.

Vous avez bien raison, monsieur; il ne faut payer les choses que ce qu'elles valent.

M. VIRLY.

Ai-je beaucoup de compétiteurs?

M. MOTET.

Je ne vous cacherai pas que le bruit de votre enchère en a déjà rebuté quelques uns ; et, sans un monsieur Stéphano, qui paraît ne pas vouloir lâcher prise facilement.....

SCÈNE II.

M. VIRLY, M. MOTET, MADAME DE LA POTERNE.

MADAME DE LA POTERNE.

Eh! bonjour, cher cousin; bonjour monsieur Motet. C'est aujourd'hui l'adjudication. D'ici à deux ou trois heures, nous connaîtrons notre sort. Monsieur Motet, sachez bien que je ne veux pas que cette maison nous échappe. Entendez-vous?

M. VIRLY, à M. Motet.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Stéphano?

MADAME DE LA POTERNE.

Vous parliez du père Stéphano? Ah! c'est un homme dont je fais le plus grand cas, un digne homme, un saint homme, et tout-à-fait amusant. Il y a dix-huit mois que nous avons le bonheur de le posséder, et il n'y qu'une voix sur son compte.

M. VIRLY.

Il n'est pas du pays?

MADAME DE LA POTERNE.

Réfléchissez donc à son nom. Stéphano! Est-ce

que c'est un nom français? Il avait commencé par être Italien; mais à présent on le croit Espagnol.

M. VIRLY.

A-t-il de la fortune?

MADAME DE LA POTERNE.

Comme il est autorisé à faire de très-grandes quêtes, on se doute bien qu'il a quelque mission secrète; ce qui lui fait beaucoup d'honneur. Vous en serez content.

M. VIRLY.

Surtout s'il achète ma maison.

MADAME DE LA POTERNE.

Est-ce qu'il veut acheter votre maison? Ah! mais il ne faut pas le laisser faire. Monsieur Motet, vous enchérirez sur lui jusqu'à ce qu'il y renonce.

M. MOTET.

Cela pourrait nous mener loin, madame.

MADAME DE LA POTERNE.

Ne craignez rien. Je ferai votre paix avec lui, dans le cas où il vous en voudrait. (A M. Virly.) Vous ne savez pas, mon cousin, que monsieur Motet, tout jeune qu'il est, a des opinions excellentes; c'est déjà un petit fanatique. N'est-ce pas, monsieur Motet?

M. MOTET.

Madame.....

MADAME DE LA POTERNE.

Oh! ne soyez pas embarrassé; mon cousin est des nôtres.

M. VIRLY, bas à M. Motet.

Monsieur, songez toujours que je ne veux pas outre-passer le prix dont nous sommes convenus ensemble.

M. MOTET.

Cela suffit, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. VIRLY, MADAME DE LA POTERNE.

MADAME DE LA POTERNE.

Vous faites preuve d'un bien grand bon sens en quittant votre vilain Paris; c'est une ville que j'ai en horreur.

M. VIRLY.

J'ai toujours eu du goût pour la vie de province. J'ai quarante ans, une fortune assez belle; je n'ai pas d'ambition; ce que je recherche, c'est de la bienveillance autour de moi, de la paix, de la tranquillité.

MADAME DE LA POTERNE.

Dans cet affreux Paris, il semble que l'on soit toujours en révolution. Nous n'y avons pas été de fois, monsieur de La Poterne et moi, que nous ne nous y soyons déplus à mourir. On y est si grossier; personne ne vous salue. Des gens de la plus basse classe passent auprès de vous, vous coudoient, sans croire qu'ils vous doivent seulement la moindre

excuse. C'est une confusion, c'est un chaos abominables. Aussi, comme nous étions contens de revenir chez nous!

M. VIRLY.

Je conçois cela.

MADAME DE LA POTERNE.

Quand on est madame de La Poterne, qu'on est accoutumée à être la première d'une ville comme celle-ci, qui n'est pas une ville du premier ordre si vous voulez, mais qui ne laisse pas cependant que d'être une très-jolie ville, on ne peut pas se faire à n'être qu'un point imperceptible dans votre insolente capitale.

M. VIRLY.

C'est le pays de l'égalité.

MADAME DE LA POTERNE.

Mais point; car on voit tous les jours dans les gazettes des gens qui n'ont que du talent, et qui sont loués comme si c'étaient des princes. Si vous appelez cela de l'égalité, elle est d'une singulière espèce. On vous dit que dans telle réunion on remarquait, on distinguait..... Vous croyez que c'est tout au moins un duc et pair, un grand seigneur..... Non; c'est un peintre ou un avocat célèbre. Jamais vous ne verrez rien de pareil dans notre journal du département; le préfet ne le souffrirait pas, ni nous non plus.

M. VIRLY.

En province, on met en général plus d'importance aux choses de vanité.

MADAME DE LA POTERNE.

Comment, de vanité! Ce n'est point de la vanité; c'est le sentiment des convenances.

SCÈNE IV.

MONSIEUR VIRLY, MONSIEUR et MADAME DE LA POTERNE.

M. DE LA POTERNE.

Savez-vous que toute la société s'intéresse à cette adjudication à cause de vous, monsieur de Virly?

M. VIRLY.

Dites donc monsieur Virly. Je ne suis pas monsieur de Virly.

MADAME DE LA POTERNE.

Quel enfantillage! Mon mari a raison. Vous êtes mon cousin; vous êtes riche; vous allez vous établir dans la plus belle maison de la ville; vous êtes monsieur de Virly.

M. DE LA POTERNE.

Pour porter un nom tout court, autant n'en pas porter du tout. (Il rit.) C'est une plaisanterie que je vous fais, au moins. Quoique militaire de l'ancien régime, je n'ai pas de préjugés, moi..... que des préjugés raisonnables; cela va sans dire.

M. VIRLY.

J'ignorais que vous eussiez servi.

M. DE LA POTERNE.

Six ans, dans les garnisons de Lille, Metz, Tours et

Nancy. J'ai quitté en quatre-vingt-neuf, lorsque j'ai vu que les affaires s'embrouillaient, parce que moi, voyez-vous, j'aime les choses claires. C'est ce qui m'a fait refuser de prendre part à la guerre de l'Indépendance, où tous mes camarades couraient comme des fous. Je prévoyais, dès ce temps-là, que ce qu'on appelle maintenant les États-Unis ne servirait qu'à faire rétrograder la civilisation. Je ne me suis pas trompé de beaucoup.

M. VIRLY.

Et vous avez émigré sans doute?

MADAME DE LA POTERNE.

Est-ce que monsieur le comte de La Poterne serait complet sans cela? Il a donné pendant long-temps des leçons de danse à Fribourg en Brisgaw.

M. DE LA POTERNE.

Ah! c'est qu'il n'y avait pas à badiner. Il fallait trouver des ressources en soi-même, ou ma foi!...

MADAME DE LA POTERNE.

Bien heureux ceux, comme vous, dont l'éducation avait été soignée.

M. DE LA POTERNE.

Bast! la nécessité est un grand maître; car lorsque les Français se sont emparés du Brisgaw, je suis venu en Suisse, où, en très-peu de temps, j'ai appris à faire des cartons à chapeaux.

MADAME DE LA POTERNE.

C'est un roman que sa vie.

M. DE LA POTERNE.

Ce qu'il y a eu de bon, c'est que je n'ai jamais perdu courage, Dieu merci! (En se frottant les mains.) De la Suisse d'où nous fûmes encore renvoyés, je passai à Hambourg. Là, je me mis à vendre des tabatières. (Il rit.)

MADAME DE LA POTERNE.

Cette résignation ne vous paraît-elle pas admirable?

M. DE LA POTERNE.

Ensuite, je trouvai à m'associer avec le baron de Château-Noir pour tenir, à Altona, un petit café que nous gardâmes jusqu'à notre retour en France.

MADAME DE LA POTERNE.

Un La Poterne cafetier! singulier temps! Et il y a des gens qui écoutent cela comme autre chose; qui n'y voient rien de surprenant! Les Français sont bien légers!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, remettant une lettre à madame de La Poterne.

Madame, c'est de la part de madame la baronne de Valzan.

MADAME DE LA POTERNE.

Voyons. (Elle lit bas.) Elle me demande si je compte rester chez moi ce matin, parce qu'elle est dans l'intention de venir me voir. Comment donc! certaine-

ment je resterai chez moi. (Au domestique.) Dites que très-certainement je resterai chez moi. (Le domestique va pour sortir.) Non, non; faites attendre; je vais écrire un mot. (Le domestique s'en va.) Ce sera mieux. Vous permettez, mon cousin? Au surplus, je vous laisse en bonne compagnie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. VIRLY, M. DE LA POTERNE.

M. DE LA POTERNE.

Vous devez connaître madame la baronne de Valzan. C'est encore une recrue qui nous est venue de la capitale. Vous trouverez notre société beaucoup améliorée; nous avons à présent des cercles charmans.

M. VIRLY.

Vos assemblées, comme je les ai vues à mon dernier voyage, étaient déjà fort agréables.

M. DE LA POTERNE.

Oh! bien oui, ce n'est plus cela du tout. Madame de La Poterne et madame de Valzan y ont mis bon ordre. Nous ne nous voyons plus exactement qu'entre nous; de cette façon-là nous sommes tous d'accord. J'entends par nous, la première société, je veux dire la noblesse.

M. VIRLY.

Et quand vous dites la noblesse?...

M. DE LA POTERNE.

C'est tout ce qui a un nom ou une voiture; car il faut bien faire des concessions. Mais plus de négocians, plus d'avocats, plus de banquiers. Madame de La Poterne ne veut pas en entendre parler. Au fait, ces gens-là n'ont ni notre ton ni nos manières; nous les gênions; ils nous gênaient; il vaut mieux que chacun reste à sa place..... Vous avez l'air de rêver.

M. VIRLY.

Je vous avouerai que ce que vous me dites me fait réfléchir. Malgré toute l'estime que je porte aux gens qui ont un nom ou une voiture, il me semble que vous pourriez être moins rigoureux dans vos exclusions.

M. DE LA POTERNE.

Moi, je suis gentilhomme; la révolution est venue de la confusion des classes; j'ai assez souffert; je ne veux pas recommencer. Je vois le préfet, quoiqu'il ne soit baron que de la façon de l'usurpateur; je vois le receveur-général, qui n'est rien du tout; je chasse avec le général commandant le département, simple officier de fortune; on ne peut donc pas dire que je sois ridicule. Mais étant resté pur au milieu de la confusion générale, n'ayant jamais accepté de fonctions sous aucun gouvernement, je dis que je suis absolument maître de ne faire que les concessions que je veux bien faire.

M. VIRLY.

Allons, allons; je vous ai connu plus accommodant.

M. DE LA POTERNE.

Jamais moi; madame de La Poterne peut-être. Il est sûr que pendant assez long-temps elle s'est emparée de tous les petits procureurs du roi, de tous les jeunes fonctionnaires publics qu'on nous envoyait. Elle prenait le soin de leur compléter une éducation monarchique que, vu leur âge, ils n'avaient reçue que bien imparfaitement; je ne sais même pas si elle ne continue pas encore; mais c'est le matin; je ne vois pas cela; je suis censé l'ignorer.

M. VIRLY, *avec gaieté.*

Ah! ma cousine fait des éducations!

M. DE LA POTERNE.

Presque toutes nos dames en font. Je n'approuve ni ne désapprouve cette espèce de zèle; il peut être utile; d'ailleurs madame de Valzan assure que cela se fait ainsi à Paris. Mais la familiarité ne va pas plus loin; et aucun de ces jeunes gens ne met le pied dans nos salons que lorsque ces dames en sont tout-à-fait contentes.

M. VIRLY, *toujours gaiement.*

A la bonne heure; voilà qui ressemble à quelque chose. Vous aviez commencé à m'effrayer.

M. DE LA POTERNE.

On ne peut pas éloigner des jeunes gens qui ne demandent pas mieux que de servir notre cause, comme dit madame de La Poterne. Non seulement il faut les encourager, mais il faut encore les maintenir. Madame de Valzan maintient presque toujours les

colonels; elle est pour le militaire, ainsi que d'autres dames; ma femme est pour le civil. Quoique le préfet soit sûr, comme il est jeune encore, il a sa surveillante aussi. Tout a été calculé.

M. VIRLY.

On ne peut pas mieux.

M. DE LA POTERNE.

C'est pourtant madame de La Poterne qui a été la première à inventer cette tactique de précaution. Je suis beaucoup plus âgé qu'elle, eh bien! j'avoue qu'une pareille idée ne me serait jamais venue. C'est une très-grande sujétion. Mais les femmes ont un courage!

SCÈNE VII.

M. VIRLY, M. DE LA POTERNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Tricard, l'avocat, demande s'il peut parler à monsieur de Virly.

M. DE LA POTERNE, *d'un ton d'humeur.*

Faites attendre. (*Le domestique sort.*) C'est sans doute pour votre maison?

M. VIRLY.

Je lui ai écrit ce matin.

M. DE LA POTERNE.

Vous lui avez écrit! Vous le connaissez donc?

Monsieur de Virly, vous êtes parfaitement libre de recevoir ici qui bon vous semble; mais je dois vous prévenir que personne ne voit monsieur Tricard. Quand je dis personne, vous entendez bien? C'est un de nos plus déterminés libéraux.

M. VIRLY.

Dans la capitale, nos avocats nous ont fort aguerris.

M. DE LA POTERNE.

J'ai cru devoir vous mettre sur vos gardes. Il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire.

M. VIRLY.

Aussi vous suis-je fort obligé.

M. DE LA POTERNE.

Nous qui avons constamment repoussé les principes démagogiques, nous qui les avons combattus de tout notre pouvoir, un libéral nous ferait fuir à cent lieues.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. VIRLY, M. TRICARD.

M. VIRLY, à monsieur Tricard qu'il amène sur le théâtre.

Monsieur, je vous fais mille excuses.

M. TRICARD.

Pourquoi donc, monsieur? Vous ne m'en devez

aucune. Peut-être étiez-vous avec madame de La Porterne quand je me suis fait annoncer?

M. VIRLY.

J'étais avec son mari.

M. TRICARD, riant.

C'est la même chose. Je ne vous le demande pas, mais je suis sûr qu'en entendant proclamer mon nom chez lui, il aura eu besoin de quelque temps pour se remettre. Je connais si bien le personnel de notre pauvre ville.

M. VIRLY.

Je vous avoue que je la trouve bien changée, depuis quatre ans que je n'y suis venu.

M. TRICARD.

On s'entremêlait un peu plus alors. Mais, diable! aujourd'hui chaque fleuve est rentré dans son lit. Un avocat qui parle tant bien que mal, un négociant qui a de l'intelligence, un banquier qui sait calculer, ne sont plus gens à frayer avec les hautes notabilités du pays.

M. VIRLY.

Quelles sont donc ces hautes notabilités?

M. TRICARD.

Ce sont des cerveaux malades à qui on a dit que la restauration n'était que le triomphe des vanités; ils avaient intérêt à le croire; ils l'ont cru; c'est fort innocent. Le mal est de vouloir que les autres partagent leur folie.

M. VIRLY.

Il me semble que cela doit rendre votre ville fort maussade; et vous me faites trembler, moi qui pense à m'y établir.

M. TRICARD.

Monsieur, je serais désolé de vous en ôter l'envie; ce n'est pas là mon but, assurément. Les lettres que j'ai reçues de nos amis communs m'ont trop bien appris la bonne acquisition que nous allions faire. Si j'ai commencé par vous parler avec tant de franchise, c'est d'abord par habitude, mais surtout parce que je vous regarde déjà comme une ancienne connaissance.

M. VIRLY, lui prenant la main.

Vous ne pouviez rien me dire qui me touchât davantage.

M. TRICARD.

Je ne mens jamais qu'à la justice; sans cela, je trahirais mes cliens; ce ne serait pas bien. Mais une fois sorti du tribunal, quand je suis avec des personnes qui me conviennent, je ne trouve plus rien qui vaille la peine d'être caché.

M. VIRLY.

Vous savez les raisons qui m'ont engagé à quitter Paris? Je n'y ai plus de parens; j'y étais isolé. A moins de soins infinis, on ne peut pas s'y faire de société. J'ai pensé qu'en province, avec un grand désir de plaire à tout le monde, il me serait plus facile de jouir d'une sorte de considération.

M. TRICARD.

Une sorte de considération est bien dit; car nous en avons ici de plusieurs sortes. Pour jouir de la première, de la plus belle, de celle qui ne souffre aucune contestation, il faut de toute nécessité avoir une voiture à quatre roues.

M. VIRLY.

Je sais cela, et c'est déjà une condition que je puis remplir.

M. TRICARD.

Ensuite aller chez le préfet et chez l'évêque, et recevoir le général commandant le département, qui ne viendrait pas chez vous si vous n'alliez pas chez les deux autres. Ce sont des préliminaires indispensables.

M. VIRLY.

Je comprends.

M. TRICARD.

Après cela, viennent les détails qui ne manquent pas d'avoir aussi leur importance. Pour peu que vos dîners ne soient pas aussi bons que ceux du receveur général, ou que votre salon n'ait pas le même nombre de bougies que le sien, vous courez risque de faire naître des réflexions qui ne seraient pas à votre avantage. Nous avons, sans qu'il y paraisse, de très-fins observateurs en fait de dîners et de bougies; méfiez-vous-en.

M. VIRLY.

Est-ce là tout?

M. TRICARD.

Le reste n'est plus rien. En parlant peu, en n'écou-

tant pas ce qu'on dira autour de vous de peur de perdre votre sérieux, si vous avez l'extrême politesse de prendre chacun pour ce qu'il se donne, de croire que ceux qui font de la dévotion n'ont jamais fait autre chose de leur vie, que nos administrateurs et nos gens en place étaient dévoués au gouvernement actuel, dans le temps même qu'ils servaient sous un autre, vous vous ferez adorer. Parce que je suppose que vous êtes résigné à reconnaître que tous nos hobereaux descendent au moins de Charlemagne, et qu'ils vous font un insigne honneur en vous admettant auprès d'eux.

M. VIRLY.

Monsieur Tricard, assurément, vous commencez votre tableau par les ombres.

M. TRICARD.

Je commence par le commencement.

M. VIRLY.

Mais vous, comment vivez-vous?

M. TRICARD.

Oh! c'est une autre affaire. Je me suis fait jeune; et laissant de côté toutes ces vieilleries de l'ancien régime et de l'empire, je ne vois que des personnes raisonnables, des jeunes gens, des jeunes femmes qui, n'ayant pas de réputation à se refaire, parlent tout simplement comme ils pensent. C'est du siècle; ils ont de l'indépendance; aussi n'admirent-ils pas grand'chose, il faut l'avouer; mais ils n'ont aucun sentiment d'envie. Ils pardonnent très-volontiers aux

gens d'un autre âge de persévérer dans des ridicules surannés; ils ne s'effarouchent pas de prétentions qui vont finir; ils ont pour eux le bénéfice du temps; ils le savent; ils attendent.

M. VIRLY.

C'est un grand bonheur pour vous d'avoir pu redevenir jeune à volonté.

M. TRICARD.

Il n'y a plus que cela, et vous finirez par suivre mon exemple. Il est impossible à un homme de bon sens de pouvoir s'entendre avec tous ces pantins blanchis dans les intrigues de toutes les époques, et dont le jargon est toujours celui d'un bal masqué. Nos jeunes femmes sont gaies; elles sont instruites, et elles ne prêchent pas, ce qui est un grand point. Nos vieilles sont insupportables sous ce rapport-là; elles ont toutes la fureur de faire des sermons.

M. VIRLY.

Et des éducations.

M. TRICARD.

Quel est le traître qui vous a si bien instruit?

M. VIRLY.

Monsieur de La Poterne lui-même.

M. TRICARD.

C'est excellent. Et comment vous entendez-vous avec lui, et surtout avec la comtesse?

M. VIRLY.

A merveille. Ce sont de braves gens, un peu étour-

dis pour leur âge; mais je ne désespère pas de les rendre plus raisonnables quand je les verrai davantage.

M. TRICARD.

Vous avez un grand fonds de confiance.

M. VIRLY.

Écoutez donc, monsieur Tricard, il faut être indulgent. Que voulez-vous demander à un monsieur et à une madame de La Poterne? Le jour où ils ont pu croire qu'ils étaient quelque chose a dû être un jour d'enivrement pour eux. L'ancien régime revenait; l'ancien régime, c'était monsieur le comte et madame la comtesse de La Poterne; cela ne pouvait pas être autrement. Ils ont fait un voyage à Paris pour essayer l'effet qu'ils y produiraient; ils ont trouvé Paris fort insouciant; mais ils n'en ont mis que plus de cœur à ressaisir ici la gloire qui leur était tombée en partage.

M. TRICARD.

Vous connaîtrez cette gloire-là en détail, et vous m'en direz des nouvelles.

M. VIRLY.

Venez donc à Paris; vous y verrez bien d'autres sottises.

M. TRICARD.

A Paris on ne voit que ce qu'on veut; mais dans une petite ville comme la nôtre, une coterie qu'on laisse faire finit par vous atteindre de tous les côtés. Je suppose qu'une fois établi ici, vous preniez quel-

que goût à mon bavardage, et que vous me témoigniez le désir de me voir souvent; eh bien! il est possible que cela éprouve de grandes difficultés. Je suis un bon Français, je puis dire un honnête homme; j'ai eu ma part de proscription dans les temps de désordres; je n'ai jamais été qu'avocat, et heureusement avocat assez occupé pour ne pas avoir le loisir de me faire homme de parti quand je l'aurais voulu; tout cela n'empêche pas que je ne sois à l'index. Aucun salarié du gouvernement n'oserait venir chez moi d'habitude; et vous, qui vous croyez libre dans le choix de vos liaisons, vous ne me choisiriez pas impunément.

M. VIRLY.

Que m'arriverait-il donc?

M. TRICARD.

Il vous arriverait que le préfet vous dirait d'abord: «Vous connaissez donc monsieur Tricard?» Une seconde fois: «C'est singulier que vous vous plaisiez avec monsieur Tricard!» Une troisième fois: «Vous ne remarquez pas que je ne reçois pas monsieur Tricard?» Quand le préfet en serait là avec vous, le bruit se répandrait que vous n'êtes plus reçu à la préfecture. Alors vous n'êtes plus de ce monde; il faut y renoncer. Remarquez pourtant que monsieur Tricard n'a jamais commis d'autre crime que de penser que quand il y a des lois, on peut les réclamer, et que puisque nous avons une chambre des députés, autant valait y envoyer des hommes de mérite, que des hommes qui ne voulaient qu'y faire leur fortune. Car voilà tout.

M. VIRLY.

En un mot, vous êtes un cabaleur.

M. TRICARD.

Eh! mon Dieu, oui.

M. VIRLY, riant.

Qu'à cela ne tienne. Au risque de tout ce qui pourra m'en arriver, je vous prie toujours de regarder comme vôtre la maison qu'on m'adjuge dans ce moment-ci.

M. TRICARD.

Je voulais vous en parler. Il n'est pas bien certain que ce soit à vous qu'on l'adjuge.

M. VIRLY.

J'ai donné latitude jusqu'à cinquante mille francs.

M. TRICARD.

Cela n'y ferait rien. Nous avons ici un serviteur des pauvres qui en a grande envie, et qui en donnera le double s'il le faut. C'est un habile intrigant.

M. VIRLY.

Ne se fait-il pas appeler Stéphano?

M. TRICARD.

On ne peut rien vous apprendre. Oui, c'est bien comme cela qu'on le nomme.

M. VIRLY.

Madame de La Poterne en fait le plus grand cas.

M. TRICARD.

Cela doit être. Partout où il y a des fripons, il doit y avoir des dupes.

M. VIRLY.

Je suis d'un singulier caractère; rien ne m'irrite comme les obstacles; et s'il ne fallait que dix mille francs de plus pour arracher ma maison à ce Stéphano, je les donnerais tout de suite, malgré le mal que vous venez de me dire de votre ville.

M. TRICARD.

Je n'en ai pas dit de mal; je vous ai dit le vrai, le pour et le contre; vous pouvez choisir.

M. VIRLY.

Si je me fixe ici, je verrai tout le monde; laissez-moi faire.

M. TRICARD.

C'est impossible.

M. VIRLY.

Les préfets, les évêques, les généraux aiment les bons dîners; on ne se fait tout cela que pour bien vivre; et quand ils sauront que je ne veux pas m'astreindre à leurs ridicules catégories, ils seront bien forcés d'en passer par où je voudrai, et de se trouver chez moi avec les gens que j'y aurai invités.

M. TRICARD.

Je doute que cela vous réussisse.

M. VIRLY.

J'en ferai l'essai.

M. TRICARD.

Il n'y a plus que deux esprits en France, l'esprit de position et l'esprit d'opposition. Tout ce qui est payé se tient d'un côté, tout ce qui paie se range de l'autre.

M. VIRLY.

Qui vous dit que je ne sois pas appelé à opérer une réconciliation parmi vous? Ayons ma maison d'abord, et nous nous arrangerons.

M. TRICARD.

Est-ce que vraiment vous en donneriez dix mille francs de plus?

M. VIRLY.

C'est une folie; mais c'est égal.

M. TRICARD.

Dans ce cas-là, il faudrait prévenir votre avoué.

SCÈNE IX.

M. TRICARD, M. VIRLY, UN DOMESTIQUE.

M. VIRLY, au domestique.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Rien, monsieur. Je venais voir si monsieur était seul.

M. VIRLY.

Pourquoi veniez-vous voir cela?

LE DOMESTIQUE.

Pour rien, monsieur. C'est seulement parce que madame attend du monde.

M. VIRLY.

Qu'est-ce que cela fait?

LE DOMESTIQUE.

Oh! rien, monsieur. Mais comme madame veut recevoir dans ce salon, voilà.

M. TRICARD.

C'est bien, mon garçon.

(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

M. VIRLY, M. TRICARD.

M. VIRLY.

Il est impossible de s'expliquer plus clairement.

M. TRICARD.

C'est un stratagème de l'invention de madame votre cousine, pour m'avertir de m'en aller. Au surplus, je ne veux pas la contrarier plus long-temps, et je cours au tribunal apprendre à votre avoué le nouveau sacrifice que vous voulez bien faire.

M. VIRLY.

Vous êtes vraiment trop bon.

M. TRICARD.

Du moins, quand vous serez chez vous, ne courrons-nous plus le risque d'être séparés d'une façon aussi bizarre.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. VIRLY, et un peu après MADAME DE LA POTERNE.

M. VIRLY.

Il a raison. Mais peut-être l'impertinence fait-elle partie des bonnes opinions de madame de La Poterne.

MADAME DE LA POTERNE.

Enfin, je suis parvenue à vous débarrasser de monsieur Tricard; c'est un grand service que je vous ai rendu; convenez-en. J'avais une peur effroyable que madame la baronne de Valzan n'arrivât pendant qu'il était là. Nous n'avons pas ici un homme de loi qui ne soit dans de plus mauvais principes; c'est le désespoir de tout notre jeune ministère public.

SCÈNE XII.

MADAME DE LA POTERNE, M. VIRLY, MADAME DE VALZAN.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne de Valzan.

MADAME DE LA POTERNE, allant recevoir madame de Valzan.

Eh! bonjour, madame la baronne. (Au domestique.)

Cherchez votre maître, et dites-lui que madame la baronne est au salon. (Le domestique sort.) Vous permettez que je vous présente mon cousin, monsieur le baron de Virly.

M. VIRLY, à part.

Bon! me voilà baron à présent.

MADAME DE LA POTERNE.

Il a la même sagesse que vous, madame; il abandonne Paris.

MADAME DE VALZAN, minaudant.

Je sais cette bonne nouvelle depuis plusieurs jours; et, sans avoir l'honneur de connaître monsieur le baron, je m'en étais réjouie par le plaisir que je me doutais bien que cela vous ferait.

M. VIRLY.

Vous n'avez pas regret au parti que vous avez pris, madame?

MADAME DE VALZAN, riant avec affectation.

Vous voulez vous rassurer. Non, monsieur, je n'ai point de regret d'habiter une ville charmante, et qui réunit la meilleure société que l'on puisse trouver.

MADAME DE LA POTERNE.

Société qui a cependant besoin encore de quelques purifications, comme on dit en Espagne. Étiez-vous hier chez madame Giraud?

MADAME DE VALZAN.

Non.

MADAME DE LA POTERNE.

Ni moi non plus. C'est assez leste.

MADAME DE VALZAN.

Ce n'était qu'une répétition pour le concert qu'elle doit nous donner.

MADAME DE LA POTERNE.

Répétition tant que vous voudrez; mais elle avait vingt personnes, et, du moment qu'elle avait vingt personnes, elle ne devait pas nous oublier.

M. VIRLY.

On ne peut pas inviter tout le monde à une répétition.

MADAME DE LA POTERNE.

Madame et moi, nous ne sommes pas tout le monde, j'espère.

M. VIRLY.

Chacun peut en dire autant; et il s'ensuivrait qu'aussitôt qu'on a quelqu'un chez soi, il faudrait avoir toute la ville.

MADAME DE LA POTERNE.

Je ne parle pas pour toute la ville, je parle pour madame et pour moi. Vous ne connaissez pas encore nos usages, mon cousin. Il existe une hiérarchie à laquelle il est très-impertinent de vouloir se soustraire. Nous avons admis cette petite madame Giraud parmi nous, je ne sais pas pourquoi, et la voilà déjà qui prétend élever autel contre autel, avoir des réunions d'agrément en opposition avec les nôtres! Si

son mari, qui a eu des places à argent, lui a laissé une grande fortune, tant mieux pour elle; mais elle ne doit pas oublier qu'il y a d'autres supériorités que celles de la finance.

MADAME DE VALZAN.

Il faut en prendre votre parti, ma chère dame. Monsieur vous dira que, même à Paris, malgré tout ce qu'on a pu faire, ce sont les industriels qui tiennent le haut du pavé; leurs voitures encombrent toutes les promenades, et la foule qui se rend à leurs fêtes ne peut pas s'imaginer. C'est pénible à voir; mais que voulez-vous y faire? Les noms les plus illustres leur demandent à genoux des invitations, et vous voyez dans un même salon des personnages d'une naissance immémoriale, côte à côte avec.... Je ne peux pas dire.

MADAME DE LA POTERNE.

Je mourrais si j'étais là. Rien que d'entendre les folies que cette petite madame Giraud se permet de dire devant le procureur du roi et nos jeunes substituts, le rouge m'en monte à la figure. On n'est pas accoutumé à voir badiner ainsi avec les organes du pouvoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA POTERNE.

M. DE LA POTERNE.

J'ai l'honneur de présenter mes hommages respectueux à madame la baronne de Valzan.

MADAME DE LA POTERNE, à son mari.

Madame n'était pas non plus hier chez madame Giraud.

M. DE LA POTERNE.

Est-ce qu'il y avait du monde hier chez madame Giraud?

MADAME DE LA POTERNE.

Plus de vingt personnes.

M. DE LA POTERNE.

Ah! ah!

MADAME DE LA POTERNE.

Je n'ai pas besoin de vous recommander, monsieur de La Poterne, d'être un peu plus réservé avec elle, et de cesser ce jeu de galanterie que j'ai toujours trouvé déplacé.

M. DE LA POTERNE.

Elle donne de bien bons dîners; et, pour une femme qui est encore jolie, on ne dit rien sur son compte; c'est assez rare.

MADAME DE LA POTERNE.

Monsieur de La Poterne! monsieur de La Poterne, je vous en prie, faites-nous grâce.

M. DE LA POTERNE.

Ah! mais écoutez donc, quand je parle des jolies femmes qui ont des amans, je parle des jolies femmes de cette classe-là. On sait bien que les jolies femmes....

MADAME DE LA POTERNE.

En voilà assez. (A madame de Valzan.) Donnez-nous donc

des nouvelles de madame de Pernil. Se sépare-t-elle toujours de son mari ?

MADAME DE VALZAN.

Il n'y a pas moyen que ce soit autrement. Elle pense si bien ! Lui, c'est un libéral qui ne bouge pas de chez lui, et qui de plus a des obstructions.

MADAME DE LA POTERNE.

Pauvre petite femme ! Est-il vrai qu'elle ne puisse même pas recevoir d'officiers ?

MADAME DE VALZAN.

Ah ! bien oui ! Je vous dis que c'est une esclave.

M. DE LA POTERNE.

Dame ! c'est que les officiers ont toujours eu la réputation....

MADAME DE LA POTERNE.

Taisez-vous donc, monsieur de La Poterne.

M. DE LA POTERNE.

Quand je parle des officiers dont les maris doivent se méfier, je parle des lieutenans, des sous-lieutenans ; mais je ne parle pas....

MADAME DE LA POTERNE.

Quand vous parlez, vous ne parlez pas.... Alors il vaudrait mieux vous taire. Les officiers actuels sont trop bien nés, ils ont trop de mœurs, trop de religion, pour que les maris aient rien à redouter des visites qu'ils rendent à leurs femmes.

M. DE LA POTERNE.

Si je n'avais pas été officier....

MADAME DE LA POTERNE.

Dans le temps que vous avez été officier, il n'y avait de frein d'aucune espèce. Est-ce qu'on se doutait alors de ce que c'était que des mœurs et de la religion? Si on isole le corps des officiers, on court risque de les rendre aussi dissipés qu'ils l'étaient autrefois; ils prendront l'habitude de vivre entre eux, d'aller dans les cafés, dans les billards, et l'on ne pourra plus compter sur rien.

M. DE LA POTERNE.

Prenez donc bien garde que je ne défends pas monsieur de Pernil. Dans les crises politiques, il faut que chacun mette du sien; et il est certain que si c'est aux gentilshommes à défendre la monarchie, c'est aux dames à l'embellir.

MADAME DE LA POTERNE.

Sans doute. Qu'on nous laisse faire, et notre ville sera bientôt une petite ville-modèle. Plus d'académie pour les beaux-esprits, plus d'écoles pour le peuple, et surtout plus de garde nationale.

M. DE LA POTERNE.

Halte-là. J'en suis le colonel.

MADAME DE LA POTERNE.

Eh bien, vous n'en serez plus le colonel, monsieur de La Poterne. Quel grand malheur! Garde nationale! fi! nationale! ce mot est hideux; il rappelle la nation.

MADAME DE VALZAN.

On a remarqué que des bourgeois armés, cela n'avait jamais rien valu.

MADAME DE LA POTERNE.

On parlait d'un coup d'État, voilà ce qu'il faudrait. Au lieu de démolir pièce à pièce, on en finirait tout d'un coup. Plus de lois; plus rien qui gênerait. On aurait une allure franche au moins.

M. VIRLY, riant.

Plus de lois!

MADAME DE LA POTERNE.

Non; plus de lois.

MADAME DE VALZAN; minaudant.

Monsieur le baron, madame votre cousine exagère un peu. On garderait toujours celles qui servent à faire rentrer les impôts, à recruter l'armée; pour les autres, il est vrai que je ne suis qu'une femme, mais je ne vois pas trop à quoi elles servent.

M. DE LA POTERNE.

J'ai vu commencer les lois, moi; c'était en quatre-vingt-neuf. Il y avait des gens qui s'en réjouissaient. Pauvres sots! Mais quand on voudra en finir, malgré mes cheveux blancs, l'épée avec laquelle j'ai parcouru l'Europe n'est pas tellement rouillée, Dieu merci!...

MADAME DE LA POTERNE.

Ne vous emportez pas, monsieur de La Poterne; au nom du ciel! ne vous emportez pas. Vous n'avez que trop payé votre dette.

M. DE LA POTERNE, *d'un air chevaleresque.*

C'est qu'il y a des cordes qu'il ne faut pas toucher avec moi, voyez-vous ?

M. VIRLY.

Il y a tant d'autres choses dont on peut parler.

M. DE LA POTERNE.

La pureté des principes ne vieillit jamais. J'ai été, je suis et je serai jusqu'à la mort pour le bon plaisir.

MADAME DE LA POTERNE.

Mais comme nous.

MADAME DE VALZAN.

Comme tout le monde. C'est si naturel.

MADAME DE LA POTERNE.

Madame de Valzan, apercevez-vous quelquefois monsieur Turpin ? Pour nous, il est tout-à-fait invisible.

MADAME DE VALZAN.

Il doit venir me reprendre ici tout à l'heure.

M. DE LA POTERNE, *à M. Virly.*

Vous ne connaissez pas monsieur Turpin ? C'est une des conversions de ma femme, et certainement une des plus étonnantes. C'était un petit drôle....

MADAME DE LA POTERNE.

Ce n'était pas un petit drôle ; c'était un petit révolutionnaire, fort bien de sa personne, et qui ne méritait pas d'avoir les opinions qu'il avait. Aussi voulus-

je le voir, l'entendre, le faire causer un peu, lui tenir tête enfin. Il était si jeune; j'avais un grand avantage; il ne put pas me résister.

MADAME DE VALZAN.

Aujourd'hui c'est un personnage.

MADAME DE LA POTERNE.

Je l'ai protégé auprès du préfet, qui en est fort content. Il a d'autant plus de moyens....

MADAME DE VALZAN, d'un air agréable.

Qu'il n'a pas de conscience.

MADAME DE LA POTERNE.

Eh bien! tant mieux. Il ne faut pas que ces gens-là en aient; ils doivent toujours être prêts à tout. Il fait la censure comme un ange; c'est un démon dans les élections; il est tout yeux, tout oreilles; c'est un sujet très-précieux. Tâchons de le conserver.

M. VIRLY.

Vous craindriez de ne pouvoir pas le remplacer?

MADAME DE LA POTERNE.

Cela ne serait pas facile.

M. VIRLY.

Des gens de police pour les élections et pour la censure, on en trouve dans toutes les classes.

MADAME DE LA POTERNE.

Vous vous croyez toujours à Paris. Vous ne savez

pas d'ailleurs qu'outre ses autres bonnes qualités, monsieur Turpin a encore l'avantage d'être poète.

M. VIRLY.

Il est poète aussi ?

MADAME DE LA POTERNE.

Et, qui plus est, excellent poète. Il est certain que ce n'est pas un de ces Pindares modernes qui ne cherchent qu'à mettre le feu aux étoupes; c'est au contraire un homme sage, qui sait au juste ce que l'on peut se permettre d'esprit dans une monarchie, et qui ne va jamais au-delà.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR et MADAME DE LA POTERNE, M. VIRLY, MADAME DE VALZAN, M. TURPIN.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Turpin.

(Il sort.)

MADAME DE LA POTERNE.

Pourquoi donc devenez-vous si rare ?

M. TURPIN.

Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien vous en apercevoir; mais le fait est que je suis accablé d'affaires; le préfet me tue. Ce qu'on appelle l'opinion publique se corrompt tellement dans cette province ! Il leur a pris à tous une manie de récla-

mer ce qu'ils appellent leurs droits, comme en quatre-vingt-treize.

M. DE LA POTERNE.

Les droits de l'homme! Il faut faire finir cela au plus vite, monsieur Turpin; car je ne veux plus émigrer d'abord. S'il faut tirer l'épée, je la tirerai en France.

MADAME DE LA POTERNE.

Et qu'est-ce que c'est donc que leurs droits aujourd'hui?

M. TURPIN.

Le droit de vivre selon les lois, de contrôler l'administration, sous prétexte que ce sont eux qui paient.

MADAME DE VALZAN.

Aussitôt que les bourgeois s'émancipent, c'est comme des chevaux échappés.

M. TURPIN.

Nous avions interrompu les travaux du pont parce que les fonds manquaient pour achever la croix de la mission; pas du tout. Au conseil du département, qui ne nous avait jamais contrariés jusqu'à présent, il y a eu hier comme une espèce de déchaînement contre monsieur le préfet lui-même, à l'occasion de cette croix.

M. DE LA POTERNE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ce n'est pas trop mal.

MADAME DE LA POTERNE.

De quoi riez-vous donc, monsieur de La Poterne?

M. DE LA POTERNE.

Que diable! laissez-moi rire, madame de La Poterne. Je suis sûr que, dans le fond de l'âme, c'est bien égal au préfet; il fera continuer le pont, voilà tout.

M. TURPIN.

Vous vous trompez; il fera continuer la croix, parce que l'autorité ne doit jamais reculer.

M. DE LA POTERNE.

Dans le temps que j'étais philosophe, j'aurais mieux aimé que l'autorité reculât, et que le pont avançât, parce qu'il nous manque essentiellement.

M. TURPIN.

Ce n'est pas sous ce seul point de vue qu'il faut envisager la chose, monsieur le comte; ce serait reconnaître un droit de contrôle; et c'est par le droit de contrôle qu'a commencé la révolution.

M. DE LA POTERNE.

Vous avez raison, vous avez raison. Pas de pont, pas de pont.

M. TURPIN.

Les propriétaires ne sont-ils pas assez heureux d'être propriétaires, sans avoir encore des droits?

M. DE LA POTERNE.

Cependant la noblesse....

M. TURPIN.

La noblesse, c'est l'aristocratie; elle a ses titres, ses honneurs; les propriétaires ont leurs propriétés;

mais l'administration a seule des droits, parce que l'administration c'est le gouvernement.

M. VIRLY.

Et comme l'administration est dans la main des commis, ce sont en définitive les commis qui sont les maîtres de la France.

M. TURPIN, avec une grande assurance.

C'est ce qu'on répète sans cesse; il faut le laisser répéter jusqu'à ce qu'on s'en lasse. J'avoue que je n'ai pas un pouce de terre à moi; mes ennemis prétendent qu'on ne sait pas d'où je viens; il me serait impossible de désigner positivement l'emploi dont je suis chargé; je n'ai d'autre titre que la confiance dont monsieur le préfet veut bien m'honorer; eh bien, comme monsieur le préfet représente l'autorité, et que je représente monsieur le préfet, des gens qui me représentent ne doivent être contrariés dans rien de ce qu'ils veulent.

M. VIRLY.

Vous croyez-vous encore privilégié, monsieur de La Poterne?

M. DE LA POTERNE.

J'avoue que j'ai de la peine à suivre mon aristocratie au milieu de tout cela.

M. TURPIN.

Si vous écoutez les libéraux, il est certain que vous troublerez vos idées. Vous avez confiance dans le père Stéphano, sans doute?

M. DE LA POTERNE.

Pas trop.

M. TURPIN.

Tant pis ; car il vous prouverait qu'il n'y a qu'une forme de gouvernement. Vous l'appellerez comme vous voudrez ; mais rien ne peut s'établir, rien ne peut durer sans morale et sans religion. Or, comme la morale et la religion sont essentiellement absolues, il n'y a d'autre pouvoir raisonnable que le pouvoir absolu.

MADAME DE VALZAN.

C'est clair comme le jour.

MADAME DE LA POTERNE.

Je n'ai jamais dit autre chose.

M. DE LA POTERNE.

Ni moi non plus ; le pouvoir absolu et la noblesse d'épée.

M. TURPIN.

Vous avez émigré ; vous êtes un homme de courage ; vous avez fait vos preuves ; maintenant laissez agir les hommes de réflexion. La révolution est à nos portes ; elle agite ses torches incendiaires ; ses ramifications s'étendent sur toute la France. La jeunesse qui s'élève est tellement imbue de ces odieux principes, qu'elle appelle l'ordre légal à grands cris ; les hommes de votre génération sont cernés de toutes parts ; laissez-nous faire, nous autres qui voulons bien nous sacrifier pour vous. Au nom de la morale et de la religion, laissez-nous faire.

MADAME DE LA POTERNE.

Assez, assez, monsieur Turpin; ne vous fatiguez pas, ne vous faites pas de mal. Nous avons bien des brouillons dans la ville. Le préfet ne peut donc rien contre eux?

M. TURPIN.

Les tribunaux sont insupportables.

MADAME DE VALZAN.

Je ne sais pas si la justice a un plan de conduite; mais on n'y devine rien. Aussi, quand j'ai quitté Paris, en était-on bien las.

M. TURPIN.

C'est un point d'arrêt pour chaque amélioration que l'on voudrait tenter.

MADAME DE LA POTERNE.

Si ces juges étaient jeunes encore, on pourrait essayer de leur faire entendre raison.

M. DE LA POTERNE.

Ah! pour Dieu, madame de La Poterne, voilà assez de conversions comme cela. Vous me dites toujours que je dois me reposer, et vous êtes infatigable.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Tricard.

MADAME DE LA POTERNE.

C'est donc une persécution?

M. VIRLY.

Comme c'est pour moi qu'il se donne la peine de venir, je vais le recevoir dans une autre pièce.

MADAME DE LA POTERNE.

Non, non; recevez-le ici. Nous ne serons pas fâchés de faire un tour de jardin, et nous vous abandonnons le salon. Mais tâchez au moins que ce soit la dernière fois que ce monsieur vous rende visite. Monsieur de La Poterne, offrez votre bras à madame de Valzan, et vous, monsieur Turpin, accompagnez-les, je vous prie. Je vous suis dans la minute.

(Monsieur de La Poterne, madame de Valzan et monsieur Turpin sortent.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE LA POTERNE, M. VIRLY, LE DOMESTIQUE.

MADAME DE LA POTERNE, au domestique.

Vous ne laisserez entrer que quand je serai sortie. (Le domestique s'en va.) Monsieur de Virly, je crains de m'être trompée à votre égard. En province, nous aimons les opinions franches. Je vous ai annoncé ici comme mon cousin, quoique vous ne le soyez que de très-loin; le préfet, toute la haute société ne demandent pas mieux que de vous faire bon ac-

cueil ; c'est à vous de voir le parti que vous voudrez prendre. Je ne vous cache pas que le jeune homme qui était là tout à l'heure est fort indiscret.

M. VIRLY.

Je le crois bien, c'est son métier.

MADAME DE LA POTERNE.

Raison de plus pour s'observer devant lui.

M. VIRLY.

On n'a pas cette habitude-là à Paris. Les gens de police vivent entre eux ; on ne les reçoit nulle part.

MADAME DE LA POTERNE,

Comment! monsieur de Virly, vous avez de la religion et vous parlez contre la police! Cela passe mon intelligence. Le pouvoir absolu, c'est l'arbitraire; l'arbitraire, c'est la police; parler contre la police, c'est vouloir le renversement de l'ordre et de la tranquillité. Certainement quand il n'est pas encore permis d'éloigner d'une ville des perturbateurs comme les Tricard et consorts, on est trop heureux d'avoir une autorité qui veille sur leurs complots et leurs machinations.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. VIRLY, et un peu après M. TRICARD.

M. VIRLY, regardant sortir madame de La Poterne.

Pauvres gens!

M. TRICARD,

Enfin il m'est permis de venir vous féliciter. Vous

avez votre maison, et au lieu de soixante mille francs que vous vouliez y mettre, elle ne vous revient qu'à quarante-cinq mille francs. C'est quinze mille francs que vous gagnez.

M. VIRLY.

A présent, je suis tout prêt à perdre quinze mille francs pour m'en défaire.

M. TRICARD.

Que dites-vous ?

M. VIRLY.

Monsieur Tricard, débarrassez-m'en le plus tôt possible, à quelque prix que ce soit. Certainement je ne l'habiterai pas.

M. TRICARD.

Par quelle raison ?

M. VIRLY.

Je ne veux pas rester ici quarante-huit heures de plus.

M. TRICARD.

Que vous est-il donc arrivé ?

M. VIRLY.

Moi qui parlais de considération ! Mais je vivrais cent ans dans votre ville que je ne pourrais jamais espérer d'atteindre à l'estime dont y jouit un monsieur Turpin, par exemple.

M. TRICARD.

Oh ! dame, monsieur Turpin ! Vous cavez tout de suite au plus fort.

M. VIRLY.

On trouvera bien trente mille francs de cette maison?

M. TRICARD.

Ne vous pressez pas.

M. VIRLY.

Si fait, si fait. Le père Stéphano n'en avait-il pas envie?

M. TRICARD.

Le père Stéphano est au désespoir. Il comptait sur une lettre qui devait lui donner carte blanche, et qui n'est pas arrivée.

M. VIRLY.

Il avait bien commission pour vingt-cinq mille francs! Offrez-la lui à ce prix.

M. TRICARD.

Songez donc que c'est pour y déposer un essaim de ces moines intrigans que toute la France repousse avec dégoût.

M. VIRLY.

Il y déposera ce qu'il voudra. Avec vos préfets, leurs agens, et leurs sous-agens, je deviendrais fou. Je vous assure que si personne ne se présente, je suis tout prêt à donner ma maison au diable.

M. TRICARD, *se tournant du côté d'une croisée.*

Il ne tiendra qu'à vous. Voilà le père Stéphano qui entre lui-même dans la cour.

M. VIRLY.

Croyez-vous qu'il vienne me faire des offres? Si j'en étais sûr, j'irais au-devant de lui.

M. TRICARD.

Je vous en supplie, mettez-y un peu de patience.

M. VIRLY.

Monsieur Tricard, quand on vient d'entendre une conversation comme celle que je viens d'entendre, il n'y a pas de patience qui tienne.

SCÈNE XVIII.

M. VIRLY, M. TRICARD, LE PÈRE STÉPHANO.

LE PÈRE STÉPHANO, à monsieur Virly.

Monsieur, je désirais vous être présenté par madame la comtesse de La Poterne; mais on m'a dit qu'elle était en compagnie, et je me suis fait scrupule de la déranger. Au surplus, l'estimable monsieur Tricard pourra tout aussi bien me servir de caution auprès de vous.

M. VIRLY.

Monsieur, je me doute à peu près du sujet de votre visite; et, comme je n'aime point à agir de finesse, je vous dirai tout franchement.....

M. TRICARD, s'empressant de l'interrompre.

Que monsieur tient tellement à la maison qu'il

vient d'acquérir, qu'il ne la donnerait pas pour le double du prix qu'elle lui coûte. (Monsieur Virly paraît contrarié.)

LE PÈRE STÉPHANO.

En effet, c'est une belle habitation.

M. TRICARD.

Et commode.

LE PÈRE STÉPHANO.

Très-commode, très-vaste, avec l'agrément de pouvoir servir en même temps de maison de ville et de campagne. Je ne suis étonné que d'une chose, c'est que madame de La Poterne, dont les excellens principes me sont si bien connus, n'ait pas fait faire une réflexion à monsieur son cousin.

M. TRICARD.

Laquelle donc, s'il vous plaît?

LE PÈRE STÉPHANO.

Peut-être ne connaissait-elle pas elle-même l'origine de cette propriété.

M. TRICARD.

Il y a plus de soixante ans qu'elle appartient à la famille La Baltière; ce sont les héritiers qui la vendent aujourd'hui.

LE PÈRE STÉPHANO.

Mais, il y a soixante ans, à qui appartenait-elle, c'est-à-dire le terrain sur lequel elle est bâtie?

M. TRICARD.

Ma foi! je n'en sais rien.

LE PÈRE STÉPHANO.

C'est cependant ce qu'il faudrait savoir. Elle appartenait à de bons Pères qui y tenaient un collége où l'on faisait d'excellentes études.

M. TRICARD.

Parbleu ! vous me mettez sur la voie. Je crois même avoir lu quelque part que le nom des *Pêcheurs* avait été donné à cette rue en mémoire des bons religieux dont vous parlez.

LE PÈRE STÉPHANO.

C'est un vieux conte que l'on a réchauffé.

M. VIRLY.

Voyons, monsieur, que désirez-vous de moi?

LE PÈRE STÉPHANO.

Je dirai comme le préfet : Un bien confisqué est toujours un bien confisqué. Puisque la France est revenue à l'ordre légal, il me semble, monsieur Tricard, que vous qui êtes un des plus chauds partisans du régime actuel, et vous avez raison, vous devez souhaiter que tout ce qui porte le cachet de l'arbitraire s'efface de plus en plus.

M. TRICARD.

Un bien confisqué il y a soixante ans à des bons Pères qui n'ont pas laissé de bons fils....

M. VIRLY, avec un sérieux affecté.

Pardonnez-moi, monsieur Tricard, il n'y a pas de prescription pour l'injustice. Monsieur se donnant

pour successeur des anciens propriétaires, la légitimité veut.....

M. TRICARD.

A ce compte-là, nous verrons revenir les Templiers quelqu'un de ces jours.

M. VIRLY, même jeu.

Pourquoi pas?

LE PÈRE STÉPHANO.

Il est certain qu'on ne peut pas espérer de morale publique, tant qu'on laissera subsister des spoliations faites au nom de l'esprit de parti.

M. TRICARD.

Je n'ai plus rien à dire. S'il convient à monsieur Virly de perdre le prix de sa maison, et de plus les frais d'acquisition, pour le triomphe d'une morale publique de soixante ans, c'est d'un trop bel exemple pour que je pense à m'y opposer.

M. VIRLY.

Ce n'est pas comme cela que monsieur Stéphano l'entend, j'en suis persuadé.

M. TRICARD.

Il l'entendra bien comme cela si vous voulez.

LE PÈRE STÉPHANO.

Pas du tout. Monsieur Stéphano sait que la morale publique a un prix comme autre chose. Je viens de recevoir, malheureusement trop tard, une lettre qui m'autorise à faire des offres très-raisonnables pour

une maison qui, au bout du compte, n'est pas sans inconvéniens.

M. TRICARD.

Vous la trouviez admirable tout à l'heure.

LE PÈRE STÉPHANO.

Comme elle est, oui; mais monsieur le maire cependant peut, d'un moment à l'autre, réclamer l'alignement de la rue, et forcer à démolir tout ce qui nuit à cet alignement.

M. TRICARD.

Il y regarderait à deux fois.

LE PÈRE STÉPHANO.

Monsieur le maire est un homme très-bien pensant. Du moment que cette maison ne serait pas d'une utilité publique..... Monsieur le maire tient beaucoup aux bonnes études; le général commandant aussi; monseigneur l'évêque, cela va sans dire; et le préfet, ah! le préfet, c'est sa passion.

M. VIRLY.

La passion de ces messieurs pour les bonnes études rencontrerait des obstacles dans le respect dû à la propriété.

LE PÈRE STÉPHANO.

Eh! monsieur, à quelle époque trouverez-vous des preuves de ce respect? Doux et paisible comme vous paraissez l'être, qu'opposerez-vous à l'établissement d'un champ d'exercice dans ce grand terrain vague qui se trouve derrière votre maison? Pouvez-vous

empêcher l'octroi de réclamer la clôture de la porte du jardin en dehors de la ville? Combien de tracasseries ne peut-on pas soulever contre vous, sans sortir du respect dû à la propriété?

M. VIRLY.

Toutes choses que vous ne redoutez pas pour vous.

LE PÈRE STÉPHANO.

Nous sommes si cruellement traités en France, que l'autorité nous doit bien quelque protection.

M. TRICARD.

En affaires, la meilleure de toutes les protections, c'est l'argent.

LE PÈRE STÉPHANO.

Monsieur Tricard a raison; il nous ramène au seul point que nous puissions traiter.

M. TRICARD.

Et vos offres seraient....

LE PÈRE STÉPHANO.

De dix mille francs au-dessus de l'adjudication, si monsieur se décidait assez vite pour épargner de nouveaux frais, en faisant sa déclaration dans les vingt-quatre heures.

M. VIRLY.

Monsieur Tricard, je ne veux pas que la complaisance que vous avez eue d'intervenir pour moi dans cette affaire, vous expose à des inimitiés; j'accepte, et vous prie de vouloir bien faire les démarches nécessaires pour donner satisfaction à monsieur Stéphano.

LE PÈRE STÉPHANO.

Monsieur Tricard sait mieux que personne combien nous aimons à nous rapprocher des gens d'esprit. Je vais l'attendre au tribunal.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

M. TRICARD et M. VIRLY.

M. TRICARD.

Il vous aurait donné davantage; cela ne leur coûte rien. Vous êtes vraiment trop facile.

M. VIRLY.

Dites que je suis trop heureux. Jamais je n'ai senti un plus vif désir de me retrouver dans la capitale. Sans doute, au milieu de tout ce qui y agite les existences, il est difficile de prétendre à une grande considération, quand rien ne vous élève au-dessus de la foule; mais enfin la considération qu'on y obtient, on ne la doit qu'à soi. En province, vous n'avez jamais que celle qu'on vous fait.

M. TRICARD.

C'est ce que je vous disais dans notre dernier entretien. Vous n'avez pas voulu m'entendre; j'étais trop raisonnable. Il fallait que vous fussiez convaincu par des fous.

M. VIRLY.

Eh bien! mais

UN FOU AVISE BIEN UN SAGE.

LE JOUR

ET LE LENDEMAIN,

OU

LA NUIT PORTE CONSEIL;

PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE GERFAUT.
MADAME DE GERFAUT.
MADAME DE PALMAS, nièce de madame de Gerfaut.
MONSIEUR DE SAINT-SABIN, frère de M. de Gerfaut.
MADAME THERPLY.
MADAME DE VAMBELLE.
ALICE, femme de chambre.
BAPTISTE, domestique.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon. Il y a une porte dans le fond et une sur le côté, donnant dans la chambre à coucher de madame de Gerfaut.



MME DE GERFAUT.

LAISSEZ NOUS BAPTISTE.

Le Jour et le Lendemain, Acte II. Sc. V.

LE JOUR
ET LE LENDEMAIN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALICE, seule.

(En entrant, elle s'arrête un instant à la porte du fond, et regarde dans la coulisse.)

Quelqu'un qui ne serait pas prévenu, pourrait-il jamais deviner qu'il y a ici une noce aujourd'hui? Les voilà tous assis autour de tables de jeu, comme dans une soirée ordinaire. (Elle avance sur la scène.) Ah! dame aussi, pour une veuve de trente-six ans qui épouse un homme de quarante, on ne peut pas danser ni faire d'étalage comme pour les jeunes gens.

SCÈNE II.

ALICE, BAPTISTE.

BAPTISTE, portant un paquet.

Mademoiselle Alice, où vais-je mettre cela?

ALICE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BAPTISTE.

C'est la toilette de nuit de mon maître.

ALICE.

Madame ne m'a pas donné d'ordres.

BAPTISTE.

Il n'y a pas besoin d'ordres, ce me semble; ça parle tout seul. Puisque mon maître est aujourd'hui le mari de votre maîtresse, il ne rentrera pas ce soir chez lui.

ALICE.

Vous savez bien où est la chambre à coucher de madame; portez-y tout ce que vous voudrez; je ne m'y oppose pas.

BAPTISTE.

Vous êtes donc toujours de mauvaise humeur, vous, mademoiselle Alice? Je ne vous ai pas encore vue comme tout le monde.

ALICE.

Les demoiselles que vous connaissez sont donc bien gaies?

BAPTISTE.

Sans être gai, on peut bien quelquefois faire bonne mine aux gens. Vous n'avez pas raison de m'en vouloir.

ALICE.

Des veuves qui ne peuvent pas se tenir tranquilles,

je ne trouve rien de plus ennuyeux. Qu'est-ce qu'il manquait à madame?

BAPTISTE.

On ne sait jamais cela.

ALICE.

C'est que je ne connais pas de femme qui soit moins faite pour le mariage. Elle en avait déjà essayé; le bonheur veut qu'elle retrouve sa liberté, et puis pas du tout.

BAPTISTE.

Tenez, mademoiselle Alice, il y a bien des choses à dire.

ALICE.

Bast, bast, pardine oui, madame! C'est le plaisir d'avoir quelqu'un de plus à tourmenter.

BAPTISTE.

Ça regardera monsieur.

ALICE.

Quel caractère a-t-il votre maître?

BAPTISTE.

Lui? Ah! c'est le roi des hommes. Rien ne l'étonne, rien ne le dérange; il va tout droit devant lui; et, sans être entêté, il ne fait jamais que ce qu'il veut.

ALICE.

Pourquoi se marie-t-il alors?

BAPTISTE.

Parce qu'il a quarante ans, et qu'il avait toujours dit qu'il se marierait à quarante ans.

ALICE.

Si je suis encore fille à quarante ans, je vous réponds bien que je le serai toute ma vie. Se marier à quarante ans! Tout justement quand le plus difficile est passé.

BAPTISTE.

Apparemment que ce n'est pas comme ça pour monsieur, car on lui a dit bien des raisons pour l'en détourner, et vous voyez comme ça a réussi.

ALICE.

Il ne faut pas qu'il s'attende à me commander d'abord.

BAPTISTE.

Il ne me commande seulement pas à moi. Ah! par exemple, celui-là n'est pas tracassier. Pourvu que je ne touche ni à ses livres, ni à ses papiers, je pourrais ne toucher à rien dans la maison, qu'il ne s'en apercevrait certainement pas.

ALICE.

Est-il généreux avec cela?

BAPTISTE.

Quand on lui demande; il ne faut pas être honteux. Je lui ai dit hier que c'était l'usage de donner quelque chose à ses domestiques lorsqu'on se mariait; il m'a donné tout de suite cette montre avec la chaîne. Mais il y a neuf ans que je suis à son service.

ALICE.

Restez-y long-temps, monsieur Baptiste, car vous

ne retrouverez pas beaucoup de maîtres comme lui. Madame, qui fait tant de dépenses pour elle, croiriez-vous qu'elle n'a jamais pu comprendre qu'il me fallût une robe pour me rappeler au moins le jour de sa noce?

BAPTISTE.

Elle ne vous a rien donné?

ALICE.

Absolument rien, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Vous n'avez peut-être pas parlé assez clairement?

ALICE.

Écoutez donc, je ne suis pas non plus accoutumée à demander l'aumône. Quand on dit à une maîtresse: « Madame a-t-elle l'intention de me donner quelque chose à l'occasion de sa noce? » et qu'on vous répond: « Il me semble que vous ne manquez de rien »; ça doit finir par-là. Aussi son mariage peut bien tourner à présent comme il voudra; je ne m'en soucie guère.

BAPTISTE.

Voici des dames qui viennent par ici. Au revoir, mademoiselle Alice.

ALICE.

Je vais avec vous.

(Ils sortent tous les deux par la porte de côté.)

SCÈNE III.

MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE.

MADAME THERPLY.

Il paraît que vous êtes comme moi ; ce bavardage en sourdine de gens qui jouent aux cartes finit par me tourner au cœur.

MADAME DE VAMBELLE.

Je croyais que madame de Gerfaut aurait invité du monde à venir ce soir, comme cela se fait ordinairement un jour de noces.

MADAME THERPLY.

Une veuve! Qu'est-ce qu'on viendrait voir ? N'auriez-vous pas voulu aussi qu'elle étalât son trousseau et sa corbeille ?

MADAME DE VAMBELLE.

O ciel ! je ne trouve rien de plus ridicule.

MADAME THERPLY.

N'est-il pas vrai que cela est misérable? Que des ouvriers qui ont travaillé pour le mariage d'une princesse invitent le public à venir admirer des chefs-d'œuvre dans leurs ateliers, on le conçoit ; mais des guenilles comme il en traîne partout !

MADAME DE VAMBELLE.

Que pensez-vous de monsieur de Gerfaut?

MADAME THERPLY.

Je le trouve beaucoup mieux que je ne croyais.

MADAME DE VAMBELLE.

Je ne dis pas cela, moi.

MADAME THERPLY.

Parce que vous en voulez un peu à votre belle-sœur de s'être remariée.

MADAME DE VAMBELLE.

Je n'ai pas d'enfans; ainsi cela me serait fort égal si elle eût épousé quelqu'un du monde, qui eût de bonnes manières.

MADAME DE THERPLY.

Il a les siennes.

MADAME DE VAMBELLE.

Elles sont bien choisies. Un homme qui aujourd'hui, à son dîner de noces, s'en va parler contre le pouvoir absolu !

MADAME THERPLY.

Pour un nouveau marié, c'est assez galant.

MADAME DE VAMBELLE.

Ne plaisantez donc pas. Il vous a paru aussi ridicule qu'à moi, j'en suis sûre.

MADAME THERPLY.

Je me mets à sa place; il était fort embarrassé. Ce dîner était d'une tristesse assommante; personne ne disait rien. Madame de Gerfaut, qui fait ordinairement

si bien les honneurs de chez elle, avait une figure soucieuse, qui se rembrunissait encore chaque fois qu'elle regardait son mari. Si ce pauvre homme s'en est aperçu, il aura parlé pour avoir l'air de parler, et faire au moins quelque diversion. Je sais bien que j'aurais tout autant aimé ne pas être invitée à cette corvée-là.

MADAME DE VAMBELLE.

Comme parente, moi, je ne pouvais pas refuser.

MADAME THERPLY.

Pensez-vous que la soirée se prolonge encore longtemps ?

MADAME DE VAMBELLE.

C'est possible. Personne ne sait ce qu'il doit faire.

MADAME THERPLY.

Je crois avoir entendu monsieur de Gerfaut proposer une partie de trictrac à mon mari, lorsqu'ils auront fini leur wisk.

MADAME DE VAMBELLE.

Comment! il ne devine même pas qu'un peu d'impatience de se trouver libre un jour comme celui-ci serait une chose de bon goût, et que tout le monde trouverait naturelle ?

MADAME THERPLY.

Il paraît que non.

MADAME DE VAMBELLE.

Ah! c'est insoutenable. Il ne se doute donc de rien? Il n'a donc aucun usage? Que ne restait-il garçon!

En vérité, si je sais ce qu'un homme comme cela pourra dire à une femme.

MADAME THERPLY, souriant.

Il n'est peut-être pas aussi embarrassé que vous.

MADAME DE VAMBELLE.

Soyez sûre que ceux qui lui ont mis dans la tête de se marier ont voulu lui faire une mystification.

MADAME THERPLY.

Madame de Gerfaut aurait donc été de moitié dans ce jeu-là? car elle a beau être fort aimable, ce n'est pas une ingénue cependant. Un tuteur barbare n'a pas violenté son inclination; elle a eu tout le temps de réfléchir.

MADAME DE VAMBELLE.

Il y a mille choses qu'il faudrait savoir. Ma chère belle-sœur n'a jamais voulu en convenir; mais le fait est qu'elle aurait assez aimé monsieur de Palmas, que sa nièce a épousé.

MADAME THERPLY.

En vérité?

MADAME DE VAMBELLE.

Oui, oui. Vous voyez bien qu'elle ne les a invités ni l'un ni l'autre à sa noce. Il y a toujours de la rancune.

MADAME THERPLY.

Fort bien. Cela m'explique une querelle qu'elle m'a faite un jour.

MADAME DE VAMBELLE.

Pour rien au monde aujourd'hui elle ne voudrait

qu'on s'en doutât. Monsieur de Palmas est encore joli homme; il est vif, gai, aimable. Elle a cru se venger et dérouter tous les soupçons en épousant monsieur de Gerfaut que je trouve épouvantable, et qui est lourd, gauche et pédant.

MADAME THERPLY.

Voilà de l'exagération. Il faut croire qu'elle a eu quelque autre motif encore pour se décider.

MADAME DE VAMBELLE.

Vous ne la connaissez pas comme moi. Sa fureur est d'étonner, de paraître une femme à part. Elle veut faire croire qu'elle ne consulte jamais que la raison, et qu'elle ne se laisse prendre à rien de ce qui séduit le vulgaire.

MADAME THERPLY.

A la bonne heure; je conçois cela; c'est une coquetterie comme une autre, mais qui ne peut pas aller jusqu'au martyre pourtant.

SCÈNE IV.

MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE, MADAME DE GERFAUT. Cette dernière entre la tête baissée et comme une personne absorbée dans ses réflexions. Lorsqu'elle est à moitié du théâtre, elle lève les yeux et aperçoit les deux autres dames.

MADAME DE GERFAUT, avec surprise.

Ah! vous êtes ici, mesdames?

MADAME THERPLY.

Oui; la chaleur nous incommodait.

MADAME DE GERFAUT, d'un air distrait.

Est-ce qu'il fait chaud dans le salon?

MADAME THERPLY.

Vous en venez.

MADAME DE GERFAUT.

Je n'y ai pas pris garde.

MADAME DE VAMBELLE.

Vous ne souffrez pas?

MADAME DE GERFAUT.

Il y a des jours où l'on ne sait pas ce qu'on a. Je ne puis pas rester en place. Il me semble que j'ai besoin d'air, que j'ai besoin de marcher; toute cette journée m'a été pénible.

MADAME THERPLY, en riant.

Prenez-vous garde à ce que vous dites?

MADAME DE GERFAUT, languissamment.

Madame Therply, de grâce, ne me faites pas de plaisanteries. (Lui prenant la main.) Si vous saviez....

MADAME THERPLY.

Quoi donc? Que vous est-il arrivé? Pouvons-nous le savoir? Vraiment vous m'inquiétez.

MADAME DE GERFAUT, soupirant.

Heureusement j'ai du caractère..... Tenez, mesdames, n'abusez pas du besoin que j'ai d'ouvrir mon cœur. Je crois que vous avez toutes les deux de l'amitié pour moi; je vous attristerais sans qu'il vous

fût possible de me donner la moindre consolation.

MADAME DE VAMBELLE.

Après un tel début, madame de Gerfaut, vous ne pouvez plus vous taire.

MADAME THERPLY.

Vous nous feriez imaginer les choses les plus sinistres.

MADAME DE GERFAUT.

Monsieur de Gerfaut est bien né; on ne peut pas dire le contraire.

MADAME DE VAMBELLE.

Sa position dans le monde est honorable.

MADAME THERPLY.

Je n'en ai jamais entendu dire que du bien.

MADAME DE GERFAUT.

Hélas! oui; c'est ainsi que chacun se plaisait à m'en parler.

MADAME DE VAMBELLE.

Eh bien?

MADAME DE GERFAUT.

Eh bien! puisque vous voulez le savoir, il m'est antipathique.

MADAME THERPLY.

Depuis quand? Vous n'êtes mariés que de ce matin.

MADAME DE GERFAUT.

Sans doute. Mais si je vous disais que depuis

quinze jours, depuis un mois, je ne voyais avancer ce moment fatal qu'en tremblant; qu'hier encore j'étais au moment de tout rompre....

MADAME THERPLY.

Il fallait rompre. Il n'est jamais trop tard pour cela.

MADAME DE GERFAUT.

A mon âge, quel esclandre! que de sottes interprétations! Et qu'aurais-je pu dire? Il est venu ici pendant trois mois; j'ai eu tout le temps de l'étudier. Je mentirais si je cherchais à faire croire qu'après avoir reçu mon consentement, il a tout à coup levé le masque, et que j'ai pu le voir autrement qu'il ne s'était montré d'abord. Ce n'est pas un homme faux; ce n'est pas un hypocrite; je n'ai rien à lui reprocher; mais je sens que je suis condamnée à être malheureuse toute ma vie.

MADAME THERPLY.

Vous nous avez dit tout à l'heure qu'il y avait des jours où l'on ne savait pas ce qu'on voulait. Si vous êtes dans un de ces jours-là, peut-être voyez-vous un peu plus en noir que vous ne feriez si vous étiez dans une situation ordinaire.

MADAME DE GERFAUT.

Vous me connaissez assez l'une et l'autre pour être bien persuadées qu'en me remariant je ne désirais qu'une société raisonnable, un ami, un soutien. On ne peut pas toujours vivre seule, surtout lorsqu'on a, comme moi, des goûts sédentaires, et qu'on

voit approcher l'âge où le peu de plaisirs qu'on allait chercher dans le monde ne vous offrira plus que de la fatigue et de l'ennui. Monsieur de Gerfaut passait pour un homme doux, d'un esprit solide. Son premier abord ne m'avait pas déplu. J'attendais que nous nous connussions davantage pour le juger entièrement. Je le vis je ne sais combien de fois, toujours le même; mais les personnes qui me l'avaient présenté m'assuraient que j'avais fait sur lui un effet inconcevable. Ce n'est pas absolument cela que je voulais; cependant, comme il fallait en finir, je dis que je consentais à l'épouser.

MADAME THERPLY.

Il vous montra au moins quelque reconnaissance, plus d'empressement?

MADAME DE GERFAUT.

Rien, rien. Au point que je fus obligée de demander à ses amis s'il avait bien compris que je consentais à l'épouser. Nos entretiens n'en furent pas plus intimes; et il est mon mari, sans m'avoir dit autre chose que ce qu'il aurait pu vous dire à vous ou à madame.

MADAME THERPLY.

Cela est assez original.

MADAME DE GERFAUT.

Il y a des instans où je suis tentée de croire qu'il y a des cases vides dans sa tête. Il est certain qu'il ne ressemble à personne.

MADAME THERPLY.

A votre place, cependant, je ne m'exalterais pas l'imagination comme vous le faites.

MADAME DE GERFAUT.

Je ne m'exalte rien du tout; mais j'en suis venue à ne pas pouvoir le regarder. C'est plus fort que moi. Il me contrarie quand il marche, quand il s'assied, quand il se lève. S'il se mouche ou qu'il éternue, je crois qu'il le fait exprès pour me déplaire. Vous savez combien je sais me contraindre; vous m'avez reproché cent fois d'être trop réservée; jugez de ce que je dois souffrir pour vous faire de pareils aveux aujourd'hui.

MADAME THERPLY.

Vous m'en voyez désolée.

MADAME DE VAMBELLE.

Rien que ses opinions politiques auraient dû être un avertissement pour vous, ce me semble.

MADAME DE GERFAUT.

Madame d'Abreville, qui a épousé un libéral, en est fort contente.

MADAME DE VAMBELLE.

Ce n'est pas parce qu'il est libéral.

MADAME DE GERFAUT.

S'il n'y avait que cela à reprocher à monsieur de Gerfaut....

MADAME DE VAMBELLE.

Comment! s'il n'y avait que cela! Je vous trouve de bien bonne composition.

MADAME DE GERFAUT.

Oh! mais, soyez tranquille, je vais devenir pire que jamais. Je veux donner dans toutes les exagérations, me faire initier dans les associations les plus ridicules. Je ne m'entourerai que de coteries bien acariâtres, bien entêtées; je ne vanterai que ce qui pourra lui déplaire; j'en mourrai d'ennui; eh bien, j'en mourrai; ce sera fini.

MADAME THERPLY, *gaiement.*

C'est cela. Voilà une résolution admirable. Un enfer bien conditionné d'abord, et la mort en perspective. Chère amie, prenez quelque chose de calmant, et dans un quart d'heure vous verrez que vous rabattrez un peu de vos projets. Vous penserez que vous étiez veuve, et qu'il ne tient qu'à vous de continuer à l'être. Monsieur de Gerfaut sera un meuble de plus dans votre appartement. Bien des gens ont un chat ou un perroquet dont ils ne se soucient guère, et qui vont et viennent autour d'eux sans qu'ils y prennent garde; ne prenez pas garde à monsieur de Gerfaut; vous vous accoutumerez à le voir comme si vous ne le voyiez pas. Qu'est-ce que c'est donc? c'est de commencer par où finissent la plupart des ménages. Quand on ne veut pas s'en faire un tourment, ce n'est rien du tout.

MADAME DE GERFAUT.

Alors à quoi sert de m'être remariée?

MADAME THERPLY.

A quoi sert de mettre à la loterie?

MADAME DE GERFAUT.

J'étais si heureuse.

MADAME THERPLY.

Vous avez tant d'empire sur vous-même.

MADAME DE GERFAUT.

Quand rien ne me contrariait; mais à présent que j'aurai toujours là un homme qui me regardera, qui m'étudiera....

MADAME THERPLY.

Monsieur de Gerfaut ne me paraît pas un observateur bien redoutable.

MADAME DE GERFAUT, *avec assurance.*

Ce n'est pas que j'aie rien à craindre, au moins. Je voudrais qu'il fût capable de m'apprécier; mais il n'est capable de rien. C'est un automate; c'est une statue; c'est un marbre. Je suis encore à lui découvrir un goût, une fantaisie; je ne sais pas ce qui pourrait l'émouvoir. Il est possible qu'il ait dans l'idée qu'une femme est une femme, qu'elles se ressemblent toutes, et qu'il m'ait prise au hasard. Le peu d'esprit que je puis avoir, ce qui me reste encore d'agrémens, je suis sûr qu'il n'en tient aucun compte. Je n'ai jamais aimé les fadeurs; elles ne conviennent plus à mon âge; mais il y a mille manières de faire entendre à une personne que l'on doit épouser, l'expression de ce que l'on ressent pour elle. Quelque peu de ressources que l'on ait, on ne manque pas cela. Mais une nullité complète! un silence absolu!

MADAME DE VAMBELLE.

Ce n'est pas amusant. Cependant c'est encore préférable à des déclamations sur l'ordre légal et les droits des peuples, comme il nous en a fait à dîner. Tenez, il vient de ce côté; je crois qu'il vous cherche.

SCÈNE V.

MADAME THERPLY, MADAME DE GERFAUT, MADAME DE VAMBELLE et M. DE GERFAUT.

M. DE GERFAUT, à sa femme.

Madame, je vois plusieurs personnes qui se disposent à s'en aller; voulez-vous venir recevoir leurs adieux?

MADAME DE GERFAUT, sans regarder son mari.

C'est bon; j'y vais. (M. de Gerfaut s'en va.) Il ne peut même pas me laisser un moment de tranquillité.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE VAMBELLE, MADAME THERPLY.

MADAME THERPLY.

Je ne sais pas ce qu'elle lui veut. Elle en fait un Iroquois. Vous voyez pourtant bien qu'il est venu l'avertir dans de très-bons termes.

MADAME DE VAMBELLE.

Ce n'est pas là un tour de force.

MADAME THERPLY.

Mais, à la manière dont elle en parle, on croirait qu'il ne sait rien dire; que c'est un homme à rebours du bon sens et qui n'a vécu que parmi les ours. Je ne l'ai jamais vu qu'ici; mais je sais qu'il est très-bien venu dans le monde; jamais personne n'a eu à se plaindre de lui, tous ses amis lui sont fort attachés. Eh! mon Dieu, je connais encore plus de vingt femmes qui changeraient bien volontiers leur mari pour en avoir un pareil.

MADAME DE VAMBELLE.

Cela ne prouverait rien.

MADAME THERPLY.

Je le sais bien; mais enfin ce n'est donc pas un être si extraordinaire. Elle est étonnée qu'en l'épousant, il n'ait cru épouser qu'une femme. Qu'est-ce qu'elle espérait donc? Qu'il la regarderait comme une divinité, qu'il passerait sa vie à être émerveillé de l'honneur qu'elle lui aurait fait. En vérité, c'est de la folie. Quand on se fait des chimères pareilles, on reste veuve.

MADAME DE VAMBELLE.

Prendre un mari comme monsieur de Gerfaut dans l'espoir d'en être admirée, il faut avouer que c'est jouer de malheur.

MADAME THERPLY.

Les hommes n'admirent plus; c'est de la vieille mode. Et puis ce quelque chose qu'elle attendait de lui, ce quelque chose qu'on dit à une femme que l'on

doit épouser et qu'on ne dit pas à une autre; c'est d'une ingénuité qui passe la permission.

MADAME DE VAMBELLE.

Je veux revenir ici demain matin pour avoir la suite de ses doléances.

MADAME THERPLY.

Moi aussi. Si vous voulez, j'irai vous prendre chez vous.

MADAME DE VAMBELLE.

Volontiers.

SCÈNE VII.

MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE, MADAME DE GERFAUT.

MADAME DE GERFAUT.

Il ne reste plus là-dedans que vos deux maris et le frère de monsieur de Gerfaut; j'ai pris congé d'eux, car je n'en puis plus. (Elle s'assied.) Je souffre!

MADAME THERPLY.

Du courage, du courage.

MADAME DE GERFAUT, d'une voix faible.

Madame de Vambelle, voulez-vous me faire le plaisir de sonner?

MADAME DE VAMBELLE, tirant un cordon de sonnette.

Avez-vous besoin de nos services?

MADAME DE GERFAUT.

Vous êtes trop bonne. Je veux prendre un peu d'éther.

MADAME DE VAMBELLE.

Ne prenez donc pas d'éther.

MADAME DE GERFAUT.

J'ai les nerfs si agacés.

MADAME THERPLY.

Raison de plus.

SCÈNE VIII.

MADAME DE GERFAUT, MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE, ALICE.

ALICE.

Me voici, madame.

MADAME DE GERFAUT, *à madame Therply.*

Que me conseillez-vous donc ?

MADAME THERPLY.

Du repos (*se penchant à l'oreille de madame de Gerfaut*) et de la raison.

MADAME DE VAMBELLE.

Nous allons vous laisser.

MADAME DE GERFAUT.

Je n'ose pas vous retenir ; je suis si maussade.

MADAME THERPLY.

Ce n'est pas cela ; mais, depuis ce matin, vous n'a-

vez pas eu le temps de respirer. Vous devez avoir besoin d'un peu de liberté.

MADAME DE GERFAUT.

De liberté! Je n'en ai plus.

MADAME DE VAMBELLE.

Adieu, adieu.

MADAME THERPLY.

Nous ne vous abandonnerons pas; nous reviendrons vous voir.

(Elle sort avec madame de Vambelle.)

SCÈNE IX.

MADAME DE GERFAUT, ALICE.

MADAME DE GERFAUT, reprenant sa voix naturelle.

Avez-vous allumé dans ma chambre?

ALICE.

Non, madame.

MADAME DE GERFAUT.

Qu'est-ce donc que vous attendez?

ALICE.

Comme monsieur est encore avec du monde....

MADAME DE GERFAUT, d'un ton d'humeur.

Cela vous empêche d'allumer chez moi?

ALICE.

Je croyais....

MADAME DE GERFAUT.

Allez donc, mademoiselle, allez donc.

(Alice entre dans la chambre à coucher.)

SCÈNE X.

MADAME DE GERFAUT, seule.

Mon parti est bien pris. Je ne veux pas me rendre malade à force de me creuser la tête. Je parlerai demain à monsieur de Gerfaut.... Nous sommes d'un âge à avoir chacun nos habitudes.... Il vivra comme il voudra, et moi je continuerai à tenir ma maison comme je la tenais. Pas d'esclavage, ni d'un côté ni de l'autre. Certes, ce n'était pas cela que j'avais désiré.... La faute est faite. Cruelle faute! Madame de Therply a raison; j'étais veuve; je m'imaginerai que je le suis encore. (Elle soupire, se lève et va se regarder dans une glace.) Je ne suis pas trop pâle pour être aussi tourmentée. Si je perdais ma santé, je n'aurais plus rien au monde; pas même un mari pour s'intéresser à moi. Un homme de quarante ans être aussi impassible! Il est là, établi dans le salon, avec un sang-froid.... Il y passera la nuit. C'est inconcevable. (Avec un accent plus marqué.) C'est odieux. (Elle allume un bougeoir.) Je suis madame de Gerfaut! Ça a l'air d'une mauvaise plaisanterie.

(Au moment où elle va quitter la scène, monsieur de Gerfaut et monsieur de Saint-Sabin paraissent. Elle leur fait une courte révérence, et entre dans sa chambre.)

SCÈNE XI.

M. DE GERFAUT, M. DE SAINT-SABIN.

M. DE SAINT-SABIN.

Vous me direz tout ce que vous voudrez, mon frère; mais votre femme a un air de tristesse qui a frappé tout le monde.

M. DE GERFAUT.

Tristesse de quoi?

M. DE SAINT-SABIN.

Je ne puis pas le savoir.

M. DE GERFAUT.

Un jour comme celui-ci a toujours quelque chose de si singulier pour une femme, qu'il ne faut pas y prendre garde.

M. DE SAINT-SABIN.

Vous voilà marié; je suis un de vos témoins; eh bien! je ne puis pas encore le croire. Vous aviez un sort si complet.

M. DE GERFAUT

Il faut essayer un peu de tout.

M. DE SAINT-SABIN.

Il ne vous manque plus que de devenir ambitieux.

M. DE GERFAUT.

Je ne crois pas que cela m'arrive.

M. DE SAINT-SABIN.

Que sait-on? Vous pouvez avoir de la famille; vouloir qu'elle ait de l'éclat; et vous vous condamnerez à suer sang et eau pour des inconnus.

M. DE GERFAUT.

Quels inconnus?

M. DE SAINT-SABIN.

Vos enfans.

M. DE GERFAUT.

Des enfans ne sont pas des inconnus.

M. DE SAINT-SABIN.

Avant qu'ils soient venus au monde, ce n'est pas autre chose.

M. DE GERFAUT.

On ne fait pas des enfans, mon frère; le ciel vous les envoie; on les prend. S'ils sont gentils, il est sûr qu'on s'y intéresse; mais nous n'en sommes pas encore là. Dans le temps, comme dans le temps.

M. DE SAINT-SABIN.

Est-ce que vous n'entrez pas dans cette chambre?

M. DE GERFAUT.

J'ai peur qu'il ne soit trop tôt. Avec leurs papillotes et leurs prières, les femmes n'en finissent jamais. Madame de Gerfaut est si susceptible.

M. DE SAINT-SABIN.

Entrez, entrez toujours; je vous réponds qu'elle ne vous en voudra pas.

SCÈNE XII.

M. DE GERFAUT, M. DE SAINT-SABIN, ALICE.

M. DE GERFAUT, à Alice.

Mademoiselle, votre service est-il fini?

ALICE.

Oui, monsieur.

M. DE GERFAUT.

Bonsoir, mon frère.

M. DE SAINT-SABIN.

Bonsoir.

(Monsieur de Saint-Sabin sort par la porte du fond; monsieur de Gerfaut entre dans la chambre de sa femme.)

SCÈNE XIII.

ALICE, seule.

Que diable ont-ils donc déjà l'un contre l'autre? Madame est agitée; elle parle toute seule; elle voulait s'enfermer. Je crois même qu'elle a pleuré; mais elle est si fière, qu'on ne peut jamais rien savoir avec elle. Pour lui, c'est monsieur Tranquille; il entre dans la chambre de madame, comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie. Je voudrais déjà être à demain matin.

(Elle prend une des deux bougies qui sont sur la cheminée, souffle l'autre et s'en va.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALICE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

MADEMOISELLE Alice, je suis à vos ordres. Qu'est-ce que vous allez me faire faire?

ALICE.

Je n'en sais vraiment rien, monsieur Baptiste. A moins que vous ne vouliez aider Dominique à faire le salon, en attendant que votre maître soit levé.

BAPTISTE.

Si je commençais par cette pièce?

ALICE.

C'est trop près de la chambre de madame; on ne la range jamais que pendant le déjeûner.

SCÈNE II.

MADAME DE GERFAUT, en robe du matin, ALICE, BAPTISTE.

MADAME DE GERFAUT, entr'ouvrant la porte de sa chambre.

Alice, êtes-vous là?

ALICE.

Oui, madame.

MADAME DE GERFAUT, *entrant sur la scène.*

Chut! chut! parlez donc plus bas; vous criez trop fort; monsieur de Gerfaut n'est pas encore réveillé. Tenez, voici une lettre que je viens d'écrire, et qu'il faut faire porter tout de suite. (*Elle fait un signe de tête à Baptiste.*) Bonjour, Baptiste.

ALICE.

Si madame veut, monsieur Baptiste s'en chargera?

MADAME DE GERFAUT, *donnant la lettre à Baptiste.*

Volontiers. Je sais que c'est un très-bon sujet que Baptiste; son maître en fait le plus grand cas; il m'en a toujours parlé avec éloge. Il y a neuf ans que vous êtes avec monsieur de Gerfaut, Baptiste; vous pouvez regarder qu'il y a neuf ans que vous êtes avec moi.

BAPTISTE, *saluant à plusieurs reprises.*

Madame me fait beaucoup d'honneur. Y a-t-il une réponse à la lettre de madame?

MADAME DE GERFAUT.

Oui, Baptiste.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE III.

ALICE, BAPTISTE.

ALICE.

Voyons donc à qui elle écrit de si grand matin.

(Baptiste lui montre la lettre.) « A madame, madame de Palmas. » (Elle rit.) Ah! ah! elle lui écrit; c'est bon signe.

BAPTISTE.

Quelle est donc cette dame?

ALICE.

C'est la nièce de madame, qui s'est mariée il y a six mois, et qu'elle ne voyait presque plus depuis ce temps-là, parce qu'elle a épousé monsieur de Palmas que madame trouvait bien aimable. Ah! je crois bien que si monsieur de Palmas n'eût pas épousé la nièce, madame n'aurait pas épousé votre maître.

BAPTISTE.

Vous croyez que madame se serait mariée à l'autre?

ALICE.

Je ne lui ai pas demandé, comme bien vous pouvez penser; mais chaque fois que monsieur de Palmas venait ici, comme c'est un homme fort gai, qui a toujours le mot pour rire, madame, qui est assez raide naturellement, il fallait voir comme elle faisait la gentille, la gracieuse, la jeune. Nous avions tous remarqué cela. Lui, apparemment, ne devinait rien, ou peut-être aimait-il mieux être son neveu que son mari. Toujours est-il vrai que madame n'a été à leur noce qu'à son corps défendant, et qu'elle ne les a pas invités à la sienne. Je suis sûre que c'est cela qu'elle veut raccommoder ce matin.

BAPTISTE.

C'est bien possible. Dans ce cas-là, je vais porter ma lettre.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALICE, et un peu après MADAME DE GERFAUT.

ALICE.

Rien n'a l'air de l'intéresser ce garçon-là. Ça ne fera pas une société bien amusante.

MADAME DE GERFAUT.

Mon mari dort toujours. Est-ce que Baptiste est déjà parti? Nous avons oublié de lui demander si monsieur de Gerfaut avait des habitudes pour son déjeûner. Je ne sais pas trop ce que j'ai commandé hier; mais je tiens à ce que rien ne manque au déjeûner de ce matin. Vous enverrez chercher du thé au magasin de la place Vendôme, dans le cas où monsieur de Gerfaut en demanderait. On trouve que celui que j'ai ici n'est pas tout ce qu'il y a de meilleur. Pour plus de sûreté, envoyez-y tout de suite. Vous comprenez? Tout ce qu'il y a de mieux. (Alice sort; madame de Gerfaut va à une glace.) Cette coiffure-là ne me sied pas; c'est trop lourd. (Alice rentre.) N'est-ce pas, Alice?

ALICE.

Quoi, madame?

MADAME DE GERFAUT.

Mes serre-têtes ne sont pas jolis.

ALICE.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DE GERFAUT.

On fait mieux que cela à présent. A qui demanderai-je des patrons? Mes camisoles de nuit ont besoin d'être changées aussi. Je ne me rappelle plus qui est-ce qui en a de si élégantes. Dans le fait, c'est fort bien vu; car on peut être obligé de garder le lit, et il n'y a pas d'excuses pour ne pas avoir des camisoles comme tout le monde les porte. Informez-vous donc d'un bon modèle, Alice. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

ALICE.

Ciel! quel changement! Les serre-têtes, les camisoles!

MADAME DE GERFAUT.

Je croyais avoir entendu remuer monsieur de Gerfaut..... J'ai cette percale qui est si fine.

ALICE.

Oh! madame, c'est trop beau!

MADAME DE GERFAUT.

Il faut bien l'employer. On ferait les cols un peu montans, garnis de plusieurs rangs de jolie mousseline; cela sied tout-à-fait. Allez la chercher. (*Alice sort. Madame de Gerfaut tire deux papillotes de dessous son serre-tête, et passe les doigt dans ses cheveux.*) Je ne veux plus être sans cheveux, même le matin.

ALICE, *avec un paquet sous le bras.*

Madame, voici la percale.

MADAME DE GERFAUT.

Alice, arrangez-moi quelques cheveux. (Elle s'assied; Alice tire une petite table sur laquelle elle a posé un miroir.) Deux boucles sur le front seulement, et on a une tout autre figure. Ne trouvez-vous pas? Quelle heure est-il?

ALICE, regardant la pendule.

Dix heures, madame.

MADAME DE GERFAUT.

Je ne sais pas si monsieur de Gerfaut est dans l'habitude de dormir aussi tard.

ALICE.

Baptiste va rentrer; on le lui demandera.

MADAME DE GERFAUT.

Non, non; c'est inutile. Je suis sûre qu'il n'est pas malade; voilà l'essentiel. Otez encore deux papillotes.

ALICE.

Si on les ôtait toutes, et que madame mît ce petit bonnet qu'elle a fait faire dernièrement?

MADAME DE GERFAUT.

Croyez-vous?

ALICE.

Ce serait beaucoup mieux.

MADAME DE GERFAUT.

Eh bien! Alice, comme vous voudrez. (Alice va chercher le bonnet; pendant ce temps-là, madame de Gerfaut achève d'ôter ses papillotes.) C'est une très-bonne fille qu'Alice; elle a ses

petits défauts, comme tous ces gens-là ; mais je suis sûre qu'elle m'est fort attachée.

ALICE, apportant un bonnet et une robe.

Madame me grondera peut-être; j'ai pris sur moi d'apporter aussi cette robe.

MADAME DE GERFAUT, souriant.

Vous êtes donc folle?

ALICE.

Elle va si bien à madame.

MADAME DE GERFAUT.

Il est vrai; quoique très-belle, ce n'est toujours qu'une robe du matin. Dépêchez-vous de me coiffer. (Alice pose la robe et le bonnet sur une chaise, et achève de coiffer sa maîtresse.) Vous avez toujours aimé à me voir bien mise.

ALICE.

Je n'ai pas de plus grand plaisir.

MADAME DE GERFAUT.

Je ne crois pas que monsieur de Gerfaut tienne beaucoup à cela.

ALICE.

Tous les hommes y tiennent, madame, même ceux qui ne veulent pas en convenir.

SCÈNE V.

MADAME DE GERFAUT, ALICE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Madame, madame de Palmas m'a chargé de vous présenter ses respects, et de vous dire qu'elle allait venir tout de suite.

MADAME DE GERFAUT.

C'est très-bien.

ALICE.

Monsieur Baptiste, avez-vous l'heure juste?

BAPTISTE.

Je vais comme le château. (Il tire sa montre et regarde la pendule.) Cette pendule avance un peu.

ALICE, lui prenant sa montre.

Voyez donc, madame, la belle montre que monsieur lui a donnée.

MADAME DE GERFAUT.

Elle est très-jolie. Laissez-nous, Baptiste.

(Baptiste sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE GERFAUT, ALICE.

ALICE, aidant sa maîtresse à s'habiller.

Il en est encore dans l'enchantement; il ne l'a

que d'avant-hier. Un présent comme celui-là montre bien la joie que monsieur avait d'épouser madame.

MADAME DE GERFAUT.

C'est donc une montre que l'on donne dans ce cas-là?

ALICE.

En général, plus on est content, plus on est généreux.

MADAME DE GERFAUT.

Si je vous donnais la mienne.

ALICE.

Ah! madame!

MADAME DE GERFAUT.

Vous pouvez la prendre; elle est à vous. (Alice s'apprête à lui faire des remercîmens.) J'entends, je crois, monsieur de Gerfaut; emportez vite tous ces chiffons; vous me remercierez une autre fois.

(Alice exécute les ordres de sa maîtresse.)

SCÈNE VII.

MADAME DE GERFAUT, ensuite M. DE GERFAUT et ALICE.

MADAME DE GERFAUT.

J'aime beaucoup qu'il ait donné une montre à son domestique. Comme je le jugeais mal, ce cher monsieur de Gerfaut. (Elle va au-devant de lui, et lui présente la main.) Bonjour, mon ami.

M. DE GERFAUT, lui baisant la main.

C'est un extraordinaire au moins, madame. Je vous prie de croire que je ne suis pas aussi paresseux tous les jours.

MADAME DE GERFAUT, en souriant.

Vous n'avez pas besoin d'excuses.

ALICE, entrant.

Madame ne veut pas s'occuper de la percale?

MADAME DE GERFAUT.

Plus tard.

M. DE GERFAUT.

Que je ne vous dérange pas. Faites-moi seulement donner les journaux; j'irai les lire dans le salon.

MADAME DE GERFAUT.

Eh! mais, mon Dieu, je suis bien embarrassée. Je ne reçois que *le Journal du Soir*.

ALICE.

Madame, monsieur Baptiste, en venant ce matin, a mis ceux de monsieur sur le poêle de la salle à manger. Je vais les chercher.

MADAME DE GERFAUT.

Tout de suite. (Alice sort.) Mon ami, il faut les faire adresser ici désormais.

M. DE GERFAUT.

Je m'en occuperai.

MADAME DE GERFAUT.

Et puis, en attendant que l'appartement qu'on

arrange pour vous dans cette maison soit achevé, que ne faites-vous venir du logement que vous quittez toutes les choses qui vous sont nécessaires.

M. DE GERFAUT.

Je ne veux pas vous gêner.

MADAME DE GERFAUT.

Me gêner! Ne croyez donc pas cela. Je pensais tantôt que, si j'avais eu seulement une chambre à coucher de plus, nous aurions pu ne rien ajouter à notre loyer. Vous auriez pris le salon pour vous tenir d'habitude; moi je suis toujours dans cette pièce.....

M. DE GERFAUT.

Je ferai là-dessus tout ce que vous voudrez. C'est à vous de peser les inconvéniens. (Il rit.)

MADAME DE GERFAUT.

Je n'en vois vraiment pas. C'est une dépense si inutile, et pour être séparés encore. (Lui prenant le bras, et se penchant sur son épaule.) Qu'en dites-vous, mon ami?

M. DE GERFAUT.

Vous êtes la maîtresse.

MADAME DE GERFAUT.

Ne trouvez-vous pas cela mieux?

M. DE GERFAUT.

Aussitôt que vous l'aurez décidé.

MADAME DE GERFAUT.

Songez donc que, quand je voudrai vous parler,

il faudra monter vingt-deux marches, et qu'il faudrait que vous les descendissiez si vous aviez quelque chose à me dire.

M. DE GERFAUT.

Cela est certain.

MADAME DE GERFAUT.

On y regarde beaucoup plus que quand on est de plain-pied. (A Alice.) Laissez-nous donc un instant, Alice.

ALICE.

Madame, ce sont les journaux.

MADAME DE GERFAUT.

Portez-les dans le salon..... Non. Donnez-les-moi. (A M. de Gerfaut.) Je vais vous y conduire. Mon domestique a la mauvaise habitude de laisser les croisées entr'ouvertes; cela pourrait vous incommoder. Je veux les fermer moi-même. (A Alice.) Aunez toujours la percale, Alice.

(Elle sort en s'appuyant sur le bras de M. de Gerfaut.)

SCÈNE VIII.

ALICE, seule.

Voilà quatre ans que je sers madame; je ne lui connaissais pas encore la petite voix qu'elle a ce matin. Elle avait bien aussi une petite voix pour monsieur de Palmas; mais ce n'était pas la même chose. C'était plus jeune, c'était plus gai, si l'on

veut; ce n'était pas si doux. (Elle contrefait sa maîtresse.) « Aunez toujours la percale, Alice. » Si elle voulait prendre cette habitude-là, que je serais contente! Aussitôt qu'une maîtresse crie, je perds la tête, je ne sais plus où j'en suis. Au lieu qu'une maîtresse qui fait l'enfant, on fait l'enfant avec elle, et j'ai toujours remarqué que c'était un bon jeu.

SCÈNE IX.

MADAME DE PALMAS, ALICE.

MADAME DE PALMAS.

Alice, ma tante m'a écrit de venir la voir ce matin. Savez-vous ce qu'elle me veut?

ALICE.

Non, madame; mais je vais aller la chercher.

(Alice sort.)

MADAME DE PALMAS.

Monsieur de Palmas n'était pas d'avis que je me rendisse à cette invitation. Ma tante est si injuste envers nous! On dit qu'elle se repent déjà de son mariage. Pourvu que notre conversation ne s'en ressente pas. Quoique sœur d'une mère que j'aimais tant, madame de Gerfaut m'a toujours inspiré de la crainte.

SCÈNE X.

MADAME DE PALMAS, MADAME DE GERFAUT.

MADAME DE GERFAUT.

Mélanie, as-tu de jolies camisoles de nuit?

MADAME DE PALMAS, avec la plus grande surprise.

Plaît-il, ma tante?

MADAME DE GERFAUT.

Ton père apparemment n'a pas eu assez de confiance en moi pour me charger de ton trousseau; de sorte que je ne sais pas comment sont tes camisoles; et je voudrais m'en faire faire.

MADAME DE PALMAS.

Elles sont fort simples; mais j'ai une de mes amies qui vient de faire un très-beau mariage, et qui m'en prêtera bien volontiers.

MADAME DE GERFAUT.

Quelle est cette amie?

MADAME DE PALMAS.

Clotilde de Thoury, qui vient d'épouser monsieur de Mairant.

MADAME DE GERFAUT.

Tu appelles cela un beau mariage! Son mari n'a que le souffle.

MADAME DE PALMAS.

Je le sais bien.

MADAME DE GERFAUT.

Et l'on prétend qu'il n'y a de fortune ni d'un côté ni de l'autre.

MADAME DE PALMAS.

C'est vrai, ma tante; mais enfin la cour a signé leur contrat; c'est un archevêque qui leur a donné la bénédiction nuptiale; et le père de monsieur de Mairant, quoique fort avare, a fait à son fils un présent auquel on était loin de s'attendre. Il s'est défait en sa faveur de son titre de comte; de sorte que Clotilde, qui ne devait être que baronne, s'est trouvée tout à coup devenir comtesse.

MADAME DE GERFAUT.

On peut donc faire de ces arrangemens-là?

MADAME DE PALMAS.

C'est ce qui a achevé de décider Clotilde.

MADAME DE GERFAUT.

Pauvres jeunes personnes! Que de petites vanités on va chercher pour dérouter leur instinct! C'est un nom, c'est un titre, des honneurs, et souvent pas de mari. Dans le mariage cependant, un mari me paraît la chose principale. Qu'en dis-tu?

MADAME DE PALMAS.

Ce devrait être comme cela au moins.

MADAME DE GERFAUT.

Tu as l'air sérieux. J'espère que tu ne me boude

pas de ce que je ne t'ai pas invitée au dîner d'hier. Ce serait bien injuste, car j'ai cru faire pour le mieux. Je voulais vous épargner, à toi et à monsieur de Palmas, l'ennui d'une pareille journée. D'ailleurs c'est en intimité que je désire vous faire faire connaissance avec mon mari. Il a peu de dehors; mais avec le tact que vous avez l'un et l'autre, je suis sûre que vous en serez fort contens. Pour commencer, veux-tu déjeûner avec nous, ce matin?

MADAME DE PALMAS.

Je vous remercie, ma tante; j'ai promis à monsieur de Palmas de revenir tout de suite.

MADAME DE GERFAUT.

Je l'enverrai chercher.

MADAME DE PALMAS.

Il ne pourrait pas venir; il est incommodé.

MADAME DE GERFAUT.

Incommodé! monsieur de Palmas incommodé! C'est impossible. Allons, allons, vous me gardez rancune.

MADAME DE PALMAS.

Je vous assure que non, ma tante. Cela lui arrive fort souvent.

MADAME DE GERFAUT.

Quoi! avec ce visage si frais?

MADAME DE PALMAS.

Oui, ma tante.

MADAME DE GERFAUT.

Cette gaieté imperturbable?

MADAME DE PALMAS.

Dans le monde.

MADAME DE GERFAUT.

Je m'étais fait une grande illusion. (Elle embrasse sa nièce.) Chère Mélanie! Passe la journée avec nous, mon enfant. Tu dois avoir besoin de te distraire. (A elle-même.) Monsieur de Palmas d'une faible complexion! Voyez-vous? (Haut.) Je veux te faire un présent de noce, chère petite. J'ai été si occupée tous ces jours-ci; j'ai été si bouleversée!.... Attends, attends. (Elle entre dans sa chambre.)

MADAME DE PALMAS.

Je n'en reviens pas. ma tante sensible! ma tante caressante! ma tante généreuse!

MADAME DE GERFAUT, tenant un écrin.

Tiens. C'est cette parure d'opales entourées de brillans que j'avais achetée pour moi, et que tu trouvais si jolie; prends-la. (Elle donne l'écrin à madame de Palmas, qui le reçoit sans avoir l'air de savoir ce qu'elle fait.) Quelques chagrins qu'ait une femme, une jolie parure est toujours une jolie parure.

SCÈNE XI.

MADAME DE PALMAS, MADAME DE GERFAUT, UN DOMESTIQUE, et un peu après MADAME THERPLY et MADAME DE VAMBELLE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Therply et madame de Vambelle.

(Il sort.)

MADAME DE GERFAUT, à part.

De si bonne heure! C'est la curiosité qui les attire. N'importe. (Allant au-devant d'elles.) Bonjour, mesdames. Ne me parlez pas d'hier au soir. J'étais folle, j'étais sotte, j'étais ridicule; je ne sais pas où j'avais la tête. Grâce au ciel et aux bonnes réflexions que j'ai faites, je suis tout autre aujourd'hui.

MADAME THERPLY, riant.

Il n'y a rien comme les bonnes réflexions.

MADAME DE GERFAUT, avec emphase.

Une organisation trop vive nous pousse souvent à l'injustice; mais pour peu qu'on en appelle à la raison, les fantômes que l'on s'était créés disparaissent presque aussitôt, et l'on voit alors les choses telles qu'on doit les voir.

MADAME DE VAMBELLE, avec une légère teinte d'ironie.

Vous en êtes là maintenant?

MADAME DE GERFAUT, très-sérieusement.

Oui, madame.

MADAME THERPLY.

Eh bien! ma chère amie, tant mieux. Je n'ai jamais été pour les fantômes. (A madame de Palmas.) Comment se porte monsieur de Palmas, madame?

MADAME DE GERFAUT.

Ne lui en parlez donc pas; il est incommodé. Monsieur de Palmas est habituellement d'une mauvaise santé. Vous doutiez-vous de cela?

MADAME THERPLY.

Vraiment non.

MADAME DE GERFAUT.

Ah! c'est que cette excellente Mélanie est si parfaite; elle a tant de discrétion; elle ne se plaint jamais. C'est un grand mérite.

MADAME DE PALMAS.

Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, ma tante; c'est monsieur de Palmas.

MADAME DE GERFAUT.

Bien, bien, ma bonne amie. Tu as pris le bon parti. En effet, le mariage n'est que cela, un état de résignation. Et, quand bien même on éprouverait des regrets, à qui les confierait-on avec sécurité?

MADAME DE VAMBELLE, bas à madame Therply.

Que veut-elle dire?

MADAME THERPLY.

Je n'en sais rien.

MADAME DE GERFAUT.

Pour moi, rien au monde ne pourra m'empêcher de vanter monsieur de Gerfaut, de me glorifier d'être sa femme, de le faire valoir chaque fois que l'occasion s'en présentera. C'est mon devoir; je le remplirai.

MADAME DE VAMBELLE, souriant.

Nous n'en avons jamais douté.

MADAME DE GERFAUT.

Il n'a peut-être pas le premier abord pour lui.

MADAME THERPLY.

Où voyez-vous cela?

MADAME DE GERFAUT.

Mais que sont de faux brillans auprès des qualités solides qui le distinguent? Monsieur de Gerfaut a l'esprit juste, le sens droit, un cœur excellent; c'est un homme essentiel, une âme primitive.

MADAME DE VAMBELLE.

Dans votre bouche, son éloge n'est pas suspect.

MADAME DE GERFAUT.

J'ai pu me tromper comme une autre; mais je serais désolée que ma nièce, qui ne connaît pas encore son oncle, eût conçu contre lui d'injustes préventions.

MADAME DE PALMAS.

Moi, ma tante! Du moment que vous vous êtes décidée à épouser monsieur de Gerfaut, je n'ai pas pu croire que ce fût un homme sans mérite.

MADAME DE GERFAUT.

Il n'y aurait pas d'excuses. (S'apercevant que madame Therply et madame de Vambelle se regardent en riant.) Non, mesdames, il n'y aurait pas d'excuses. Une veuve étant libre de son choix, aurait très-mauvaise grâce à jouer le rôle de victime; ses doléances ne toucheraient personne; et les bonnes amies à qui elle serait assez imprudente pour faire des confidences, seraient assurément les premières à en rire.

MADAME DE VAMBELLE.

Vous avez l'air de faire la leçon à quelqu'un.

MADAME DE GERFAUT.

Je ne parle que pour Mélanie.

MADAME DE VAMBELLE.

Qui est peut-être la seule qui ne vous comprenne pas.

MADAME DE GERFAUT, d'un ton solennel.

S'il faut m'exprimer plus clairement, je vais le faire. (A madame de Palmas.) Tu sais, Mélanie, que le ciel m'a douée d'une susceptibilité qui n'a pas d'exemple; il n'est donc pas étonnant que le choix d'un second mari n'ait été pour moi qu'un sujet continuel d'anxiété. Hier encore j'avais des craintes; je ne te le cache pas; j'en parlai à ces dames; leur empressement à venir me voir ce matin prouve l'intérêt qu'elles avaient bien voulu y prendre. Mais comme ces craintes se sont trouvées sans fondement, qu'une explication franche avec monsieur de Gerfaut me l'a fait voir sous un aspect tout diffé-

rent, il y aurait de la perfidie, ce me semble, à paraître trembler encore lorsque je suis aussi parfaitement rassurée.

MADAME THERPLY.

Dites-nous cela tout bonnement. Nous n'avons jamais désiré autre chose.

MADAME DE GERFAUT.

Je n'exalterai pas monsieur de Gerfaut comme la perfection idéale; vous ne me croiriez pas; vous auriez raison; mais il m'est démontré que c'est un cœur sans détour, et qui sympathisera toujours avec le mien.

MADAME THERPLY.

Toujours! c'est charmant.

MADAME DE GERFAUT.

Il est tout abandon, tout dévouement, toute franchise; plus on se confiera à lui, plus on sera sûr de se l'attacher. Comme il ne veut que le bonheur des gens qu'il aime, la moindre méfiance le blesserait profondément. Sa vie n'est qu'un tissu de sacrifices faits à l'amitié; elle est semée de traits si touchans, si délicats!

MADAME THERPLY.

J'admire quelle longue explication vous avez dû avoir ensemble depuis que nous vous avons quittée.

MADAME DE GERFAUT.

Une fois que les cœurs s'entendent, cela va si vite. Il faut véritablement qu'il y ait une divinité spéciale qui s'intéresse à moi pour m'avoir fait trouver deux

maris comme il n'en a peut-être jamais existé de semblables, le frère de madame de Vambelle et monsieur de Gerfaut.

MADAME DE VAMBELLE, très-sèchement.

Je vous remercie, madame, pour la mémoire de mon frère.

MADAME DE GERFAUT.

La comparaison ne lui fait pas de tort, soyez-en sûre.

MADAME THERPLY, bas à madame de Vambelle.

Ne répondez pas. Elle est autrement folle qu'hier; mais elle l'est tout autant.

MADAME DE GERFAUT.

Et moi qui parle devant cette pauvre Mélanie sans penser qu'elle a un mari qui souffre.

MADAME DE PALMAS.

J'y pense, moi, ma tante; car si vous n'avez rien de particulier à me dire, je vous demanderai la permission d'aller le retrouver.

MADAME DE GERFAUT.

Non, mon enfant. Je voulais avoir le plaisir de te voir, parce que je t'aime, parce que tu m'es chère; et je sens que tu vas me le devenir encore davantage à présent que je connais ta position. Mais reste encore un instant. Monsieur de Gerfaut est dans le salon; je vais lui dire que tu es ici ainsi que ces dames.

MADAME THERPLY.

Il ne faut pas le déranger.

MADAME DE GERFAUT.

Le déranger ! ah ! je ne le dérange jamais.

MADAME DE VAMBELLE, bas à madame Therply.

Quelle assurance ! Jamais ! depuis hier.

MADAME THERPLY, à madame de Gerfaut.

Je le crois bien ; mais nous sommes déjà en retard. Je conduis madame de Vambelle chez un peintre qui doit faire son portrait pour la fête de monsieur de Vambelle.

MADAME DE GERFAUT.

Un portrait ! vous m'y faites penser.

MADAME DE PALMAS.

Adieu, ma tante.

MADAME DE GERFAUT.

Vous me quittez ainsi toutes les trois ? Vous allez me laisser seule ?

MADAME THERPLY.

N'avez-vous pas monsieur de Gerfaut ?

MADAME DE GERFAUT.

C'est vrai, c'est vrai. Adieu, adieu.

(Mesdames de Palmas, de Vambelle et Therply sortent)

SCÈNE XII.

MADAME DE GERFAUT, et un peu après M. DE GERFAUT.

MADAME DE GERFAUT.

Voilà une amende honorable bien faite, j'espère ;

avec mesure, avec dignité, telle que je devais la faire pour moi d'abord, et surtout pour ce pauvre monsieur de Gerfaut que j'avais si étrangement méconnu. (M. de Gerfaut entre.) Si vous étiez venu un instant plus tôt, cher ami, vous m'auriez trouvée en société.

M. DE GERFAUT.

Alors j'aime mieux être venu un instant plus tard.

MADAME DE GERFAUT.

Que vous avez d'originalité dans vos réponses? Vous préférez donc me trouver seule?

M. DE GERFAUT.

Oui.

MADAME DE GERFAUT.

Je pense bien de même. Nous deux, rien que nous deux, toujours nous deux.

M. DE GERFAUT.

Votre dîner d'hier m'a contrarié. A quoi bon tant de monde? Je n'ai pas osé vous le dire; mais mon idée aurait été, en sortant de l'église, de partir tout de suite pour la campagne, et d'y passer au moins huit ou dix jours tranquilles.

MADAME DE GERFAUT.

Il fallait donc parler; vous m'auriez ravie. Est-ce que je me souciais de tous ces gens-là? J'ai craint de mon côté que, si je ne faisais pas une espèce de petite fête, vous ne trouvassiez cela bien simple.

M. DE GERFAUT.

On devrait toujours s'expliquer franchement; mais je ne sais quoi me retenait avec vous. Que de fois, en vous voyant me faire plus d'amitiés qu'à l'ordinaire, j'ai été tenté de me familiariser aussi! Mais, tandis que je balançais, vous changiez tout à coup de manières, et je ne savais plus où j'en étais. Pourquoi agissiez-vous ainsi? C'était donc pour m'éprouver?

MADAME DE GERFAUT, avec un peu d'embarras.

Je ne me rappelle pas cela du tout.

M. DE GERFAUT.

Oh! si fait; moi, je me le rappelle bien. Vous me parliez de tout près; vous me preniez les mains; vos yeux étaient encore plus vifs et plus brillans qu'à l'ordinaire; le son de votre voix allait au cœur, je vous admirais; mais à propos de rien vous reculiez brusquement votre siége, vous vous plaigniez d'un mal de tête, ou de ce que le feu n'allait pas, et moi j'étais tout décontenancé.

MADAME DE GERFAUT.

Vous avez cru voir cela.

M. DE GERFAUT.

Non, non; c'est bien réel.

MADAME DE GERFAUT.

Il faut espérer que nous nous entendrons mieux à présent.

M. DE GERFAUT.

Je suis un homme assez simple. Ce qu'on n'apprend pas dans les livres, je ne le sais guère. Vous, vous avez vécu dans le monde, et il ne serait pas étonnant que vous me trouvassiez neuf sur bien des choses. Dites-le-moi chaque fois que cela vous frappera; je vous en saurai gré. Jusqu'ici, de passer pour un ours m'était assez égal; mais puisque vous avez une maison, que vous aimez à recevoir, et que je suis votre mari.....

MADAME DE GERFAUT.

Oui, vous êtes mon mari, mon bon mari. Voilà la vérité; tout le reste ne signifie rien. Le monde! Qu'est-ce que c'est que le monde? Ne croyez pas, monsieur de Gerfaut, que je tienne au monde; je le juge peut-être plus sévèrement que vous. Mais une jeune veuve qui ne recevrait personne, qui vivrait retirée, dont les habitudes ne seraient pas conformes à son état, à sa fortune, courrait risque de se voir mal interprétée. Il faut donc qu'elle s'entoure de témoins; car, tous ces gens qui viennent ici, ce n'est pas autre chose. A cette heure que je suis mariée, je puis les congédier tous, sans en regretter aucun. Des désœuvrés, des cœurs froids, des têtes éventées, des jaloux, des envieux; et, dans des temps comme ceux où nous vivons, que d'hypocrites, que de vils fanfarons qu'il est impossible d'éviter, pour peu qu'on ouvre sa porte! Ah! mon ami, de quel fardeau vous m'avez délivrée!

M. DE GERFAUT.

Savez-vous que vous êtes éloquente, très-éloquente ! Vous n'aimez pas les hypocrites, n'est-il pas vrai ?

MADAME DE GERFAUT.

Pouvez-vous me faire une pareille question ?

M. DE GERFAUT.

Je vais vous dire. J'ai l'oreille assez fine, et hier j'ai cru entendre une de vos dames qui disait à une autre : « Comment madame de Gerfaut va-t-elle s'arranger avec son mari ; car il paraît libéral ? » Comme nous n'avons jamais parlé politique ensemble, je me suis imaginé que votre salon était aux belles manières actuelles ; qu'on y tenait pour les grimaces et les opinions de commande, qui font un métier à tant de gens.

MADAME DE GERFAUT.

Vous ne vous êtes pas trompé de beaucoup. La plupart de ceux qui étaient là ne vivent que de places ; et, comme ils n'ont rien à faire, on les a plus facilement que d'autres. Aussi voyez-vous le cas que j'en fais, puisque je vous offre de n'en plus recevoir aucun.

M. DE GERFAUT.

Il me semble que vous, qui êtes si franche, vous deviez souffrir bien souvent.

MADAME DE GERFAUT.

Plus que vous ne pouvez croire, mon ami.

M. DE GERFAUT.

Que vous me faites plaisir! C'était la seule crainte que j'avais. Non pas que je ne fusse sûr, avec l'esprit qui vous distingue, de vous ramener bientôt à des opinions plus saines; mais de penser que vous auriez pu être séduite un instant par l'impudence de pareils jongleurs....

MADAME DE GERFAUT.

Les jongleurs ne me séduisent pas; il me faut mieux que des prestiges. Mais, dites-moi donc, mon ami, ce que c'est que ce vilain contrat de mariage que vous m'avez fait faire. Pourquoi sommes-nous séparés de biens?

M. DE GERFAUT.

Votre notaire m'a dit que c'étaient vos intentions.

MADAME DE GERFAUT.

Mon notaire est un imbécile. C'est lui qui m'a parlé de cela le premier, et je me souviens même de lui avoir répondu : « Ah! comment! avec monsieur de Gerfaut! » Il paraît qu'il n'en a tenu compte. Presque tous les notaires aiment à mettre dans leurs paperasses une rigueur qu'on ne leur demande pas. C'est comme une manie qu'ils ont tous de vouloir protéger leurs cliens malgré eux. (Elle tend la main à son mari.) Nous, séparés de biens! C'est ridicule. Est-ce que les notaires ne devraient pas deviner que lorsque les cœurs sont si bien d'accord, la fortune doit être en commun? J'espère bien que vous ne vous soumettrez pas à cette méchante clause, mon ami, et que je ne

serai plus obligée de m'occuper de mes affaires comme si j'étais encore seule au monde?

M. DE GERFAUT.

Hélas! c'est que je ne suis déjà guère habile moi-même pour les miennes. Jusqu'ici c'est un homme en qui j'ai toute confiance qui a bien voulu s'en mêler; si vous voulez, je vous recommanderai aussi à lui.

MADAME DE GERFAUT.

Alors, ce n'est pas la peine.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR et MADAME DE GERFAUT, ALICE.

ALICE.

Madame est servie.

M. DE GERFAUT, à Alice.

Mademoiselle, voulez-vous dire à mon domestique de venir tout de suite.

MADAME DE GERFAUT.

Attendez, Alice. (A son mari.) Que lui voulez-vous?

M. DE GERFAUT.

C'est pour m'aider à passer mon habit, et surtout pour ma cravate que je n'ai jamais su mettre.

MADAME DE GERFAUT.

N'est-ce que cela? Ne dérangez personne, Alice.

(A son mari.) Je veux voir si je pourrai remplacer Baptiste.

(Ils entrent dans la chambre à coucher.)

SCÈNE XIV.

ALICE, aunant la percale.

Madame va mettre la cravate à monsieur; bientôt monsieur habillera madame; ils pourront faire une grande économie de domestique. (Elle rit.) Ah! que c'est drôle, que c'est drôle..... La belle percale! Si ce n'est pas un meurtre d'employer cela pour des camisoles! Il est vrai que ce sera pour garder le lit, comme dit madame; elle ne les aura pas plus tôt, qu'elle voudra être malade. Eh! mon Dieu, je devine à présent..... Pour garder le lit! C'est clair. A coup sûr, je ne resterai jamais dans une maison où il y aura des enfans.

SCÈNE XV.

MONSIEUR et MADAME DE GERFAUT, ALICE.

MADAME DE GERFAUT, bas à monsieur de Gerfaut, d'un petit air boudeur.

Si jamais je vous remets votre cravate...

M. DE GERFAUT.

Dame! écoutez donc, je ne suis pas accoutumé à avoir un aussi joli valet de chambre....

MADAME DE GERFAUT.

C'est bon. Venez déjeûner. (Elle prend le bras de son mari, fait quelques pas et se retourne sur Alice.) Alice, vous n'avez donc pas pris la chaîne?

ALICE

Madame ne m'avait dit que la montre.

MADAME DE GERFAUT.

Est-ce que l'une va sans l'autre?

ALICE.

Madame est bien bonne; je suis bien reconnaissante; je remercie bien madame. (Monsieur et madame de Gerfaut sortent.) On parle de miracles! Y a-t-il rien qui ressemble moins à madame d'hier que madame de ce matin?

LA NUIT PORTE CONSEIL.

LES PRÉVENTIONS,

OU

LE BON OISEAU SE FAIT LUI-MÊME.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE VAZY.
MADAME DE ROCHEBRUTE.
ÉMILIE, fille de M. de Vazy.
HUBERT, fils de madame de Rochebrute.
AMÉDÉE, amoureux d'Emilie.
SOEUR PLACIDE, gouvernante d'Emilie.
FRANQUETTE, fille de basse-cour.
SYLVAIN, garde-chasse.

La scène se passe dans le château de M. de Vazy.

Le théâtre représente un salon.



SŒUR PLACIDE.

ON PLEURERA DONC TOUJOURS?

Les Prisonniers, etc. II

LES PRÉVENTIONS.

SCÈNE I.

SYLVAIN, FRANQUETTE.

SYLVAIN.

Qu'est-ce que tu viens donc faire ici, Franquette?

FRANQUETTE.

J'apporte les lettres qu'on a été chercher à la ville.

SYLVAIN.

A la bonne heure; car une fille de basse-cour dans un salon, ça ne se voit guère.

FRANQUETTE.

Ne dirait-on pas que c'est la place d'un garde-chasse?

SYLVAIN.

Ah! mais, moi, c'est différent; j'y suis par ordre du prétendu de not' demoiselle. Il m'a dit drès hier au soir de venir l'attendre ici ce matin.

FRANQUETTE.

Faut que vous ayez fait bien vite connaissance ensemble. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'il est dans ce château.

SYLVAIN.

Que veux-tu? c'est un garçon qui n'est pas fier.

FRANQUETTE.

Pour ça, c'est vrai. Il était tantôt dans la basse-cour, oùs que je faisais la litière à mes vaches; n'a-t-il pas voulu m'aider? C'est qu'il s'y prend comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie.

SYLVAIN.

Je crois que c'est un bon enfant.

FRANQUETTE.

Est-ce qu'il vous fait l'effet d'un maître, à vous, Sylvain?

SYLVAIN.

Ma fine! il serait à désirer que tous les maîtres lui ressembliont. Il sait déjà mon nom; il sait celui de Guillaume; il sait celui de Baptiste; il n'y a pas jusqu'à ceux de mes chiens qu'il ne connaisse aussi. Il a vu du premier coup d'œil que c'était César qui devait être le meilleur.

FRANQUETTE.

Pour not' demoiselle qu'est si mignonne, je crains ben, avec tout ça, que ça ne fasse un drôle de mari.

SYLVAIN.

Drôle ou non, faudra toujours ben qu'elle en prenne son parti. Gn'y a pas à barguigner, pisque c'était une affaire convenue avec monsieur, du

vivant du père du jeune homme. D'ailleurs, un beau garçon comme lui, qui de plus m'a tout l'air d'un fin chasseur, quelque amignonnée que soit une fille, ça ne lui déplaît jamais, sois sûre.

FRANQUETTE.

S'il n'y avait que des chasseurs dans le monde.

SYLVAIN.

Que veux-tu dire?

FRANQUETTE.

Rien. Malgré ça, c'est toujours étonnant qu'un fils de bonne famille soit aussi rustique; mais si ce n'est pas sa faute, comme dit son domestique, ce n'est pas sa faute. Madame sa mère n'a pas voulu le faire élever dans un collége, à cause d'idées qu'elle avait dans la tête; ce jeune homme s'est formé tout seul dans une basse-cour.

SCÈNE II.

HUBERT, FRANQUETTE, SYLVAIN.

HUBERT.

Te voilà encore, la petite? Comment s'appelle-t-elle, Sylvain?

SYLVAIN.

Franquette, monsieur le comte.

HUBERT.

Eh bien! Franquette, je puis te dire que je te

trouve bien gentille. Ma mère choisit toujours des servantes qui feraient fuir le diable. Où est ta chambre?

FRANQUETTE, *d'un air goguenard.*

Dans les environs d'ici, Monsieur.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

HUBERT, SYLVAIN.

HUBERT.

Est-ce qu'elle n'est pas bonne fille?

SYLVAIN.

Comme les autres, monsieur le comte, quand elle dort.

HUBERT.

Je la bercerais bien pour savoir ce qu'il en est. Mais il ne s'agit pas de cela; tu dis donc qu'il y a beaucoup de gibier sur cette terre?

SYLVAIN.

Depis que Monsieur a la goutte, gn'y a que moi qui chasse.

HUBERT.

Ça ne serait pas une raison; les gardes-chasses font souvent plus de tort que les braconniers.

SYLVAIN.

Il est sûr et certain que si Monsieur en avait un autre au lieu de m'avoir.....

HUBERT.

Et ce renard, est-on toujours sûr de sa trace?

SYLVAIN.

Ne vous mettez pas en peine; je veux que d'ici à deux heures nous lui ayons fait passer le goût des poules.

HUBERT.

Alors, partons.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE IV.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, SYLVAIN.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Hubert, j'ai à te parler.

HUBERT.

C'est impossible, ma mère; je n'ai pas de temps à perdre.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Hubert, est-ce ainsi que vous devez me répondre?

HUBERT, à Sylvain.

Sylvain, va toujours chercher Baptiste et Guillaume, et attendez-moi tous trois au bas du perron. (Sylvain sort.) Voyons, ma mère.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Vous ne me faites pas honneur, mon fils; vous

n'êtes pas aimable. Hier, à souper, vous n'avez pas dit un mot. A la rigueur, je vous le passerais encore ; vous pouviez être fatigué du voyage ; mais ce matin, à déjeûner, quand vous vous seriez un peu occupé de mademoiselle Emilie.

HUBERT, regardant toujours dans la coulisse.

Après.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Vous ne m'écoutez pas, Hubert.

HUBERT.

Pardonnez-moi. J'ai dit : Après.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Est-ce que vous espérez plaire sans vous donner plus de peine que cela ?

HUBERT.

On ne m'avait pas mis auprès d'elle ; vouliez-vous que je lui parlasse au travers de la table ?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Mais vous vous êtes retiré que le déjeûner était à peine fini.

HUBERT.

Pourquoi a-t-elle la mise et les airs de ces petites pimbêches de Paris, qui ont passé l'été dernier dans notre voisinage ?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Taisez-vous donc, ou du moins parlez plus bas.

HUBERT.

Je n'aime pas toutes ces péronnelles-là, moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Veux-tu bien finir, Hubert? Tu n'épouseras pas une paysanne. Fi! que c'est vilain à un comte de Rochebrute de ne pas aimer les demoiselles comme il faut! Celle-là est si jolie!

HUBERT.

Je ne l'ai pas regardée; j'aurai toujours le temps.

MADAME DE ROCHEBRUTE

Lui parleras-tu, au moins?

HUBERT.

A dîner, je tâcherai; nous verrons. Est-ce tout, ma mère?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Non, Hubert, ce n'est pas tout.

HUBERT.

Alors, ce sera pour une autre fois.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE V.

MADAME DE ROCHEBRUTE, ensuite M. DE VAZY.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Un enfant qui ne m'a pas quittée, que j'ai élevé moi-même, qui n'a jamais fait que ce qu'il a voulu, se comporter comme cela avec sa mère! S'il avait été au collége! L'éducation des colléges est si affreuse! mais il a toujours été son maître. Petit mauvais sujet!

(*D'un air de satisfaction.*) Avec cela, j'ai remarqué que mademoiselle Émilie le regardait en dessous d'une certaine manière qui me donne bonne espérance.

M. DE VAZY.

Comment trouvez-vous mon château, madame la comtesse?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Vraiment magnifique, monsieur le baron. Je ne suis pas encore sortie; mais, de ma croisée, j'ai aperçu votre basse-cour, qui m'a paru bien belle. Moi, je vous avouerai que je fais grand cas des belles basses-cours, parce que, on a beau dire, ça a bien son agrément.

M. DE VAZY.

Oh! je sais que vous êtes une dame très-entendue. Où est donc mon gendre?

MADAME DE ROCHEBRUTE, *embarrassée.*

Il est sorti un instant pour prendre l'air.

M. DE VAZY.

Et pour chasser un renard, je crois.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Il est trop bien élevé pour ne pas savoir qu'il a quelque chose de mieux à faire dans ce moment-ci. S'il se mettait à chasser un renard, ce serait donc pour vous en débarrasser; ces sortes d'animaux font de si grands dégâts!

M. DE VAZY.

Vous n'avez pas besoin de chercher à l'excuser. Il

faut que la jeunesse remue. N'avons-nous pas remué dans notre temps? Je ne suis pas fâché d'ailleurs qu'il se fasse un peu valoir auprès de ma fille, et qu'il ne se montre pas par trop empressé. Y a-t-il assez long-temps que nous ne nous sommes vus! Émilie alors n'était qu'un enfant; mais aujourd'hui, ah! dame....

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Elle me fait l'effet d'une demoiselle de Paris.

M. DE VAZY.

C'est au couvent qu'on leur donne ces airs-là. J'hésitais à l'y mettre, parce que j'aurais autant aimé qu'elle ne fût pas romanesque; mais, au conseil du département, tous mes collègues m'ont fait la guerre; il a bien fallu céder.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je croyais que vous vous étiez contenté de faire venir chez vous la religieuse que vous avez.

M. DE VAZY.

Non. La sœur Placide est une assez bonne fille qui s'était attachée à Émilie pendant qu'elle était au couvent; Émilie m'a demandé la permission de l'emmener avec elle; je n'ai pas de femme, elle se serait ennuyée toute seule; elle trouve au moins avec qui bavarder.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Les garçons, sous ce rapport-là, sont beaucoup plus commodes que les filles. Je n'ai jamais été obligée de m'occuper d'Hubert; notre curé lui a montré

un peu de latin, ce qu'il en faut à un gentilhomme; s'il avait aimé la lecture, il y a de vieux livres au château; mais il aimait mieux la chasse, je l'ai laissé faire; ça revient au même.

M. DE VAZY.

Ah! mon Dieu! quand on a des enfans, tout ce qu'on peut désirer, c'est de ne pas en être embarrassé. Voilà pourquoi je vous ai engagée à presser ce mariage. J'aime ma fille plus que tout au monde; mais c'est quelquefois gênant. Je ne vois que mes voisins, sans façons comme moi; si l'on veut rire, il y a là Émilie et puis cette religieuse qui entendraient bien toutes deux la malice, ce n'est pas l'embarras; mais vous savez? Au lieu qu'une fois mariée, tant pis pour elle. Votre fils a l'air d'un fier gaillard.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

C'est son père.

M. DE VAZY.

Rochebrute n'était pas si bien.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Vous trouvez? je ne puis pas juger cela, moi; mon mari avait tant de qualités. Il y a quatre ans que je l'ai perdu; vous me croirez si vous voulez, j'y pense encore tous les jours, monsieur de Vazy. (Elle passe la main sur ses yeux.)

M. DE VAZY.

Pour ma femme, j'ai eu assez de bonheur, je me suis fait une raison tout de suite. Pour peu qu'on s'égayât, madame de Vazy faisait tout de suite la gri-

mace. Elle m'aurait trouvé charmant si j'avais voulu prendre les manières du grand monde. Pourquoi faire ?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Vous avez bien raison.

M. DE VAZY.

Ça ne déplairait pas trop non plus à Émilie ; mais ce n'est que ma fille, et je lui dis : « Ecoute donc, je ne t'empêche pas de chanter tous tes o, o, tes a, a, sur ton piano ; laisse-moi rire, que diable ! laisse-moi rire. »

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Elle joue donc du piano ?

M. DE VAZY.

C'est la mode. Le neveu du préfet lui apporte les romances nouvelles ; ils s'extasient ensemble sur des balivernes où ni vous ni moi nous ne comprendrions goutte : ils sont heureux ; ça n'est pas cher.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Le neveu du préfet, dites-vous ?

M. DE VAZY.

Oui, un petit jeune homme très-gentil, qui, je crois bien, aurait assez aimé à devenir mon gendre, quoiqu'il n'ait jamais osé m'en parler ; mais outre que ma fille ne m'appartient plus, il n'a pas de fortune.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Et si mademoiselle Emilie se trouvait avoir de l'inclination pour lui, par hasard ?

M. DE VAZY.

Bast, bast, toutes les petites filles ont toujours un petit jeune homme avec qui elles chantent en attendant qu'elles se marient; ça ne signifie rien.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Monsieur le baron, monsieur le baron, vous êtes terriblement confiant. Ces damoiseaux-là sont quelquefois plus dangereux que d'autres. Ils ont un jargon, une façon de rouler les yeux! Pour un oui, pour un non, ils font comme s'ils allaient mourir. A l'âge de mademoiselle Emilie, on prend tout cela pour argent comptant. Je sais bien que si j'avais une fille, je ne lui laisserais pas voir un chat; j'en sais trop les conséquences.

M. DE VAZY.

Ma foi! ma fille a une gouvernante, c'est à elle d'y prendre garde.

SCÈNE VI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, ÉMILIE, mise en jeune personne, mais d'une manière très-élégante.

M. DE VAZY, à sa fille.

Tu viens voir si ton amoureux est avec nous?

ÉMILIE.

Je n'ai pas d'amoureux, mon père.

M. DE VAZY.

Bonne pièce! tu fais comme si tu ne me comprenais pas.

MADAME DE ROCHEBRUTE, avec emphase.

Mademoiselle, il est sûr que pour une demoiselle comme vous, qui a autant d'avantages du côté de l'esprit que du côté du cœur.... Mais Hubert est aussi un bien bon garçon.

M. DE VAZY.

Et un bien beau garçon, ce qui ne gâte rien. Ne fais donc pas tes mines; tu sais que je n'aime pas cela. Puisqu'il doit être ton mari, on peut bien plaisanter un peu, ce me semble. (A madame de Rochebrute.) Si vous m'en croyez, madame la comtesse, nous irons faire un tour de promenade.

MADAME DE ROCHEBRUTE, à Émilie.

Mademoiselle viendra-t-elle avec nous?

ÉMILIE.

Vous êtes bien bonne, madame; mais je me suis déjà beaucoup promenée ce matin.

M. DE VAZY.

Reste, reste; nous n'avons que faire de toi.

MADAME DE ROCHEBRUTE, bas à M. de Vazy.

J'ai grand'peur que mon fils ne lui plaise guère.

M. DE VAZY, de même.

Je voudrais bien voir cela, par exemple.

(Il sort avec madame de Rochebrute.)

SCÈNE VII.

ÉMILIE, un peu après SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Quelle belle-mère! quel mari! Suis-je assez malheureuse? (Elle s'assied.) Je ne vois aucun moyen d'éviter cet odieux mariage. (Elle laisse tomber sa tête entre ses mains.)

SOEUR PLACIDE.

On pleurera donc toujours? On ne sera donc jamais raisonnable? Toute la sainte matinée vous n'avez pas fait autre chose que de vous tourmenter, que de gémir; je ne veux pas de cela; je veux qu'on ait du courage. Pourquoi n'avez-vous pas dormi cette nuit? Pourquoi n'avez-vous pas déjeûné ce matin? Qu'est-ce que cela veut dire? Ne devriez-vous pas chercher à prendre des forces au contraire? Quand je me vois au moment d'avoir du chagrin, je fais mon café un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ou bien je bois un petit coup de quelque chose de bon; on chante un cantique par là-dessus, et il n'est plus question de rien.

ÉMILIE, se levant.

Il y a des peines que vous ne pouvez pas comprendre, ma sœur.

SOEUR PLACIDE.

Ta, ta, ta, des peines! des peines! Parce qu'on aura un mari plutôt qu'un autre. Et celles qui n'en ont

pas du tout, comment font-elles ? Vous êtes trop heureuse, voilà le fait. Vous ne manquerez jamais de rien; vous êtes sûre d'avoir toujours une bonne table, un bon lit, du bon feu et de bons vêtemens à changer tant que vous voudrez : combien y en a-t-il qui n'ont rien de tout cela, et qui sont bien obligées de prendre leur parti ? Vous êtes toutes de même. Au couvent, quand je m'approchais de quelques pensionnaires qui causaient ensemble, je n'avais pas besoin de leur demander de quoi elles parlaient, c'était toujours d'amour et d'amoureux. On dirait qu'il n'y a que cela dans le monde. Certainement monsieur Amédée est plus gracieux que monsieur Hubert, il revient davantage....

ÉMILIE.

C'est heureux que vous trouviez cela.

SOEUR PLACIDE.

Mais il faudrait connaître monsieur Hubert.

ÉMILIE.

Il n'y a qu'à le voir.

SORUR PLACIDE.

Vous ne pouvez pas dire qu'il n'ait pas un beau visage; il ressemble comme deux gouttes d'eau à saint Charles Borromée.

ÉMILIE.

Il s'agit bien de visage.

SOEUR PLACIDE.

De quoi s'agit-il donc? C'est encore ce que vous

vous dites entre vous autres. «Moi, il faudra que mon mari soit spirituel! moi, il faudra que le mien soit brave.» Il semblerait qu'il n'y a qu'à choisir. Et puis le moment de se marier arrive; on ne veut pas se démentir de ce qu'on a dit à ses camarades, et on fait des façons, on pleure, on se met dans l'état où vous êtes, pour finir toujours par prendre celui qu'on vous donne.

ÉMILIE.

Vous m'engagez donc à oublier monsieur Amédée?

SOEUR PLACIDE.

Le pourrais-je? lui qui m'a promis de ne jamais me séparer de ma chère fille. Vous parlez de malheur, y en aurait-il un plus grand pour moi? Que deviendrais-je? Mais monsieur Hubert, sans avoir l'air de douceur ineffable de monsieur Amédée, n'est peut-être pas non plus aussi sauvage qu'on pourrait le croire. J'ai déjà vu une excellente chose de lui.

ÉMILIE.

Quel est donc ce miracle?

SOEUR PLACIDE.

Le petit garçon du père Corbeau était à la porte de la cuisine à attendre, en pleurant, qu'on lui donnât un morceau de pain; monsieur Hubert, qui partait avec le garde-chasse, appelle l'enfant, lui demande ce qu'il a; l'enfant lui répond qu'il n'a pas mangé depuis la veille. « Et c'est pour ça que tu pleures », lui crie monsieur Hubert d'une voix à faire casser les vitres, en le secouant par le bras comme

pour le tuer? « Est-ce qu'un homme doit jamais pleurer? Tiens, porte cela à ton père pour qu'il t'achète du pain. » Aussitôt qu'il fut éloigné, je m'approchai du petit Corbeau; sur mon âme, c'étaient dix francs qu'il lui avait donnés. (Émilie, qui a entendu un léger bruit, court au siége qu'elle avait quitté, et se remet dans la même position qu'au commencement de la scène.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, de l'air le plus contristé, s'approche d'Émilie.

Mademoiselle, voici le nocturne que vous vouliez avoir; je l'ai transposé afin de vous en rendre l'exécution plus facile. (Il soupire.)

ÉMILIE, toujours assise.

Ah! monsieur Amédée!

AMÉDÉE, languissamment.

Je sais qu'ils sont arrivés, mademoiselle.

ÉMILIE.

Que faire?

AMÉDÉE.

Mon oncle venait de recevoir la certitude de pouvoir m'attacher à l'ambassade de Vienne.

ÉMILIE.

Hélas! il est bien tard.

AMÉDÉE, à sœur Placide.

Ma bonne sœur, je n'ai pas oublié vos pastilles.

SOEUR PLACIDE.

Qui ne s'intéresserait à un si aimable monsieur! (Elle prend une pastille.) Le joli manger! Ne nous désolons pas, mes chers enfans. Emilie n'aime pas monsieur de Rochebrute; c'est clair comme le jour; mais qui dit que monsieur de Rochebrute se soucie d'elle?

AMÉDÉE.

Peut-on la voir sans l'aimer?

SOEUR PLACIDE.

Cher monsieur, c'est bien vrai; cependant il faut attendre. Mille petites choses, un rien, la Providence, peuvent venir à la traverse.

ÉMILIE.

Vous connaissez l'opiniâtreté de mon père.

SOEUR PLACIDE.

C'est un cœur de roche.

AMÉDÉE, levant les yeux au ciel.

Que n'a-t-il le mien?

SOEUR PLACIDE.

Oh! oui. Vous qui êtes si sensible, vous ne feriez le malheur de personne.

AMÉDÉE, à Émilie.

Vous a-t-il parlé?

ÉMILIE.

Qui?

AMÉDÉE.

Lui.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert?

AMÉDÉE.

Il m'est impossible de prononcer son nom.

SOEUR PLACIDE.

Comme c'est touchant!

AMÉDÉE.

Et vous, mademoiselle?

ÉMILIE.

Nous ne nous sommes pas dit un seul mot.

AMÉDÉE.

Que je vous rends grâce!

SOEUR PLACIDE.

Pardon, monsieur Amédée; vous avez parlé d'être attaché à une ambassade. Les femmes vont-elles là?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANQUETTE.

FRANQUETTE.

Mamzelle, mamzelle, venez donc voir le beau renard que le monsieur d'hier au soir vient d'attraper. Est-il beau! Sainte Vierge! est-il beau! Sylvain jure ses grands dieux qu'il n'y a pas un chasseur au monde pour être bon chasseur comme ce monsieur-là. Imaginez-vous....

ÉMILIE.

En voilà assez, Franquette.

FRANQUETTE.

Laissez-moi donc vous dire, mamzelle. On savait que le renard était dans son terrier; on a pioché environ deux toises jusqu'à ce qu'on ait pu le voir. Quand il a été à découvert, qu'est-ce qu'a fait ce monsieur? Il lui a présenté de la main gauche un bâton que le renard a saisi avec sa gueule, et tout de suite, avec la main droite, ce monsieur l'a pris par l'oreille si fort, si fort que le renard avait beau se cramponner, il a toujours fallu qu'il déguerpît. Il est vivant avec une grosse corde au cou.

ÉMILIE.

C'est un jeu à se faire estropier.

FRANQUETTE.

Estropier! oh! ben, oui. Ce monsieur-là a plus d'esprit que toutes les bêtes ensemble.

ÉMILIE.

Comme tu en parles avec feu!

FRANQUETTE.

Ce n'est pas parce qu'il m'a embrassée; mais j'aimerais ben que Charlot fût aussi adroit que ça.

ÉMILIE.

Il t'a embrassée?

FRANQUETTE.

Il a eu plus tôt fait que je n'ai eu le temps d'y re-

garder. Venez donc voir le beau renard, mademoiselle.

ÉMILIE.

Laisse-nous.

FRANQUETTE.

Ça le flatterait.

ÉMILIE.

Je n'ai pas envie de le flatter.

FRANQUETTE.

Que je suis bête ! Vous avez raison. (Se retournant du côté d'Amédée.) Je vous demande excuse, monsieur. (A part, en s'en allant.) Allons voir encore le beau renard.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ÉMILIE, AMÉDÉE, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert n'aura pas perdu son temps ; il paraît qu'il a déjà fait la conquête de Franquette.

AMÉDÉE.

S'il le savait, il en serait peut-être très-fier.

SOEUR PLACIDE.

Quelle plaisanterie ! Il est possible qu'il la trouve gentille ; mais....

ÉMILIE, avec humeur.

Il est possible qu'il la trouve admirable, madame.

SOEUR PLACIDE.

Vous m'appelez madame! Vous avez quelque chose sur le cœur.

ÉMILIE.

Il est inouï de courir après une fille de basse-cour, de l'embrasser devant tout le monde, dans une maison où l'on n'est arrivé que de la veille, et où l'on vient pour se marier.

SOEUR PLACIDE.

Franquette n'a pas dit que ce fût devant tout le monde.

ÉMILIE.

Si c'est en cachette, c'est encore pis. Malheureusement, que je dise cela à mon père, il n'en fera que rire.

AMÉDÉE.

Je ne voulais pas vous parler d'une lettre que j'ai reçue.

SOEUR PLACIDE.

Parlez donc, monsieur Amédée, parlez donc.

AMÉDÉE.

Elle est d'un de mes amis qui habite une terre voisine de celle de madame de Rochebrute.

SOEUR PLACIDE.

Vous dit-il que la terre de madame de Rochebrute soit belle?

AMÉDÉE.

Quant à cela, il paraît qu'elle est superbe; mais le

château et les dépendances sont horriblement mal tenus.

SOEUR PLACIDE.

Ce ne serait rien.

ÉMILIE.

Ce ne serait rien; pour qui? Dans quel cas, à cause de quoi ne serait-ce rien? Vous avez l'air de vouloir faire entendre que si je l'habitais un jour, je saurais bien y remettre l'ordre.

SOEUR PLACIDE.

Pas du tout, pas du tout. Je ne devine pas ce que vous avez aujourd'hui : tout ce qu'on vous dit, vous le prenez de travers.

ÉMILIE.

Il serait si étrange qu'on pût supposer que je penserais à ce mariage comme à autre chose, si quelques petites convenances s'y trouvaient, et que je pourrais m'accoutumer à l'idée de devenir la femme d'un homme sans éducation, qui n'a pas la moindre notion des convenances, qui s'est déjà trouvé deux fois à table avec moi, sans daigner m'honorer d'un regard.

SOEUR PLACIDE.

J'en étais plus scandalisée que vous-même.

ÉMILIE.

Je me soucie bien de son habileté de chasseur; cela peut séduire Franquette; mais moi....

AMÉDÉE.

Que je vous sais gré de cet aimable courroux! Le

ciel m'est témoin, mademoiselle Emilie, que j'aurais employé tous mes efforts à vous cacher mes sentimens, si j'avais pu croire que l'époux qu'on vous destine eût été capable d'apprécier le trésor dont on voulait le rendre dépositaire.

SOEUR PLACIDE.

Quelle tendresse! Quelle noblesse! Quelle délicatesse!

ÉMILIE, à Amédée.

Que vous écrit-on de lui personnellement?

AMÉDÉE.

Ah! c'est un sauvage.

ÉMILIE.

Après.

AMÉDÉE.

Un homme emporté, violent, brutal.

ÉMILIE.

C'est assez l'idée que je m'en fais; mais que vous dit-on de plus?

SOEUR PLACIDE.

Il me semble qu'en voilà bien assez.

ÉMILIE.

Non, sœur Placide, ce n'est pas assez. Il est emporté, violent; quand cela serait prouvé, mon père ne l'est-il pas aussi? Ce que je voudrais avoir, ce seraient des raisons qui pussent faire impression sur mon père.

AMÉDÉE.

Assurez-le, mademoiselle, que tous les voisins de

monsieur de Rochebrute, que toutes les personnes qui le connaissent, sont persuadés qu'il ne consentira jamais à prendre une femme si bien élevée, si naturellement distinguée, que leurs habitudes ne pourraient jamais se confondre.

ÉMILIE.

Ainsi, monsieur, votre opinion et l'opinion de toutes ces personnes qui le connaissent, est qu'il refusera ma main, et qu'il n'est venu ici que pour insulter mon père. Il me semble, monsieur, qu'on ne vous aurait pas écrit toutes ces particularités si vous ne les eussiez pas provoquées par quelque indiscrétion. Me voilà compromise d'une manière affreuse.

AMÉDÉE, bas à sœur Placide.

Je ne l'ai jamais vue comme aujourd'hui.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SYLVAIN.

SYLVAIN.

Mamzelle, je veux au moins vous le dire, parce que si monsieur me gronde d'avoir laissé prendre à l'écurie Jean-Bart, ce cheval si méchant dont monsieur voulait se défaire, il verra ben que ce n'est pas de ma faute.

ÉMILIE.

Qui est-ce qui a pris ce cheval?

SYLVAIN.

Pardine! mamzelle, vot' marieux. Il lui a suffi de savoir que personne n'osait s'en servir pour vouloir le monter, lui. Plus je lui disais que c'était dangereux, plus il riait. (Il s'approche d'une croisée.) Tenez, tenez, le voyez-vous? Le v'là déjà dans le parc. (Tous les personnages s'approchent aussi de la croisée.)

ÉMILIE, dans la plus grande agitation.

Est-ce que le cheval a pris le mors aux dents? monsieur Hubert n'en est plus le maître! Il va se précipiter dans le grand fossé! Il y court! c'est un homme perdu! (Elle pousse un cri.) Ah! (Elle se laisse tomber sur un siége.)

SOEUR PLACIDE, lui frappant dans les mains.

Emilie! ma chère Emilie! Le fossé est franchi. Il paraît que c'était cela que monsieur Hubert voulait faire. Regardez donc; il revient sur ses pas bien tranquillement. Quel diable incarné que ce monsieur Hubert!

ÉMILIE, revenant à elle.

La femme qui l'épousera n'aura pas un moment de repos; elle sera toujours dans les transes.

SYLVAIN, qui est resté à la croisée.

Gn'y aura pas à lui résister à cet homme-là. Allons, il ne s'est pas contenté de faire sauter une fois c'te méchante bête, il va encore la faire ressauter.... Là, qu'est-ce que je vous disais? L'animal têtu a, ma fine! trouvé plus têtu que lui. Je voudrais qu'il ressautît encore; ça m'amuse. Jean-Bart n'est pas à la noce, ben sûr.

ÉMILIE.

Monsieur Amédée, je vous en prie, allez trouver monsieur de Rochebrute, et, par pitié pour moi, priez-le de finir.

AMÉDÉE.

Quel intérêt mettez-vous à cela? Ce sont ses affaires.

ÉMILIE, avec aigreur.

Je vais y aller moi-même. Peut-on me demander quel intérêt je mets à ce qu'un jeune homme ne se tue pas sous mes yeux?

AMÉDÉE.

Voudra-t-il m'écouter seulement?

ÉMILIE.

Essayez de lui parler, vous verrez.

SYLVAIN.

Ou ben chargez-en une de nos femmes; alles lui feront, morgué, faire tout ce qu'vous voudrez. Un bonnet de paysanne sur un manche à balai serait dans le cas de le mener au bout du monde, ce gaillard-là. Aussi toutes nos femelles le trouvent-elles ben agriable.

AMÉDÉE.

Venez avec moi, Sylvain.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Ne me parlez pas, ne me dites rien, je suis ridicule, je le sens; mais c'est plus fort que moi. L'entêtement de mon père, le sang-froid de monsieur Amédée, ce jeune homme dont il faut s'occuper sans cesse, tout m'impatiente, tout me déplaît. Je tomberais malade que je n'en serais pas étonnée. Vous êtes bien heureuse, vous, sœur Placide.

SOEUR PLACIDE.

Chacun a sa croix, ma chère demoiselle.

ÉMILIE.

Mon père ne voudra jamais me comprendre. Il faut que ce monsieur Hubert soit beau.

SOEUR PLACIDE.

Très-beau.

ÉMILIE.

Qu'il soit bien fait.

SOEUR PLACIDE.

Je m'y connais moins.

ÉMILIE.

Qu'il ait de l'adresse et du courage.

SOEUR PLACIDE.

C'est vrai.

ÉMILIE.

Et que, d'après ce que vous dites, il ne manque ni de compassion ni de générosité.

SOEUR PLACIDE.

J'en suis témoin.

ÉMILIE.

Et cependant c'est un brutal, un paysan, sans aucune espèce d'égards.

SOEUR PLACIDE.

Personne n'est parfait dans ce monde.

ÉMILIE.

Ah! de grâce, pas de lieux communs, sœur Placide. Je n'ai jamais espéré avoir un mari parfait.

SOEUR PLACIDE.

Si la fortune eût favorisé monsieur Amédée cependant....

ÉMILIE.

Monsieur Amédée n'est pas plus parfait qu'un autre. Croyez-vous que je le regarde comme un phénix? Il est d'une fadeur quelquefois, d'une circonspection qui va jusqu'à la poltronnerie. Sans Sylvain, je crois qu'il n'aurait pas osé aborder monsieur de Rochebrute.

SOEUR PLACIDE.

Il faut tout dire, vous vous êtes exprimée avec une vivacité très-remarquable.

ÉMILIE.

C'est à cause de cette lettre qu'il a écrite pour de-

mander des renseignemens. Vous ne voyez pas le tort que peut me faire une pareille démarche de la part d'un jeune homme qui n'aura pas manqué de se vanter. Donnez-moi des conseils, sœur Placide.

SOEUR PLACIDE.

Sur quoi?

ÉMILIE.

Vous aviez tant promis de me guider, de me soutenir.

SOEUR PLACIDE.

Si je pouvais savoir ce que vous désirez.

ÉMILIE.

Ce serait à vous, qui êtes calme, à le deviner, ce me semble.

SOEUR PLACIDE.

Je vois bien un mari que vous offre votre père; je croyais qu'il y en avait un autre que vous lui préfériez; il paraît que non. Il faut en attendre un troisième; s'il vous plaît davantage, je ne serai plus si embarrassée.

ÉMILIE.

C'est comme on répondrait à une idole, à un enfant que toute contradiction offenserait. Je ne suis pourtant pas si étrange. J'aperçois Franquette. Je vais l'appeler. (Elle va à la croisée et appelle.) Viens, Franquette! C'est ma sœur de lait; elle a du bon sens; je verrai ce qu'elle me dira.

SOEUR PLACIDE.

Fort bien, mademoiselle, consultez Franquette,

mais alors ne reprochez plus à monsieur Hubert de s'adresser à des filles de basse-cour.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, un peu après FRANQUETTE.

ÉMILIE.

Sœur Placide ne peut rien entendre à l'amour. L'amour! mais je n'ai pas d'amour. Pour qui aurais-je de l'amour? En jeunes gens, nous ne recevons ici que monsieur Amédée; il a de la politesse, quelques petits talens; mais que d'affectation dans ses manières! Je n'en ai jamais été frappée autant que ce matin. A y regarder de près, la rusticité de l'autre a plus de grâce. C'est bien dommage qu'un jeune homme comme cela....

FRANQUETTE.

Vous m'avez appelée, mamzelle?

ÉMILIE.

Oui, Franquette, je t'ai appelée, et à présent je ne sais plus ce que je voulais te dire. Où est ce monsieur? Il n'est plus à cheval?

FRANQUETTE.

Est-ce que vous l'avez vu à cheval? Il n'ignore de rien, ce monsieur-là; comme il se tient là-dessus! C'était un cheval qu'il fallait tuer, c'était un cheval qui devait casser le cou à tout le monde; on aurait

été trop heureux de le donner pour le quart de ce qu'il avait coûté; et pis v'là que ce n'est plus ça. C'est ben la preuve qu'il n'y a rien comme les gens d'esprit pour savoir tirer parti de tout.

ÉMILIE, négligemment.

T'a-t-il encore parlé?

FRANQUETTE.

Pardine! il ne ferait que cela si je voulais. Entre nous, mamzelle, c'est un enjoleux; mais il a du bon. Comme je lui ai dit que je devais épouser Charlot, et que je ne voulais pas avoir de reproches à me faire, il m'a embrassée....

ÉMILIE.

Encore!

FRANQUETTE.

C'est sa manière; il ne faut pas y prendre garde; ça n'empêche pas qu'il ne m'ait répondu que j'avais raison; qu'il fallait être sage. Il paraît que c'est un jeune homme qui a le cœur tendre et farouche.

ÉMILIE.

Farouche! je ne vois pas trop cela.

FRANQUETTE.

Vous allez voir. J'ai essayé de lui faire honte de perdre son temps à me conter des fariboles, quand il avait la liberté de vous entretenir tant qu'il voudrait; il m'a regardée quelque temps dans les yeux.... Je n'ose pas vous répéter le reste.

ÉMILIE.

Que tu es enfant!

FRANQUETTE.

C'est que ce n'est pas à votre avantage, voyez-vous.

ÉMILIE.

Qu'est-ce que cela me fait?

FRANQUETTE.

Il ne dit pas que vous ne soyez pas jolie.

ÉMILIE.

Quand il le dirait, je ne m'en soucie guère.

FRANQUETTE.

Seulement, je crois que vous lui faites peur.

ÉMILIE.

La sotte!

FRANQUETTE.

Pourquoi me faitez-vous tant de questions aussi? Vous voulez savoir les choses, et vous appelez sotte quand on vous le dit. Vous savez ben que vous ne pouvez pas faire peur. Mais il croit que vous êtes moqueuse; que vous tenez à des petites façons, à des petites manières qu'il n'a pas; v'là ce qu'il craint.

ÉMILIE.

Que lui as-tu répondu?

FRANQUETTE.

Je lui ai répondu qu'en effet....

ÉMILIE.

Qu'en effet j'étais moqueuse?

FRANQUETTE.

Vous allez encore vous fâcher. Non, qu'en effet il n'avait pas les petites manières qui vous plaisaient. C'est-il pas la vérité? Au reste, ça lui est ben égal.

ÉMILIE.

Franquette, retiens bien ce que je vais te dire : je te défends dorénavant de t'entretenir de moi avec monsieur Hubert.

FRANQUETTE.

S'il m'attaque?

ÉMILIE.

Tu t'enfuiras.

FRANQUETTE.

Vous croyez que c'est ben facile. Il court plus fort que moi. Et pis je n'oserais, après la promesse qu'il m'a faite; il croirait que je ne sais pas vivre. Quand il a vu la vertu que j'avais de ne pas vouloir l'écouter, ne m'a-t-il pas promis mon habillement de noce?

ÉMILIE.

Te promettre un habillement de noce! A quel titre? Il se croit donc déjà le maître ici? Il pense donc à s'y établir? Il ne met pas en doute qu'il sera mon mari quand il le voudra, sans m'avoir dit un mot. En vérité, la fatuité n'irait pas plus loin; et elle serait moins outrageante que cette absence de délicatesse. Laisse-moi, Franquette.

FRANQUETTE.

Oui, mamzelle.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, *seule.*

Ce jeune homme qui ne me regarde pas, qui ne me dit rien, qui semble me dédaigner, me fuir, dont il ne me revient pas un mot qui ne soit une insulte, finit cependant par s'emparer de toutes mes pensées. C'est un bourru ; sa mère, quoique comtesse, n'est qu'une paysanne renforcée ; ils n'ont aucune habitude du monde. Si j'entrais dans cette famille-là, il faudrait m'attendre à être choquée à chaque instant de tout ce que je verrais ; et je ne me sens pourtant pas le courage de m'expliquer positivement avec mon père. Ce jeune homme s'en ira sans seulement pouvoir dire comme est fait mon visage ; quelle est la couleur de mes cheveux ; si j'ai de l'esprit ; et sans même me laisser le mérite de l'avoir refusé : c'est impatientant. Le voici avec monsieur Amédée. Que je voudrais entendre ce qu'ils vont se dire ! Je n'ai qu'à entrer dans ce cabinet.

(*Elle ouvre une porte de côté et sort de la scène.*)

SCÈNE XV.

AMÉDÉE, HUBERT ; ÉMILIE, *dans le cabinet.*

HUBERT.

Eh ! mon Dieu, Monsieur, est-ce qu'entre hommes on doit prendre tant de précautions pour convenir

de ces misères-là? Vous venez bien de m'avouer que vous aimez mademoiselle Émilie; pourquoi n'avoueriez-vous pas aussi que mademoiselle Émilie vous aime?

AMÉDÉE.

Parce que je n'en ai pas la certitude.

HUBERT.

Franquette l'a bien cette certitude. Vous devez connaître Franquette? La drôle de petite créature! Les filles de ce pays-ci sont plus gentilles que les nôtres, mais elles paraissent moins apprivoisées. Est-ce une frime qu'elles font? Vous devez savoir ça, vous.

AMÉDÉE, souriant.

Non, en vérité.

HUBERT.

Qu'est-ce que vous savez donc? Chassez-vous au moins?

AMÉDÉE.

Très-rarement.

HUBERT.

O ciel! dans un pays où il y a de si beaux bois! Vous aimez mieux chanter, à ce qu'on dit; mais, moi, je chante en chassant. Après ça, je vous le pardonne; quand on est amoureux d'une belle demoiselle, on doit toujours finir par faire tout ce qu'elle veut. Mademoiselle Émilie est musicienne, vous devez être musicien.

AMÉDÉE.

Monsieur, je ne dois pas vous laisser croire que je suis amoureux de mademoiselle Émilie.

HUBERT.

Pourquoi alors auriez-vous écrit à un de mes voisins pour avoir des renseignemens sur mon compte? Ne soyez pas embarrassé; vous avez joué votre jeu. J'ai vu votre lettre et la réponse qu'on y a faite. Elle n'est pas mal, la réponse; n'est-il pas vrai?

AMÉDÉE, un peu confus.

J'ai écrit à Édouard d'Ozerai, seulement dans l'intention très-désintéressée de savoir.....

HUBERT.

Je ne vous en veux pas; prenez donc garde que je ne vous en veux pas. Mon père et celui de mademoiselle Émilie ont conclu ce mariage que nous n'étions encore que des enfans; ma mère y tient. N'ayant pas été élevés de même, nous ne devons pas nous convenir. Il fallait faire de moi un petit-maître, ou de mademoiselle Émilie une personne toute simple; on aurait vu. A présent, arrangez cela avec ma mère, si vous pouvez; je ne demande pas mieux.

AMÉDÉE.

Monsieur, je vous crois trop galant homme pour chercher à me faire faire une démarche indiscrète.

HUBERT.

Mademoiselle Émilie ne m'aimera jamais; je suis trop ignorant des choses du monde pour espérer de lui plaire; voilà ce qui me fait vous parler comme je vous parle. Si je l'épousais, je ne serais pas malheureux, moi, un chasseur n'est jamais malheureux; mais elle souffrirait: c'est inutile.

AMÉDÉE.

Votre franchise me subjugue, et puisque ce sera de votre aveu..... (Émilie entre sur la scène et regarde Amédée d'un air sévère.)

HUBERT, à part.

Nous aurait-elle entendus? Je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉMILIE, AMÉDÉE.

ÉMILIE, dans une grande agitation.

Monsieur Amédée, je vous demanderai quelle autorisation je vous ai jamais donnée pour vous mêler de mon mariage.

AMÉDÉE.

Mais, mademoiselle Émilie.....

ÉMILIE.

D'après la conversation que vous venez d'avoir ensemble, monsieur Hubert doit être convaincu que tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a été fait que de mon consentement; que j'étais dans la confidence de cette lettre inexplicable que vous vous êtes permis d'écrire; je dois passer à ses yeux pour avoir dans le cœur une inclination qui n'y a jamais existé et qui n'y existera jamais.

AMÉDÉE.

J'aurais pu croire...

ÉMILIE.

Qu'auriez-vous pu croire, Monsieur? car il faut

que cela finisse. Vous avez des talens; vous avez du loisir; vous veniez dans cette maison un peu plus souvent peut-être que dans aucune autre; nous faisions de la musique ensemble; mon père ne le trouvait pas mauvais; vous plaisiez à mademoiselle Placide; il était tout simple qu'il s'établît entre nous une sorte d'intimité. Ce mariage m'occupait; nous en avons parlé devant vous; mais était-ce une raison pour pousser les choses au point que vous les avez poussées? Il n'y a pas jusqu'à Franquette qui ne s'imagine que vous êtes la cause de mon éloignement pour monsieur Hubert. D'où peut lui être venue cette idée-là?

AMÉDÉE.

Comme elle m'était venue, Mademoiselle. Cela tient peut-être à l'affabilité de votre caractère; mais dans cette intimité dont vous m'honoriez, dans le vif intérêt que vous portiez ce matin encore aux nouvelles que mon oncle venait de recevoir pour moi, j'avais cru voir un motif d'espérance auquel, je l'avoue, il m'est pénible de renoncer.

(Il la salue et s'en va.)

SCÈNE XVII.

ÉMILIE, ensuite SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Il a raison. Que d'inconséquences dans ma conduite! Mais aussi quelle fatalité que l'isolement dans lequel j'ai passé ma vie! Dans le monde, jamais je n'aurais distingué monsieur Amédée; ici, je ne

voyais que lui. Cependant je l'ai congédié d'une manière bien dure. Qu'y faire? Je devrais m'enfermer dans ma chambre, ne voir personne; je m'aperçois bien que je ne dis rien, que je ne fais rien de ce que je devrais dire, de ce que je devrais faire.

SOEUR PLACIDE.

Encore une figure rembrunie! Vous êtes malade, ma chère fille; bien sûr, vous êtes malade. Il faut vous promener, prendre l'air. Le temps est beau; le soleil vous fera du bien. Voulez-vous que j'aille vous chercher de l'élixir de la mère Joséphine de la Miséricorde? C'est souverain pour tous les malaises dont on ne peut pas se rendre compte.

ÉMILIE.

Ma sœur, je veux me faire religieuse.

SOEUR PLACIDE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! religieuse! voilà une bonne histoire, par exemple. On voit bien que vous ne connaissez le couvent que comme pensionnaire.

ÉMILIE.

J'y serai tranquille au moins.

SOEUR PLACIDE.

Vous y serez en enfer. C'est bon pour des pauvres filles qui ne savent que devenir; mais une demoiselle qui ne manque de rien! Si vous voulez vous mettre en religion, mettez-vous-y chez vous. Je vous montrerai à faire mille petits ouvrages; à enluminer des figures de saints pour mettre dans des livres de piété,

à broder des *agnus*, à confectionner toutes sortes de friandises. On fait son salut partout. Pour que rien n'y manque, nous arrangerons la lingerie en petite chapelle, et là, tous les matins, nous nous mettrons en retraite en attendant le déjeûner. Ce sera une vie exemplaire; mais du moins ne dépendrez-vous pas d'une supérieure fantasque et hautaine, ni de ces religieuses tracassières qui semblent n'avoir pris le voile que pour être assurées d'avoir toujours quelqu'un à tourmenter.

ÉMILIE, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je renonce au mariage.

SCÈNE XVIII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE, MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY.

M. DE VAZY.

Permettez-moi donc, madame la comtesse, d'être galant une fois dans ma vie.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je crains que cela ne vous donne beaucoup d'embarras, monsieur le baron.

M. DE VAZY.

Nullement, madame la comtesse. Et quand cela m'en donnerait?.... Sœur Placide, madame la comtesse aime les fêtes champêtres; comment nous y prendrons-nous pour faire danser ce soir les paysans?

SOEUR PLACIDE.

On n'a qu'à avertir le petit Mercier de venir avec son violon, cela se saura bien vite dans le village.

M. DE VAZY.

Quand je vous disais, madame la comtesse. (A la sœur Placide.) Et où les fera-t-on danser? (Apercevant Émilie.) Je ne te voyais pas. Donne-nous ton avis, toi. Où fera-t-on danser?

ÉMILIE, d'un air distrait.

Je ne sais pas, mon père.

M. DE VAZY.

Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là, Mademoiselle? Vous ne savez pas!

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Allons, allons, monsieur de Vazy, pas d'humeur.

M. DE VAZY.

Il faut qu'elle dise où on dansera, madame.

SOEUR PLACIDE, bas à Émilie.

Dites : à l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

ÉMILIE.

A l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

M. DE VAZY.

C'est bien heureux. (D'un ton plus doux.) Pourquoi ne répondais-tu pas tout de suite?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je crains que mademoiselle Émilie ne nous voie pas de bon œil.

M. DE VAZY.

Que dites-vous, Madame?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Les jeunes messieurs ont aujourd'hui des manières agréables que mon fils n'a jamais voulu prendre. C'est un ours, j'en conviens, mais un ours plein de qualités. Hubert est très-adroit, Hubert est très-courageux, Hubert est aimé de tout notre voisinage.

M. DE VAZY.

D'ailleurs, madame, j'ai donné ma parole, et je suis gentilhomme.

ÉMILIE, bas à M. de Vazy.

Mon père!

M. DE VAZY.

Ce n'est pas une raison pour me désobéir. Pense à notre bal champêtre, et n'oublie pas de faire ta toilette en conséquence.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Mademoiselle n'est-elle pas à merveille?

M. DE VAZY.

Trop à merveille, madame; ce n'est pas ainsi qu'il faut être mise pour danser avec des paysans. Elle sait bien ce que je lui demande.

ÉMILIE.

Mais, mon père, quand nous avons du monde, est-il de la bienséance.....?

M. DE VAZY.

La bienséance est de faire ce que je vous dis.

ÉMILIE, à part, en s'en allant.

Je me mettrai si simplement, que monsieur Hubert osera peut-être me parler; et j'espère sortir enfin d'une situation aussi ridicule.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SOEUR PLACIDE.

M. DE VAZY, à sœur Placide, qui fait quelques pas pour suivre Émilie.

Restez, restez, sœur Placide. Que se passe-t-il donc dans la tête de ma fille?

SOEUR PLACIDE.

Monsieur le baron croira facilement que tout ce qui est amour m'est à peu près étranger.

M. DE VAZY.

Qu'est-ce que cela me fait?

SOEUR PLACIDE.

Voici ce que cela fait: c'est que s'il y a de l'amour dans la tête de mademoiselle votre fille, je ne puis pas le deviner.

M. DE VAZY.

De l'amour pour qui?

SOEUR PLACIDE.

Pour qui? C'est cela qu'il faudrait savoir.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Ce petit jeune homme du préfet, voyez-vous, monsieur de Vazy, on ne m'ôterait pas de l'idée.....

SOEUR PLACIDE.

Elle vient de le congédier, madame, et elle parle à présent de se faire religieuse.

M. DE VAZY.

Religieuse ! ma fille religieuse ! Etait-ce pour la pousser à ce beau chef-d'œuvre que vous l'auriez suivie jusque chez moi, sœur Placide? Si je le croyais !

SOEUR PLACIDE.

Et au contraire, monsieur; j'ai trop d'affection pour elle, et je connais si bien les couvens.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je ne prends pas le change. J'ai touché tout à l'heure la véritable corde devant mademoiselle Émilie; mon fils et moi nous sommes pour beaucoup dans ces chagrins; sur cela, vous pouvez m'en croire. Les demoiselles de Paris.....

M. DE VAZY.

Ma fille n'est pas une demoiselle de Paris.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Laissez-moi donc me servir de mon expression. Toute demoiselle qui préfère de jolies manières à de bonnes qualités, est pour moi une demoiselle de Paris. C'est à cela qu'une dame de ma connaissance, qui habite la ville, m'a appris à les reconnaître : car vous croyez peut-être que je suis toujours une campagnarde comme du vivant de monsieur de Rochebrute; vous vous trompez. Je vais à présent deux ou trois fois par hiver en soirées à Clermont; j'y vois des personnes qui font souvent le voyage de la capitale ;

et n'ai-je pas moi-même passé à Paris presque tout l'automne de la première restauration ?

M. DE VAZY.

Je vous en fais mon compliment.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Il faut tout dire; j'avais un prétexte. Mon frère était dans les mousquetaires de ce temps-là; en me laissant aller, monsieur de Rochebrute était sûr que je serais en bonne compagnie. Dans le fait, j'avais toujours quelqu'un de ces messieurs pour me conduire à la messe et aux comédies du château, ou partout ailleurs. Ils étaient si polis! Cela m'a donné beaucoup d'usage; c'est quelquefois utile. Je sais ce que c'est qu'un hôtel garni; si l'on parle des beaux cafés, des promenades publiques, des boulevards, des Tuileries, du Luxembourg, des différens spectacles, je puis placer mon mot. Voilà pourquoi je suis fâchée que votre demoiselle n'ait pas causé avec moi avant de nous juger en dernier ressort. Je dis avec moi; car malheureusement, avec mon fils, elle ne trouverait pas les mêmes ressources. Il a ces sortes de conversations en horreur.

M. DE VAZY.

Je l'en aime davantage, madame la comtesse, et je jure, parbleu! qu'il sera mon gendre. Je suis très-fier de n'être qu'un gentilhomme de campagne et de n'avoir jamais été à Paris. Je ressemble en cela à mon père, et je veux un gendre qui soit comme moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Oh! mais, vous devez vous rappeler mon mari.

M. DE VAZY.

Si je me le rappelle! « Noblesse de cour, vautours », nous disions-nous chaque fois que nous nous abordions; et cela nous mettait toujours en gaieté.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Pour Hubert, il serait très-possible qu'il ne sût seulement pas s'il y a une cour.

M. DE VAZY.

C'est là mon gendre. Ma fille l'aimera ou ne l'aimera pas, ce n'est pas une affaire; une femme n'est pas obligée d'aimer son mari.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Une femme n'est pas obligée d'aimer son mari!

M. DE VAZY, faisant l'agréable.

Non, madame la comtesse; mais un mari est toujours obligé d'aimer sa femme.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Monsieur le baron, vous êtes un mauvais plaisant.

M. DE VAZY, lui baisant la main.

Je vais donner moi-même les ordres pour votre bal, afin qu'il soit digne de vous.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Par la même occasion, si vous rencontrez mon fils, envoyez-moi-le donc.

M. DE VAZY.

Je le ferai chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

MADAME DE ROCHEBRUTE, SOEUR PLACIDE.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Il est infiniment original, monsieur le baron; mais il est très-bel homme, et tout sied aux beaux hommes; ne trouvez-vous pas, ma sœur? (En riant.) Quelle question est-ce que je vais faire à une religieuse?

SOEUR PLACIDE.

Madame, nous sommes pour tout entendre.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Dites-moi donc pourquoi mademoiselle de Vazy ne paraît pas aimer Hubert. Nous sommes entre femmes; il n'y a pas de papa qui nous gêne; voyons, parlez-moi la main sur la conscience.

SOEUR PLACIDE.

Si mademoiselle Emilie n'aime pas encore monsieur votre fils, ce que je n'oserais affirmer, cela tient peut-être à ce qu'elle n'a pas encore eu assez de temps pour le connaître.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Vieilles idées. Quand on a à aimer, on aime tout de suite, ma chère sœur.

SOEUR PLACIDE.

Sans avoir seulement échangé une parole?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

On a assez le temps d'échanger tout ce qu'on veut après. Ecoutez, ma bonne sœur; je ne veux pas res-

ter veuve; je ne puis pas me remarier tant que j'aurai auprès de moi un fils du caractère du mien, qui pourrait prendre son beau-père en grippe, et me rendre la femme la plus malheureuse du monde. Vous qui êtes pour tout entendre, vous devez entendre cela.

SOEUR PLACIDE.

Aussi l'entends-je parfaitement.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

J'ai été mariée pendant dix-huit ans; j'en ai l'habitude. L'air est excellent chez moi; mon château est à mi-côte; voilà quatre ans que je suis veuve. J'ai beau avoir de l'occupation, quand il pleut, qu'on ne peut rien faire dehors, on aime assez, en rentrant, à trouver là quelqu'un à qui parler. Concevez-vous?

SOEUR PLACIDE.

Je n'ose pas trop dire.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je suis sûre que vous êtes de mon avis; mais, vu votre robe, je ne vous en demande pas davantage. Tâchez de décider votre demoiselle, ma sœur; je ne serai point ingrate. Il faut faire attention à une chose; mon fils fera ce mariage-ci, parce qu'il le regarde comme la volonté de son père; mais, s'il manquait, en vérité, je ne sais trop comment je m'y prendrais pour l'engager à en entamer un autre.

SCÈNE XXI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, SOEUR PLACIDE.

HUBERT.

Vous voulez donc encore me reparler, ma mère?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Oui, Hubert, je veux vous reparler. (A la sœur Placide.) Réfléchissez aux conséquences de ce que je vous ai dit, ma bonne sœur; si vous réussissez, je tiendrai ma parole; je saurai reconnaître vos bons offices. (Sœur Placide sort.)

HUBERT.

Que voulez-vous me dire?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Que tu te conduis fort mal; que tu ne te prêtes pas du tout aux circonstances.

HUBERT.

Allons, voilà que je ne me prête pas aux circonstances. De quoi sommes-nous convenus en venant ici? Que je ne me mêlerais de rien, et que vous feriez tout ce qu'il y aurait à faire pour ce mariage. Quand il sera fait, le reste me regardera, à la bonne heure.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

C'est bien parler comme un enfant gâté. Il épousera une demoiselle sans l'avoir regardée, sans lui avoir dit un seul mot.

HUBERT.

Qu'est-ce que cela fait, pourvu que je l'épouse?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Mais c'est qu'on n'épouserait pas même la dernière des paysannes avec des manières comme celles-là.

HUBERT.

Que voulez-vous que je lui dise? Je ne veux pas lui apprêter à rire, d'abord. Je n'ai pas le ramage de son monsieur Amédée, moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Elle n'aime pas ce monsieur Amédée, puisqu'elle vient de le congédier.

HUBERT, avec un étonnement mêlé de satisfaction.

Elle l'a congédié? (Après une légère pause.) Ça ne signifie rien; ce sera toujours un oiseau de cette espèce-là qu'elle voudra avoir. Nous avons fait un sot voyage. Je m'étais figuré mademoiselle de Vazy comme une bonne grosse fille qui allait me rire du premier moment qu'elle m'aurait vu, et avec laquelle j'aurais été tout de suite à mon aise comme avec une femme qui devait être la mienne.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu ne pouvais pas croire cela, puisqu'on nous avait déjà avertis que c'était une mijaurée.

HUBERT.

Eh bien! pourquoi voulez-vous que j'épouse une mijaurée? Avant de l'avoir vue, nous pouvions croire qu'on nous avait trompés; mais à présent que nous l'avons vue....

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je t'assure que je la trouve beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Elle a l'air modeste.

HUBERT.

A quoi ça sert-il ? il n'y a rien de plus embarrassant pour un homme. J'aime qu'on me regarde dans les yeux ; j'y regarde aussi, moi, et du moins je sais à quoi m'en tenir ; au lieu que des simagrées, c'est ennuyeux. A Clermont, elles sont deux ou trois petites filles comme ça, qui rougissent quand elles veulent ; qui font les effarées pour peu qu'on leur dise un mot ; il semblerait qu'on n'est que du menu gibier auprès d'elles. Ma foi, pour ma part, je les laisse bien tranquilles.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu ne dois pas épouser ces demoiselles-là ; mais fais quelque effort pour celle-ci, mon petit Hubert. Elle sera peut-être une très-bonne petite femme ; je n'en serais pas étonnée. Tu n'es pas parfait non plus, toi.

HUBERT.

C'est votre faute, ma mère.

SCÈNE XXII.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, FRANQUETTE.

FRANQUETTE.

Madame, dites-moi donc ce que je vas faire. Mamzelle m'a envoyée voir si monsieur son père était dans ce salon, parce qu'elle ne veut pas y venir sans cela ; faut-il que j'aille lui dire qu'il n'y est pas ?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Non, ma petite, ne lui dites rien. Mon fils et moi nous ne serons pas fâchés de causer avec elle.

FRANQUETTE.

Si c'est comme ça, je ne retournerai pas dans sa chambre, parce qu'il faudrait lui faire un mensonge.

HUBERT.

Et tu ne sais pas mentir, toi, Franquette?

FRANQUETTE.

Quand ça ne me rapporte rien, monsieur. (Elle sort.)

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Voici une belle occasion, Hubert.

HUBERT.

A condition que vous vous en irez; je veux être seul avec elle; vous me gêneriez. Vous voudriez parler pour moi; et quand vous parlez pour moi, je trouve que vous ne dites jamais ce qu'il faudrait dire.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu as si peu d'usage.

HUBERT.

Il faut qu'elle le sache. Je lui plairai ou je ne lui plairai pas, ça m'est égal; mais elle me connaîtra tel que je suis.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Dans une entrevue pour un mariage, il faut savoir se frelater.

HUBERT, regardant du côté de la coulisse.

Est-ce que c'est elle que je vois? regardez donc, ma mère. Pourquoi est-elle habillée comme cela?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

C'est son père qui l'a voulu.

HUBERT, d'un air joyeux.

Il a eu bien raison, son père. Elle a de l'air de la

petite Alexandrine qui vient repasser le linge à Rochebrute. Allez-vous-en, ma mère, et laissez-nous ensemble.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Mon petit Hubert, je crains.

HUBERT.

Vous craignez toujours. Si vous restez, je m'en vas.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Ne te fâche pas; mais prends des mitaines pour ne pas l'effaroucher.

(Émilie entre, les yeux baissés; madame de Rochebrute sort après avoir fait encore, par signes, des recommandations à son fils.)

SCÈNE XXIII.

HUBERT, ÉMILIE, coiffée d'une cornette et vêtue d'une robe simple, avec un fichu et un tablier de taffetas vert.

ÉMILIE, levant les yeux.

Mon père n'est pas ici! (Elle va pour sortir.)

HUBERT.

De quoi avez-vous peur, mademoiselle?

ÉMILIE.

Vous me reconnaissez, monsieur?

HUBERT.

Je serais bien maladroit de ne pas vous reconnaître après vous avoir vue deux fois.

ÉMILIE.

On ne peut pas dire qu'on a vu des gens qu'on n'a pas regardés.

HUBERT.

Vous croyez donc aussi que je ne vous ai pas regardée, vous? C'est le bruit de la maison. Ma mère et Franquette m'en ont déjà fait le reproche; j'en riais; cela me paraissait drôle, parce que je ne croyais pas que vous vous y fussiez trompée, mademoiselle.

ÉMILIE.

On me l'a dit; car pour moi....

HUBERT, avec malice.

Vous étiez trop occupée pour en faire la remarque. En effet, quand on passe tout le temps d'un souper à mettre en petits morceaux un blanc de volaille sans en manger une seule bouchée; qu'ensuite on se fait apporter une salade qu'on assaisonne et qu'on retourne pendant plus d'un quart d'heure; qu'après cela on roule entre ses doigts de la mie de pain dont on fait des petits canards qu'on finit par donner à un chien, on n'a guère le temps de s'apercevoir si les gens s'occupent de vous, ou ne s'en occupent pas.

ÉMILIE, riant.

Vous avez pris garde à tout cela?

HUBERT.

Je croyais au moins que ce matin, à déjeûner, vous vous décideriez à lever les yeux sur moi; mais une côtelette avait remplacé le blanc de volaille de la veille; vous l'avez mise dans le même état sans en manger davantage; et si votre religieuse ne vous eût dit quelques mots à l'oreille, vous n'auriez pas plus déjeûné que vous n'aviez soupé. Je lui ai su bon gré de vous avoir forcée de prendre un œuf à la coque;

vous en avez mangé bien peu; mais c'est égal, c'était toujours cela.

ÉMILIE.

Je vais croire que vous êtes sorcier, monsieur Hubert.

HUBERT.

Non.

ÉMILIE.

Quelqu'un vous a donc raconté ces détails?

HUBERT.

Mais non, vous dis-je.

ÉMILIE.

Si vous m'eussiez regardée, je l'aurais bien vu. Vous étiez comme un affamé, la tête presque dans votre assiette, coupant votre pain en mille petits morceaux; ce qui ne se fait jamais.

HUBERT.

C'est mal?

ÉMILIE.

Très-mal. N'attendant pas que vous eussiez fini une chose pour en demander une autre; cent fois au moment de mettre vos coudes sur la table.

HUBERT.

Mais je ne les ai pas mis.

ÉMILIE.

De combien s'en est-il fallu?

HUBERT.

Enfin, je ne les ai pas mis.

ÉMILIE.

C'est comme ce matin, vous buviez votre café dans une soucoupe, et vous placiez votre tasse sur votre verre. Où fait-on cela?

HUBERT.

Chez nous.

ÉMILIE.

On a tort.

HUBERT.

Mon oncle, qui est militaire, cependant....

ÉMILIE.

Si c'est comme militaire que vous avez pris cette mode....

HUBERT.

Je ne suis pas militaire.

ÉMILIE.

Eh bien! alors?

HUBERT.

Ce que c'est que l'habit pourtant! Si vous n'étiez pas mise comme vous êtes là, tout ce que vous me dites me donnerait de l'humeur peut-être; votre franchise me paraîtrait de la moquerie. Je ne puis pas souffrir les personnes moqueuses.

ÉMILIE.

Il n'y a pas à se moquer de vous.

HUBERT.

Oh! je sais bien ce qui me manque. J'ai été si mal élevé.

ÉMILIE.

Il ne faut pas dire cela.

HUBERT.

Vous le voyez bien.

ÉMILIE.

Je vous assure que non. Un homme mal élevé est un homme qui a des défauts essentiels; je ne crois pas que vous en ayez. Pour ce qui est de convention,

d'usage, c'est l'affaire de deux ou trois jours de leçons.

HUBERT.

Qui est-ce qui me les donnera ces leçons?

ÉMILIE.

Moi, si vous voulez.

HUBERT.

Quand vous aurez repris vos airs de grande dame, vous n'aurez peut-être plus la même bonne volonté.

ÉMILIE.

Il serait possible aussi que vous n'ayez plus autant de confiance en moi; je n'aurai pas toujours une cornette et un tablier.

HUBERT.

Voilà ce que c'est: la cornette et le tablier, c'est pour me reprocher de parler aux paysannes. Voulez-vous savoir pourquoi je leur parle? c'est parce que je sais comment on peut leur parler. Une paysanne à qui on dit qu'elle est jolie, eh bien! elle est contente. Si j'allais dire la même chose à une demoiselle comme vous, elle me recevrait bien, je crois.

ÉMILIE, *souriant.*

C'est selon.

HUBERT.

C'est selon quoi?

ÉMILIE.

Si vous le disiez de façon à faire croire que vous en êtes persuadé, cela pourrait ne pas déplaire.

HUBERT.

Je me rends justice; je ne suis pas bon pour faire des façons; j'y serais gauche; vous vous y connaissez trop. Du premier coup d'œil j'ai vu que je ne pouvais

pas vous convenir; mais comme en même temps j'ai deviné que votre père était un bourru qui vous tourmenterait sans pitié, j'ai commencé à dire à ma mère que ce mariage me contrarierait; que vous étiez trop demoiselle; que vous ne me plaisiez pas. De cette façon-là, votre père ne pourra accuser que moi: je m'en moque.

ÉMILIE.

Vraiment, monsieur Hubert, c'est très-délicat.

HUBERT.

Pas trop. Je dois bien m'attendre à laisser dans ce pays-ci l'idée que je suis un homme grossier, qui ne sait faire la distinction de rien; qui n'a de goût que pour les filles de campagne; qui préfère les visages brûlés du soleil et les grosses mains rudes aux teints fins et délicats et aux petites mains bien blanches; qu'est-ce que cela me fait? Monsieur de Vazy ne pourra pas vous faire des reproches; je vous donne même la permission de m'accuser d'impolitesse, de manque d'égards, si cela peut vous aider à calmer son humeur. Moi, je ne crains pas ma mère; mais vous, c'est différent; monsieur de Vazy ne doit pas être bon quand il s'y met, c'est à cela que je dois penser.

ÉMILIE.

Je vous remercierais de cette déférence s'il ne s'agissait que de mon père; mais deviez-vous aller jusqu'à offrir ma main à monsieur Amédée, comme vous l'avez fait tantôt?

HUBERT.

Ruse de chasseur, mademoiselle. Quand je m'aperçois que le gibier est hors de ma portée, si je chasse

avec quelqu'un, je lui laisse l'honneur du coup : cela a l'air d'une politesse, et, dans le fait, c'est pour ne perdre ni ma poudre ni mon plomb.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert, restez quelque temps avec nous.

HUBERT.

Non, mademoiselle. Pour vous, il serait indifférent de me voir sept ou huit jours de plus; pour moi, ce ne serait pas de même.

ÉMILIE.

Pourquoi cela, monsieur Hubert?

HUBERT.

Vous m'écoutez; vous causez avec moi; vous ne me paraissez pas autrement dédaigneuse; je commence à être assez à mon aise avec vous. Si je venais à m'apercevoir que vous êtes meilleure fille que je n'avais cru, et la chose est possible, cela pourrait me donner à penser. Il vaut mieux que je m'en aille.

ÉMILIE.

Ce n'est pas raisonnable; car, de mon côté, si je venais à réfléchir qu'un bon cœur et de la franchise sont préférables aux grimaces et aux gentillesses qu'on voit faire à quelques jeunes gens, et que des singes feraient tout aussi bien, je serais peut-être fâchée de vous voir partir.

HUBERT.

Vous ne seriez pas fâchée, mademoiselle. Je n'ai rien de ce qui peut vous plaire; plus vous me verriez, plus vous en seriez convaincue. Ce que vous me dites est fort honnête; je vous en remercie beaucoup;

mais c'est un langage du beau monde; on m'a averti; je ne m'y laisserai pas prendre.

ÉMILIE.

Vous vous imaginez donc que je veux vous tromper?

HUBERT.

Tout en me congédiant, vous voulez y mettre de la politesse.

ÉMILIE.

Mais, monsieur, je ne vous ai pas congédié.

HUBERT.

Voulez-vous m'épouser?

ÉMILIE.

On n'a jamais fait une pareille question aussi brusquement.

HUBERT.

Vous voyez bien; j'en étais sûr. Si je vous plaisais, ma question vous paraîtrait ce qu'elle est, naturelle.

ÉMILIE.

Je crois que je vous embarrasserais beaucoup si je vous répondais, Oui. Convenez-en, monsieur Hubert, vous avez une autre inclination; et toute la conduite que vous tenez ici ne tend qu'à rompre avec décence le mariage qu'on avait arrêté entre nous.

HUBERT.

Moi!

ÉMILIE, lui faisant la révérence.

Je vous laisse parfaitement libre, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XXIV.

HUBERT, ensuite SOEUR PLACIDE.

HUBERT.

En voilà bien d'un autre! J'ai une inclination; et la preuve qu'elle en donne, c'est que je lui demande tout net si elle veut m'épouser. Qu'est-ce que cela signifie? Je vivrais cent ans que je ne comprendrais jamais rien aux demoiselles. Ça ne peut pas parler raison un quart d'heure de suite; il faut toujours que ça finisse par quelque chose à quoi on ne s'attend pas.

SOEUR PLACIDE.

Dites-moi un peu, mon beau monsieur, où en sommes-nous à cette heure?

HUBERT.

Demandez-le à votre demoiselle, madame.

SOEUR PLACIDE.

Que vous a-t-on dit? voyons, mettez-moi au fait. Je connais si bien toutes ces petites têtes-là; il m'en est tant passé par les mains! A-t-on fait la réservée, l'insouciante? Vous a-t-on fait entendre qu'on n'était pas pressée; qu'on avait le temps d'attendre; qu'on ne voulait se décider qu'après de longues épreuves? Tout cela, coquetterie, mon cher monsieur; il ne faut pas y faire attention. Tout en parlant ainsi, on voudrait déjà avoir l'anneau au doigt. Les jeunes filles! ah! les jeunes filles, ça ne se plaît que dans la dissimulation.

HUBERT.

Les demoiselles; car les autres sont assez franches.

SOEUR PLACIDE.

Vous avez donc à vous plaindre de mon Émilie?

HUBERT.

Je lui ai demandé si elle voulait m'épouser; elle m'a fait la révérence en me disant qu'elle me laissait parfaitement libre. Mais n'allez pas répéter cela à son père, au moins.

SOEUR PLACIDE.

Est-ce que je répète jamais rien à monsieur de Vazy?

HUBERT.

Oui, sœur Placide, je commençais à prendre bonne opinion d'elle; elle me parlait comme une personne raisonnable qui sait que quand on n'a pas été instruit dans certaines choses, il est tout simple qu'on ne les sache pas; elle m'en faisait presque compliment; et puis voilà comme elle a fini.

SOEUR PLACIDE.

Vous ne me dites pas tout.

HUBERT.

Pardonnez-moi.

SOEUR PLACIDE.

Est-ce qu'il faudra que je me fâche aussi contre elle? Qu'est-ce donc qu'elle prétend? Elle renvoie monsieur Amédée; on pouvait croire que c'était parce qu'elle vous avait vu et que vous lui plaisiez davantage; j'arrangeais cela avec son évanouissement....

HUBERT.

Quel évanouissement?

SOEUR PLACIDE.

Lorsque vous avez franchi ce fossé.

HUBERT.

Elle s'est évanouie? c'est singulier.

SOEUR PLACIDE.

Voulez-vous que je vous fasse encore une confidence? Elle m'aime beaucoup, étonnamment; et rien que la peur qu'une fois mariée vous ne me sépariez d'elle....

HUBERT.

Elle peut être bien tranquille là-dessus.

SOEUR PLACIDE.

Je vous livre tous ses secrets. Ce qui lui plaisait le plus dans monsieur Amédée, c'étaient surtout les prévenances qu'il avait pour moi.

HUBERT.

J'apprendrais cela tout de suite.

SOEUR PLACIDE.

Ce serait madame votre mère alors qu'elle pourrait craindre.

HUBERT.

Ma mère! oh! bien oui. Ma mère, qui ne vit que de commérages! ce qu'elle aime le plus au monde, ce sont les religieuses.

SOEUR PLACIDE.

Allons, allons, ce serait pitié que de laisser aller un aimable jeune homme comme vous. S'il faut montrer les grosses dents, on les montrera. Qu'est-ce que ça voudrait donc dire? Un beau château, un fils unique, de l'aisance et de la tranquillité pour le

reste de mes jours ; elle est donc folle? Laissez; laissez-moi faire.

HUBERT.

Je ne veux tourmenter personne. Si cela ne vient pas de mademoiselle Emilie... Hier à cette heure-ci, je ne la connaissais pas encore ; en la quittant tout de suite, dans quelques jours, je n'y penserai plus ; il vaut mieux que je m'en aille. Voici ma mère avec monsieur de Vazy; je vais leur parler.

SCÈNE XXV.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SOEUR PLACIDE, HUBERT.

M. DE VAZY, à demi-voix, à madame de Rochebrute.

Heureux âge que le nôtre! Plus jeunes, nous aurions fait bien des enfantillages avant d'en venir où nous en sommes. Un mot nous a suffi. Il est vrai que vous ne serez plus comtesse ; vous ne serez plus que baronne ; mais, croyez-moi, c'est aussi bon.

MADAME DE ROCHEBRUTE, aussi à demi-voix.

Ne me serrez donc pas tant la main.

HUBERT, bas à sa mère.

Ma mère, quand partirons-nous?

MADAME DE ROCHEBRUTE, haut.

Que dis-tu?

M. DE VAZY.

Hubert, vous allez devenir mon fils à double titre, comme mari de ma fille et comme fils de ma femme. Votre mère consent à m'épouser. Sœur Placide, vous pouvez en répandre la nouvelle.

SOEUR PLACIDE.

Là! monsieur Hubert, ferez-vous encore des difficultés à présent?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

C'est mon fils qui fait des difficultés?

M. DE VAZY.

Jeune homme, qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DE ROCHEBRUTE, avec emphase.

Comment, mon fils, quand monsieur de Vazy et moi nous nous décidons à ne faire qu'une seule famille pour votre bonheur à tous les deux, uniquement pour ne pas vous quitter, dans la seule idée d'être toujours avec nos enfans, voilà comme tu réponds à notre tendresse, ingrat!

HUBERT.

Bast! bast! ma mère, chacun se marie pour soi. Vous avez plu à monsieur de Vazy, monsieur de Vazy vous a plu; vous vous mariez ensemble, c'est comme cela qu'on doit faire. Mais quand on ne se plaît pas?

M. DE VAZY.

Que trouvez-vous à redire à ma fille, monsieur?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Ne croyez donc pas, monsieur de Vazy, que cela vienne de lui. Mademoiselle Emilie lui aura fait quelques confidences, en le priant d'arranger cela vis-à-vis de vous; voilà pourquoi il a l'air de se retirer. Il s'est toujours noirci pour les autres; je le connais; c'est sa manière.

HUBERT.

A votre place, ma mère, je ne parlerais que quand je serais sûr des choses.

M. DE VAZY.

Sœur Placide, faites venir Emilie sur-le-champ. (Sœur Placide sort.) J'aime bien ma fille; je suis bien certain qu'elle est ma fille; je n'ai jamais eu le moindre doute à cet égard; mais si elle nous jouait un pareil tour, et si par entêtement, par malice, ou par quelque diablerie de fille où le diable lui-même ne comprendrait goutte, elle essayait de s'amuser... (A Émilie, qui paraît au fond du théâtre.) Approchez, approchez, mademoiselle.

SCÈNE XXVI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, ÉMILIE, HUBERT, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Mon Dieu! qu'avez-vous contre moi, mon père?

HUBERT.

Mademoiselle, je vous prie de ne me croire coupable en rien dans tout ceci. Nous avons eu une conversation ensemble; on veut que, dans cette conversation, vous m'ayez dit que vous refusiez de m'épouser; vous savez ce qu'il en est.

ÉMILIE.

Je n'ai pas dit que je refusais de vous épouser, monsieur.

HUBERT.

Vous voyez, ma mère.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Alors, c'est donc toi qui refuses mademoiselle?

M. DE VAZY.

Que ce soit l'un ou l'autre, je lui demanderai de quel droit il se permet de rompre un engagement formé par son père?

HUBERT.

On n'est obligé à tenir que les engagemens qu'on a pris soi-même. Si je crains de ne pas rendre heureuse mademoiselle Emilie, sera-ce aller contre la volonté de mon père que de refuser sa main?

MADAME DE ROCHEBRUTE, bas à M. de Vazy.

Il ne dirait pas cela de lui-même; il est soufflé; c'est votre fille qui le fait parler.

M. DE VAZY.

Je demande à ma fille si elle est dans l'intention de faire honneur à ma parole.

HUBERT.

Prenez garde, monsieur, que par crainte ou par timidité, mademoiselle ne vous réponde autrement qu'elle ne ferait si votre ton était moins menaçant. Sait-elle quel mari je puis être? Me connaît-elle assez pour avoir pu me juger?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Hubert, il n'est pas possible; on t'a fait la leçon; tu nous donnes là des raisons que tu n'aurais jamais trouvées de toi-même. Tes paroles ne coulent pas aussi facilement que cela. Ecoute donc; je te connais; tu ne peux pas me tromper, moi.

HUBERT.

Je n'ai jamais pensé à tromper personne, ma mère. Mais parce que vous ne m'avez pas fait donner d'éducation, croyez-vous que je sente moins vivement la position où se trouve mademoiselle? Si je ne la défends pas, qui est-ce qui la défendra? Certainement je m'aperçois bien moi-même que je parle plus couramment qu'à l'ordinaire; je ne sais pas d'où cela me vient. Que voulez-vous que j'y fasse? Quand mademoiselle m'aurait dit qu'elle ne m'aimera jamais, ce qu'elle n'a pas fait, je le répète, pourrais-je m'en plaindre, et serait-ce une raison pour l'abandonner à la colère de monsieur de Vazy? Voyons, répondez.

M. DE VAZY.

Je demande une seconde fois à ma fille si elle refuse de faire honneur à ma parole?

ÉMILIE, d'un ton de résignation.

Non, mon père.

HUBERT, à part.

A coup sûr, elle ne sait pas ce qu'elle dit. (Haut.) Mademoiselle, ne vous laissez pas intimider; si vous ne voulez pas de moi, avouez-le librement.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Puisque mademoiselle a répondu.

HUBERT, bas à Émilie.

Entre nous, n'est-il pas vrai que je ne vous plais pas?

ÉMILIE, haut.

Monsieur, je ferai honneur à la parole de mon père.

HUBERT, bas à Émilie.

Je ne veux rien par force, mademoiselle; prenez-y

garde. Si vous devez vous repentir, il vaut mieux rester comme vous êtes. Je vais faire un dernier effort; secondez-moi et vous serez libre.

M. DE VAZY, *à madame de Rochebrune.*

Il ne vous reste plus, madame, qu'à faire à monsieur votre fils la même question que j'ai faite à ma fille.

HUBERT, *les yeux toujours fixés sur Émilie.*

Ma réponse ne sera pas aussi courte que celle de mademoiselle Emilie, car j'y mettrai des conditions. Si ce mariage se faisait, je voudrais aller passer trois ou quatre mois dans mes terres, tout seul avec elle, sans père ni mère.

SOEUR PLACIDE.

Avec la sœur Placide au moins.

HUBERT.

Ni sœur Placide.

M. DE VAZY.

Trois ou quatre mois! monsieur Hubert, pensez-y donc.

HUBERT.

Mademoiselle peut voir si cela lui convient.

M. DE VAZY, *embrassant sa fille.*

Mon enfant! trois ou quatre mois séparé de toi!

ÉMILIE, *d'un ton solennel.*

Il ne s'agit pas de cela, mon père; il s'agit de faire honneur à votre parole.

M. DE VAZY, *avec ravissement.*

Eh bien! madame la comtesse, voilà ma fille. Qu'en pensez-vous maintenant?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Chère demoiselle, que je vous connaissais peu! Mais dis donc, Hubert, ce n'est pas ton dernier mot?

HUBERT.

Pardonnez-moi, ma mère. Dans le peu de séjour que j'ai fait ici, je me suis convaincu que je ne suis qu'un paysan, un homme des bois; je veux me réformer. J'ai confiance dans le goût de mademoiselle; d'elle à moi, je recevrai tous les conseils qu'elle me donnera; mais je ne veux pas de témoins. (A Émilie.) Trois ou quatre mois, c'est bien long, mademoiselle. (Bas.) Refusez. C'est un beau prétexte. Je ne puis pas faire davantage.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu ne passeras pas tout ce temps-là sans chasser; que deviendra-t-elle?

HUBERT.

Elle chassera aussi. (Bas à Émilie.) Allons donc, mademoiselle, montrez de l'humeur, ou vraiment vous allez me faire croire....

ÉMILIE, haut et avec émotion.

Ne croyez qu'une chose, monsieur, c'est que plus vous parlez, et plus j'ai le désir de faire honneur à la parole de mon père.

M. DE VAZY.

Tu chasserais, ma pauvre fille! toi qui ne peux seulement pas faire à pied le tour du parc!

ÉMILIE, avec gaieté.

Je chasserai à cheval.

M. DE VAZY.

Allons donc, tu as une peur horrible des chevaux.

HUBERT.

Oh! mademoiselle, si je pouvais croire que vous fussiez de bonne foi... Mais, non, je ne suis pas assez heureux. Monsieur de Vazy, prenez un peu sur vous; il faut en finir; vous ne savez pas ce que je souffre. Dites-lui que vous la laissez libre, et que, quelque chose qu'elle dise, vous ne la gronderez pas.

M. DE VAZY.

Parle, Emilie.

ÉMILIE, à Hubert.

Monsieur Hubert, aurez-vous un cheval bien doux à me donner?

HUBERT, au comble de la joie.

Grands dieux! est-il possible? Quand on vous laisse la liberté de parler, voilà la question que vous me faites? Tout grossier que je suis, soyez bien sûre, mademoiselle, que je sens jusqu'au fond de mon cœur tout ce qu'il y a de bonté pour moi dans une question aussi simple. Oui, je vous dresserai un petit cheval qui se mettra à genoux devant vous pour que vous puissiez le monter plus à l'aise; c'est la seule éducation que je puisse donner; mais il n'y manquera rien, je vous en réponds.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Viens donc que je t'embrasse, Hubert; tu as de l'esprit comme un ange aujourd'hui.

HUBERT.

Ce n'est pas de l'esprit, malheureusement.

ÉMILIE.

C'est bien mieux, monsieur Hubert.

HUBERT.

A présent que nous pouvons nous expliquer hautement, je n'ai pas besoin de vous dire, mademoiselle, que vous rabattrez de mes conditions tout ce que vous voudrez.

ÉMILIE.

Je n'en rabattrai rien, monsieur Hubert. Quatre mois, la chasse et un petit cheval.

SOEUR PLACIDE, *qui s'est approchée tout doucement.*

Et vous aurez le cœur de me laisser seule ?

ÉMILIE.

Consolez-vous; on vous emmènera.

SOEUR PLACIDE.

C'est ce qu'on peut appeler un excellent mariage.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

J'ai eu un instant comme la peur qu'il ne se fît pas.

M. DE VAZY.

Moi, point. Ma fille ne pouvait pas me désobéir; je ne l'ai point élevée à cela. Les enfans ne sont que ce qu'on les fait.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

A la bonne heure, monsieur le baron; mais, moi, j'ai si peu fait le mien.

M. DE VAZY.

Eh bien! madame la comtesse, c'est qu'il a voulu justifier le proverbe,

LE BON OISEAU SE FAIT LUI-MÊME.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, un peu après SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Quelle belle-mère! quel mari! Suis-je assez malheureuse? (Elle s'assied.) Je ne vois aucun moyen d'éviter cet odieux mariage. (Elle laisse tomber sa tête entre ses mains.)

SOEUR PLACIDE.

On pleurera donc toujours? On ne sera donc jamais raisonnable? Toute la sainte matinée vous n'avez pas fait autre chose que de vous tourmenter, que de gémir; je ne veux pas de cela; je veux qu'on ait du courage. Pourquoi n'avez-vous pas dormi cette nuit? Pourquoi n'avez-vous pas déjeûné ce matin? Qu'est-ce que cela veut dire? Ne devriez-vous pas chercher à prendre des forces au contraire? Quand je me vois au moment d'avoir du chagrin, je fais mon café un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ou bien je bois un petit coup de quelque chose de bon; on chante un cantique par là-dessus, et il n'est plus question de rien.

ÉMILIE, se levant.

Il y a des peines que vous ne pouvez pas comprendre, ma sœur.

SOEUR PLACIDE.

Ta, ta, ta, des peines! des peines! Parce qu'on aura un mari plutôt qu'un autre. Et celles qui n'en ont

pas du tout, comment font-elles? Vous êtes trop heureuse, voilà le fait. Vous ne manquerez jamais de rien; vous êtes sûre d'avoir toujours une bonne table, un bon lit, du bon feu et de bons vêtemens à changer tant que vous voudrez: combien y en a-t-il qui n'ont rien de tout cela, et qui sont bien obligées de prendre leur parti? Vous êtes toutes de même. Au couvent, quand je m'approchais de quelques pensionnaires qui causaient ensemble, je n'avais pas besoin de leur demander de quoi elles parlaient, c'était toujours d'amour et d'amoureux. On dirait qu'il n'y a que cela dans le monde. Certainement monsieur Amédée est plus gracieux que monsieur Hubert, il revient davantage....

ÉMILIE.

C'est heureux que vous trouviez cela.

SOEUR PLACIDE.

Mais il faudrait connaître monsieur Hubert.

ÉMILIE.

Il n'y a qu'à le voir.

SORUR PLACIDE.

Vous ne pouvez pas dire qu'il n'ait pas un beau visage; il ressemble comme deux gouttes d'eau à saint Charles Borromée.

ÉMILIE.

Il s'agit bien de visage.

SOEUR PLACIDE.

De quoi s'agit-il donc? C'est encore ce que vous

vous dites entre vous autres. «Moi, il faudra que mon mari soit spirituel ! moi, il faudra que le mien soit brave. » Il semblerait qu'il n'y a qu'à choisir. Et puis le moment de se marier arrive; on ne veut pas se démentir de ce qu'on a dit à ses camarades, et on fait des façons, on pleure, on se met dans l'état où vous êtes, pour finir toujours par prendre celui qu'on vous donne.

ÉMILIE.

Vous m'engagez donc à oublier monsieur Amédée?

SOEUR PLACIDE.

Le pourrais-je? lui qui m'a promis de ne jamais me séparer de ma chère fille. Vous parlez de malheur, y en aurait-il un plus grand pour moi? Que deviendrais-je? Mais monsieur Hubert, sans avoir l'air de douceur ineffable de monsieur Amédée, n'est peut-être pas non plus aussi sauvage qu'on pourrait le croire. J'ai déjà vu une excellente chose de lui.

ÉMILIE.

Quel est donc ce miracle?

SOEUR PLACIDE.

Le petit garçon du père Corbeau était à la porte de la cuisine à attendre, en pleurant, qu'on lui donnât un morceau de pain; monsieur Hubert, qui partait avec le garde-chasse, appelle l'enfant, lui demande ce qu'il a; l'enfant lui répond qu'il n'a pas mangé depuis la veille. « Et c'est pour ça que tu pleures », lui crie monsieur Hubert d'une voix à faire casser les vitres, en le secouant par le bras comme

pour le tuer? « Est-ce qu'un homme doit jamais pleurer? Tiens, porte cela à ton père pour qu'il t'achète du pain. » Aussitôt qu'il fut éloigné, je m'approchai du petit Corbeau; sur mon âme, c'étaient dix francs qu'il lui avait donnés. (Émilie, qui a entendu un léger bruit, court au siége qu'elle avait quitté, et se remet dans la même position qu'au commencement de la scène.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, de l'air le plus contristé, s'approche d'Émilie.

Mademoiselle, voici le nocturne que vous vouliez avoir; je l'ai transposé afin de vous en rendre l'exécution plus facile. (Il soupire.)

ÉMILIE, toujours assise.

Ah! monsieur Amédée!

AMÉDÉE, languissamment.

Je sais qu'ils sont arrivés, mademoiselle.

ÉMILIE.

Que faire?

AMÉDÉE.

Mon oncle venait de recevoir la certitude de pouvoir m'attacher à l'ambassade de Vienne.

ÉMILIE.

Hélas! il est bien tard.

AMÉDÉE, à sœur Placide.

Ma bonne sœur, je n'ai pas oublié vos pastilles.

SOEUR PLACIDE.

Qui ne s'intéresserait à un si aimable monsieur! (Elle prend une pastille.) Le joli manger! Ne nous désolons pas, mes chers enfans. Emilie n'aime pas monsieur de Rochebrute; c'est clair comme le jour; mais qui dit que monsieur de Rochebrute se soucie d'elle?

AMÉDÉE.

Peut-on la voir sans l'aimer?

SOEUR PLACIDE.

Cher monsieur, c'est bien vrai; cependant il faut attendre. Mille petites choses, un rien, la Providence, peuvent venir à la traverse.

ÉMILIE.

Vous connaissez l'opiniâtreté de mon père.

SOEUR PLACIDE.

C'est un cœur de roche.

AMÉDÉE, levant les yeux au ciel.

Que n'a-t-il le mien?

SOEUR PLACIDE.

Oh! oui. Vous qui êtes si sensible, vous ne feriez le malheur de personne.

AMÉDÉE, à Émilie.

Vous a-t-il parlé?

ÉMILIE.

Qui?

AMÉDÉE.

Lui.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert?

AMÉDÉE.

Il m'est impossible de prononcer son nom.

SOEUR PLACIDE.

Comme c'est touchant!

AMÉDÉE.

Et vous, mademoiselle?

ÉMILIE.

Nous ne nous sommes pas dit un seul mot.

AMÉDÉE.

Que je vous rends grâce!

SOEUR PLACIDE.

Pardon, monsieur Amédée; vous avez parlé d'être attaché à une ambassade. Les femmes vont-elles là?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANQUETTE.

FRANQUETTE.

Mamzelle, mamzelle, venez donc voir le beau renard que le monsieur d'hier au soir vient d'attraper. Est-il beau! Sainte Vierge! est-il beau! Sylvain jure ses grands dieux qu'il n'y a pas un chasseur au monde pour être bon chasseur comme ce monsieur-là. Imaginez-vous....

ÉMILIE.

En voilà assez, Franquette.

FRANQUETTE.

Laissez-moi donc vous dire, mamzelle. On savait que le renard était dans son terrier; on a pioché environ deux toises jusqu'à ce qu'on ait pu le voir. Quand il a été à découvert, qu'est-ce qu'a fait ce monsieur? Il lui a présenté de la main gauche un bâton que le renard a saisi avec sa gueule, et tout de suite, avec la main droite, ce monsieur l'a pris par l'oreille si fort, si fort que le renard avait beau se cramponner, il a toujours fallu qu'il déguerpît. Il est vivant avec une grosse corde au cou.

ÉMILIE.

C'est un jeu à se faire estropier.

FRANQUETTE.

Estropier! oh! ben, oui. Ce monsieur-là a plus d'esprit que toutes les bêtes ensemble.

ÉMILIE.

Comme tu en parles avec feu!

FRANQUETTE.

Ce n'est pas parce qu'il m'a embrassée; mais j'aimerais ben que Charlot fût aussi adroit que ça.

ÉMILIE.

Il t'a embrassée?

FRANQUETTE.

Il a eu plus tôt fait que je n'ai eu le temps d'y re-

garder. Venez donc voir le beau renard, mademoiselle.

ÉMILIE.

Laisse-nous.

FRANQUETTE.

Ça le flatterait.

ÉMILIE.

Je n'ai pas envie de le flatter.

FRANQUETTE.

Que je suis bête! Vous avez raison. (Se retournant du côté d'Amédée.) Je vous demande excuse, monsieur. (A part, en s'en allant.) Allons voir encore le beau renard.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ÉMILIE, AMÉDÉE, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert n'aura pas perdu son temps; il paraît qu'il a déjà fait la conquête de Franquette.

AMÉDÉE.

S'il le savait, il en serait peut-être très-fier.

SOEUR PLACIDE.

Quelle plaisanterie! Il est possible qu'il la trouve gentille; mais....

ÉMILIE, avec humeur.

Il est possible qu'il la trouve admirable, madame.

SOEUR PLACIDE.

Vous m'appelez madame! Vous avez quelque chose sur le cœur.

ÉMILIE.

Il est inouï de courir après une fille de basse-cour, de l'embrasser devant tout le monde, dans une maison où l'on n'est arrivé que de la veille, et où l'on vient pour se marier.

SOEUR PLACIDE.

Franquette n'a pas dit que ce fût devant tout le monde.

ÉMILIE.

Si c'est en cachette, c'est encore pis. Malheureusement, que je dise cela à mon père, il n'en fera que rire.

AMÉDÉE.

Je ne voulais pas vous parler d'une lettre que j'ai reçue.

SOEUR PLACIDE.

Parlez donc, monsieur Amédée, parlez donc.

AMÉDÉE.

Elle est d'un de mes amis qui habite une terre voisine de celle de madame de Rochebrute.

SOEUR PLACIDE.

Vous dit-il que la terre de madame de Rochebrute soit belle?

AMÉDÉE.

Quant à cela, il paraît qu'elle est superbe; mais le

château et les dépendances sont horriblement mal tenus.

SOEUR PLACIDE.

Ce ne serait rien.

ÉMILIE.

Ce ne serait rien; pour qui? Dans quel cas, à cause de quoi ne serait-ce rien? Vous avez l'air de vouloir faire entendre que si je l'habitais un jour, je saurais bien y remettre l'ordre.

SOEUR PLACIDE.

Pas du tout, pas du tout. Je ne devine pas ce que vous avez aujourd'hui : tout ce qu'on vous dit, vous le prenez de travers.

ÉMILIE.

Il serait si étrange qu'on pût supposer que je penserais à ce mariage comme à autre chose, si quelques petites convenances s'y trouvaient, et que je pourrais m'accoutumer à l'idée de devenir la femme d'un homme sans éducation, qui n'a pas la moindre notion des convenances, qui s'est déjà trouvé deux fois à table avec moi, sans daigner m'honorer d'un regard.

SOEUR PLACIDE.

J'en étais plus scandalisée que vous-même.

ÉMILIE.

Je me soucie bien de son habileté de chasseur; cela peut séduire Franquette; mais moi....

AMÉDÉE.

Que je vous sais gré de cet aimable courroux! Le

ciel m'est témoin, mademoiselle Emilie, que j'aurais employé tous mes efforts à vous cacher mes sentimens, si j'avais pu croire que l'époux qu'on vous destine eût été capable d'apprécier le trésor dont on voulait le rendre dépositaire.

SOEUR PLACIDE.

Quelle tendresse! Quelle noblesse! Quelle délicatesse!

ÉMILIE, à Amédée.

Que vous écrit-on de lui personnellement?

AMÉDÉE.

Ah! c'est un sauvage.

ÉMILIE.

Après.

AMÉDÉE.

Un homme emporté, violent, brutal.

ÉMILIE.

C'est assez l'idée que je m'en fais; mais que vous dit-on de plus?

SOEUR PLACIDE.

Il me semble qu'en voilà bien assez.

ÉMILIE.

Non, sœur Placide, ce n'est pas assez. Il est emporté, violent; quand cela serait prouvé, mon père ne l'est-il pas aussi? Ce que je voudrais avoir, ce seraient des raisons qui pussent faire impression sur mon père.

AMÉDÉE.

Assurez-le, mademoiselle, que tous les voisins de

monsieur de Rochebrute, que toutes les personnes qui le connaissent, sont persuadés qu'il ne consentira jamais à prendre une femme si bien élevée, si naturellement distinguée, que leurs habitudes ne pourraient jamais se confondre.

ÉMILIE.

Ainsi, monsieur, votre opinion et l'opinion de toutes ces personnes qui le connaissent, est qu'il refusera ma main, et qu'il n'est venu ici que pour insulter mon père. Il me semble, monsieur, qu'on ne vous aurait pas écrit toutes ces particularités si vous ne les eussiez pas provoquées par quelque indiscrétion. Me voilà compromise d'une manière affreuse.

AMÉDÉE, bas à sœur Placide.

Je ne l'ai jamais vue comme aujourd'hui.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SYLVAIN.

SYLVAIN.

Mamzelle, je veux au moins vous le dire, parce que si monsieur me gronde d'avoir laissé prendre à l'écurie Jean-Bart, ce cheval si méchant dont monsieur voulait se défaire, il verra ben que ce n'est pas de ma faute.

ÉMILIE.

Qui est-ce qui a pris ce cheval?

SYLVAIN.

Pardine! mamzelle, vot' marieux. Il lui a suffi de savoir que personne n'osait s'en servir pour vouloir le monter, lui. Plus je lui disais que c'était dangereux, plus il riait. (*Il s'approche d'une croisée.*) Tenez, tenez, le voyez-vous? Le v'là déjà dans le parc. (*Tous les personnages s'approchent aussi de la croisée.*)

ÉMILIE, *dans la plus grande agitation.*

Est-ce que le cheval a pris le mors aux dents? monsieur Hubert n'en est plus le maître! Il va se précipiter dans le grand fossé! Il y court! c'est un homme perdu! (*Elle pousse un cri.*) Ah! (*Elle se laisse tomber sur un siége.*)

SOEUR PLACIDE, *lui frappant dans les mains.*

Emilie! ma chère Emilie! Le fossé est franchi. Il paraît que c'était cela que monsieur Hubert voulait faire. Regardez donc; il revient sur ses pas bien tranquillement. Quel diable incarné que ce monsieur Hubert!

ÉMILIE, *revenant à elle.*

La femme qui l'épousera n'aura pas un moment de repos; elle sera toujours dans les transes.

SYLVAIN, *qui est resté à la croisée.*

Gn'y aura pas à lui résister à cet homme-là. Allons, il ne s'est pas contenté de faire sauter une fois c'te méchante bête, il va encore la faire ressauter.... Là, qu'est-ce que je vous disais? L'animal têtu a, ma fine! trouvé plus têtu que lui. Je voudrais qu'il ressautît encore; ça m'amuse. Jean-Bart n'est pas à la noce, ben sûr.

ÉMILIE.

Monsieur Amédée, je vous en prie, allez trouver monsieur de Rochebrute, et, par pitié pour moi, priez-le de finir.

AMÉDÉE.

Quel intérêt mettez-vous à cela? Ce sont ses affaires.

ÉMILIE, avec aigreur.

Je vais y aller moi-même. Peut-on me demander quel intérêt je mets à ce qu'un jeune homme ne se tue pas sous mes yeux?

AMÉDÉE.

Voudra-t-il m'écouter seulement?

ÉMILIE.

Essayez de lui parler, vous verrez.

SYLVAIN.

Ou ben chargez-en une de nos femmes; alles lui feront, morgué, faire tout ce qu'vous voudrez. Un bonnet de paysanne sur un manche à balai serait dans le cas de le mener au bout du monde, ce gaillard-là. Aussi toutes nos femelles le trouvent-elles ben agriable.

AMÉDÉE.

Venez avec moi, Sylvain.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Ne me parlez pas, ne me dites rien, je suis ridicule, je le sens; mais c'est plus fort que moi. L'entêtement de mon père, le sang-froid de monsieur Amédée, ce jeune homme dont il faut s'occuper sans cesse, tout m'impatiente, tout me déplaît. Je tomberais malade que je n'en serais pas étonnée. Vous êtes bien heureuse, vous, sœur Placide.

SOEUR PLACIDE.

Chacun a sa croix, ma chère demoiselle.

ÉMILIE.

Mon père ne voudra jamais me comprendre. Il faut que ce monsieur Hubert soit beau.

SOEUR PLACIDE.

Très-beau.

ÉMILIE.

Qu'il soit bien fait.

SOEUR PLACIDE.

Je m'y connais moins.

ÉMILIE.

Qu'il ait de l'adresse et du courage.

SOEUR PLACIDE.

C'est vrai.

ÉMILIE.

Et que, d'après ce que vous dites, il ne manque ni de compassion ni de générosité.

SOEUR PLACIDE.

J'en suis témoin.

ÉMILIE.

Et cependant c'est un brutal, un paysan, sans aucune espèce d'égards.

SOEUR PLACIDE.

Personne n'est parfait dans ce monde.

ÉMILIE.

Ah! de grâce, pas de lieux communs, sœur Placide. Je n'ai jamais espéré avoir un mari parfait.

SOEUR PLACIDE.

Si la fortune eût favorisé monsieur Amédée cependant....

ÉMILIE.

Monsieur Amédée n'est pas plus parfait qu'un autre. Croyez-vous que je le regarde comme un phénix? Il est d'une fadeur quelquefois, d'une circonspection qui va jusqu'à la poltronnerie. Sans Sylvain, je crois qu'il n'aurait pas osé aborder monsieur de Rochebrute.

SOEUR PLACIDE.

Il faut tout dire, vous vous êtes exprimée avec une vivacité très-remarquable.

ÉMILIE.

C'est à cause de cette lettre qu'il a écrite pour de-

mander des renseignemens. Vous ne voyez pas le tort que peut me faire une pareille démarche de la part d'un jeune homme qui n'aura pas manqué de se vanter. Donnez-moi des conseils, sœur Placide.

SOEUR PLACIDE.

Sur quoi?

ÉMILIE.

Vous aviez tant promis de me guider, de me soutenir.

SOEUR PLACIDE.

Si je pouvais savoir ce que vous désirez.

ÉMILIE.

Ce serait à vous, qui êtes calme, à le deviner, ce me semble.

SOEUR PLACIDE.

Je vois bien un mari que vous offre votre père; je croyais qu'il y en avait un autre que vous lui préfériez; il paraît que non. Il faut en attendre un troisième; s'il vous plaît davantage, je ne serai plus si embarrassée.

ÉMILIE.

C'est comme on répondrait à une idole, à un enfant que toute contradiction offenserait. Je ne suis pourtant pas si étrange. J'aperçois Franquette. Je vais l'appeler. (Elle va à la croisée et appelle.) Viens, Franquette! C'est ma sœur de lait; elle a du bon sens; je verrai ce qu'elle me dira.

SOEUR PLACIDE.

Fort bien, mademoiselle, consultez Franquette,

mais alors ne reprochez plus à monsieur Hubert de s'adresser à des filles de basse-cour.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, un peu après FRANQUETTE.

ÉMILIE.

Sœur Placide ne peut rien entendre à l'amour. L'amour! mais je n'ai pas d'amour. Pour qui auraisje de l'amour? En jeunes gens, nous ne recevons ici que monsieur Amédée; il a de la politesse, quelques petits talens; mais que d'affectation dans ses manières! Je n'en ai jamais été frappée autant que ce matin. A y regarder de près, la rusticité de l'autre a plus de grâce. C'est bien dommage qu'un jeune homme comme cela....

FRANQUETTE.

Vous m'avez appelée, mamzelle?

ÉMILIE.

Oui, Franquette, je t'ai appelée, et à présent je ne sais plus ce que je voulais te dire. Où est ce monsieur? Il n'est plus à cheval?

FRANQUETTE.

Est-ce que vous l'avez vu à cheval? Il n'ignore de rien, ce monsieur-là; comme il se tient là-dessus! C'était un cheval qu'il fallait tuer, c'était un cheval qui devait casser le cou à tout le monde; on aurait

été trop heureux de le donner pour le quart de ce qu'il avait coûté; et pis v'là que ce n'est plus ça. C'est ben la preuve qu'il n'y a rien comme les gens d'esprit pour savoir tirer parti de tout.

ÉMILIE, négligemment.

T'a-t-il encore parlé?

FRANQUETTE.

Pardine! il ne ferait que cela si je voulais. Entre nous, mamzelle, c'est un enjoleux; mais il a du bon. Comme je lui ai dit que je devais épouser Charlot, et que je ne voulais pas avoir de reproches à me faire, il m'a embrassée....

ÉMILIE.

Encore!

FRANQUETTE.

C'est sa manière; il ne faut pas y prendre garde; ça n'empêche pas qu'il ne m'ait répondu que j'avais raison; qu'il fallait être sage. Il paraît que c'est un jeune homme qui a le cœur tendre et farouche.

ÉMILIE.

Farouche! je ne vois pas trop cela.

FRANQUETTE.

Vous allez voir. J'ai essayé de lui faire honte de perdre son temps à me conter des fariboles, quand il avait la liberté de vous entretenir tant qu'il voudrait; il m'a regardée quelque temps dans les yeux.... Je n'ose pas vous répéter le reste.

ÉMILIE.

Que tu es enfant!

FRANQUETTE.

C'est que ce n'est pas à votre avantage, voyez-vous.

ÉMILIE.

Qu'est-ce que cela me fait?

FRANQUETTE.

Il ne dit pas que vous ne soyez pas jolie.

ÉMILIE.

Quand il le dirait, je ne m'en soucie guère.

FRANQUETTE.

Seulement, je crois que vous lui faites peur.

ÉMILIE.

La sotte!

FRANQUETTE.

Pourquoi me faitez-vous tant de questions aussi? Vous voulez savoir les choses, et vous appelez sotte quand on vous le dit. Vous savez ben que vous ne pouvez pas faire peur. Mais il croit que vous êtes moqueuse; que vous tenez à des petites façons, à des petites manières qu'il n'a pas; v'là ce qu'il craint.

ÉMILIE.

Que lui as-tu répondu?

FRANQUETTE.

Je lui ai répondu qu'en effet....

ÉMILIE.

Qu'en effet j'étais moqueuse?

FRANQUETTE.

Vous allez encore vous fâcher. Non, qu'en effet il n'avait pas les petites manières qui vous plaisaient. C'est-il pas la vérité? Au reste, ça lui est ben égal.

ÉMILIE.

Franquette, retiens bien ce que je vais te dire : je te défends dorénavant de t'entretenir de moi avec monsieur Hubert.

FRANQUETTE.

S'il m'attaque?

ÉMILIE.

Tu t'enfuiras.

FRANQUETTE.

Vous croyez que c'est ben facile. Il court plus fort que moi. Et pis je n'oserais, après la promesse qu'il m'a faite; il croirait que je ne sais pas vivre. Quand il a vu la vertu que j'avais de ne pas vouloir l'écouter, ne m'a-t-il pas promis mon habillement de noce?

ÉMILIE.

Te promettre un habillement de noce! A quel titre? Il se croit donc déjà le maître ici? Il pense donc à s'y établir? Il ne met pas en doute qu'il sera mon mari quand il le voudra, sans m'avoir dit un mot. En vérité, la fatuité n'irait pas plus loin; et elle serait moins outrageante que cette absence de délicatesse. Laisse-moi, Franquette.

FRANQUETTE.

Oui, mamzelle.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, seule.

Ce jeune homme qui ne me regarde pas, qui ne me dit rien, qui semble me dédaigner, me fuir, dont il ne me revient pas un mot qui ne soit une insulte, finit cependant par s'emparer de toutes mes pensées. C'est un bourru ; sa mère, quoique comtesse, n'est qu'une paysanne renforcée; ils n'ont aucune habitude du monde. Si j'entrais dans cette famille-là, il faudrait m'attendre à être choquée à chaque instant de tout ce que je verrais; et je ne me sens pourtant pas le courage de m'expliquer positivement avec mon père. Ce jeune homme s'en ira sans seulement pouvoir dire comme est fait mon visage; quelle est la couleur de mes cheveux; si j'ai de l'esprit; et sans même me laisser le mérite de l'avoir refusé : c'est impatientant. Le voici avec monsieur Amédée. Que je voudrais entendre ce qu'ils vont se dire ! Je n'ai qu'à entrer dans ce cabinet.

(Elle ouvre une porte de côté et sort de la scène.)

SCÈNE XV.

AMÉDÉE, HUBERT; ÉMILIE, dans le cabinet.

HUBERT.

Eh! mon Dieu, Monsieur, est-ce qu'entre hommes on doit prendre tant de précautions pour convenir

de ces misères-là? Vous venez bien de m'avouer que vous aimez mademoiselle Émilie; pourquoi n'avoueriez-vous pas aussi que mademoiselle Émilie vous aime?

AMÉDÉE.

Parce que je n'en ai pas la certitude.

HUBERT.

Franquette l'a bien cette certitude. Vous devez connaître Franquette? La drôle de petite créature! Les filles de ce pays-ci sont plus gentilles que les nôtres, mais elles paraissent moins apprivoisées. Est-ce une frime qu'elles font? Vous devez savoir ça, vous.

AMÉDÉE, souriant.

Non, en vérité.

HUBERT.

Qu'est-ce que vous savez donc? Chassez-vous au moins?

AMÉDÉE.

Très-rarement.

HUBERT.

O ciel! dans un pays où il y a de si beaux bois! Vous aimez mieux chanter, à ce qu'on dit; mais, moi, je chante en chassant. Après ça, je vous le pardonne; quand on est amoureux d'une belle demoiselle, on doit toujours finir par faire tout ce qu'elle veut. Mademoiselle Émilie est musicienne, vous devez être musicien.

AMÉDÉE.

Monsieur, je ne dois pas vous laisser croire que je suis amoureux de mademoiselle Émilie.

HUBERT.

Pourquoi alors auriez-vous écrit à un de mes voisins pour avoir des renseignemens sur mon compte? Ne soyez pas embarrassé; vous avez joué votre jeu. J'ai vu votre lettre et la réponse qu'on y a faite. Elle n'est pas mal, la réponse; n'est-il pas vrai?

AMÉDÉE, un peu confus.

J'ai écrit à Édouard d'Ozerai, seulement dans l'intention très-désintéressée de savoir.....

HUBERT.

Je ne vous en veux pas; prenez donc garde que je ne vous en veux pas. Mon père et celui de mademoiselle Émilie ont conclu ce mariage que nous n'étions encore que des enfans; ma mère y tient. N'ayant pas été élevés de même, nous ne devons pas nous convenir. Il fallait faire de moi un petit-maître, ou de mademoiselle Émilie une personne toute simple; on aurait vu. A présent, arrangez cela avec ma mère, si vous pouvez; je ne demande pas mieux.

AMÉDÉE.

Monsieur, je vous crois trop galant homme pour chercher à me faire faire une démarche indiscrète.

HUBERT.

Mademoiselle Émilie ne m'aimera jamais; je suis trop ignorant des choses du monde pour espérer de lui plaire; voilà ce qui me fait vous parler comme je vous parle. Si je l'épousais, je ne serais pas malheureux, moi, un chasseur n'est jamais malheureux; mais elle souffrirait: c'est inutile.

AMÉDÉE.

Votre franchise me subjugue, et puisque ce sera de votre aveu..... (Émilie entre sur la scène et regarde Amédée d'un air sévère.)

HUBERT, à part.

Nous aurait-elle entendus? Je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉMILIE, AMÉDÉE.

ÉMILIE, dans une grande agitation.

Monsieur Amédée, je vous demanderai quelle autorisation je vous ai jamais donnée pour vous mêler de mon mariage.

AMÉDÉE.

Mais, mademoiselle Émilie.....

ÉMILIE.

D'après la conversation que vous venez d'avoir ensemble, monsieur Hubert doit être convaincu que tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a été fait que de mon consentement; que j'étais dans la confidence de cette lettre inexplicable que vous vous êtes permis d'écrire; je dois passer à ses yeux pour avoir dans le cœur une inclination qui n'y a jamais existé et qui n'y existera jamais.

AMÉDÉE.

J'aurais pu croire...

ÉMILIE.

Qu'auriez-vous pu croire, Monsieur? car il faut

que cela finisse. Vous avez des talens; vous avez du loisir; vous veniez dans cette maison un peu plus souvent peut-être que dans aucune autre; nous faisions de la musique ensemble; mon père ne le trouvait pas mauvais; vous plaisiez à mademoiselle Placide; il était tout simple qu'il s'établît entre nous une sorte d'intimité. Ce mariage m'occupait; nous en avons parlé devant vous; mais était-ce une raison pour pousser les choses au point que vous les avez poussées? Il n'y a pas jusqu'à Franquette qui ne s'imagine que vous êtes la cause de mon éloignement pour monsieur Hubert. D'où peut lui être venue cette idée-là?

AMÉDÉE.

Comme elle m'était venue, Mademoiselle. Cela tient peut-être à l'affabilité de votre caractère; mais dans cette intimité dont vous m'honoriez, dans le vif intérêt que vous portiez ce matin encore aux nouvelles que mon oncle venait de recevoir pour moi, j'avais cru voir un motif d'espérance auquel, je l'avoue, il m'est pénible de renoncer.

(Il la salue et s'en va.)

SCÈNE XVII.

ÉMILIE, ensuite SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Il a raison. Que d'inconséquences dans ma conduite! Mais aussi quelle fatalité que l'isolement dans lequel j'ai passé ma vie! Dans le monde, jamais je n'aurais distingué monsieur Amédée; ici, je ne

voyais que lui. Cependant je l'ai congédié d'une manière bien dure. Qu'y faire? Je devrais m'enfermer dans ma chambre, ne voir personne; je m'aperçois bien que je ne dis rien, que je ne fais rien de ce que je devrais dire, de ce que je devrais faire.

SOEUR PLACIDE.

Encore une figure rembrunie ! Vous êtes malade, ma chère fille; bien sûr, vous êtes malade. Il faut vous promener, prendre l'air. Le temps est beau; le soleil vous fera du bien. Voulez-vous que j'aille vous chercher de l'élixir de la mère Joséphine de la Miséricorde? C'est souverain pour tous les malaises dont on ne peut pas se rendre compte.

ÉMILIE.

Ma sœur, je veux me faire religieuse.

SOEUR PLACIDE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! religieuse ! voilà une bonne histoire, par exemple. On voit bien que vous ne connaissez le couvent que comme pensionnaire.

ÉMILIE.

J'y serai tranquille au moins.

SOEUR PLACIDE.

Vous y serez en enfer. C'est bon pour des pauvres filles qui ne savent que devenir; mais une demoiselle qui ne manque de rien ! Si vous voulez vous mettre en religion, mettez-vous-y chez vous. Je vous montrerai à faire mille petits ouvrages; à enluminer des figures de saints pour mettre dans des livres de piété,

à broder des *agnus*, à confectionner toutes sortes de friandises. On fait son salut partout. Pour que rien n'y manque, nous arrangerons la lingerie en petite chapelle, et là, tous les matins, nous nous mettrons en retraite en attendant le déjeûner. Ce sera une vie exemplaire; mais du moins ne dépendrez-vous pas d'une supérieure fantasque et hautaine, ni de ces religieuses tracassières qui semblent n'avoir pris le voile que pour être assurées d'avoir toujours quelqu'un à tourmenter.

ÉMILIE, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je renonce au mariage.

SCÈNE XVIII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE, MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY.

M. DE VAZY.

Permettez-moi donc, madame la comtesse, d'être galant une fois dans ma vie.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je crains que cela ne vous donne beaucoup d'embarras, monsieur le baron.

M. DE VAZY.

Nullement, madame la comtesse. Et quand cela m'en donnerait?.... Sœur Placide, madame la comtesse aime les fêtes champêtres; comment nous y prendrons-nous pour faire danser ce soir les paysans?

SOEUR PLACIDE.

On n'a qu'à avertir le petit Mercier de venir avec son violon, cela se saura bien vite dans le village.

M. DE VAZY.

Quand je vous disais, madame la comtesse. (A la sœur Placide.) Et où les fera-t-on danser? (Apercevant Émilie.) Je ne te voyais pas. Donne-nous ton avis, toi. Où fera-t-on danser?

ÉMILIE, d'un air distrait.

Je ne sais pas, mon père.

M. DE VAZY.

Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là, Mademoiselle? Vous ne savez pas!

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Allons, allons, monsieur de Vazy, pas d'humeur.

M. DE VAZY.

Il faut qu'elle dise où on dansera, madame.

SŒUR PLACIDE, bas à Émilie.

Dites : à l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

ÉMILIE.

A l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

M. DE VAZY.

C'est bien heureux. (D'un ton plus doux.) Pourquoi ne répondais-tu pas tout de suite?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je crains que mademoiselle Émilie ne nous voie pas de bon œil.

M. DE VAZY.

Que dites-vous, Madame?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Les jeunes messieurs ont aujourd'hui des manières agréables que mon fils n'a jamais voulu prendre. C'est un ours, j'en conviens, mais un ours plein de qualités. Hubert est très-adroit, Hubert est très-courageux, Hubert est aimé de tout notre voisinage.

M. DE VAZY.

D'ailleurs, madame, j'ai donné ma parole, et je suis gentilhomme.

ÉMILIE, bas à M. de Vazy.

Mon père!

M. DE VAZY.

Ce n'est pas une raison pour me désobéir. Pense à notre bal champêtre, et n'oublie pas de faire ta toilette en conséquence.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Mademoiselle n'est-elle pas à merveille?

M. DE VAZY.

Trop à merveille, madame; ce n'est pas ainsi qu'il faut être mise pour danser avec des paysans. Elle sait bien ce que je lui demande.

ÉMILIE.

Mais, mon père, quand nous avons du monde, est-il de la bienséance.....?

M. DE VAZY.

La bienséance est de faire ce que je vous dis.

ÉMILIE, à part, en s'en allant.

Je me mettrai si simplement, que monsieur Hubert osera peut-être me parler; et j'espère sortir enfin d'une situation aussi ridicule.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SOEUR PLACIDE.

M. DE VAZY, à sœur Placide, qui fait quelques pas pour suivre Émilie.

Restez, restez, sœur Placide. Que se passe-t-il donc dans la tête de ma fille?

SOEUR PLACIDE.

Monsieur le baron croira facilement que tout ce qui est amour m'est à peu près étranger.

M. DE VAZY.

Qu'est-ce que cela me fait ?

SŒUR PLACIDE.

Voici ce que cela fait : c'est que s'il y a de l'amour dans la tête de mademoiselle votre fille, je ne puis pas le deviner.

M. DE VAZY.

De l'amour pour qui?

SOEUR PLACIDE.

Pour qui? C'est cela qu'il faudrait savoir.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Ce petit jeune homme du préfet, voyez-vous, monsieur de Vazy, on ne m'ôterait pas de l'idée.....

SOEUR PLACIDE.

Elle vient de le congédier, madame, et elle parle à présent de se faire religieuse.

M. DE VAZY.

Religieuse ! ma fille religieuse ! Etait-ce pour la pousser à ce beau chef-d'œuvre que vous l'auriez suivie jusque chez moi, sœur Placide? Si je le croyais !

SOEUR PLACIDE.

Et au contraire, monsieur; j'ai trop d'affection pour elle, et je connais si bien les couvens.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je ne prends pas le change. J'ai touché tout à l'heure la véritable corde devant mademoiselle Émilie; mon fils et moi nous sommes pour beaucoup dans ces chagrins; sur cela, vous pouvez m'en croire. Les demoiselles de Paris.....

M. DE VAZY.

Ma fille n'est pas une demoiselle de Paris.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Laissez-moi donc me servir de mon expression. Toute demoiselle qui préfère de jolies manières à de bonnes qualités, est pour moi une demoiselle de Paris. C'est à cela qu'une dame de ma connaissance, qui habite la ville, m'a appris à les reconnaître : car vous croyez peut-être que je suis toujours une campagnarde comme du vivant de monsieur de Rochebrute; vous vous trompez. Je vais à présent deux ou trois fois par hiver en soirées à Clermont; j'y vois des personnes qui font souvent le voyage de la capitale ;

et n'ai-je pas moi-même passé à Paris presque tout l'automne de la première restauration ?

M. DE VAZY.

Je vous en fais mon compliment.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Il faut tout dire; j'avais un prétexte. Mon frère était dans les mousquetaires de ce temps-là; en me laissant aller, monsieur de Rochebrute était sûr que je serais en bonne compagnie. Dans le fait, j'avais toujours quelqu'un de ces messieurs pour me conduire à la messe et aux comédies du château, ou partout ailleurs. Ils étaient si polis ! Cela m'a donné beaucoup d'usage; c'est quelquefois utile. Je sais ce que c'est qu'un hôtel garni; si l'on parle des beaux cafés, des promenades publiques, des boulevards, des Tuileries, du Luxembourg, des différens spectacles, je puis placer mon mot. Voilà pourquoi je suis fâchée que votre demoiselle n'ait pas causé avec moi avant de nous juger en dernier ressort. Je dis avec moi; car malheureusement, avec mon fils, elle ne trouverait pas les mêmes ressources. Il a ces sortes de conversations en horreur.

M. DE VAZY.

Je l'en aime davantage, madame la comtesse, et je jure, parbleu ! qu'il sera mon gendre. Je suis très-fier de n'être qu'un gentilhomme de campagne et de n'avoir jamais été à Paris. Je ressemble en cela à mon père, et je veux un gendre qui soit comme moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Oh ! mais, vous devez vous rappeler mon mari.

M. DE VAZY.

Si je me le rappelle! « Noblesse de cour, vautours », nous disions-nous chaque fois que nous nous abordions; et cela nous mettait toujours en gaieté.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Pour Hubert, il serait très-possible qu'il ne sût seulement pas s'il y a une cour.

M. DE VAZY.

C'est là mon gendre. Ma fille l'aimera ou ne l'aimera pas, ce n'est pas une affaire; une femme n'est pas obligée d'aimer son mari.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Une femme n'est pas obligée d'aimer son mari!

M. DE VAZY, faisant l'agréable.

Non, madame la comtesse; mais un mari est toujours obligé d'aimer sa femme.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Monsieur le baron, vous êtes un mauvais plaisant.

M. DE VAZY, lui baisant la main.

Je vais donner moi-même les ordres pour votre bal, afin qu'il soit digne de vous.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Par la même occasion, si vous rencontrez mon fils, envoyez-moi-le donc.

M. DE VAZY.

Je le ferai chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

MADAME DE ROCHEBRUTE, SOEUR PLACIDE.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Il est infiniment original, monsieur le baron; mais il est très-bel homme, et tout sied aux beaux hommes; ne trouvez-vous pas, ma sœur? (En riant.) Quelle question est-ce que je vais faire à une religieuse?

SOEUR PLACIDE.

Madame, nous sommes pour tout entendre.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Dites-moi donc pourquoi mademoiselle de Vazy ne paraît pas aimer Hubert. Nous sommes entre femmes; il n'y a pas de papa qui nous gêne; voyons, parlez-moi la main sur la conscience.

SOEUR PLACIDE.

Si mademoiselle Emilie n'aime pas encore monsieur votre fils, ce que je n'oserais affirmer, cela tient peut-être à ce qu'elle n'a pas encore eu assez de temps pour le connaître.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Vieilles idées. Quand on a à aimer, on aime tout de suite, ma chère sœur.

SOEUR PLACIDE.

Sans avoir seulement échangé une parole?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

On a assez le temps d'échanger tout ce qu'on veut après. Ecoutez, ma bonne sœur; je ne veux pas res-

ter veuve; je ne puis pas me remarier tant que j'aurai auprès de moi un fils du caractère du mien, qui pourrait prendre son beau-père en grippe, et me rendre la femme la plus malheureuse du monde. Vous qui êtes pour tout entendre, vous devez entendre cela.

SOEUR PLACIDE.

Aussi l'entends-je parfaitement.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

J'ai été mariée pendant dix-huit ans; j'en ai l'habitude. L'air est excellent chez moi; mon château est à mi-côte; voilà quatre ans que je suis veuve. J'ai beau avoir de l'occupation, quand il pleut, qu'on ne peut rien faire dehors, on aime assez, en rentrant, à trouver là quelqu'un à qui parler. Concevez-vous?

SOEUR PLACIDE.

Je n'ose pas trop dire.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je suis sûre que vous êtes de mon avis; mais, vu votre robe, je ne vous en demande pas davantage. Tâchez de décider votre demoiselle, ma sœur; je ne serai point ingrate. Il faut faire attention à une chose; mon fils fera ce mariage-ci, parce qu'il le regarde comme la volonté de son père; mais, s'il manquait, en vérité, je ne sais trop comment je m'y prendrais pour l'engager à en entamer un autre.

SCÈNE XXI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, SOEUR PLACIDE.

HUBERT.

Vous voulez donc encore me reparler, ma mère?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Oui, Hubert, je veux vous reparler. (A la sœur Placide.) Réfléchissez aux conséquences de ce que je vous ai dit, ma bonne sœur; si vous réussissez, je tiendrai ma parole; je saurai reconnaître vos bons offices. (Sœur Placide sort.)

HUBERT.

Que voulez-vous me dire?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Que tu te conduis fort mal; que tu ne te prêtes pas du tout aux circonstances.

HUBERT.

Allons, voilà que je ne me prête pas aux circonstances. De quoi sommes-nous convenus en venant ici? Que je ne me mêlerais de rien, et que vous feriez tout ce qu'il y aurait à faire pour ce mariage. Quand il sera fait, le reste me regardera, à la bonne heure.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

C'est bien parler comme un enfant gâté. Il épousera une demoiselle sans l'avoir regardée, sans lui avoir dit un seul mot.

HUBERT.

Qu'est-ce que cela fait, pourvu que je l'épouse?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Mais c'est qu'on n'épouserait pas même la dernière des paysannes avec des manières comme celles-là.

HUBERT.

Que voulez-vous que je lui dise? Je ne veux pas lui apprêter à rire, d'abord. Je n'ai pas le ramage de son monsieur Amédée, moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Elle n'aime pas ce monsieur Amédée, puisqu'elle vient de le congédier.

HUBERT, avec un étonnement mêlé de satisfaction.

Elle l'a congédié? (Après une légère pause.) Ça ne signifie rien; ce sera toujours un oiseau de cette espèce-là qu'elle voudra avoir. Nous avons fait un sot voyage. Je m'étais figuré mademoiselle de Vazy comme une bonne grosse fille qui allait me rire du premier moment qu'elle m'aurait vu, et avec laquelle j'aurais été tout de suite à mon aise comme avec une femme qui devait être la mienne.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu ne pouvais pas croire cela, puisqu'on nous avait déjà avertis que c'était une mijaurée.

HUBERT.

Eh bien! pourquoi voulez-vous que j'épouse une mijaurée? Avant de l'avoir vue, nous pouvions croire qu'on nous avait trompés; mais à présent que nous l'avons vue....

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Je t'assure que je la trouve beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Elle a l'air modeste.

HUBERT.

A quoi ça sert-il? il n'y a rien de plus embarrassant pour un homme. J'aime qu'on me regarde dans les yeux; j'y regarde aussi, moi, et du moins je sais à quoi m'en tenir; au lieu que des simagrées, c'est ennuyeux. A Clermont, elles sont deux ou trois petites filles comme ça, qui rougissent quand elles veulent; qui font les effarées pour peu qu'on leur dise un mot; il semblerait qu'on n'est que du menu gibier auprès d'elles. Ma foi, pour ma part, je les laisse bien tranquilles.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu ne dois pas épouser ces demoiselles-là; mais fais quelque effort pour celle-ci, mon petit Hubert. Elle sera peut-être une très-bonne petite femme; je n'en serais pas étonnée. Tu n'es pas parfait non plus, toi.

HUBERT.

C'est votre faute, ma mère.

SCÈNE XXII.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, FRANQUETTE.

FRANQUETTE.

Madame, dites-moi donc ce que je vas faire. Mamzelle m'a envoyée voir si monsieur son père était dans ce salon, parce qu'elle ne veut pas y venir sans cela; faut-il que j'aille lui dire qu'il n'y est pas?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Non, ma petite, ne lui dites rien. Mon fils et moi nous ne serons pas fâchés de causer avec elle.

FRANQUETTE.

Si c'est comme ça, je ne retournerai pas dans sa chambre, parce qu'il faudrait lui faire un mensonge.

HUBERT.

Et tu ne sais pas mentir, toi, Franquette?

FRANQUETTE.

Quand ça ne me rapporte rien, monsieur. (Elle sort.)

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Voici une belle occasion, Hubert.

HUBERT.

A condition que vous vous en irez; je veux être seul avec elle; vous me gêneriez. Vous voudriez parler pour moi; et quand vous parlez pour moi, je trouve que vous ne dites jamais ce qu'il faudrait dire.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu as si peu d'usage.

HUBERT.

Il faut qu'elle le sache. Je lui plairai ou je ne lui plairai pas, ça m'est égal; mais elle me connaîtra tel que je suis.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Dans une entrevue pour un mariage, il faut savoir se frelater.

HUBERT, regardant du côté de la coulisse.

Est-ce que c'est elle que je vois? regardez donc, ma mère. Pourquoi est-elle habillée comme cela?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

C'est son père qui l'a voulu.

HUBERT, d'un air joyeux.

Il a eu bien raison, son père. Elle a de l'air de la

petite Alexandrine qui vient repasser le linge à Rochebrute. Allez-vous-en, ma mère, et laissez-nous ensemble.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Mon petit Hubert, je crains.

HUBERT.

Vous craignez toujours. Si vous restez, je m'en vas.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Ne te fâche pas; mais prends des mitaines pour ne pas l'effaroucher.

(Émilie entre, les yeux baissés; madame de Rochebrute sort après avoir fait encore, par signes, des recommandations à son fils.)

SCÈNE XXIII.

HUBERT, ÉMILIE, coiffée d'une cornette et vêtue d'une robe simple, avec un fichu et un tablier de taffetas vert.

ÉMILIE, levant les yeux.

Mon père n'est pas ici! (Elle va pour sortir.)

HUBERT.

De quoi avez-vous peur, mademoiselle?

ÉMILIE.

Vous me reconnaissez, monsieur?

HUBERT.

Je serais bien maladroit de ne pas vous reconnaître après vous avoir vue deux fois.

ÉMILIE.

On ne peut pas dire qu'on a vu des gens qu'on n'a pas regardés.

HUBERT.

Vous croyez donc aussi que je ne vous ai pas regardée, vous? C'est le bruit de la maison. Ma mère et Franquette m'en ont déjà fait le reproche; j'en riais; cela me paraissait drôle, parce que je ne croyais pas que vous vous y fussiez trompée, mademoiselle.

ÉMILIE.

On me l'a dit; car pour moi....

HUBERT, avec malice.

Vous étiez trop occupée pour en faire la remarque. En effet, quand on passe tout le temps d'un souper à mettre en petits morceaux un blanc de volaille sans en manger une seule bouchée; qu'ensuite on se fait apporter une salade qu'on assaisonne et qu'on retourne pendant plus d'un quart d'heure; qu'après cela on roule entre ses doigts de la mie de pain dont on fait des petits canards qu'on finit par donner à un chien, on n'a guère le temps de s'apercevoir si les gens s'occupent de vous, ou ne s'en occupent pas.

ÉMILIE, riant.

Vous avez pris garde à tout cela?

HUBERT.

Je croyais au moins que ce matin, à déjeûner, vous vous décideriez à lever les yeux sur moi; mais une côtelette avait remplacé le blanc de volaille de la veille; vous l'avez mise dans le même état sans en manger davantage; et si votre religieuse ne vous eût dit quelques mots à l'oreille, vous n'auriez pas plus déjeûné que vous n'aviez soupé. Je lui ai su bon gré de vous avoir forcée de prendre un œuf à la coque;

vous en avez mangé bien peu; mais c'est égal, c'était toujours cela.

ÉMILIE.

Je vais croire que vous êtes sorcier, monsieur Hubert.

HUBERT.

Non.

ÉMILIE.

Quelqu'un vous a donc raconté ces détails?

HUBERT.

Mais non, vous dis-je.

ÉMILIE.

Si vous m'eussiez regardée, je l'aurais bien vu. Vous étiez comme un affamé, la tête presque dans votre assiette, coupant votre pain en mille petits morceaux; ce qui ne se fait jamais.

HUBERT.

C'est mal?

ÉMILIE.

Très-mal. N'attendant pas que vous eussiez fini une chose pour en demander une autre; cent fois au moment de mettre vos coudes sur la table.

HUBERT.

Mais je ne les ai pas mis.

ÉMILIE.

De combien s'en est-il fallu?

HUBERT.

Enfin, je ne les ai pas mis.

ÉMILIE.

C'est comme ce matin, vous buviez votre café dans une soucoupe, et vous placiez votre tasse sur votre verre. Où fait-on cela?

HUBERT.

Chez nous.

ÉMILIE.

On a tort.

HUBERT.

Mon oncle, qui est militaire, cependant....

ÉMILIE.

Si c'est comme militaire que vous avez pris cette mode....

HUBERT.

Je ne suis pas militaire.

ÉMILIE.

Eh bien! alors?

HUBERT.

Ce que c'est que l'habit pourtant! Si vous n'étiez pas mise comme vous êtes là, tout ce que vous me dites me donnerait de l'humeur peut-être; votre franchise me paraîtrait de la moquerie. Je ne puis pas souffrir les personnes moqueuses.

ÉMILIE.

Il n'y a pas à se moquer de vous.

HUBERT.

Oh! je sais bien ce qui me manque. J'ai été si mal élevé.

ÉMILIE.

Il ne faut pas dire cela.

HUBERT.

Vous le voyez bien.

ÉMILIE.

Je vous assure que non. Un homme mal élevé est un homme qui a des défauts essentiels; je ne crois pas que vous en ayez. Pour ce qui est de convention,

d'usage, c'est l'affaire de deux ou trois jours de leçons.

HUBERT.

Qui est-ce qui me les donnera ces leçons?

ÉMILIE.

Moi, si vous voulez.

HUBERT.

Quand vous aurez repris vos airs de grande dame, vous n'aurez peut-être plus la même bonne volonté.

ÉMILIE.

Il serait possible aussi que vous n'ayez plus autant de confiance en moi; je n'aurai pas toujours une cornette et un tablier.

HUBERT.

Voilà ce que c'est: la cornette et le tablier, c'est pour me reprocher de parler aux paysannes. Voulez-vous savoir pourquoi je leur parle? c'est parce que je sais comment on peut leur parler. Une paysanne à qui on dit qu'elle est jolie, eh bien! elle est contente. Si j'allais dire la même chose à une demoiselle comme vous, elle me recevrait bien, je crois.

ÉMILIE, souriant.

C'est selon.

HUBERT.

C'est selon quoi?

ÉMILIE.

Si vous le disiez de façon à faire croire que vous en êtes persuadé, cela pourrait ne pas déplaire.

HUBERT.

Je me rends justice; je ne suis pas bon pour faire des façons; j'y serais gauche; vous vous y connaissez trop. Du premier coup d'œil j'ai vu que je ne pouvais

pas vous convenir; mais comme en même temps j'ai deviné que votre père était un bourru qui vous tourmenterait sans pitié, j'ai commencé à dire à ma mère que ce mariage me contrarierait; que vous étiez trop demoiselle; que vous ne me plaisiez pas. De cette façon-là, votre père ne pourra accuser que moi: je m'en moque.

ÉMILIE.

Vraiment, monsieur Hubert, c'est très-délicat.

HUBERT.

Pas trop. Je dois bien m'attendre à laisser dans ce pays-ci l'idée que je suis un homme grossier, qui ne sait faire la distinction de rien; qui n'a de goût que pour les filles de campagne; qui préfère les visages brûlés du soleil et les grosses mains rudes aux teints fins et délicats et aux petites mains bien blanches; qu'est-ce que cela me fait? Monsieur de Vazy ne pourra pas vous faire des reproches; je vous donne même la permission de m'accuser d'impolitesse, de manque d'égards, si cela peut vous aider à calmer son humeur. Moi, je ne crains pas ma mère; mais vous, c'est différent; monsieur de Vazy ne doit pas être bon quand il s'y met, c'est à cela que je dois penser.

ÉMILIE.

Je vous remercierais de cette déférence s'il ne s'agissait que de mon père; mais deviez-vous aller jusqu'à offrir ma main à monsieur Amédée, comme vous l'avez fait tantôt?

HUBERT.

Ruse de chasseur, mademoiselle. Quand je m'aperçois que le gibier est hors de ma portée, si je chasse

avec quelqu'un, je lui laisse l'honneur du coup : cela a l'air d'une politesse, et, dans le fait, c'est pour ne perdre ni ma poudre ni mon plomb.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert, restez quelque temps avec nous.

HUBERT.

Non, mademoiselle. Pour vous, il serait indifférent de me voir sept ou huit jours de plus ; pour moi, ce ne serait pas de même.

ÉMILIE.

Pourquoi cela, monsieur Hubert ?

HUBERT.

Vous m'écoutez ; vous causez avec moi ; vous ne me paraissez pas autrement dédaigneuse ; je commence à être assez à mon aise avec vous. Si je venais à m'apercevoir que vous êtes meilleure fille que je n'avais cru, et la chose est possible, cela pourrait me donner à penser. Il vaut mieux que je m'en aille.

ÉMILIE.

Ce n'est pas raisonnable ; car, de mon côté, si je venais à réfléchir qu'un bon cœur et de la franchise sont préférables aux grimaces et aux gentillesses qu'on voit faire à quelques jeunes gens, et que des singes feraient tout aussi bien, je serais peut-être fâchée de vous voir partir.

HUBERT.

Vous ne seriez pas fâchée, mademoiselle. Je n'ai rien de ce qui peut vous plaire ; plus vous me verriez, plus vous en seriez convaincue. Ce que vous me dites est fort honnête ; je vous en remercie beaucoup ;

mais c'est un langage du beau monde; on m'a averti; je ne m'y laisserai pas prendre.

ÉMILIE.

Vous vous imaginez donc que je veux vous tromper?

HUBERT.

Tout en me congédiant, vous voulez y mettre de la politesse.

ÉMILIE.

Mais, monsieur, je ne vous ai pas congédié.

HUBERT.

Voulez-vous m'épouser?

ÉMILIE.

On n'a jamais fait une pareille question aussi brusquement.

HUBERT.

Vous voyez bien; j'en étais sûr. Si je vous plaisais, ma question vous paraîtrait ce qu'elle est, naturelle.

ÉMILIE.

Je crois que je vous embarrasserais beaucoup si je vous répondais, Oui. Convenez-en, monsieur Hubert, vous avez une autre inclination; et toute la conduite que vous tenez ici ne tend qu'à rompre avec décence le mariage qu'on avait arrêté entre nous.

HUBERT.

Moi!

ÉMILIE, lui faisant la révérence.

Je vous laisse parfaitement libre, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XXIV.

HUBERT, ensuite SOEUR PLACIDE.

HUBERT.

En voilà bien d'un autre! J'ai une inclination; et la preuve qu'elle en donne, c'est que je lui demande tout net si elle veut m'épouser. Qu'est-ce que cela signifie? Je vivrais cent ans que je ne comprendrais jamais rien aux demoiselles. Ça ne peut pas parler raison un quart d'heure de suite; il faut toujours que ça finisse par quelque chose à quoi on ne s'attend pas.

SOEUR PLACIDE.

Dites-moi un peu, mon beau monsieur, où en sommes-nous à cette heure?

HUBERT.

Demandez-le à votre demoiselle, madame.

SOEUR PLACIDE.

Que vous a-t-on dit? voyons, mettez-moi au fait. Je connais si bien toutes ces petites têtes-là; il m'en est tant passé par les mains! A-t-on fait la réservée, l'insouciante? Vous a-t-on fait entendre qu'on n'était pas pressée; qu'on avait le temps d'attendre; qu'on ne voulait se décider qu'après de longues épreuves? Tout cela, coquetterie, mon cher monsieur; il ne faut pas y faire attention. Tout en parlant ainsi, on voudrait déjà avoir l'anneau au doigt. Les jeunes filles! ah! les jeunes filles, ça ne se plaît que dans la dissimulation.

HUBERT.

Les demoiselles; car les autres sont assez franches.

SOEUR PLACIDE.

Vous avez donc à vous plaindre de mon Émilie?

HUBERT.

Je lui ai demandé si elle voulait m'épouser; elle m'a fait la révérence en me disant qu'elle me laissait parfaitement libre. Mais n'allez pas répéter cela à son père, au moins.

SOEUR PLACIDE.

Est-ce que je répète jamais rien à monsieur de Vazy?

HUBERT.

Oui, sœur Placide, je commençais à prendre bonne opinion d'elle; elle me parlait comme une personne raisonnable qui sait que quand on n'a pas été instruit dans certaines choses, il est tout simple qu'on ne les sache pas; elle m'en faisait presque compliment; et puis voilà comme elle a fini.

SOEUR PLACIDE.

Vous ne me dites pas tout.

HUBERT.

Pardonnez-moi.

SOEUR PLACIDE.

Est-ce qu'il faudra que je me fâche aussi contre elle? Qu'est-ce donc qu'elle prétend? Elle renvoie monsieur Amédée; on pouvait croire que c'était parce qu'elle vous avait vu et que vous lui plaisiez davantage; j'arrangeais cela avec son évanouissement....

HUBERT.

Quel évanouissement?

SOEUR PLACIDE.

Lorsque vous avez franchi ce fossé.

HUBERT.

Elle s'est évanouie? c'est singulier.

SOEUR PLACIDE.

Voulez-vous que je vous fasse encore une confidence? Elle m'aime beaucoup, étonnamment; et rien que la peur qu'une fois mariée vous ne me sépariez d'elle....

HUBERT.

Elle peut être bien tranquille là-dessus.

SOEUR PLACIDE.

Je vous livre tous ses secrets. Ce qui lui *plaisait* le plus dans monsieur Amédée, c'étaient surtout les prévenances qu'il avait pour moi.

HUBERT.

J'apprendrais cela tout de suite.

SOEUR PLACIDE.

Ce serait madame votre mère alors qu'elle pourrait craindre.

HUBERT.

Ma mère! oh! bien oui. Ma mère, qui ne vit que de commérages! ce qu'elle aime le plus au monde, ce sont les religieuses.

SOEUR PLACIDE.

Allons, allons, ce serait pitié que de laisser aller un aimable jeune homme comme vous. S'il faut montrer les grosses dents, on les montrera. Qu'est-ce que ça voudrait donc dire? Un beau château, un fils unique, de l'aisance et de la tranquillité pour le

reste de mes jours; elle est donc folle? Laissez; laissez-moi faire.

HUBERT.

Je ne veux tourmenter personne. Si cela ne vient pas de mademoiselle Emilie... Hier à cette heure-ci, je ne la connaissais pas encore; en la quittant tout de suite, dans quelques jours, je n'y penserai plus; il vaut mieux que je m'en aille. Voici ma mère avec monsieur de Vazy; je vais leur parler.

SCÈNE XXV.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SOEUR PLACIDE, HUBERT.

M. DE VAZY, à demi-voix, à madame de Rochebrute.

Heureux âge que le nôtre! Plus jeunes, nous aurions fait bien des enfantillages avant d'en venir où nous en sommes. Un mot nous a suffi. Il est vrai que vous ne serez plus comtesse; vous ne serez plus que baronne; mais, croyez-moi, c'est aussi bon.

MADAME DE ROCHEBRUTE, aussi à demi-voix.

Ne me serrez donc pas tant la main.

HUBERT, bas à sa mère.

Ma mère, quand partirons-nous?

MADAME DE ROCHEBRUTE, haut.

Que dis-tu?

M. DE VAZY.

Hubert, vous allez devenir mon fils à double titre, comme mari de ma fille et comme fils de ma femme. Votre mère consent à m'épouser. Sœur Placide, vous pouvez en répandre la nouvelle.

SOEUR PLACIDE.

Là! monsieur Hubert, ferez-vous encore des difficultés à présent?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

C'est mon fils qui fait des difficultés?

M. DE VAZY.

Jeune homme, qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DE ROCHEBRUTE, avec emphase.

Comment, mon fils, quand monsieur de Vazy et moi nous nous décidons à ne faire qu'une seule famille pour votre bonheur à tous les deux, uniquement pour ne pas vous quitter, dans la seule idée d'être toujours avec nos enfans, voilà comme tu réponds à notre tendresse, ingrat!

HUBERT.

Bast! bast! ma mère, chacun se marie pour soi. Vous avez plu à monsieur de Vazy, monsieur de Vazy vous a plu; vous vous mariez ensemble, c'est comme cela qu'on doit faire. Mais quand on ne se plaît pas?

M. DE VAZY.

Que trouvez-vous à redire à ma fille, monsieur?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Ne croyez donc pas, monsieur de Vazy, que cela vienne de lui. Mademoiselle Emilie lui aura fait quelques confidences, en le priant d'arranger cela vis-à-vis de vous; voilà pourquoi il a l'air de se retirer. Il s'est toujours noirci pour les autres; je le connais; c'est sa manière.

HUBERT.

A votre place, ma mère, je ne parlerais que quand je serais sûr des choses.

M. DE VAZY.

Sœur Placide, faites venir Emilie sur-le-champ. (Sœur Placide sort.) J'aime bien ma fille; je suis bien certain qu'elle est ma fille; je n'ai jamais eu le moindre doute à cet égard; mais si elle nous jouait un pareil tour, et si par entêtement, par malice, ou par quelque diablerie de fille où le diable lui-même ne comprendrait goutte, elle essayait de s'amuser... (A Émilie, qui paraît au fond du théâtre.) Approchez, approchez, mademoiselle.

SCÈNE XXVI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, ÉMILIE, HUBERT, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Mon Dieu! qu'avez-vous contre moi, mon père?

HUBERT.

Mademoiselle, je vous prie de ne me croire coupable en rien dans tout ceci. Nous avons eu une conversation ensemble; on veut que, dans cette conversation, vous m'ayez dit que vous refusiez de m'épouser; vous savez ce qu'il en est.

ÉMILIE.

Je n'ai pas dit que je refusais de vous épouser, monsieur.

HUBERT.

Vous voyez, ma mère.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Alors, c'est donc toi qui refuses mademoiselle?

M. DE VAZY.

Que ce soit l'un ou l'autre, je lui demanderai de quel droit il se permet de rompre un engagement formé par son père?

HUBERT.

On n'est obligé à tenir que les engagemens qu'on a pris soi-même. Si je crains de ne pas rendre heureuse mademoiselle Emilie, sera-ce aller contre la volonté de mon père que de refuser sa main?

MADAME DE ROCHEBRUTE, bas à M. de Vazy.

Il ne dirait pas cela de lui-même; il est soufflé; c'est votre fille qui le fait parler.

M. DE VAZY.

Je demande à ma fille si elle est dans l'intention de faire honneur à ma parole.

HUBERT.

Prenez garde, monsieur, que par crainte ou par timidité, mademoiselle ne vous réponde autrement qu'elle ne ferait si votre ton était moins menaçant. Sait-elle quel mari je puis être? Me connaît-elle assez pour avoir pu me juger?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Hubert, il n'est pas possible; on t'a fait la leçon; tu nous donnes là des raisons que tu n'aurais jamais trouvées de toi-même. Tes paroles ne coulent pas aussi facilement que cela. Ecoute donc; je te connais; tu ne peux pas me tromper, moi.

HUBERT.

Je n'ai jamais pensé à tromper personne, ma mère. Mais parce que vous ne m'avez pas fait donner d'éducation, croyez-vous que je sente moins vivement la position où se trouve mademoiselle? Si je ne la défends pas, qui est-ce qui la défendra? Certainement je m'aperçois bien moi-même que je parle plus couramment qu'à l'ordinaire; je ne sais pas d'où cela me vient. Que voulez-vous que j'y fasse? Quand mademoiselle m'aurait dit qu'elle ne m'aimera jamais, ce qu'elle n'a pas fait, je le répète, pourrais-je m'en plaindre, et serait-ce une raison pour l'abandonner à la colère de monsieur de Vazy? Voyons, répondez.

M. DE VAZY.

Je demande une seconde fois à ma fille si elle refuse de faire honneur à ma parole?

ÉMILIE, d'un ton de résignation.

Non, mon père.

HUBERT, à part.

A coup sûr, elle ne sait pas ce qu'elle dit. (Haut.) Mademoiselle, ne vous laissez pas intimider; si vous ne voulez pas de moi, avouez-le librement.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Puisque mademoiselle a répondu.

HUBERT, bas à Émilie.

Entre nous, n'est-il pas vrai que je ne vous plais pas?

ÉMILIE, haut.

Monsieur, je ferai honneur à la parole de mon père.

HUBERT, bas à Émilie.

Je ne veux rien par force, mademoiselle; prenez-y

garde. Si vous devez vous repentir, il vaut mieux rester comme vous êtes. Je vais faire un dernier effort; secondez-moi et vous serez libre.

M. DE VAZY, *à madame de Rochebrune.*

Il ne vous reste plus, madame, qu'à faire à monsieur votre fils la même question que j'ai faite à ma fille.

HUBERT, *les yeux toujours fixés sur Émilie.*

Ma réponse ne sera pas aussi courte que celle de mademoiselle Emilie, car j'y mettrai des conditions. Si ce mariage se faisait, je voudrais aller passer trois ou quatre mois dans mes terres, tout seul avec elle, sans père ni mère.

SOEUR PLACIDE.

Avec la sœur Placide au moins.

HUBERT.

Ni sœur Placide.

M. DE VAZY.

Trois ou quatre mois! monsieur Hubert, pensez-y donc.

HUBERT.

Mademoiselle peut voir si cela lui convient.

M. DE VAZY, *embrassant sa fille.*

Mon enfant! trois ou quatre mois séparé de toi!

ÉMILIE, *d'un ton solennel.*

Il ne s'agit pas de cela, mon père; il s'agit de faire honneur à votre parole.

M. DE VAZY, *avec ravissement.*

Eh bien! madame la comtesse, voilà ma fille. Qu'en pensez-vous maintenant?

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Chère demoiselle, que je vous connaissais peu! Mais dis donc, Hubert, ce n'est pas ton dernier mot?

HUBERT.

Pardonnez-moi, ma mère. Dans le peu de séjour que j'ai fait ici, je me suis convaincu que je ne suis qu'un paysan, un homme des bois; je veux me réformer. J'ai confiance dans le goût de mademoiselle; d'elle à moi, je recevrai tous les conseils qu'elle me donnera; mais je ne veux pas de témoins. (A Émilie.) Trois ou quatre mois, c'est bien long, mademoiselle. (Bas.) Refusez. C'est un beau prétexte. Je ne puis pas faire davantage.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Tu ne passeras pas tout ce temps-là sans chasser; que deviendra-t-elle?

HUBERT.

Elle chassera aussi. (Bas à Émilie.) Allons donc, mademoiselle, montrez de l'humeur, ou vraiment vous allez me faire croire.....

ÉMILIE, haut et avec émotion.

Ne croyez qu'une chose, monsieur, c'est que plus vous parlez, et plus j'ai le désir de faire honneur à la parole de mon père.

M. DE VAZY.

Tu chasserais, ma pauvre fille! toi qui ne peux seulement pas faire à pied le tour du parc!

ÉMILIE, avec gaieté.

Je chasserai à cheval.

M. DE VAZY.

Allons donc, tu as une peur horrible des chevaux.

HUBERT.

Oh! mademoiselle, si je pouvais croire que vous fussiez de bonne foi... Mais, non, je ne suis pas assez heureux. Monsieur de Vazy, prenez un peu sur vous; il faut en finir; vous ne savez pas ce que je souffre. Dites-lui que vous la laissez libre, et que, quelque chose qu'elle dise, vous ne la gronderez pas.

M. DE VAZY.

Parle, Emilie.

ÉMILIE, à Hubert.

Monsieur Hubert, aurez-vous un cheval bien doux à me donner?

HUBERT, au comble de la joie.

Grands dieux! est-il possible? Quand on vous laisse la liberté de parler, voilà la question que vous me faites? Tout grossier que je suis, soyez bien sûre, mademoiselle, que je sens jusqu'au fond de mon cœur tout ce qu'il y a de bonté pour moi dans une question aussi simple. Oui, je vous dresserai un petit cheval qui se mettra à genoux devant vous pour que vous puissiez le monter plus à l'aise; c'est la seule éducation que je puisse donner; mais il n'y manquera rien, je vous en réponds.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

Viens donc que je t'embrasse, Hubert; tu as de l'esprit comme un ange aujourd'hui.

HUBERT.

Ce n'est pas de l'esprit, malheureusement.

ÉMILIE.

C'est bien mieux, monsieur Hubert.

HUBERT.

A présent que nous pouvons nous expliquer hautement, je n'ai pas besoin de vous dire, mademoiselle, que vous rabattrez de mes conditions tout ce que vous voudrez.

ÉMILIE.

Je n'en rabattrai rien, monsieur Hubert. Quatre mois, la chasse et un petit cheval.

SOEUR PLACIDE, qui s'est approchée tout doucement.

Et vous aurez le cœur de me laisser seule ?

ÉMILIE.

Consolez-vous; on vous emmènera.

SOEUR PLACIDE.

C'est ce qu'on peut appeler un excellent mariage.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

J'ai eu un instant comme la peur qu'il ne se fît pas.

M. DE VAZY.

Moi, point. Ma fille ne pouvait pas me désobéir; je ne l'ai point élevée à cela. Les enfans ne sont que ce qu'on les fait.

MADAME DE ROCHEBRUTE.

A la bonne heure, monsieur le baron; mais, moi, j'ai si peu fait le mien.

M. DE VAZY.

Eh bien! madame la comtesse, c'est qu'il a voulu justifier le proverbe,

LE BON OISEAU SE FAIT LUI-MÊME.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

